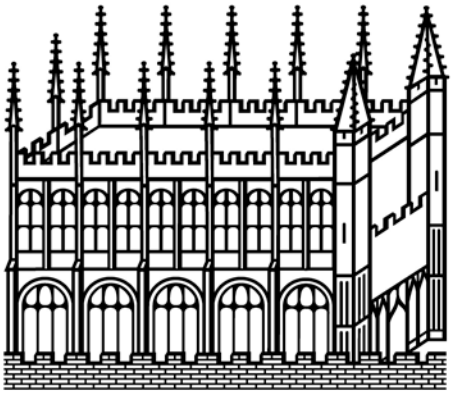


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Mason 2 D. 218.

EXPLICATION DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

Ouvrage ſingulier, où l'on trouvera les plus importantes inſtructions de la Religion pour les divers états du Chriſtianiſme.

Par Monſieur HAMON.

Revûë & corrigée par Monſieur NICOLE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à la Vertu.

M. DCC VIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PRÉFACE

Sur l'explication du Cantique des Cantiques.

SI l'on ne cherche dans les divines Ecritures que ce qui peut ſervir au réglement des mœurs, & à l'édification de la piété : on concevra ſans doute une eſtime ſinguliere pour le Cantique des Cantiques, & pour l'explication qu'on en donne au public. En effet ceux qui n'ont eu que cette vûë dans la lecture de l'Ecriture-ſainte, ont toûjours marqué une vénération particuliere pour ce divin Cantique, & l'ont toûjours regardé comme un des livres de l'Ecriture les plus propres à former, &

Deſſein du Cantique.

Commerce entre Dieu & l'ame,

à entretenir dans les ames les vrais ſentimens de la piété chrétienne : parce qu'il eſt tout deſtiné à nous repréſenter ce ſacré commerce de l'ame avec Dieu, & à nous faire connoître ce que Dieu y communique à l'ame, & ce que l'ame y rend à ſon Dieu.

Expliqué par les ſaints Peres.

C'eſt ce qui a fait que les ſaints Peres dès les premiers ſiecles de l'Egliſe ſe ſont appliquez à développer les myſteres, qui ſont cachez ſous l'écorce de la lettre dans cet excellent ouvrage de Salomon, pour en donner l'intelligence aux Fidelles, & les nourrir des véritez du ſalut. Et c'eſt ce qui en fit entreprendre l'explication à ſaint Bernard, qui nous a laiſſé les admirables ſermons qu'il avoit compoſez ſur les premiers chapitres.

L'Auteur dont on donne l'ou-

vrage, a marché ſur les traces de ces ſaints Docteurs ; & il ne l'a voulu commencer qu'à l'endroit où ſaint Bernard a fini ſes explications. Comme il s'étoit long-tems nourri de la doctrine de ces Saints, & qu'il s'étoit rempli de leur eſprit dans ſa retraite : il ne faut point s'étonner ſi l'on trouve leurs principes dans ſes Traitez, quoique les penſées en puiſſent ſouvent paroître nouvelles. Mais ſur tout l'on verra aiſément qu'il y eſt parfaitement entré dans l'eſprit de ſaint Bernard, puiſqu'on y trouve toûjours la douceur, la piété, la liberté, la délicateſſe des penſées de ce Pere, dont on y peut remarquer les ſentimens ſous des tours, & avec des agrémens tout nouveaux.

Expoſé dans ces Traitez,

Il n'avoit garde, non plus que ſaint Bernard, de s'arrêter

Selon le ſens ſpirituel.

au ſens que la lettre du Cantique préſente d'abord à l'eſprit. Auſſi toutes les perſonnes qui ont quelque goût des choſes ſpirituelles, reconnoiſſent aſſez que ce n'eſt pas là qu'il faut ſe borner, pour en avoir la véritable intelligence. Il faut s'élever au-deſſus des ſens pour approfondir les véritez importantes, que le Saint-Eſprit n'a renfermées ſous le voile de ces figures, que pour les rendre plus proportionnées à la foibleſſe de l'homme. Et cette image, quoique formée par la main du Saint-Eſprit, non-ſeulement ne feroit pas connoître ſon original : mais deviendroit dangereuſe, ſi l'on s'arrêtoit aux couleurs ſenſibles dont elle eſt compoſée, au lieu de rechercher les véritez qu'elle cache à nos ſens.

C'eſt pour cette raiſon que

les Docteurs Hébreux ne permettoient point la lecture de ce livre ſacré aux perſonnes qu'*ils* ſuppoſoient trop attachées à la vie des ſens ; & qu'ils ne le donnoient que lorſqu'on avoit lieu de croire que l'ame étoit devenuë aſſez forte pour chercher, & pour trouver dans ce livre ce qui fait la véritable vie : cette vie dont tout le plaiſir eſt dans l'eſprit, & dont la félicité eſt intérieure, inviſible & éternelle, dit ſaint Auguſtin : *Cujus in mente gaudium eſt, cujus interna atque æterna felicitas.*

Qui eſt la vie ſpirituelle.

C'eſt le bien ineffable qui fait cette vie ſpirituelle, que les ſaints Peres ont découvert ſous les ombres de la lettre du Cantique, dans lequel le Saint-Eſprit ſous la figure d'un noble & d'un honnête mariage, nous a dépeint l'union admirable que Dieu a voulu contracter

avec nôtre humanité dans la perſonne de JESUS-CHRIST, avec l'Egliſe qui eſt ſon corps myſtique, & avec les ames fidelles dont il fait ſes épouſes ; & nous a décrit comment Dieu, cet adorable époux, attire l'ame à lui, & ce que l'ame fait pour s'unir à Dieu comme ſon épouſe, afin de trouver dans la poſſeſſion de l'être infini, un bien & un plaiſir proportionné à l'étenduë de ſes deſirs, & de ſes beſoins.

Dans l'union de l'ame avec Dieu.

Si l'on comprend un peu l'éminence & la grandeur de ce ſujet qui eſt traité dans le Cantique, qu'il faut regarder comme l'épithalame de cette alliance divine : on ne s'étonnera point du grand nombre de véritez que cet Auteur y découvre, ni de toutes les inſtructions qu'il en tire pour nourrir la piété. Car rien n'eſt plus éle-

Eminence & étenduë de ce deſſein.

vé que ce que le Saint-Eſprit a voulu repréſenter dans ce tableau ; rien n'eſt plus magnifique, ni plus étendu, que l'ouvrage qu'il y a dépeint.

C'eſt l'union que Dieu veut avoir dans l'éternité avec ſon image, qu'il a tirée du néant pour ſe communiquer à elle, & la rendre participante de ſa divinité, en la faiſant vivre de la vie dont il vit lui-même. Union qui a pour modele l'union la plus parfaite & la plus ineffable qui ſe puiſſe concevoir, puiſque c'eſt l'union des perſonnes adorables de la ſainte Trinité, dans laquelle tout ſe rapporte à l'unité. Dieu y vit de la connoiſſance & de l'amour de lui-même. Le Pere Eternel qui eſt la ſource de l'être, & le premier principe dans la ſainte Trinité, ſe connoît pleinement & parfaitement lui-

Dont le modéle eſt l'unité de Dieu.

même ; & en ſe connoiſſant, il produit le Fils qui eſt ſon verbe, & ſon image parfaite ; & l'amour éternel qu'il a pour ſon Fils, & que ſon Fils a pour lui, c'eſt le Saint-Eſprit même.

Où les trois Perſonnes divines

La connoiſſance & l'amour en Dieu ne ſont pas des qualitez accidentelles, & ſujettes au changement, comme dans les créatures. C'eſt un verbe & un amour ſubſtantiel, & ſubſiſtant, parce que ce ſont des rapports de ſubſtance, & qui ſubſiſtent ; & ils conſtituent par conſéquent des perſonnes diſtinctes, puiſque là où il y a rapport réel & ſubſtantiel, il y a diſtinction. Ainſi le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit ſont trois perſonnes diſtinctes ; le Pere n'eſt pas le Fils ; & le Pere & le Fils ne ſont pas le Saint-Eſprit.

Sont unies dans l'eſſence & la nature,

Cependant c'eſt une même eſſence, une même nature &

ſubſtance divine dans le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit, puiſqu'il n'y a rien dans le Pere qui eſt connu, qui ne ſoit dans ſon image naturelle, & dans ſon Verbe, & qui ne ſoit eſſentiel à ſa connoiſſance : comme il n'y a rien dans le Pere & le Fils qui s'aiment, qui ne ſoit dans leur amour, qui eſt le Saint-Eſprit. Il n'y a donc point d'union plus parfaite que l'unité des trois Perſonnes divines, qui ſont unies dans une même nature & ſubſtance. Ce qui fait que les ſaints Peres nous enſeignent non ſeulement l'unité de Dieu en ſa nature, mais encore l'union des trois Perſonnes divines : parce qu'elles ſe rapportent naturellement à un premier principe, & que la fécondité de la nature divine en multipliant les perſonnes, rapporte & unit le Fils & le Saint-

Et dans un ſeul principe,

Eſprit au Pere, comme à un ſeul premier principe.

C'eſt-là le modele de l'union que Dieu veut avoir avec les créatures qu'il a faites à ſon image, pour leur communiquer ſa vie divine. Il eſt en lui-même une ſource infinie : & il veut ſe répandre hors de lui-même par la communication de ſes biens aux créatures, pour y être glorifié par les traits de ſes perfections qu'il leur imprime. Et comme au dedans cette ſource adorable communique la nature divine au Fils, & par le Fils au Saint-Eſprit, qui eſt le lien ſubſtantiel du Pere & du Fils : au dehors c'eſt par ſon Verbe que le Pere communique l'être aux créatures, & par le Saint-Eſprit qu'il les conſerve, en les rapportant & les réüniſſant à leur ſource. Le Pere comme créateur, leur donne le premier

Comment ce principe communique l'être ſimple à

degré de l'être ; le Verbe comme modele de perfection, les porte au point de perfection qui convient à chacune d'elles ; le Saint-Eſprit comme conſervateur, les tient dans l'harmonie que demande l'ordre de l'Univers. La véritable piété conſiſte à honorer cette ſuprême unité de Dieu, & à lui rendre ce culte de Réligion par lequel on le reconnoît comme le principe qui donne à toutes les créatures de l'Univers le commencement de l'être, la perfection, & la conſervation, ſelon ſaint Auguſtin : *Pietate Deus unus colitur & cognoſcitur principium omnium naturarum, à quo univerſitas inchoatur, & perficitur, & conſervatur.* toutes les créatures.

Cette communication de l'être ſimple que Dieu fait au dehors, eſt commune à toutes les créatures : mais il veut ſe don-

ner d'une maniere particuliere à la créature intelligente par la communication de ſon être heureux & de ſa connoiſſance, & par ſon amour : ce qui fait la vie de Dieu. Il lui donne l'être pour honorer l'Etre ſouverain ; il lui communique la vie de l'intelligence & de la raiſon, par une participation de ſa lumiere & de ſa vérité, pour connoître ſon auteur ; & il lui inſpire le mouvement de l'amour pour le bien, afin qu'elle ſe porte ſans ceſſe à ſa fin, & qu'elle s'attache immuablement au bien ſouverain.

Et ſon être heureux aux eſprits créez.

Il l'a formée à ſon image, en gravant dans le fonds de ſon être l'idée de l'infini, & de l'être parfait, qui eſt la meſure de toutes ſes autres connoiſſances, & le deſir du bien ſouverain, qui doit être la regle de tous ſes autres mouvemens.

Image de Dieu

C'eſt une capacité infinie & ſans bornes de la bonté de Dieu : *Exceptorium bonitatis Dei*, ſelon la parole d'un Pere : comme Dieu eſt lui-même la plénitude & la ſource de la bonté ; & cette capacité de l'image de Dieu ne peut être remplie ni ſatisfaite, que par l'union parfaite avec ſon original, & par la poſſeſſion entiere de la ſource.

Dieu avoit commencé dans le tems à unir avec lui ſon image par la grace de l'innocence qu'il lui avoit donnée en la formant, afin de conſommer enſuite ſon union avec elle dans l'éternité, ſi elle lui demeuroit fidelle & unie par la ſoûmiſſion de ſon cœur & de ſon amour. Mais le péché & la deſobéïſſance de l'homme a rompu cette heureuſe union de l'ame avec ſon Dieu, & l'en a ſéparé, en le précipitant dans un abî-

Défigurée par le péché,

me de maux, où il eſt réduit au néant à l'égard de cet être heureux que Dieu lui vouloit communiquer. Il a diviſé & éloigné les hommes les uns des autres : eux qui doivent être tous unis enſemble pour être unis avec Dieu, qui eſt le centre de l'unité ; & il a porté dans le ſein de l'homme même une guerre mortelle, qui le rend malheureux & ennemi de lui-même, en le rendant ennemi de Dieu.

Dans cet état funeſte l'homme étoit perdu ſans reſſource, ſi Dieu l'avoit abandonné. Mais cette ſource inépuiſable de bonté & de miſéricorde n'a point ceſſé de couler, & de ſe répandre ſur la miſere de l'homme pécheur. Dieu a continué de l'aimer, & de le rappeller à lui après ſa chûte, pour le réünir avec lui, en conti-

Conſervée pour être réformée,

nuant de lui inſpirer le deſir & le mouvement pour chercher un repos & un bonheur, qu'il ne peut trouver que dans l'union avec ſon créateur. Il lui en a laiſſé une eſpérance qu'il ne peut perdre pendant qu'il reſpire, & qu'il joüit de la vie. L'homme n'a point été trompé dans cette eſpérance ; & Dieu, la plénitude de l'être, qui ſeul a le pouvoir de tirer par ſa puiſſance infinie la créature du néant, a emploié pour réformer l'homme, & le tirer du néant de la grace où le péché l'avoit fait tomber, la même force & la même puiſſance par laquelle il l'avoit formé & tiré du néant de la nature. Il a envoié ſon Verbe, ſon Fils bien-aimé ſur la terre, pour le rétablir, & le faire rentrer dans l'union avec lui par ſa grace.

C'eſt ainſi que Dieu a té-

Par le don du Fils de Dieu,

moigné au monde l'amour qu'il conſervoit toûjours pour l'homme pécheur : *Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium ſuum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat, ſed habeat vitam æternam :* [*Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné ſon Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périſſe point : mais qu'il ait la vie éternelle,*] qui lui eſt renduë par ce Fils unique en le réüniſſant à Dieu, dont le péché l'avoit ſéparé. Pour nous ſauver & nous rendre la vie, & pour opérer nôtre réünion & nôtre réconciliation, Dieu le Pere nous donne ſon Fils unique dans nôtre humanité. De toute éternité, comme principe du Fils, il lui communique ſa nature & ſa vie divine : dans le tems, il communique à J. C. homme la même vie divine

d'une maniere ineffable, en donnant à ſon Fils un nouvel être, & une nouvelle nature dans la nature humaine, avec laquelle il eſt uni ſi étroitement & ſi parfaitement, que l'homme en J. C. ne ſubſiſtant que par le Verbe, & dans la perſonne du Fils, il eſt Fils ſelon la nature du Pere Eternel.

Dans nôtre humanité,

C'eſt par cette union incompréhenſible du Verbe avec nôtre chair, que le Fils communiquant à ſon humanité la vie qu'il reçoit du Pere : ſon humanité reçoit une plénitude de cette vie capable de ſe répandre ſur tous les hommes pour la leur communiquer ; & qu'il nous donne à tous le pouvoir de devenir par adoption ce que J. C. eſt ſelon la nature, c'eſt-à-dire, enfans de Dieu : en ſorte que le Chrétien par cette adoption divine participant dès

Pour rendre à l'homme la vie de Dieu,

cette vie à la nature divine, & vivant de la vie même de Dieu, il reçoit le pouvoir & le droit de participer dans l'autre vie à la ſouveraineté & à l'éternité de ſon régne, dans cette union que le Pere nous fait contracter avec ſon Fils, pour nous réunir avec lui par l'onction & le lien du Saint-Eſprit qu'il nous communique.

En le réünissant à Dieu.

Voilà l'admirable alliance de Dieu avec la nature humaine, qui fait le ſujet du Cantique ſacré ; & ce livre divin eſt l'épithalame des nôces ſpirituelles que ce Roi des ſiecles & immortel veut célébrer pour l'union de ſon Fils avec l'épouſe qu'il lui a choiſie. C'eſt le grand ouvrage de Dieu, auquel tous les autres ſe rapportent : & c'eſt comprendre en peu de mots ce que Dieu a fait & fera pendant tout le cours des ſiecles dans

Alliance divine, grand ouvrage de Dieu.

le monde, & qu'il continuëra même dans l'éternité, que de dire qu'il y célebre les nôces de ſon Fils avec ſon épouſe, en la maniere que J. C. lui-même nous l'apprend dans l'Evangile.

Le Saint-Eſprit nous le repréſente ſous cette image, parce qu'il n'y a qu'à retrancher ce que les nôces humaines ont de charnel & de terreſtre, afin de s'en ſervir comme de degré, pour comprendre l'union toute ſpirituelle qu'il veut avoir avec les ames par J. C. Le Fils unique du Pere éternel s'unit ſubſtantiellement à la nature humaine qu'il fait ſubſiſter dans ſa perſonne divine. Il ne reçoit rien de ſon humanité que nôtre mortalité & nos miſeres: & il lui communique ſa divinité, ſa grandeur, ſa puiſſance, ſa ſainteté. Il devient par là le

Le Verbe y prend les miſeres de nôtre chair.

médiateur des hommes, pour les réunir à ſon Pere, en s'uniſſant avec eux.

Dans cette alliance que l'époux adorable fait avec les ames, qu'il rend ſes épouſes, il ne trouve rien en elles que la corruption du péché, & toutes les miſeres qui en ſont les ſuites & les effets, & qui aiant effacé en elles les traits de l'image de Dieu, & toute la beauté de leur nature, les rend horribles à ſes yeux. En s'uniſſant avec ces ames corrompuës, il les purifie, il retrace en elles ſon image, il leur communique les biens de ſa grace, & enſuite de ſa gloire, en leur donnant un nouvel être, par l'effuſion qu'il fait ſur elles de ſa bonté, de ſa ſageſſe, de ſa juſtice, & de ſa félicité. Il invite les hommes pendant toute la durée du ſiecle préſent, à

Et nous communique les biens de la grace & de la gloire.

entrer dans une alliance qui leur eſt ſi avantageuſe, pour leur communiquer ſa grace, afin de leur communiquer ſa gloire & toutes les richeſſes de ſon Pere dans le ſiecle futur: & le monde ne ſubſiſte que pour l'accompliſſement de cet ouvrage. Dieu ne ſouffre rien qui n'y contribuë de près ou de loin. Toute ſa conduite ſe réduit à l'exécution du deſſein & de la volonté qu'il a de s'unir aux ames, pour les remplir de ſes dons, & pour les rendre juſtes & ſans tache devant ſes yeux. Tout ce qui arrive dans le monde ne tend qu'à cette union; & ainſi rien n'eſt plus grand, ni plus digne d'admiration que ce que le Saint-Eſprit nous repréſente dans ce Cantique.

Tous les hommes ſont invitez à cette alliance.

Qui pourroit comprendre le myſtere & les ſecrets de cet a-

Par un amour incompréhenſible.

mour? Car ſi c'eſt une merveille qui ſurpaſſe l'intelligence de la créature, que l'union que Dieu a voulu faire de ſon Verbe avec la nature humaine dans le myſtere de l'Incarnation pour nous ſauver : ce n'en eſt pas une moins incompréhenſible que l'union qu'il a voulu faire de l'homme pécheur avec le Verbe incarné, pour le réunir avec lui, en le retirant de l'abîme où le péché l'a précipité. Car pour exécuter ce deſſein, Dieu ne s'eſt pas contenté d'humilier ſon Verbe juſqu'à la chair : il a humilié ſon Fils unique, ſon Fils bien-aimé juſqu'à la mort, juſqu'à la croix. *Qui proprio Filio non pepercit, ſed pro nobis omnibus tradidit illum :* [*Il n'a point épargné ſon propre Fils : mais il l'a livré pour nous tous à la mort.*] C'eſt où Dieu nous a voulu

lu faire connoître ſon amour envers nous, en ce qu'il a donné la vie de ſon Fils pour nous. *In hoc cognoſcimus charitatem Dei, quoniam ille animam ſuam pro nobis poſuit.* 1. Joan. 3. 16.

Nous pouvons bien connoître la grandeur de la charité de J. C. par l'oblation qu'il a faite de ſa vie pour nous, & nous ſommes obligez de la croire : mais nous ſommes bien éloignez de la pouvoir comprendre. Il faudroit pour cela que nous pûſſions pénétrer le prix infini de cette vie qui a été offerte pour nous, & l'indignité infinie des pécheurs pour leſquels il a bien voulu l'offrir. C'eſt la diſtance infinie de ces deux termes qui rend cet amour & cette oblation inconcevables. Dieu hait le péché d'une haine infinie, puiſqu'il le punit dans l'éternité ;

Dans l'éloignement de Dieu & de l'homme pécheur.

il aime ſon Fils d'un amour infini. Comment s'eſt-il donc pû faire qu'il ait donné la vie de ce Fils pour des pécheurs ? C'eſt ce que nous ne pouvons appercevoir que de loin, & dans le miroir de la foi : & c'eſt l'amour par lequel J. C. a donné ſa vie pour des pécheurs infiniment éloignez de ſa ſainteté, qui les unit avec lui pour les rapprocher de Dieu, & les réunir à ſon Pere. C'eſt par cet amour que J. C. eſt devenu l'époux de ſon Egliſe, qu'il a lavée & purifiée dans ſon ſang pour la rendre ſon épouſe, & qu'il s'unit aux ames des Fidelles dont il fait ſes épouſes.

Pour entrer dans cette alliance.

Mais que doit faire l'ame chrétienne pour répondre à un amour ſi incompréhenſible ? Qu'eſt-ce que J. C. demande d'elle pour la rendre ſon épouſe ? & comment cette épouſe

peut-elle s'unir avec un époux qui lui témoigne un amour ſi ſurprenant? Après tant de preuves de bonté & de miſéricorde, cet époux peut-il moins exiger de ſon épouſe, que la crainte & le reſpect qui eſt dû à ſa grandeur ſouveraine, & l'amour que mérite l'excès de la bonté avec laquelle il l'a aimée, afin qu'elle marche dans ſes voies, qu'elle ſerve ſon Seigneur & ſon Dieu de tout ſon cœur & de toute ſon ame, ſelon ce qui eſt dit dans le Deutéronome : *Et nunc Iſrael, quid Dominus petit à te, niſi ut timeas Deum tuum, & ambules in viis ejus, & diligas eum, ac ſervias Deo tuo in toto corde tuo, & in tota anima tua ?*

Sentimens de piété que Dieu demande ;

Dieu nous a donné ſon Fils, dit S. Auguſtin, pour faire connoître à l'homme combien il l'aimoit, afin que l'homme en

connoiſſant l'excés de l'amour de ſon Dieu, qui l'avoit aimé le premier lorſqu'il en étoit indigne, il s'embraſât d'un amour réciproque pour lui, & qu'il eût honte de ne lui pas répondre, & de ne pas ſe donner tout à un Dieu qui ſe donnoit tout à lui : *Maximè propterea Chriſtus advenit, ut cognoſceret homo quantùm diligat eum Deus, & ideò cognoſceret, ut in ejus dilectionem à quo prior dilectus eſt, inardeſceret. Si amare pigebat: ſaltem nunc redamare non pigeat. Nimis durus eſt animus, qui dilectionem, ſi nolebat impendere, nolit rependere. De catech. rud. c.* 4. La principale cauſe de la venuë de J. C. eſt de faire connoître à l'homme combien Dieu l'aime, & de le lui faire connoître pour l'enflammer d'amour pour celui qui l'a aimé le premier. Si nous avions peine à aimer

Amour réciproque de l'épouſe,

Dieu les premiers : n'en aions « point à lui rendre amour pour « amour. Ce ſeroit une étrange « dureté de cœur de ne répon- « dre point par un amour réci- « proque à un tel amour, dont « Dieu nous a prévenus. «

Pour un époux infiniment aimable ;

Le don inconcevable que cet époux de ſang fait de ſa vie pour ſes épouſes, le leur rend infiniment aimable. C'eſt où ſe réduit & ſe rapporte tout ce qu'il a fait pour elles. Il eſt deſcendu du ciel, où il étoit en la forme de Dieu, & il s'eſt anéanti, en prenant la forme de ſerviteur, afin de leur pouvoir donner cette vie humaine qu'il avoit priſe. Il n'a pas attendu pour la leur donner, le tems de ſa mort : il l'a donnée dés le moment de ſon entrée au monde : *ingrediens mundum*, dit S. Paul. Il la donnoit dans ſes travaux, dans ſes voiages,

Pour l'excellence de ſes dons ;

dans ſes diſcours, dans ſes miracles, dans ſes prieres, en s'offrant à Dieu pour les hommes; & ce don étoit joint à toutes ſes actions. Il ne s'eſt pas contenté de le faire ſur la terre & à la croix, comme le médiateur & le pacificateur des hommes : il continuë à la droite de ſon Pere de lui offrir la victime qu'il lui a offerte par l'immolation de ſa vie ſur la croix : *ut nunc vultui Dei appareat pro nobis*, dit S. Paul, *ſemper vivus ad interpellandum pro nobis.*

Mais ſi cet adorable époux eſt ſi aimable pour la grandeur & l'excellence de ſes dons: il ne l'eſt pas moins pour ſa beauté, à une épouſe qui a les yeux de la foi, & ces yeux du cœur éclairez, dont parle S. Paul. Si nous trouvons en lui quelque difformité : ne l'aimons pas, dit

Pour ſa beauté inconcevable ;

S. Auguſtin. Il a trouvé en nous « une infinité de qualitez dignes « de ſon averſion & de ſa haine: & « il n'a pas laiſſé de nous aimer. « Cependant ſi nous trouvons en « lui quelque choſe qui mérite « quelque averſion: il nous eſt « permis de ne le pas aimer. La « Sinagogue compoſée des Juifs « charnels l'a vû ſur la croix, & « elle a dit dans le prophete, « qu'il *n'avoit nulle grace & nulle* « *beauté*. Mais c'eſt qu'elle a parlé « ſans intelligence. Car l'Egliſe « ſon épouſe qui comprend avec « intelligence ces divines paroles: « *Le Verbe s'eſt fait chair*, trouve une « ſi merveilleuſe beauté dans ſon « anéantiſſement même, qu'un « des amis de ce divin époux s'é- « crie: *Qu'il ne m'arrive jamais de* « *me glorifier, ſinon en la croix de* « *Nôtre-Seigneur J. C.* pour nous « apprendre que c'eſt peu de ne « point rougir de la croix de J. C. «

» ſi l'on n'y met encore toute ſa
» gloire. Ce divin époux doit
» paroître beau par tout, & dans
» toutes les circonſtances de ſa
» vie à l'ame chrétienne qu'il
» prend pour ſon épouſe. Le Ver-
» be étant en Dieu, & étant Dieu,
» il a une beauté infinie dans ſa
» divinité. Il eſt beau dans
les entrailles de la ſainte Vier-
» ge, où il a pris la nature hu-
» maine, ſans rien perdre de ſa
» divinité. Il a été beau dans ſa
» naiſſance & dans ſon enfance,
» puiſque les cieux ont parlé de ſes
» grandeurs, que les Anges ont ra-
» conté ſes loüanges, & que les
» Mages l'ont adoré. Il a été beau
» dans les miracles qu'il a faits
» pour marquer ſa grandeur & ſa
» puiſſance. Il a été beau dans ſes
» ſouffrances, ſur le bois où il a été
» cloüé, dans le ſépulchre où il a
» été enſeveli, dans la gloire de ſa
» Réſurrection, & dans ſon Aſ-

cenſion. Et ſa ſouveraine & « parfaite beauté conſiſte en ſa « parfaite juſtice, dont la parti- « cipation fait *la ſainteté & toutes les merveilles de la maiſon & du temple de Dieu:* [*Sanctum eſt templum tuum mirabile in æquitate*, id eſt, juſtitia]

A cauſe de ſa juſtice & de ſa ſainteté.

Une ame qui veut être épouſe de J. C. en aimant cet époux céleſte pour la beauté de ſa juſtice, de ſa ſageſſe, de ſa vérité, doit reconnoître & ſentir qu'il eſt ſon unique bien, que tout ſon repos eſt en lui, & qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer. Mais c'eſt en même tems ce qui doit lui donner de la confuſion & de l'horreur pour tous les obſtacles qui la retiennent, & qui l'empêchent de l'aimer de toutes ſes forces, qui ſont l'amour propre & la concupiſcence. Il faut qu'elle ſente en elle-même un fond de

La vûe que l'ame en a la doit humilier en elle-même.

corruption, dont il n'y a que cet époux, qui eſt auſſi ſon médecin ; qui la puiſſe guérir ; qu'elle reconnoiſſe ſa miſere, ſon indignité, ſon impuiſſance, & le beſoin abſolu qu'elle a de ce puiſſant médiateur pour ſe rapprocher de Dieu.

Pour la relever vers Dieu par la confiance

Mais ſi cette ame s'abaiſſe & ſe trouble en elle-même par la vûë de l'abîme de corruption & de miſere qu'elle y voit : c'eſt cela même qui la doit porter à ſe ſouvenir ſans ceſſe de l'époux qui l'appelle à lui, & à le chercher & s'élever vers lui par une confiance pleine d'amour pour ſa bonté ſans bornes, dans l'exil où elle gémit ſur la terre, comme le prophete nous l'apprend : *Ad meipſum anima mea turbata eſt, propterea memor ero tui de terra Jordanis. Ce ſont ces deux mouvemens qui ſont tous les exerci-*

ces de la vie ſpirituelle de l'épouſe, dit ſaint Bernard : *de nous troubler & de nous affliger dans la vûë de nos miſeres, & par la conſidération de nous-mêmes, pour chercher nôtre ſalut ; de nous relever pour reſpirer, & trouver une ſolide conſolation dans la vûe de l'époux de nos ames ; enſorte que d'un côté cette vûe nous inſpire de la crainte & de l'humilité, & que de l'autre elle nous rempliſſe d'eſpérance & d'amour.* [*In his duobus tota ſpiritualis converſationis ſumma conſiſtit, ut in noſtra conſideratione turbemur & contriſtemur ad ſalutem ; in divina, reſpiremus ad conſolationem ; & hinc timorem & humilitatem, indè verò ſpem concipiamus & charitatem.*] Ser. 5. de Diverſ.

Et la pureté d'un amour qui produit

Lorſque cet amour eſt ſincere dans une véritable épouſe, il y produit trois effets, qu'on regarde aſſez ſouvent

comme trois eſpeces différentes d'amour. La reconnoiſſance pour les bienfaits, le deſir de la patrie céleſte, la bienveillance ou l'amour de la gloire du divin époux, dans la complaiſance pour lui, par l'union & la conformité de la volonté de l'épouſe avec la ſienne. Quelle reconnoiſſance ne mérite point d'une pauvre créature égarée & perduë le don d'un Dieu qui meurt pour lui faire retrouver la vie, & la faire retourner à ſon unique Dieu, en ſe rendant elle-même à ſon Créateur, qu'elle avoit abandonné, en ſe donnant la mort? Mais comment peut-elle s'acquitter de ce devoir où la reconnoiſſance l'oblige indiſpenſablement: ſinon en deſirant la poſſeſſion de Dieu, & en s'appliquant de toutes ſes forces à le chercher, & à s'avancer vers

La reconnoiſſance;

Le deſir du regne de J. C.

lui par tous les mouvemens dont elle eſt capable, avec un amour qui la faſſe travailler à détacher ſon cœur de tout ce qui n'eſt pas Dieu, ni ſon véritable bien? Et n'eſt-ce pas ce deſir affectif de Dieu par lequel on le regarde, on l'eſtime, on l'adore, & on l'aime comme le bien ſouverain & l'Etre parfait, qui fait tout le bien, tout l'honneur, & toute la gloire que la créature puiſſe vouloir procurer & rendre à ſon Créateur: puiſqu'il ne veut rien d'elle, ſinon qu'elle ſe rende heureuſe en s'uniſſant à lui; qu'il ne lui commande rien que pour la rendre ſainte & heureuſe; & qu'il ne fait rien dans tous les événemens du monde, que pour la faire parvenir à cette bien-heureuſe fin?

La complaiſance & l'union de volonté avec la ſienne.

C'eſt-là toute la volonté de l'époux divin, à laquelle l'ame

doit ſe ſoumettre & ſe conformer, pour devenir une chaſte & une ſainte épouſe. Elle en doit faire toute ſa joie & ſon unique plaiſir ſur la terre, comme elle y trouvera tout ſon bonheur & toute ſa gloire dans le ciel. Qu'y a-t-il en effet de plus aimable & de plus conſolant pour une ame miſérable & perduë, que la volonté & l'amour d'un libérateur qui la délivre de la puiſſance de tous ſes ennemis, qui ſont le diable, la mort, & le péché ? Le diable eſt hors de nous ; la mort eſt dans nôtre chair ; le péché eſt dans nôtre volonté. La délivrance du péché nous délivre de la tyrannie de nos autres ennemis. Mais puiſque le regne du péché n'eſt que dans nôtre volonté propre, qui n'eſt point ſoumiſe à la volonté de J. C. il eſt viſible qu'il n'y a

Afin de délivrer l'ame de la tyrannie de ſes ennemis.

point d'autre moien pour nous délivrer de la tyrannie de cet ennemi le plus formidable de tous, qu'un amour ſincere, qui ſoumette & conforme nôtre volonté à la volonté de J. C. par une reconnoiſſance affective, en nous donnant & nous rendant nous-mêmes à nôtre libérateur, dans le deſir, la recherche, & l'attente du roiaume qu'il nous promet, & où il nous invite, pour nous aſſocier à ſa gloire, afin d'y glorifier ſon Pere avec lui, & par lui dans l'éternité; enſorte que comme J. C. a prié ſon Pere qu'il le glorifie, afin que le Fils glorifie le Pere: une ame pure épouſe de cet époux céleſte deſire & demande la gloire du roiaume de ſon époux, afin de lui être aſſociée dans la gloire qu'il rend à ſon Pere.

Pour glorifier Dieu dans la paix.

Il n'y a pas ſujet de crain-

Cet amour fait la pureté de l'épouſe,

dre que l'amour de J. C. qui produit ces effets dans l'ame, ne ſoit point aſſez pur & aſſez chaſte pour l'unir avec cet adorable époux, puiſqu'il la dégage de l'amour des créatures, qui fait toute l'impureté de l'ame ; & qu'il ne lui fait chercher ſon bien, ſon plaiſir, ſa récompenſe, que dans ce qui fait le bien & la gloire même de Dieu : l'amour de bienveillance envers Dieu devenant par ce moien l'amour de la récompenſe, parce que la joie la plus ſolide, qui eſt le bonheur & la récompenſe de l'homme, ſe trouve dans l'amour de la gloire de Dieu, dont la grandeur & les perfections infinies ſont le plaiſir de l'ame : comme la gloire que Dieu peut recevoir de la créature, ſe trouve auſſi dans l'amour de la récompenſe, ou du bien ſouverain.

C'eſt auſſi la pureté de cet amour qui fait toute la beauté de l'ame, & qui la rend agréable & aimable à Dieu. La beauté en général, ſelon l'idée que ſaint Auguſtin nous en donne, conſiſte dans l'égalité & la convenance. La beauté eſſentielle & originale eſt la convenance, & l'égalité de l'image naturelle de Dieu, qui eſt ſon Verbe, avec ſon principe; & cette beauté eſt ſi parfaite, que l'égalité & la convenance du Pere & du Fils ſe trouvent dans l'unité ſouveraine de la nature divine. C'eſt l'idée de cette unité gravée dans les Intelligences créées, qui leur ſert de regle pour juger de la beauté des ouvrages de Dieu; & elles les jugent d'autant plus beaux, qu'ils approchent davantage de l'unité dans la convenance de leurs parties. On trouve la

Et la beauté ſpirituelle,

beauté de la nature & de l'art dans les choſes corporelles, où l'on voit cette convenance ; & elle n'y eſt jamais parfaite, parce qu'il ne peut y avoir qu'une imitation groſſiere de l'unité. Mais la beauté de la grace, qui eſt propre aux eſprits, vient de leur convenance avec leur Auteur, de leur union avec la beauté ſouveraine & originale ; & elle y eſt parfaite à proportion qu'ils y participent, & qu'ils lui ſont intimement unis par leur amour. C'eſt la beauté de l'épouſe, qui la rend un même eſprit avec l'époux.

Qui la rend agréable à l'époux,

& l'unit avec lui.

Mais comme cette beauté ne lui vient que de l'Eſprit de J. C. qui lui eſt donné, pour l'unir par ſon Médiateur avec le Pere céleſte, par la conformité de ſa volonté avec la volonté de Dieu : elle doit ſans ceſſe invoquer & attirer en elle par la

La priere l'obtient du Saint-Eſprit,

priere cet Eſprit divin, *pour faire la volonté de ſon Dieu, afin qu'il faſſe lui-même en elle ce qui eſt agréable à ſes yeux par Jeſus-Chriſt*, comme parle l'Apôtre ſaint Paul : [*Aptet vos in omnibus, ut faciatis ejus voluntatem; faciens in vobis quod placeat coram ſe per Jeſum Chriſtum.*] (*Hebr. 13. 21.*) Cette épouſe eſt riche, quelque pauvre qu'elle ſoit des biens du monde, lorſque *l'Eſprit de grace & de priere* lui apprend à demander par ſa langue, à chercher par ſes deſirs, & à frapper par ſes œuvres; lorſqu'elle demande avec confiance & humilité; qu'elle cherche avec ſoin & application; qu'elle frappe avec ardeur & perſévérance. C'eſt ſa foi qui lui fait ſentir vivement ſes beſoins, & demander humblement la grace de l'époux; c'eſt ſon eſpéran-

Qui enrichit l'ame,

ce qui l'excite à chercher uniquement le roiaume de Dieu, & la juſtice qui y conduit ; c'eſt ſa charité qui la preſſe de frapper ſans ceſſe, & avec reſpect, à la porte de la miſéricorde divine ; & elle n'eſt jamais refuſée dans les prieres & les gémiſſemens que le Saint-Eſprit forme en elle, parce qu'il ne lui fait rien demander que ce qui eſt ſelon Dieu, & conforme à ſa volonté, en l'uniſſant avec Dieu.

Et unit enſemble tous les membres de J. C.

L'Eſprit-Saint eſt donc le lien & le nœud ſacré qui unit & qui attache l'épouſe à l'époux : mais il eſt auſſi le lien parfait de la charité, qui unit toutes les ames des épouſes, pour n'en faire qu'une même épouſe, une même ame, & un même cœur, afin de les faire entrer dans le centre de l'unité ſouveraine. Elles n'y peuvent entrrer pour

y former leur repos & leur bonheur, que par l'union de leurs cœurs dans un amour mutuel. Il faut qu'elles s'approchent toutes les unes des autres par cette union de leurs cœurs & de leurs volontez dans l'amour d'un même bien indiviſible, & d'une ſuprême unité, pour tendre & pour arriver à ce centre, & y demeurer unis : parce que l'amour de l'époux, s'il eſt véritable & parfait, doit s'étendre ſur tout ce qu'il aime, & qui eſt capable de lui être uni. C'eſt donc par le même amour dont on l'aime en lui-même comme chef, & dans les membres qu'il veut unir dans ſon corps, pour les réünir à ſon Pere par le Saint-Eſprit, comme il eſt lui-même uni avec ce principe de l'unité par ce lien adorable.

A leur Chef,

Dans le centre de l'unité & de la félicité,

C'eſt ſur ce modele de l'u-

nion éternelle du Pere avec le Fils par le Saint-Eſprit, que J. C. veut & demande à ſon Pere, *que les Chretiens, les membres de ſon corps, & ſes épouſes, ſoient unis en lui, & par lui avec Dieu, & liez les uns avec les autres :* [*Ut omnes unum ſint, ſicut tu Pater in me, & ego in te, & ipſi in nobis unum ſint... Ego in eis, & tu in me, ut ſint conſummati in unum.*] Et c'eſt ſur ce principe d'union qu'il demande, *que ſes membres ſoient avec lui dans l'éternité, & qu'ils joüiſſent de ſa gloire :* [*Pater quos dediſti mihi, volo ut ubi ego ſum, & illi ſint mecum, ut videant claritatem meam quam dediſti mihi.*] Joan. XVII. 21. 23. 24.

Sur le modele de l'union des perſonnes divines,

Un lien ſi parfait & ſi divin, qui produit entre les ames qui veulent être à J. C. une liaiſon ſi étroite, & ſi relevée par la charité, nous peut aiſément

Source des devoirs de la piété,

faire voir les obligations où la religion & la piété les engagent les unes envers les autres ; & il nous apprend la bonté, la tendreſſe, l'humilité, la douceur, la patience, le ſupport, & tous les autres ſentimens par leſquels la vraie charité unit les épouſes de J. C. les unes avec les autres, pour les unir avec leur époux. Ce ſont les devoirs de la vie chretienne ; & c'eſt ce qui fait ce commerce perpétuel de la Religion entre Dieu & l'ame, par lequel nous devons nous mettre en état de regarder toûjours Dieu dans nos différens éxercices, & d'être toûjours regardez de lui ; c'eſt-à-dire, de ne lui jamais déplaire, afin qu'il répande ſans ceſſe ſa grace ſur nous, pour nous ſoûtenir, & nous faire perſévérer dans la fidélité que nous lui devons, avec une

Et de toute la vie chrétienne.

humble & parfaite obéïſſance, n'emploiant tous les momens qui nous ſont donnez que pour l'éternité.

But du Cantique,

Ce regard mutuel de J. C. & des ames fidelles, qui compoſent ſon Egliſe, & cette union ſacrée de l'époux & de l'épouſe, font tout le ſujet du livre des Cantiques. Et le but du Saint-Eſprit dans l'épithalame qu'il y fait de ces nôces divines, en nous décrivant l'ardeur & le zele de l'amour incompréhenſible de l'époux pour ſon épouſe, & les deſirs fervens, & les ſaints empreſſemens avec leſquels l'épouſe ſe porte vers l'époux: c'eſt de nous faire comprendre les avantages & le bonheur ineffable de cette ſociété; avec quelle ardeur nous la devons deſirer & rechercher; & ce que nous devons faire pour nous en rendre

dignes;

dignes ; ce que ſont les ames élevées & parfaites pour y parvenir ; l'excellence des fruits qu'elles y goûtent ; les biens infinis qui leur en reviennent : & tout cela afin de réveiller la foi des Fidelles, & de leur faire deſirer & rechercher avec toute l'application dont ils ſont capables, le bonheur éternel auquel ils ſont invitez ; afin de les faire avancer dans la voie qui y conduit, de les fortifier dans toutes les peines & les difficultez qui s'y rencontrent, & de les y faire perſévérer avec une conſtance & une fidélité inviolable par les éxercices d'une piété ſolide.

Tous ces devoirs qui ſont l'occupation & le travail de la vie chrétienne, ſelon les diverſes conditions & les états différens des ames, ſont aſſez marquez dans le Cantique ; & l'Au-

Suivi dans ces Traitez,

teur de ces Traitez les y découvre, & les y explique avec beaucoup de lumiere & d'onction. On ne doit point y chercher ces diſcours ſublimes, par leſquels les Myſtiques décrivent les états extraordinaires, où les ames ſont quelquefois élevées par des graces particulieres. Il n'a pas crû que ce fût en effet ce qu'il faut avoir principalement en vûë dans la lecture & la méditation du Cantique. Comme le Saint-Eſprit nous y dépeint la maniere dont J. C. appelle à lui ſon épouſe, la gouverne, & s'unit avec elle; & comment l'épouſe doit le chercher, l'aimer, le ſervir, lui obéir, & s'attacher à lui, en n'agiſſant que par ſon Eſprit: ces devoirs étant communs à tous les états du Chriſtianiſme, & regardant tous les Fidelles, en quelque état qu'ils ſoient

appellez pour y ſervir Dieu, il eſt plus conforme au deſſein & au but de ce Livre, d'y étudier, & d'y chercher la connoiſſance de ces devoirs communs & ordinaires ; & en même tems d'une plus grande utilité pour l'Egliſe, d'en donner des inſtructions ſolides, que d'y vouloir découvrir des myſtéres plus relevez, & au deſſus du commun.

L'Auteur qui en a fait cette explication, y a trouvé toutes les véritez les plus importantes pour la piété, en n'y cherchant que ſa propre ſanctification ; & quoiqu'il n'ait eu en vûë que l'utilité particuliere de ſon ame: les inſtructions qu'il y donne peuvent cependant être très utiles à toutes ſortes de perſonnes, & dans toutes ſortes de conditions pour l'édification & la conſolation des ames. En

Utiles à toutes ſortes d'états & de perſonnes.

ſuivant le deſſein du Cantique, il y conſidere l'Egliſe dans tous les états où elle ſe peut trouver, ſoit qu'on la regarde par ce qu'elle a de viſible au dehors, comme un corps & une ſociété qui renferme dans ſon ſein tous ceux qui ſont unis par la profeſſion d'une même foi, & par la participation aux mêmes Sacremens : ſoit qu'on la regarde dans ce qu'elle a d'inviſible au dedans, par l'Eſprit qui l'anime, la regle, & la gouverne dans toute ſa conduite. Il la conſidere dans ſes divers états de foibleſſe, de ſouffrance, d'abandonnement, de tentation, & d'épreuve; dans les maux auſquels elle eſt expoſée au milieu des ennemis qui lui font une guerre continuelle, & dans les victoires que la puiſſance de celui qui la ſoûtient lui fait remporter. Et ce qui eſt dit du

Corps de l'Egliſe en général, peut être appliqué aux ames des Fidelles, ſelon les différentes diſpoſitions où elles ſe trouvent : parce que l'amour, les ſoins, la protection que l'époux accorde à l'épouſe, s'étendent ſur les membres particuliers de ce Corps.

C'eſt ce qui renferme toute l'économie divine de la conduite de J. C. dans le gouvernement de l'Egliſe, & des œuvres & des deſſeins de Dieu ſur les hommes, repréſentez dans le Cantique. Pour en être un fidele interprete, il faut un cœur animé de l'amour de Dieu, de l'Egliſe, & du prochain : un langage de feu ne pouvant gueres être entendu, ni compris par un cœur froid & de glace. Il faut un cœur détaché de la terre ; des ſens mortifiez ; un eſprit pénétrant,

Quel étoit l'Auteur de ces Traitez.

éclairé, élevé, pour approfondir ces myſtéres : mais en même tems humble, docile, attaché à la doctrine de l'Egliſe, & de ſes Docteurs, pour ne ſe point égarer dans ſes propres imaginations. Il faut une connoiſſance d'expérience & de pratique ſur ce qui regarde la conduite de J. C. à l'égard des ames, & le commerce ſecret de l'ame avec J. C. par la priere, la méditation de la parole de Dieu, & tous les éxercices de la piété. Et ce ſont les diſpoſitions que l'Auteur a apportées à l'explication de ce Livre ſi relevé, & dont il s'étoit rempli long-tems avant que d'y mettre la main, par la vie que ceux qui l'ont connu ſçavent qu'il a menée dans la retraite, la pénitence la plus auſtere, l'éxercice infatigable de la charité envers les pauvres, le re-

noncement parfait aux biens du monde ; dans une priere fervente, & une méditation continuelle des véritez du ſalut, & de l'Ecriture ; dans une étude & une lecture aſſiduë des Peres, & des Livres Eccléſiaſtiques, à laquelle il conſacroit ſes veilles ; avec un génie aiſé, fécond, & élevé au-deſſus du commun, & beaucoup d'érudition dans les belles Lettres & les Sciences humaines.

Il n'y a donc point ſujet de s'étonner ſi avec toutes ces qualitez, il a découvert tant de véritez édifiantes ſur les principales regles, & les plus importans devoirs de la vie chretienne, en méditant ſur le Cantique, quoiqu'il ſe trouvât alors privé du ſecours des livres, & qu'il n'eût pas la commodité de les conſulter, & de s'en ſervir. Ainſi il n'a point prétendu

Son deſſein dans cet ouvrage.

faire un ouvrage d'érudition, ni de critique, ſur un des livres de l'Ecriture les plus obſcurs & les plus profonds. Il n'a penſé qu'à s'édifier de ce qu'il y voioit de touchant, & de capable de régler l'eſprit & le cœur ; & à s'affermir dans la fidélité qu'il devoit à Dieu, dans un tems où il ſe trouvoit expoſé à pluſieurs périls.

Entrepriſe par obéïſſance.

Il ne s'appliqua cependant à cet ouvrage, qu'après les inſtances pluſieurs fois réïtérées de quelques-uns de ſes amis, qui connoiſſoient ſes lumieres, & les vûës que Dieu lui avoit données ſur l'Ecriture ; & qui ne doutoient pas que ce qu'il pourroit écrire ſur le Cantique, ne fût très propre à l'édification de la piété dans les ames. C'eſt ce qui lui donna lieu de s'attacher principalement au ſens ſpirituel, qu'il trouvoit

ſous l'écorce & la lettre de ce Livre. Cet Auteur n'ignoroit pas l'utilité que l'Egliſe peut recueillir pour l'édification de ſes enfans, par l'étude de la lettre. Il ſçavoit qu'elle eſt utile, & même néceſſaire pour la défendre, par l'éclairciſſement des difficultez qui s'y trouvent, contre les incrédules & les libertins qui emploient ces difficultez pour la faire rejetter avec mépris. Mais chacun a ſon don de Dieu, ſelon lequel il le doit ſervir, en donnant pour la conſtruction du Tabernacle, & l'édification des Fidelles, ce qu'il a reçû. Il cultivoit celui dont Dieu l'avoit favoriſé, pour ſa propre ſanctification, & pour le ſervice de ſes freres, en développant les ſens ſpirituels que le Saint-Eſprit a voilez ſous la lettre de l'Ecriture pour nourrir la piété.

Pour expliquer le ſens ſpirituel.

Il reſpectoit le ſens littéral.

Il honoroit, il reſpectoit, il adoroit la lettre de l'Ecriture, comme l'ouvrage du Saint-Eſprit, qui couvre ſous des paroles humaines la vérité & la ſageſſe éternelle, pour inſtruire les hommes, comme elle s'eſt revêtuë d'une chair humaine pour s'en faire connoître, & aimer. Mais comme il conſidéroit auſſi que ce n'auroit pas été faire de J. C. l'uſage que Dieu a voulu que nous en fiſſions pour nôtre ſalut, que de s'arrêter à ſa chair & à ſon ſang, ſans paſſer à l'eſprit & à la vérité qu'il cachoit : il étoit perſuadé que les Fidelles ne doivent pas ſe borner à la ſeule lettre de l'Ecriture, & au ſens littéral, en ſe dégoûtant du ſens ſpirituel, comme d'une manne & d'une nourriture trop légere, & peu ſolide ; & que ſi l'étude de la lettre eſt utile, il

n'eſt pas moins vrai que la véritable ſcience de l'Ecriture ne conſiſte pas dans la ſeule connoiſſance de la lettre, puiſqu'elle ne nous a pas été donnée pour nous rendre habiles & ſçavans dans la critique : mais bien pour nous inſtruire dans la patience, & nous conſoler par l'eſpérance dans la vûë des biens véritables que l'eſprit & le ſens ſpirituel y découvrent, ainſi que l'Apôtre ſaint Paul nous l'apprend.

Auſſi ce n'eſt pas à la lettre que J. C. les Apôtres, les Peres de l'Egliſe, nous ont appris à nous borner, puiſque preſque aucun des paſſages de l'ancien Teſtament rapportez dans le nouveau, n'y eſt pris dans le ſens littéral, ni dans l'exactitude de la critique ; & que les ſaints Docteurs de l'Egliſe n'en ont point fait leur capital, ſans

Mais il ne s'y renfermoit pas.

s'élever au ſens ſpirituel. Il n'y en a preſque point eu juſqu'à ſaint Bernard, qui ne ſe ſoit plus appliqué à l'eſprit, qu'à la lettre de l'Ecriture : comme il n'y en a pas un qui n'ait reſpecté la lettre, ſoit qu'il en eût l'intelligence, ou qu'il ne l'eût pas entenduë, ni étudiée.

Réponſe aux objections contre les ſens ſpirituels.

L'exemple & la conduite de ces Saints fait voir que ce ne ſeroit pas une objection juſte contre les explications du ſens ſpirituel & allégorique de l'Ecriture, de dire que ces allégories & ces explications étoient bonnes dans la bouche de J. C. & des Apôtres, parce que nous ſommes aſſûrez que leurs rapports ſont juſtes, & ſont l'ouvrage du Saint-Eſprit : mais que nous ne le ſommes pas que les rapports que font d'autres auteurs le ſoient, ni que le Saint-Eſprit ait eu en

vûë dans la lettre de l'Ecriture les ſens ſpirituels qu'ils y peuvent rapporter. Car les ſaints-Peres n'ont point cru qu'il leur fût néceſſaire d'avoir une révélation, ni une aſſiſtance particuliere du Saint-Eſprit pour les aſſurer que les rapports qu'ils faiſoient des ſens ſpirituels à la lettre de l'Ecriture, étoient juſtes. Ils ſe ſont contentez des lumieres communes de la raiſon & de la méditation ordinaire des véritez de la piété. Pour être autoriſé à imiter la conduite de J. C. & des Apôtres dans leurs actions, il n'eſt point néceſſaire d'attendre, ni de s'aſſurer qu'on aura la même aſſiſtance du Saint-Eſprit qu'ils ont euë. Pourquoi ſeroit-il néceſſaire d'être aſſuré d'une aſſiſtance particuliere du Saint-Eſprit, telle que l'ont euë les Auteurs Canoniques,

pour autoriſer un auteur particulier à imiter J. C. & les Apôtres dans les ſens ſpirituels & allégoriques qu'il donne à la lettre de l'Ecriture ? Ne lui ſuffit-il pas que les ſens qu'il donne à l'Ecriture, ſoient des vérités enſeignées par le Saint-Eſprit dans d'autres endroits clairs & intelligibles ſans figure ; que le rapport de ces ſens à la lettre & à la figure ſoit naturel & édifiant, comme ceux des Auteurs Canoniques ; que J. C. & les Apôtres nous aient donné le modele de cette étude, qui fait chercher ſous l'écorce de la lettre & des allégories le ſens ſpirituel qui nourrit & édifie les ames, ainſi que S. Grégoire nous l'enſeigne ? Et y a-t-il quelque vérité édifiante qui puiſſe être rapportée à la lettre de l'Ecriture, que le Saint-Eſprit n'y ait pas vûë lorſqu'il

l'a fait écrire par un Auteur Canonique? Toutes les véritez qui ſont ſelon la piété, comme parle ſaint Paul, ſont des participations de la vérité éternelle & de la lumiere du Saint-Eſprit; & il n'eſt point néceſſaire qu'on ait une aſſurance particuliere que le rapport qu'on en fait à une figure, a été révélé à l'Auteur qui l'emploie, pour le recevoir, l'aimer, & s'en édifier : comme nous n'avons pas beſoin que Dieu nous révele qu'une œuvre de piété a été dirigée par un mouvement ſpécial du Saint-Eſprit, pour l'eſtimer, & nous en édifier. C'eſt aſſez pour l'un & pour l'autre, qu'on ait droit de pouvoir ſuppoſer qu'on a agi par le mouvement ordinaire du Saint-Eſprit, ſans qu'il faille exiger une telle certitude, ni qu'il ſoit beſoin de la prouver.

Quelques-uns de ceux qui ſe dégoûtent aiſément des ſens ſpirituels qu'on donne à l'Ecriture, diſent qu'ils aimeront ces explications, *pourvû qu'elles ſoient fondées ſur la lettre.* Mais il y a bien de l'apparence que ce n'eſt qu'un prétexte pour couvrir un dégoût pour la conduite des ſaints-Peres, qu'on ne veut pas faire paroître, & qu'on déguiſe ſous un terme auquel on ne joint aucune idée diſtincte. Auroit-on voulu obliger ces ſaints Docteurs à nous expliquer en critiques le ſens de la lettre, avant que de nous donner des explications ſpirituelles & morales? Ce n'étoit pas leur deſſein, ni leur vocation. Si leurs explications & celles des auteurs qui les imitent ne paroiſſent pas juſtes à ces imaginations littérales: leur goût ne doit pas faire une re-

gle contre toute l'antiquité qui a approuvé & admiré dans les Peres les inſtructions qu'il nous ont laiſſées.

Ce ſeroit une folie de vouloir ſatisfaire le goût de tous ceux qui peuvent lire un ouvrage. Chacun ordinairement a ſon goût particulier ; & il y a autant de différence dans les goûts, qu'il y en a dans le but & la fin qu'on ſe propoſe, ſoit dans la lecture, ſoit dans la conduite des mœurs. Le goût d'un bel-eſprit eſt différent de celui d'un eſprit ſolide, qui ne cherche que ce qui le peut nourrir. Entre les perſonnes même qui font profeſſion de piété, les uns aiment encore la délicateſſe : les autres ſe contentent d'une ſimplicité éclairée. Le goût des ſiecles eſt auſſi différent que les idées dont on s'y occu-

Goût des Peres pour le ſens ſpirituel.

pe le plus ordinairement. Celui des Peres qui rapportoient tout à l'édification des mœurs, étoit bien different de celui des derniers ſiecles ; & celui des perſonnes qui aiment la morale, de celui des ſçavans critiques. Chacun prétend avoir raiſon de rejetter avec dégoût, & avec une eſpece de mépris ce qui ne lui revient pas. Ainſi il n'eſt pas queſtion, quand il s'agit d'un ouvrage, de ſçavoir s'il pourra plaire à tout le monde. On ne doit pas s'y attendre. Mais on peut demander ſi le goût d'un ſiecle où les ſçavans de bel-eſprit traitent avec mépris, & regardent comme inſipide ce qui ſe fait dans le deſſein de chercher par tout l'édification de la piété, eſt préférable à celui des ſiecles d'une piété plus pure, & plus dégagée de la fantaiſie des hommes.

PREFACE.

La ſeule propoſition de la queſtion en fait ſans peine la réſolution, pour les perſonnes qui préferent ce qui peut ſervir à leur ſalut, à ce qui peut ſatisfaire l'eſprit. Car il eſt aiſé de voir que quand on eſt dans cette diſpoſition, on ne peut s'empêcher de juger que le goût des ſaints Peres & des Docteurs de l'Egliſe, qui ont conſacré pendant tant de ſiecles leurs travaux à la ſanctification des ames, en rapportant l'Ecriture à la morale, ne ſoit préférable à la délicateſſe & à l'étude ſeche de ceux qui travaillent ſeulement à éclairer l'eſprit, & à contenter l'imagination.

Préférable à celui du ſiecle.

C'eſt l'exemple de ces ſaints Docteurs que l'Auteur de ces traitez a toûjours eu devant les yeux. Comme il étoit rempli de leur ſcience : il a ſuivi

Suivi dans ces traitez.

leurs traces ; & il ne s'en eſt détourné ni à droite ni à gauche, en mépriſant la lettre, pour s'attacher à l'eſprit, ou en ſe dégoûtant de l'eſprit pour s'arrêter à la lettre. Il a emploié au ſervice de Dieu le talent qu'il lui avoit confié ; & il l'a fait profiter en travaillant au ſens ſpirituel, & en laiſſant l'étude & l'explication de la lettre aux critiques qui l'ont aſſez éclaircie dans ces derniers ſiecles. Tout ce qu'on peut raiſonnablement exiger de lui dans ce travail de piété, c'eſt que ſes explications ſoient juſtes, & qu'il y ait un rapport naturel des ſens ſpirituels qu'il donne, aux figures & aux images qu'il explique. Et c'eſt ce qu'on y trouvera facilement, ſi on le veut examiner ſans prévention, & avec équité. Il n'a point cru que ſous prétexte

Mais avec un juſte tempérament.

de ſens ſpirituel il dût écrire tout ce qui lui viendroit dans l'eſprit, ſans avoir égard à la lettre; & s'il s'eſt élevé au deſſus de la lettre, il ne l'a point perduë de vûë. En regardant la lettre comme l'image des véritez ſpirituelles, il les a développées, ſoit que ce fuſſent des maximes de morale, ou des myſteres de la Religion; & il n'en propoſe aucune qu'il ne la trouve ſous l'écorce de la lettre, quoiqu'il l'explique ſouvent aſſez au long; & dont il ne faſſe voir l'analogie & le rapport à l'image qui la repréſente. C'eſt tout ce qu'on peut demander pour la forme de l'ouvrage.

Raiſons qui autoriſent les explications ſpirituelles.

Quant à la matiere, on peut s'aſſurer qu'on trouvera dans ces explications ſpirituelles, rapportées aux figures & aux images du Cantique, & de

quelques autres endroits de l'Ecriture, toutes les véritez les plus néceſſaires & les plus touchantes pour le ſalut. Mais pourquoi, dira-t-on, rapporter ces véritez à des figures, au lieu de les propoſer ſimplement pour l'inſtruction de l'ame? Demandez au Saint-Eſprit pourquoi il nous a enſeigné tant de véritez qu'il a voilées en quelques endroits ſous des figures, & qu'il a propoſées en d'autres ſans images, & d'une maniere plus claire. Pourquoi J. C. s'eſt-il ſervi ſi ſouvent de comparaiſons & de paraboles, pour nous apprendre des véritez qui ſont claires en d'autres endroits? Pourquoi ſaint Paul & les autres Apôtres nous ont-ils enſeigné tant de véritez importantes en les rapportant aux figures de l'ancien teſtament? Pourquoi les ſaints Peres ſe

ſont-ils ſervis de ces allégories pour inſtruire les peuples ?

C'eſt que la foibleſſe de l'eſprit humain ne peut pas ſe ſoutenir long-tems dans la vûë d'une vérité propoſée ſimplement : laquelle cependant ne peut échauffer la volonté, & toucher le cœur, ſi elle n'eſt ruminée & méditée. Il a beſoin pour s'y arrêter & y prendre du goût & du plaiſir, d'images ſenſibles, parce qu'il eſt tombé dans l'amour des ſens, & qu'il ne peut gueres goûter que ce qu'on lui rend ſenſible. C'eſt pourquoi les auteurs mêmes qui font profeſſion de s'attacher le plus à la lettre, n'ont pas laiſſé de reconnoître combien les allégories par leſquelles Dieu nous inſtruit, & les ſens ſpirituels qu'on y découvre, ſont avantageuſes à la religion & à la piété. Car ils ont

Priſes des critiques mêmes.

Synop. Crit.

remarqué après les Docteurs de l'Egliſe, que le Saint-Eſprit en s'accommodant ainſi à la foibleſſe de nos ſens, nous inſtruit plus parfaitement, & touche plus vivement nos cœurs; que la connoiſſance des véritez s'imprime plus profondément dans l'eſprit; que Dieu nous garantit du dégout pour ſa parole par le plaiſir qu'on trouve dans les figures, & pourvoit par ces différentes manieres d'enſeigner les véritez, aux beſoins de chaque particulier, ſelon la différence des génies; que Dieu, qui eſt un Dieu caché, découvre par ce moien à ceux qui ſont à lui ce qu'il ne veut pas découvrir au monde; & qu'il éprouve l'humilité & l'amour des Fidelles, en leur apprenant à recevoir ſa parole & la vérité avec reſpect, de quelque maniere qu'elle leur ſoit propoſée. On

On ne peut donc avec juſtice trouver à redire que cet Auteur ſe ſoit tant étendu, & nous ait remis devant les yeux un ſi grand nombre d'excellentes véritez, utiles à toutes ſortes de perſonnes, qu'il a découvertes ſous les figures du Cantique ; & pendant qu'on lui voit répandre ce précieux parfum ſur tout le corps de l'Egliſe, ce ſeroit un ſcandale peu raiſonnable de s'écrier : *Ut quid perditio hæc ?* Il auroit pû à la vérité donner les mêmes inſtructions, ſans les rapporter à ces figures : mais il a jugé ces rapports plus avantageux pour ſa propre édification, & ils peuvent être auſſi plus utiles à l'Egliſe, que s'il eût conſidéré ces véritez toutes nuës, & ſans voiles. Il a ſuivi en cela l'éxemple de S. Grégoire, lequel auroit pû nous

Utilité de celles-ci,

donner toutes ſes morales, ſans les rapporter au livre de Job : mais qui a crû ſe pouvoir édifier lui-même davantage, & plus contribuer à l'édification de l'Egliſe, en attachant toutes ces grandes véritez aux paroles ſacrées de ce livre. Et il eſt certain que ce grand Saint, & les autres ſaints Docteurs, ont mieux compris que nous, & que ceux qui n'ont pas une piété ſi éclairée, ce qui pouvoit être plus utile aux ames, & plus proportionné à leurs beſoins.

Autoriſées par l'exemple de ſaint Grégoire,

Au reſte, ſi le ſujet du Cantique eſt le ſacré commerce de la Religion, que J. C. a voulu contracter avec ſon Egliſe, & avec les ames des Fidelles; & ſi le but du Saint-Eſprit dans ce livre eſt de former & d'entretenir cette alliance divine : tout ce qui eſt propoſé en l'expliquant

Convenables au Cantique.

d'une maniere naturelle, & ſoûtenuë par la ſuite du Texte, qui peut ſervir à donner une haute idée d'un ſujet ſi relevé, & qui ſe rapporte directement à cette fin, ne doit point paſſer pour une myſticité, ni pour une ſpiritualité étrangere au Cantique. C'eſt à la vûë des nôces de l'Agneau qui viennent, & auxquelles ſon épouſe ſe prépare, que la piété de cet Auteur l'a fixé en travaillant à cet ouvrage. Il les a toûjours eu préſentes, comme elles ſont écrites au livre de l'Apocalypſe, pendant le cours de ſa vie dans ſes éxercices, pour ſoûtenir & nourrir ſa foi dans la pratique d'une continuelle & très éxacte pénitence, en veillant & gardant bien ſes vêtemens, pour n'être pas trouvé nud lorſque l'époux viendroit à lui. Et il travailloit

Apoc. 19. 7.

Apoc. 16. 15.

ſans ceſſe à ſe revêtir par ſes bonnes œuvres de ce fin lin, qui eſt donné à l'épouſe pour ſe préparer aux nôces. Comme il avoit long-tems vêcu dans la pénitence, il y a fini ſes jours; & c'eſt même la fidélité inviolable aux pratiques de ſa pénitence qui lui cauſa la maladie dont il mourut. Mais il n'oublia point dans cette extrémité, ce qu'il avoit ſi long-tems médité pendant ſa vie ſur ces incomparables nôces de l'Agneau avec ſon épouſe. Il en avoit l'eſprit & le cœur continuellement remplis; & les dernieres paroles qu'on lui entendit répéter en rendant les derniers ſoûpirs, furent ces dernieres paroles de l'Apocalypſe: *Amen, veni Domine Jeſu*: [*Venez, Seigneur Jeſus*,] qui ſont la réponſe d'une ame fidelle à cette invitation du Saint-Eſprit

& de l'Egliſe : *Et Spiritus & Sponſa, dicunt : veni. Et qui audit, dicat : veni.* Paroles qu'il avoit lui-même expliquées ſur le verſet 3. du chapitre 4. de ce Cantique, des gémiſſemens continuels avec leſquels le Saint-Eſprit & l'Egliſe nous apprennent à deſirer & à demander l'avancement de l'époux. Il y a lieu de croire que l'époux l'aura éxaucé dans les gémiſſemens de ſon cœur pour lui-même ; & il faut auſſi eſpérer qu'il aura entendu les prieres qu'il lui addreſſoit en travaillant, & qu'il répandra ſur ſon ouvrage l'onction de ſon Eſprit, pour la ſanctification de ceux qui en voudront profiter, comme il avoit ſoin de la demander. *Amen.* Apoc. 22. 17.

APPROBATION.

J'AY lû pour Monſeigneur le Chancelier cette Explication des ſix derniers Chapitres du Cantique des Cantiques. J'y ai trouvé toutes les meilleures maximes de la vie chretienne, & de la ſpiritualité, déduites abondamment, & d'un ſtile aiſé & ſentencieux, & appuiées ſur le fondement d'une profonde & ſaine Théologie. Tout m'y a paru orthodoxe, & reſpirant la ſcience des Saints, imitant enfin les ouvrages de ſaint Bernard. C'eſt pourquoi je le juge très propre à ſervir de continuation à ce que ce pieux & ſçavant Docteur de l'Egliſe a fait ſur le même Livre ſacré. DONNE' en Sorbonne, ce 28. Février 1703.

G. BOURRET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Baillifs, Sénéchaux, Prevôts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre amé PROSPER MARCHAND, Libraire en nôtre bonne Ville de Paris, Nous a très humblement fait remontrer qu'il lui a été mis és mains un Manuſcrit qui a pour titre : *Explication du Cantique des Cantiques*, par feu Monſieur HAMON, dont l'Impreſſion pourroit être utile au Public, s'il nous plaiſoit de la lui permettre, & de

lui accorder nos Lettres ſur ce néceſſaires. A ces CAUSES deſirant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces préſentes d'imprimer ou faire imprimer, vendre & débiter dans tous les lieux de nôtre Roiaume, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra y choiſir, ledit Livre intitulé : *Explication du Cantique des Cantiques*, par feu ledit Sieur HAMON, en telle marge, caractere, en tant de Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, l'eſpace de *huit années* conſécutives, à compter du jour & datte des préſentes. Pendant lequel tems, Nous faiſons très expreſſes défenſes à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer, faire imprimer, vendre & diſtribuer ledit Livre, ni d'en faire aucuns Extraits ou Abrégez, ſous quelques prétextes que ce puiſſe être, même d'Impreſſion étrangere, ſans le conſentement par écrit de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de quinze cens livres d'amande païable par chacun des contrevenans, appliquable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital Général de nôtredite Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant ; de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts. A condition qu'il ſera mis deux Exemplaires dudit Livre dans nôtre Bibliotheque publique, un en celle du Cabinet de nos Livres dans nôtre Château du Louvre, & un dans la Bibliotheque de nôtre très cher & féal Chevalier Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, avant que de l'expoſer en vente. A la charge auſſi que l'Impreſſion en ſera belle, ſur du beau & bon papier, & faite dans nôtre Roiaume, & non ailleurs, ſuivant qu'il eſt porté par les Réglemens faits pour la Librairie & Imprimerie, à peine de nullité des préſentes ; leſquelles ſeront regiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de nôtredite Ville de Paris, & ce dans trois mois du jour de leur datte. SI vous mandons & enjoignons que du contenu en icelles vous faſſiez joüir pleinement & paiſiblement ledit Expoſant, ou ceux qui auront droit de lui, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun empêchement. Voulons auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre

une copie des préſentes, elles ſoient tenuës pour bien & dûëment ſignifiées, & que foi y ſoit ajoûtée, & aux copies qui en ſeroient collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Exploits & Actes néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles, le neuvieme jour d'Avril l'an de grace mil ſept cens ſept, & de nôtre Regne le ſoixante quatrieme.

Par le Roy en ſon Conſeil, LAUTHIER.

Et ledit Sieur PROSPER MARCHAND a cedé ſon droit de Privilége au Sieur JACQUES ESTIENNE, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Le préſent Privilége, & la Ceſſion faite audit Sieur ESTIENNE, *ſont regiſtrez ſur le Regiſtre num. 2. Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 193. num. 400. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris, ce 18. Avril 1707. La Ceſſion dudit Privilége page 194.* Signé, GUE'RIN, Syndic.

TRAITEZ

TRAITEZ DE PIETÉ SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

VERSET I.

In lectulo meo per noctes quæſivi quem diligit anima mea. Quæſivi illum, & non inveni.

J'ai cherché dans mon lit durant les nuits celui que mon ame aime. Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé.

LE divin amour unit l'ame à Dieu. Par cette union, elle en devient l'épouſe. Le Saint-Eſprit repréſente ici les ſaints tranſports d'une ame dans

un état imparfait, qui deſire jouir pleinement de ſon Dieu, & qui reconnoît enſuite qu'il vaut mieux que l'époux même l'attire à lui, pour la faire jouir avec lui des céleſtes délices, des richeſſes infinies, & de la gloire ineffable dont il eſt comblé.

Cette ame épouſe de JESUS-CHRIST eſt ſainte, parce que l'amour d'un époux, qui eſt la ſainteté même, la ſanctifie. Mais les ſaints, quoique ſaints, ſont des hommes, & par conſéquent peuvent être foibles. La nature ſe trouve par tout, & juſques dans l'épouſe. Il faut attendre que la mort ait été abſorbée par la victoire de JESUS-CHRIST, qu'il achevera dans la réſurrection de ſes membres, pour être en état que nous n'en reſſentions plus aucuns effets. Nous voions dans ces deux premiers verſets que l'épouſe n'eſt pas encore reſſuſcitée, & qu'elle eſt encore ſujette aux inquiétudes & aux agitations que le péché nous a laiſſées. Mais on peut dire que ces ombres du péché, dont elle n'eſt pas exemte *dans la région de l'ombre de la mort*, nous ſont auſſi avantageuſes que ſes vertus; & que ſi on en fait comparaiſon avec

nos vertus foibles & languiſſantes, elles ſont des vertus.

Saint Thomas nous a ſervi en doutant, & ſaint Pierre en reniant ſon maître. Ce qui reſte dans les ſaints de la foibleſſe de la nature, peut contribuer à nous rendre forts, ſi nous en devenons plus humbles & plus vigilans. Le premier fruit donc que nous devons remporter de ce que l'épouſe nous dit elle-même qu'elle a eu de moins parfait, nous doit porter à ne vouloir point trop cacher nos fautes, & à ne point diſſimuler nos imperfections, parce que quand Dieu voudra s'en ſervir, il peut même les rendre auſſi utiles à nos freres, que nos plus grandes vertus. Il ne ſeroit pas ſupportable que Dieu eût révélé dans ſes Ecritures les fautes de ſes plus grands ſerviteurs, & que nous vouluſſions déguiſer les nôtres.

Nos fautes humblement découvertes auſſi utiles aux autres, que nos vertus.

In lectulo meo. [*Dans mon lit.*] L'époux paroît quelquefois abandonner l'épouſe, & par juſtice pour la punir de quelques fautes, & la rendre plus vigilante : & par une conduite de diſpenſation & de miſéricorde pour achever de la purifier. Car ſouvent il ne nous ſert pas moins en s'éloignant de

nous, qu'en s'en approchant. Il n'y a donc point de mal dans cet abandonnement. Mais quand l'épouſe s'en inquiete trop, quand elle tombe dans quelque découragement, ou ne ſe ſoûmet pas aſſez à l'ordre de ſa providence, & à la ſainteté de ſa conduite, c'eſt effectivement un mal. Ce n'eſt pas que dans les ténebres nous ne devions deſirer la lumiere ; & il ne la retire même, que pour nous la faire deſirer : mais ce doit être un deſir accompagné de ſoûmiſſion & de patience, avec une certaine joie (quoiqu'elle ne ſoit pas ſenſible) de ſouffrir ce que Dieu veut que nous ſouffrions. C'eſt où l'épouſe nous avertit ici qu'elle a manqué, afin que nous n'y manquions pas. L'époux donc s'étant retiré, comme il le fait ſouvent, l'épouſe s'eſt miſe à le chercher, ce qui étoit bon : mais en le cherchant elle s'eſt cherchée elle-même, ce qui n'étoit pas bon. C'eſt ce qui eſt indiqué par ces paroles : *In lectulo meo.* [*Dans mon lit.*] Son propre lit marque ſa propre conſolation.

On doit déſirer avec ſoûmiſſion que Dieu ſe rapproche de nous.

Souvent ce n'eſt pas Dieu que l'on cherche, c'eſt ſoi-même.

Mais il faut remarquer avant toutes choſes que l'épouſe, dans ce leger obſcurciſſement, a été ſoûtenuë par

deux grandes vertus, qui l'ont toûjours éclairée dans le fond de ſon cœur ; c'eſt ſon humilité, & ſa charité. L'humilité paroît, en ce qu'elle dit *in lectulo.* [*Dans mon lit.*] Elle reconnoît qu'elle ne mérite point ce qu'elle demande ; qu'elle n'a rien de proportionné aux grandes graces de ſon époux ; que ſon cœur eſt ſi étroit & ſi reſſerré par ſon peu de charité, qu'elle ne mérite point de l'y recevoir : mais que la néceſſité où elle ſe trouve, l'oblige de l'y convier. Sa charité paroît en ces autres paroles : *Quem diligit anima mea.* [*Celui que mon ame aime.*] Et cela étoit bien juſques là, ſi elle ſe fût abandonnée enſuite entre ſes mains ; ce qu'elle n'a pas fait, afin qu'elle nous apprît par ſa propre expérience qu'on ne peut rien ſans la miſéricorde de ſon époux.

Per noctes. [*Durant les nuits.*] L'épouſe avec toute ſa vertu n'a donc pû ſouffrir ſes propres ténebres, qui n'étoient pas néanmoins de grandes ténebres, puiſqu'elle étoit encore aſſez éclairée pour les reconnoître, & pour en chercher le remede, (quoiqu'elle manquât en le cherchant mal.) Ce qui nous fait voir combien la juſtice

Les ténebres que l'on connoît ſont les moins terribles.

de Dieu eſt terrible dans les ténebres des pécheurs, dont il permet qu'ils s'aveuglent eux-mêmes, parce qu'ils ne les ſentent pas. Et quel ſera le déſeſpoir qui accompagnera cet épouvantable ſupplice lorſqu'ils le reſſentiront ? Cette nuit de l'épouſe ne vient pas de ce que le ſoleil de juſtice s'eſt retiré de ſon cœur, parce qu'elle ne s'en plaindroit pas : mais de ce qu'il s'y eſt caché. C'eſt comme lorſqu'il fait de grands broüillards, & que le tems eſt tout couvert, on dit d'ordinaire qu'il n'y a point de ſoleil. Il y en a, & il n'y en a pas. Il n'y en a pas, parce qu'on ne le voit pas ; & il y en a, parce qu'il eſt jour. Dans la nature il n'y a point de jour ſans ſoleil, & il y en a encore moins dans la grace. Le ſoleil de juſtice ne peut être couché dans un cœur où il y a un véritable deſir de la juſtice. Quand il eſt nuit, on ne peut travailler, comme dit le Fils de Dieu, & on eſt dans un miſérable repos. Quand donc on ne ſe repoſe pas dans l'injuſtice, & que l'on fait ce que l'on peut pour s'en délivrer & pour la fuir, il n'eſt pas nuit.

Point de jour ſans ſoleil dans la nature, & dans la grace.

Il faut donc voir quelle peut être la

nuit de l'épouſe ; & comme elle parle de pluſieurs nuits, il faut en trouver pluſieurs, & remarquer quelle en peut être la cauſe. Quand quelque corps ſolide, comme la terre ou la lune, eſt entierement interpoſé entre le ſoleil & nous, il eſt nuit, & on ne voit ni le ſoleil, ni la lumiere. Lorſqu'il n'y a que les exhalaiſons & que les vapeurs qui s'élevent de la terre qui ſont entre nos yeux & le ſoleil, nous ne voions plus le ſoleil, mais nous joüiſſons de ſa lumiere. Quand l'air eſt ſerein, & qu'il n'y a même aucun nuage, nous voions la lumiere & le ſoleil à proportion que nos yeux ont plus ou moins de force, & ce ſont les beaux jours de l'été, mais qui ne continuent pas durant tout l'été. Ces trois degrez différens font le jour ou la nuit dans les ames, auſſi-bien que dans les corps. Quand nôtre volonté eſt dans une oppoſition toute formée à la volonté de Dieu, & que nous ne deſirons que la terre & les biens du monde, il eſt nuit dans nôtre cœur. Quand nôtre volonté n'eſt pas oppoſée à celle de Dieu, mais qu'elle ne lui eſt pas auſſi entierement ſoûmiſe, lors qu'étant délivrez des

Nuit des ames. Volonté oppoſée à Dieu.

deſirs du monde, nous en avons encore les penſées, ou les phantômes & les images qui ſe conſervent long-tems, il fait jour, mais un jour obſcur, & nous ne pouvons voir le ſoleil. Quand le cœur eſt parfaitement libre, étant parfaitement ſoûmis à Dieu, ſans deſirs & ſans penſées du monde, & qu'il eſt même délivré des images des ſens, ce qui eſt le comble de ſa pureté : non ſeulement il voit, mais il voit quelquefois le ſoleil de juſtice de la maniere que l'ame le peut voir dans ce corps de mort, où elle n'eſt plus néanmoins ſous le regne de la mort.

Jour obſcur. Volonté foible.

Matth. 5. 8. L'épouſe eſt de ceux dont il eſt dit : *Beati mundo corde.* [*Bienheureux ceux qui ont le cœur pur.*] Les deſirs & les penſées du monde ſont bannies de ſon cœur ; ſes yeux ſont donc libres à la vérité : mais ils ne ſont pas ſans paupieres, qui les empêchent ſouvent de voir, afin de les conſerver, & qu'ils ſoient en état de voir. Et c'eſt le poids de la chair & de la mortalité qui interrompt la contemplation de l'épouſe, ſelon qu'il eſt écrit : *Corpus quod corrumpitur aggravat animam, &c.* [*Le corps qui ſe corrompt appeſantit l'ame.*]

Sap. 9. 15.

ce qui eſt neceſſaire pour l'humilier, & la faire gémir devant Dieu, afin qu'elle diſe de tout ſon cœur avec l'Apôtre : *Cupio diſſolvi & eſſe cum Chriſto.* Philip. 1. 23. [*Je deſire d'être dégagé des liens du corps, & d'être avec* JESUS-CHRIST.] Ce ſont-là ces paupieres dont il eſt dit : *Palpebræ ejus interrogant filios hominum.* Pſalm. 10. 5. [*Les paupieres du Seigneur interrogent les enfans des hommes.*] Si elles ſont appellées les paupieres de Dieu, c'eſt qu'elles ſont un effet de ſa juſtice, & qu'il s'en ſert pour éprouver ſi nous l'aimons, & nous le faire connoître à nous-mêmes. Car ſi nous l'aimons, nous gemiſſons en nous voiant plongez dans une ſi grande miſere, que nous ne pouvons manger le pain de nôtre cœur, & que nous ne pouvons ſouffrir la lumiere de nos yeux. Et ce qui eſt digne de larmes, c'eſt que cette impuiſſance eſt nôtre plus grande puiſſance. Nous ſommes ſi coupables, que cette punition eſt une faveur, & encore une faveur de l'époux. Ce châtiment n'eſt que pour ceux qui ſont moins coupables ; cette peine n'eſt que pour les plus ſaints. Ce ne ſont pas ces paupieres qui ferment nos yeux par in-

tervales : ce ſont d'épaiſſes murailles que nous avons bâties nous-mêmes de nôtre propre ſubſtance, & que nous avons cimentées de nôtre ſang, qui nous empêchent de voir le jour. Nous avons de la bouë pardeſſus la tête, ſelon que le dit le prophéte, qui décrit
Pſ. 68. v. 2. l'état où nous ſommes : *Infixus ſum in limo profundi.* [*Je ſuis enfoncé dans un abîme de bouë.*] & nous nous y enfonçons de plus en plus. Il n'y a rien en nous qui nous retienne, & qui ne nous enfonce encore davantage : *Et*
Ibid. *non eſt ſubſtantia.* [*Et je ne trouve point de fond.*] Si nous levons ſeulement la tête deux ou trois fois par jour par la miſéricorde que Dieu nous fait de penſer quelquefois à lui, nous ſommes ſi miſérables que nous croions déja être heureux, & que nous en faiſons un ſujet de vanité. Je ne parle point de ceux qui mettent toute leur félicité & leur grandeur à entrer plus avant dans cette bouë, & qui mépriſent ceux qui y entrent moins avant : car il n'en faut point parler dans le cantique. Mais, helas ! ſi ceux qui gémiſſent ſont ſi à plaindre, que ſera-ce de ceux qui rient ? Si ceux qui connoiſſent leur miſere ſont ſi miſé-

Il y en a qui mettent leur félicité à s'enfoncer dans la bouë.

rables, que ſera-ce de ceux qui ne la connoiſſent pas ? que ſera-ce de ceux qui l'aiment ?

Mais revenons à l'épouſe. Ce ne ſont pas ces paupieres dont nous avons parlé qui forment la nuit dont elle ſe plaint ; elle les a dans ſa plus grande ſanté, & elles lui ſont même néceſſaires dans la foibleſſe & la corruption de nôtre nature, pour la préſerver de l'élevement du cœur qui eſt ſi à craindre aux plus ſaints. Si un ange qui n'a point de corps, étoit auſſi affoibli dans ſa nature, que nous le ſommes dans la nôtre avec un corps, il ſeroit plus miſérable que nous. Ces paupieres ſont donc un remede, & non pas une nuit ; & on ne voit jamais ſi clair que quand on n'a que ce ſeul empêchement de voir. La nuit de l'épouſe vient ou du dedans, ou du dehors : car comme elle parle de pluſieurs nuits, il faut qu'il y en ait pluſieurs cauſes. Il peut arriver quelquefois que comme Dieu abandonna Job à la puiſſance de ſon ennemi, & qu'il ſoûtint lui-même ſa vie & ſa patience par une plus grande puiſſance ; il lui abandonne auſſi ſon épouſe, en permettant qu'il ſe ſaiſiſſe de ſa

Dieu abandonne quelquefois au démon les penſées même de l'épouſe.

penſée, & qu'il la tranſporte, pour ainſi dire, ſur le bord du précipice, comme il y tranſporta l'époux en l'élevant ſur le pinacle du Temple, pour lui conſeiller de ſe jetter en bas :
Pſ. 77. v. 49. *Immiſſiones per angelos malos.* [*Il arme contre elle les mauvais anges.*] Mais il ne ſert de rien au démon d'être maître de ſa penſée, quand il n'eſt pas maître de ſon cœur, qui demeure toûjours entre les mains de ſon époux. Quand JESUS-CHRIST ne ſe réſerve ni l'entendement, ni la volonté, & qu'il abandonne tout, on eſt perdu. Quand il ſe reſerve la volonté, on eſt en aſſûrance dans les plus grandes tentations, & on ne s'égare point dans la nuit la plus ſombre. Quand il ſe reſerve l'un & l'autre, on eſt en paix, & on eſt en plein jour. L'Apôtre qui ſouhaite que JESUS-CHRIST répande ſa paix & dans nôtre cœur & dans nôtre penſée, ſouhaite bien davantage la paix du cœur que de la penſée, qu'il ne met que la derniere :
Philip. 4. 7. *Pax Chriſti*, dit-il, *cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras.* [*Que la paix de* JESUS-CHRIST *garde vos cœurs & vos eſprits.*] Car comme un ennemi qui ne prend que la ville qui n'eſt

point forte, & qui ne peut prendre la citadelle qui eſt tres-forte, eſt bientôt chaſſé de la ville, & perd ce qu'il a pris par ce qu'il n'a pas pris : de même il ne ſert de rien à nôtre ennemi d'exercer ſa tyrannie ſur nôtre eſprit, quand il ne peut ſe rendre le maître de la volonté, qui demeure immobile dans la crainte de Dieu & dans ſon amour, & qui le benit durant la nuit, auſſi-bien que durant le jour, nonobſtant les efforts qu'il emploie pour la forcer. Mais on ne peut rien contre la volonté que par la volonté, & elle ne cede jamais que lorſqu'elle veut ceder. L'eſprit peut être entraîné malgré lui : mais la volonté ne le peut être malgré elle.

Voilà donc une des nuits dont l'épouſe ſe peut plaindre, qui ne vient que par la permiſſion de ſon époux, & par l'envie de ſon ennemi, qui remplit ſon eſprit & ſa penſée des ténebres de l'enfer, lorſque ſon cœur demeure toûjours un ciel, & le ſiége de Dieu. Car ſi ſaint Cyprien a dit, qu'*il eſt jour même durant la nuit pour les enfans de lumiere* : [*Etiam cum nox eſt, filiis lucis dies eſt* ;] à plus forte raiſon l'épouſe même de la lumiere increée Cypr.

ne peut être privée de la véritable lumiere, par une nuit étrangere qui n'eſt que dans la ſurface de ſon cœur.

Il y a encore une ſeconde nuit qui peut venir du dehors, mais qui n'a pas tant d'obſcurité que la premiere. Car les ténebres auſſi-bien que la mort peuvent entrer par nos fenêtres, qui ſont nos ſens, lorſque nous n'avons pas ſoin de les fermer en tems & lieu. S'il arrive donc que l'épouſe dans la converſation qu'elle eſt obligée d'avoir avec le monde, ne veille pas aſſez ſur ſes ſens, & que paſſant par ce païs ennemi elle ſoit moins ſur ſes gardes, elle pourra recevoir quelque bleſſûre, qui cauſera peut-être un obſcurciſſement conſiderable dans ſon eſprit. Car à proportion que nous ne nous éloignons pas de la vanité des creatures, nous nous éloignons de la vérité de Dieu, qui eſt la lumiere de l'ame.

Il y a une troiſiéme ſource de ténebres qui eſt dans nous mêmes, & qui pourroit quelquefois cauſer une troiſiéme nuit dans le cœur de l'épouſe, qui ſeroit plus à craindre que les autres. Comme l'amour de Dieu nous remplit de lumiere, l'amour du mon-

de & de nous mêmes, nous remplit de ténebres ; & Dieu ſe plaît à répandre un juſte aveuglement ſur nos cupiditez injuſtes. Il eſt vrai que l'épouſe aiant mortifié ſes paſſions, mépriſant le monde, & ſe mépriſant auſſi-bien que le monde, n'eſt pas ſi ſujette à cette nuit : mais comme ſes paſſions ne ſont que mortifiées, & ne ſont pas mortes, elles peuvent ſe réveiller par intervalles ; le feu de la cupidité eſt éteint, mais il y a des cendres qui ont encore de la chaleur; & s'il n'y a point de feu, il peut y avoir de la fumée qui obſcurcit l'ame, & qui donne ſujet à l'épouſe de ſe plaindre, & de conjurer ſon époux de la delivrer de cette nuit. *Per noctes quæſivi quem diligit anima mea* : [*J'ai cherché durant les nuits celui que mon ame aime.*] Outre qu'on peut dire qu'encore que la cupidité n'eût pas aſſez de force pour troubler le repos & obſcurcir la lumiere de l'épouſe : ſi ſon époux la laiſſoit un peu à elle-même, & retiroit ſa main qui la ſoûtient, la cupidité ſeroit ſi forte, qu'elle ne pourroit lui réſiſter. Car comme JESUS-CHRIST, qui a retenu durant toute ſa vie, par un miracle de ſon humilité, la lumiere & la

clarté de ſon corps, qui étoit glorieux de ſa nature, l'a laiſſé paroître une fois ſur le Thabor, pour nous faire connoître ce qu'il eût été ſans nous : de même, quoique d'ordinaire il tienne comme enchaînée la cupidité de ſon épouſe, & qu'il arrête ſon cours naturel, par un miracle de ſa miſéricorde ; il lui lâche quelquefois un peu la bride, & permet qu'elle ſoit entraînée par ſa violence, afin de nous apprendre ce qu'elle ſeroit ſans lui.

Et ce ſeroit là une autre ſorte de nuit, ſi elle duroit longtems, qui attireroit toutes les autres. Car il n'eſt point beſoin de l'artifice des démons pour nous tromper. Il n'eſt point beſoin de la vanité, & de l'apparence des créatures pour nous ſéduire. Il n'eſt point néceſſaire que les mouvemens de la concupiſcence ſoient grands pour nous emporter. Si Dieu ne nous ſoûtenoit continuellement, nous ſuccomberions de nous mêmes ſans ennemis, parce que nous ſommes nos ennemis à nous mêmes. C'eſt aſſez que nôtre double néant pour une chute ; nos tenebres ſont dans nous ; que l'air ſoit ſerein tant que vous voudrez, & qu'il n'y ait aucun nuage : ſi

le ſoleil ſe couche, il eſt nuit. Il ne faut point d'autres cauſes pour nous empêcher de voir quand il s'éloigne, puiſque ſon abſence peut rendre aveugles les plus clair-voians. Voila des nuits, ou bien plûtôt la ſource de pluſieurs nuits : car tout ce qui peut nous éloigner de Dieu, peut cauſer une nuit dans les ames ; & autant de pas que nous faiſons vers les créatures, ou vers nous mêmes, ſont autant de pailles aux yeux du cœur qui les aveuglent. C'eſt pourquoi, comme Dieu diſoit à ſon peuple par ſon prophete : *Ignem ſuccendiſti in furore meo, uſque in æternum ardebit.* [*Vous avez allumé un feu qui ne s'éteindra jamais ;*] nous pourrions nous dire à nous-mêmes, quand nous tombons dans quelque affoibliſſement que ce ſoit, & que nous nous détournons le moins du monde de la voie de la vérité : ce peut être là un commencement de ténebres qui dureront toujours. Quelques ténebres que ce ſoient, il n'y en a point, ſi Dieu nous traitoit à la rigueur de ſa juſtice, qui ne puiſſent ſe terminer aux ténebres extérieures. Celles d'Egypte, & les ténebres les plus groſſieres & les plus aveuglantes, ont quelquefois des

On tend à l'aveuglement par autant de pas qu'on en fait vers les créatures.

Jerem. 17. 4.

Tout commencement de ténebres peut toûjours durer.

commencemens qui paroiſſent ſi peu de choſe, qu'on ne s'en apperçoit pas.

Per noctes, [*Durant les nuits.*] C'eſt pourquoi l'épouſe de la vérité & de la lumiere, qui craint le menſonge & les ténebres plus que la mort, n'en peut ſouffrir les moindres approches, & appelle des nuits, les obſcurciſſemens les plus légers, parce qu'elle ne conſidere pas tant ce qu'ils ſont, que ce qu'ils peuvent être. *Per noctes*, [*Durant les nuits.*] Elle ne conte que ſes nuits pour en faire pénitence, & pour les éviter à l'avenir : & nous ne contons que nos jours ; les moindres pailles lui ſont des nuits, & les moindres étincelles de lumiere nous ſont des jours; c'eſt qu'elle eſt humble, & que nous ne le ſommes pas ; c'eſt que la crainte de Dieu, dont elle eſt remplie, lui donne une attention particuliere ſur ſes moindres fautes, & que la négligence dans laquelle nous vivons de nôtre ſalut, nous fait oublier nos plus grands excés. Nous croions aimer la vérité, quand nous en avons quelque légere connoiſſance ; nous ne conſidérons que nôtre lumiere, ſans conſidérer nos actions qui ſont contraires à la lumiere ; & nous ne nous en ſervons que

Les imparfaits prennent pour jours les moindres étincelles de lumiere.

pour nous élever : mais l'épouſe au contraire, emploie ſa lumiere à voir les moindres taches de ſon cœur, & ne s'en ſert que pour s'humilier : *Per noctes*, [*Durant les nuits.*]

Per noctes quæſivi, [*J'ai cherché durant les nuits.*] L'épouſe n'eſt pas oiſive durant les nuits dont elle ſe plaint, parce qu'elles ne reſſemblent pas à cette nuit, de laquelle il eſt écrit : *Venit nox quando nemo poteſt operari.* [*On ne peut travailler durant la nuit :*] Et c'eſt pour ne tomber pas dans une telle nuit, qu'elle travaille dans la plus grande nuit, & qu'elle cherche ſon époux qui s'eſt un peu éloigné d'elle, pour nous apprendre à le chercher avec ſoin & avec gémiſſement, quand il s'éloigne de nous, de peur qu'il ne s'en éloigne encore davantage. Cette recherche & cette vigilance, condamne nôtre négligence, & l'aſſoupiſſement où nous ſommes dans de ſemblables rencontres. L'époux ne s'en va que pour nous éveiller : & nous demeurons encore plus endormis ; nous quittons nos éxercices les plus ſaints, parce que nous n'y trouvons plus de ſatisfaction ; ce qui nous montre que nous ne les faiſions que pour nous la-

Joh. 9. 4.

Ne point quitter ſes exercices pour les langueurs interieures.

tisfaire nous-mêmes ; nous abandonnons la priere, qui eſt nôtre plus grande aſſurance dans les périls, & nôtre plus grande conſolation dans nos peines ; nous ne veillons plus ſur nous dans les tems où il y faloit veiller davantage. Il ne s'en va, qu'afin que nous le rappellions : & nous appellons ſon ennemi en cherchant nôtre conſolation dans les divertiſſemens du monde. Il nous prive un peu de ſa lumiere, afin que nous ôtions les obſtacles qui nous empêchent de la recevoir plus pleinement : & nous achevons de nous aveugler ; enfin, s'il ſe retire, nous nous retirons, & nous l'abandonnons encore plus qu'il ne nous abandonne. C'eſt pourquoi nous devons bien craindre que cet abandonnement de ſa miſéricorde, ne ſoit à la fin ſuivi d'un abandonnement de ſa juſtice.

Quem diligit anima mea : [*Celui que mon ame aime.*] L'épouſe a raiſon de parler ainſi, & de dire qu'elle cherche celui qu'elle aime ; parce qu'elle ne le chercheroit pas dans ce tems d'affliction, ſi elle ne l'aimoit pas. Il n'y a que l'amour qui puiſſe faire qu'on le cherche, quand on ne reſſent aucune conſolation à le cher-

cher, & il faut que l'amour ſoit véritable, ſi on ne ceſſe pas d'aimer quand on aime ſans joie. Les ſens n'ont point part à cet amour, c'eſt pourquoi elle l'appelle l'amour de ſon cœur, *quem diligit anima mea :* [*Celui que mon ame aime.*] Et il eſt d'autant plus agréable à l'époux, qu'il n'eſt que pour lui ſeul, & que Dieu qui eſt eſprit, n'eſt aimé qu'en eſprit. Nous pouvons voir en cela la grande différence qu'il y a entre la veritable épouſe, & celles qui n'en ont que le nom, d'autant que l'épouſe eſt ſpirituelle juſques dans ſes délaiſſemens, & que les fauſſes épouſes ſont charnelles juſques dans leurs raviſſemens. Comme l'une dit, *quem diligit anima mea :* [*Celui que mon ame aime :*] l'autre pourroit dire, ſi elle ſe connoiſſoit aſſez, *quem diligit caro mea:* [*Celui que ma chair aime.*] L'amour de l'une eſt véritable, parce qu'il demeure ferme dans les épreuves & dans l'adverſité : l'amour de l'autre n'a rien de ſolide, parce qu'il ne cherche que les conſolations, & ſe perd dans l'adverſité. L'amour de l'une eſt crucifié, & ne regarde que la croix de ſon époux : l'amour de l'autre fuit la croix & *ne ſe porte qu'à la table de l'époux,*

Amour ſans joie & ſans conſolation plus pur.

Eccli. 6. 10. [*ſocius menſæ :*] ce qui montre que ce n'eſt pas un véritable amour.

Quæſivi illum, & non inveni : [*Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé.*] Ou l'époux veut encore augmenter cet amour, ou il y a quelque choſe de défectueux dans cet amour : car il eſt écrit : *Petite & accipietis, quærite & in-*
Matt. 7. 7. *venietis :* [*Demandez & vous recevrez, cherchez, & vous trouverez.*] Cependant il eſt bien viſible que cette nuit, qui fait la peine de l'épouſe, a quelque jour, & que ſon époux ne l'a pas laiſſée ſans lumiere, puiſque non ſeulement elle le cherche, mais qu'elle s'apperçoit bien qu'elle ne le trouve pas ; ce ſont deux graces différentes, & deux grandes graces : car nous en voions pluſieurs qui ne cherchent point l'époux, parce qu'ils ne croient pas l'avoir perdu ; & nous en voions qui croient l'avoir trouvé auſſi-tôt qu'ils ont commencé de le chercher, quoique même ils le cherchent mal ; & ce ſont deux grandes punitions, qui ſont cauſe, ou qu'on ne le cherche point, ou qu'on ne continuë point à le chercher, & que par conſéquent on ne le trouve point. L'épouſe qui cherche ſon époux, & qui continuë de le cher-

On croit ſouvent trouver Dieu ſans l'avoir effectivement trouvé.

cher, parce qu'elle connoit bien qu'elle ne l'a point trouvé, ne tombe point dans ces deux précipices. Mais il me ſemble qu'on peut dire qu'il y a quatre ſortes de perſonnes qui perdent JESUS-CHRIST. Il y en a qui le perdent avec douleur, & qui le cherchent avec ſoin comme l'épouſe : & ce n'eſt pas le perdre quand on le perd en cette maniere, ou c'eſt le perdre pour le retrouver avec plus de joie. Il y en a qui le perdent avec douleur : mais comme ils ne ſont pas humbles, ils tombent dans le découragement ; & il ne leur ſert de rien de connoître ce qu'ils ont perdu, parce qu'ils ne le cherchent point, & que par conſéquent ils le perdent tout-à-fait. Il y en a d'autres qui ſçavent bien qu'ils perdent J.C. aiant aſſez de connoiſſance pour ſçavoir qu'ils font mal : mais la paſſion les emporte, & ils s'en mettent peu en peine, parce qu'ils ont déja perdu la crainte de Dieu. Il y en a qui le perdent ſans le ſçavoir ; les uns parce qu'ils ne veillent point ſur eux, & qu'ils ne ſe connoiſſent point, étant tout remplis de l'amour d'eux-mêmes qui leur bouche les yeux & les empêche de voir : & les autres, parce

Quatre ſortes de perſonnes qui perdent Jeſus-Chriſt.

qu'ils ne deſcendent point par degrez dans le précipice, mais qu'ils y tombent tout d'un coup, perdant & la vie & les yeux de l'ame en même tems; quoiqu'on ne puiſſe pas nier qu'ils n'euſſent dès auparavant de très-méchantes diſpoſitions dans le fond du cœur, qui ont été la cauſe qu'ils deſcendent ainſi tout vivans en enfer; comme parle l'écriture. C'eſt ce qui arrive aux paſteurs, & à ceux qui défendent la vérité, quand ils l'abandonnent par intereſt : car aiant fait le premier pas, peut-être avec quelque peine, ils courent enſuite les armes à la main pour l'opprimer, & deviennent plus paſſionnez que ceux mêmes qui la perſécutent, s'étant crevé les yeux par un jugement de Dieu terrible, quand ils n'ont cru que les fermer. Et c'eſt ce qui nous eſt bien repréſenté par les Philiſtins, qui arracherent les yeux à Samſon en le prenant, & par Nabuchodonoſor qui fit le même traitement à Sédécias, auſſitôt qu'il fut entre ſes mains. L'un avoit été juge du peuple de Dieu, & l'avoit défendu longtems, l'autre en avoit été roi.

Pſal. 54. 16.

Judic. 16. 21.

4. *Reg.* 25. 7.

In lectulo meo : [*Dans mon lit.*] Nous avons

avons reſervé pour la fin les deux premieres paroles de ce verſet, afin de voir tout d'un coup, & ſans interruption, ce qui étoit à imiter dans la conduite de l'épouſe, & ce qui y pouvoit être à éviter. Juſques ici, tout en a été édifiant; l'époux s'étant caché, elle s'en eſt apperçuë, elle l'a cherché, elle a continué de le chercher, parce qu'elle a continué de l'aimer. Son amour a été ſpirituel, *quem diligit anima mea:* [*Celui que mon ame aime:*] mais je ne ſçai s'il a été aſſez humble, & ſi par conſéquent il a été aſſez ſpirituel. Elle a cherché ſon époux: mais elle ne l'a pas bien cherché, l'aiant cherché dans ſon lit, dans ſon propre repos, & dans elle-même: carce n'eſt pas là où il falloit le chercher. O épouſe de JESUS-CHRIST, vôtre époux n'eſt pas dans vous, il y vient d'ailleurs; vôtre repos n'eſt pas de vous, & vôtre lit n'eſt pas à vous. Il ne faut pas s'étonner ſi vous n'avez point trouvé vôtre époux, & ſi vous ne voiez que de la nuit; vous en êtes cauſe vous-même, vôtre lit eſt vôtre nuit; vôtre repos même eſt ce qui fait vôtre travail, & vôtre conſolation que vous cherchez, eſt la ſeule & véritable cauſe de vôtre affliction. Ne

On croit ſouvent chercher Dieu, lors qu'on ne cherche que ſon repos.

ſçavez-vous pas bien que nous ſommes empoiſonnez, & que nous empoiſonnons tout ; nous ne nous perdons que par ce qui vient de nous, & nous ne nous retrouvons nous-mêmes, qu'en renonçant à nous-mêmes. Il faut ſe haïr pour s'aimer ; il faut ſe perdre, pour ſe trouver, comme nous l'enſeigne vôtre époux. Ne le prions-nous pas tous les jours qu'il nous délivre du mal ? Le mal que nous craignons n'eſt pas ſeulement hors de nous, il eſt auſſi dans nous. Si nous le prions comme il faut, nous le prions qu'il nous délivre de nous-mêmes ; nous le prions qu'il *efface en nous tout ce qui vient de nous:* [*Dele opus meum in me.*] Nôtre ouvrage eſt nôtre péché ; nôtre ouvrage eſt nôtre miſere. Ne dites-donc point *in lectulo meo :* [*dans mon lit.*] Ne cherchez point vôtre conſolation ; cherchez vôtre époux, mais ne cherchez que lui ; que ſa volonté ſoit vôtre regle, auſſi-bien quand il ſe retire, que quand il
Matt. 26. 39. vous viſite. *Non ſicut ego volo, ſed ſicut tu :* [*Que ma volonté ne s'accompliſſe pas, mais la vôtre,*] eſt une parole de l'agonie de vôtre époux, & qui ne doit pas être oubliée dans la vôtre. L'époux vous humilie en vous faiſant

ſentir vôtre foibleſſe juſques dans la moëlle des os ; vous ne pouvez donc mieux faire que de vous humilier vous-même, & de vouloir ce qu'il veut. Vous trouverez vôtre force dans ſa volonté, comme vous ne trouvez que vôtre foibleſſe dans la vôtre. Humiliez-vous devant ſes yeux & le loüez, par le ſentiment de vôtre anéantiſſement, ne pouvant pas le loüer par le ſentiment de vôtre amour. La plus ſublime contemplation, ne ſeroit qu'une pure illuſion, ſi elle ne ſervoit à vous humilier davantage. Job étant élevé juſques à parler à Dieu, & à le voir, comme Moyſe, ſe reprend & s'humilie dans la grandeur de ſon tranſport: *Oculus meus videt te, idcirco ipſe me reprehendo & pœnitentiam ago in favilla & cinere* : [*Mes yeux vous voient, & c'eſt pour cela que je me reprens moi-même, & que je fais penitence dans la cendre & dans la pouſſiere.*] Faites dans vôtre humiliation ce qu'il fait dans ſon élévation ; reprenez-vous & humiliez-vous, & vous recueillirez le fruit du plus grand raviſſement dans le plus grand délaiſſement.

Quand on ne peut loüer Dieu par le ſentiment de ſon amour, il faut le loüer par le ſentiment de ſon néant.

Job. 42. 5. & 6.

VERSET II.

Surgam & circuibo civitatem ; per vicos & plateas quæram quem diligit anima mea : quæſivi illum, & non inveni.

Je me leverai, je ferai le tour de la ville, je chercherai dans les rues & dans les places publiques celui qui eſt le bien-aimé de mon ame : Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé.

SUrgam. [*Je me leveray.*] Que faites-vous, épouſe de JESUS-CHRIST ? il n'eſt pas tems de vous lever ; vôtre époux ſe tenoit proſterné contre terre dans ſon agonie, & vous vous levez dans la vôtre. Quand même il ſeroit tems d'agir au dehors, & que vous ne ſeriez pas dans la ſouffrance, *il ne faudroit pas vous lever qu'après vous être aſſiſe long-tems*, ſelon que le dit le prophéte : *Surgite poſtquàm ſederitis.* Mais à préſent vous n'avez qu'à vous humilier, & à ſouffrir. Il n'eſt point néceſſaire que vous

Pſal. 126. 3.

vous leviez pour vous humilier ; vous ne pouvez mieux attendre le ſecours du ciel, qu'en ne vous levant pas, & en ſuivant le conſeil du prophéte : *Nolite metuere, & Dominus pugnabit pro vobis.* [*Ne craignez point, le Seigneur combattra lui-même pour vous.*] Car comme vous ne pouvez rien contribuer à vôtre délivrance, vous ne l'avancerez pas en vous levant : & en ne vous levant pas, vous témoignerez par vôtre repos que vous n'y pouvez rien, & vous l'avancerez davantage ; le témoignage & l'aveu que vous rendrez à Dieu de vôtre impuiſſance, & de vôtre foibleſſe vous donnera de la force. C'eſt ce que craint vôtre ennemi ; il veut vous faire quitter vôtre repos, parce qu'il craint vôtre repos. Conſervez-le, & il eſt vaincu ; tenez-vous dans l'état où vous êtes, & vous le ſurmontez. Ecoutez le Sage : *Si ſpiritus poteſtatem habentis aſcenderit ſupra te, locum tuum ne dimiſeris.* [*Si l'eſprit de celui qui a la puiſſance s'éleve ſur vous, ne quittez point vôtre place.*] Il n'eſt point demeuré dans le ſien, demeurez dans le vôtre. Il ne peut ſouffrir la confiance que vous avez en Dieu ; il veut vous faire

Deuter. 1. 30.

Le démon craint le repos des ames ſaintes.

Eccleſ. 10. 4.

agir. Cette grande patience, & cette humble attente de la miſéricorde de vôtre époux lui eſt un ſupplice ; il veut vous faire lever ; il vous perſuade que vous ferez plus par vôtre travail. Cet eſprit de vertige ſe plaît à vous faire tourner de tous côtez ; & prenez garde ſi ce n'eſt point lui qui vous fait dire :

Et circuibo. [*Je ferai le tour de la ville.*] Il ne ſe contente déja pas que vous vous leviez, il veut vous faire faire encore un ſecond pas, & il paſſera à un troiſieme. Son inconſtance l'a rendu ennemi de l'uniformité & de l'égalité des ſaints. Il n'eſt pas tems de ſortir au dehors, mais d'entrer au dedans. Les animaux qu'on pourſuit tâchent de ſe cacher ; & s'ils ne ſe cachent, on les prend : *Abſcondere in foſſa humo.* [*Cachez-vous dans les ouvertures de la terre.*] Entrez dans les plaïes de vôtre époux, & vous y cachez ; il ne faut point ſortir pour aller au calvaire, vous le trouverez mieux dans vôtre cœur : *Oportet ire in interiora mentis ſecretaria.* [*Il faut ſe retirer dans les lieux les plus intérieurs, & les plus ſecrets de vôtre ame.*] Les traits de vôtre ennemi ne peuvent aller juſ-

Iſ. 2. 10.

ques là. On ne ſort point durant le mauvais tems, & durant la nuit : *In ipſa pertranſibunt omnes beſtiæ ſilvæ.* [*C'eſt durant la nuit que toutes les bêtes ſauvages courent dans la campagne.*] Ne ſortez point quand elles ſortent. Quand la nuit ſera paſſée, elles ſe retireront, & vous ſortirez. Attendez le jour, épouſe de lumiere, attendez le jour, & vous irez par toutes les créatures pour benir vôtre époux ; vous l'y verrez, & vous l'y loüerez. Ce ſera alors que vous aurez raiſon de dire : *Circuivi & immolavi.* [*J'ay fait pluſieurs tours, & j'ay offert à Dieu des ſacrifices.*] Mais à préſent vous ne pouvez mieux le loüer, qu'en vous retirant au dedans de vous-même, & vous humiliant devant lui. La loüange de l'humilité comprend toutes les autres ; & tout ce que vous ne pouvez pas faire dans l'état d'obſcurité où vous êtes, vous le ferez en vous humiliant, & vous le ferez mieux. Ne cherchez donc point d'autre ville que cette ville forte, *qui eſt petite*, [*civitas parva*,] & qui ne peut être priſe par toutes les forces de l'enfer, tant qu'elle demeurera petite devant ſes yeux. Si elle devenoit grande on

Pſ. 103. 20.

Pſ. 26. 6.

Ne fuir point les peines intérieures avec inquiétude.

la prendroit, & elle ne pourroit réſiſter à la moindre armée.

Circuibo civitatem. [*Je ferai le tour de la ville.*] Je croi que la ville dont parle ici l'épouſe eſt l'Egliſe. Comme elle a peine de ſe tenir au dedans de ſon cœur, où elle ne trouve que de l'inquiétude, elle cherche du ſecours de tous côtez, & elle ſe recommande aux prieres de tout le monde ; elle fait des pelerinages, elle viſite les égliſes, elle va par tout ; & de cette maniere elle peut bien ſentir moins ſon mal, mais elle ne le guérit pas. Il ſemble que c'eſt fuir le raſoir du médecin qui cauſeroit de la douleur, mais qui feroit ſortir le pus. Tout ce que fait l'épouſe n'eſt point mauvais : ce ſont au contraire des actions ſaintes & louables ; mais ce n'en eſt pas le tems. Ce n'étoit point en ſoi une mauvaiſe action à Jonas de monter ſur la mer, excepté qu'il fuïoit Dieu. On peut dire de même que l'épouſe fuit en quelque ſorte la juſtice de ſon époux, & que peut-être elle ne ſe reſſouvient point aſſez de cette parole de l'évangile : *Eſto conſentiens adverſario tuo.* [*Accordez-vous avec vôtre adverſaire.*] Si elle eſtime la recon-

Matth. 5. 25.

noiſſance, qu'elle conſidere ce qu'elle doit à ſon époux, qui a ſouffert pour elle des peines incomparablement plus grandes. Si elle aime l'humilité, qu'elle ne fuïe point la vûë de ſes maux, qui la peuvent rendre plus humble. Si elle ne deſire que la charité, qu'elle ne s'éloigne point des ſouffrances, qui ſont la joie de la charité ; qu'elle reſſente un peu la pointe de ces épines qui ont enſanglanté le chef de ſon époux. Il s'en eſt couronné pour nous apprendre à en faire nôtre gloire ; il a porté nos foibleſſes, ne rougiſſons point de porter les nôtres, qui ſont devenuës les ſiennes ; & qu'elle ne s'étonne point ſi même en s'humiliant de la ſorte, ſa peine continuë. Quand nous faiſons ce qu'il faut faire, quoiqu'il n'en arrive pas ce que nous eſperons, nous devons neanmoins continuer de faire ce que nous faiſons. Si le mal ne change point, il ne faut pas changer le remede, quand le remede eſt néceſſaire, comme remarquent les médecins. L'humilité eſt le remede de toutes nos peines, & il n'y a point un plus puiſſant moyen pour les abréger. Que ſi elles ne laiſſent pas de continuer,

Quand les peines continuent, il faut continuer de s'humilier.

continuons toûjours d'être humbles, car l'humilité ſurmonte tout ; ou nos peines ceſſeront, ou elles ſeront la cauſe d'une gloire qui ne ceſſera jamais.

Il ſemble donc que l'épouſe feroit mieux de ne point ſortir au dehors, & de ſouffrir avec patience & avec humilité la nuit de ſon cœur ; & ce ſeroit le moyen de recevoir plûtôt la lumiere. On abrege le tems de la juſtice de Dieu ſur nous, quand on s'y ſoûmet, & qu'on l'adore ; & on la prolonge quand on cherche à l'éviter. Voyez l'épouſe même, à qui il ne ſert de rien de chercher l'époux, pour trouver en lui la fin de ſa peine ; elle nous dira bien-tôt qu'elle ne l'a pas trouvé. Et ce qu'elle nous dit préſentement qu'*elle fait le tour de la ville*, [*circuibo civitatem*,] ne nous fait-il pas bien voir que ſon travail eſt inutile. Elle tourne à l'entour de la ville, mais elle n'y entre pas. Tout ce qu'elle fait n'eſt qu'extérieur. Elle ne s'occupe que de l'écorce, & elle ne pénetre point au dedans. Quoiqu'on faſſe, on n'entre point quand on ſort de ſon cœur. L'eſprit de pieté ſe trouve au dedans : on ne le re-

On ne trouve point Dieu en ſortant de ſoi.

contre point au dehors. Il faut ſe quitter, ſi on veut trouver Dieu. Quand on a renoncé à ſoi-même avec perfection, on trouve tout, & on eſt rempli de conſolation : mais on ne la trouvera jamais, ſi on la cherche avec ſoi-même.

Per vicos & plateas quæram. [*Je chercherai dans les ruës & dans les places publiques.*] L'époux n'eſt point plûtôt dans les places publiques, que dans les ruës ; il n'eſt point plûtôt dans les ruës, qu'à l'entour de la ville. On ne le trouve point plûtôt levé, qu'aſſis ; on le trouve par tout, & en toutes ſortes d'états, quand on le cherche bien ; & on ne le trouve nulle part, quand on le cherche mal. Il y en a qui croïent qu'ils ſeroient plus ſaints s'ils avoient changé de lieu ; & ils cherchent la ſainteté dans les ruës. Combien voit-on de Religieux qui s'ennuient de leurs monaſteres ; pluſieurs ont cette penſée qu'une vie encore plus auſtere feroit qu'ils ſeroient plus à Dieu : d'autres au contraire s'imaginent que c'eſt le trop grand nombre d'obſervances & de mortifications qui leur abbat l'eſprit, & qui lui ôte toute ſa vigueur. Nous rejettons nos

On ne trouve pas la ſainteté en changeant de lieu.

fautes ſur ceux avec qui nous demeurons ; nous nous imaginons que leur diſſipation cauſe la nôtre, & que nous ſerions plus retirez s'ils l'étoient davantage. C'eſt leur mauvaiſe humeur qui nous rend coleres ; ce ſont leurs chûtes qui nous font tomber ; ce ſont leurs fautes qui ſont cauſe des nôtres. Toutes ſortes d'autres perſonnes nous ſeroient ſupportables ; il n'y a que de celles-là dont nous ne pouvons ſouffrir. C'eſt pourquoi nous cherchons à changer de demeure, & nous ne cherchons point à nous changer ; nous quittons le lieu où nous demeurons, & nous ne nous quittons point nous-mêmes, quoiqu'il n'y eût que nous à quitter. Faute de ce ſeul changement qui étoit ſi néceſſaire, nous paſſons nôtre vie dans des changemens inutiles ou dommageables. Nous ne diſons point : il ne tient qu'à nous ; ce n'eſt point le vice du lieu, c'eſt le nôtre. Nous devenons encore plus coupables en condamnant les autres, au lieu que nous pourrions nous rendre innocens en nous condamnant nous-mêmes. Comme donc on ne peut guérir les maladies du corps en appliquant les remedes à ce qui n'en

On rejette ſes fautes ſur les autres, au lieu de ſe condamner.

eſt point la cauſe, il n'eſt pas poſſible non plus de mortifier nos paſſions, ſi nous n'allons à l'origine du mal : & nous faiſons comme des perſonnes qui étant à l'extrémité, au lieu de prendre des remedes elles-mêmes, en ordonneroient à ceux qui n'auroient que quelque légere indiſpoſition. On ne recouvre point la ſanté en remédiant aux maladies des autres, mais en guériſſant les ſiennes.

L'épouſe eſt bien éloignée de ce déſordre dans ſon plus grand abandonnement. Elle avouë bien qu'elle ne trouve point ſon époux, mais elle ne s'en prend à perſonne ; elle s'accuſe elle-même, & n'accuſe point les autres ; elle confeſſe qu'elle s'eſt cherchée & ſon propre repos, en cherchant ſon époux : & cette faute d'ailleurs n'a été que pour nôtre inſtruction, & pour nous faire reconnoître dans un ſi grand exemple, que nous ne pouvons trouver nôtre repos en le cherchant. Car c'eſt un effet de la miſéricorde de Dieu ſur nous, auſſi-bien que de ſa juſtice, que tout ce que nous mettons à ſa place, nous tienne lieu d'une peine & d'un ſupplice.

Tout ce qu'on met en la place de Dieu, tient lieu de ſupplice.

Il ſemble au reſte que l'épouſe commence déja à s'éveiller de ce leger aſſoupiſſement : car elle ne parle plus de ſe repoſer, ni de ſortir pour faire le tour de la ville. Elle quitte le dehors pour entrer au dedans : *Per vicos & plateas quæram.* [*Je chercherai dans les ruës & dans les places publiques.*] Et quoique cette diverſité de recherches & toute cette grande variété ne paroiſſent pas s'accorder avec ſon œil unique, & ſon cheveu unique : ces ruës néanmoins & ces places peuvent bien ſe prendre en bonne part. Les ruës qui ſont étroites marquent les ſaints qui marchent dans la voïe étroite, & dont la charité qui n'eſt pas encore dans ſa perfection, eſt reſſerrée par l'oppoſition de la chair, & les diverſes miſeres de nôtre mortalité. Les places peuvent marquer les ſaints du ciel, où il n'y a plus aucune diviſion, étant tous comme abſorbez dans l'unité de Dieu. Leur charité qui eſt dans ſa grandeur, & dans une entiere latitude, eſt bien repréſentée par la grandeur d'une place : & comme ils n'ont plus rien de l'amour propre, & de la propre volonté, dont ils ont perdu juſqu'à la racine, ce ſont

véritablement des places publiques, puiſqu'il n'y a rien de particulier, & qu'elles ſont toûjours ouvertes à toutes nos néceſſitez. Nous ne pourrions pas parler en tout tems aux grands de la terre, ni même à nos plus grands amis : mais les princes du ciel ſont toûjours prêts de nous entendre, & ils nous reçoivent toûjours à bras ouverts.

Ce ſont donc pour nous des places publiques, qui n'ont rien de fermé. Et de fait lorſque ſaint Jean décrit la Jeruſalem du ciel, il ne parle point de ces ruës, parce que toute la diverſité qui ſe peut rencontrer dans les ſaints de la terre ne s'y rencontre plus. Il n'y a point de différence de ſexe, d'âge, de conditions & de nations. Dieu qui eſt un, ſera tout en tous ; & par conſéquent ils ne feront qu'un. Il n'y eſt parlé que de la muraille, du fondement, des portes & de la place publique : *Platea civitatis aurum mundum.* [*La place de la ville étoit d'un or pur.*] Toute la ville n'eſt qu'une place, & cette place eſt d'or pur, parce que c'eſt la pureté de la charité, qui y eſt parfaite, qui a changé toutes les ruës en une ſeule place. *Apoc.* 21. 21.

Il eſt vrai que lorſque Tobie décrit
Tob. 13. 22. Jéruſalem, il y met des ruës, *per vicos ejus alleluia cantabitur*; [*on chantera le long de ſes ruës alleluia :*] mais il ne nous propoſe pas en cet endroit la Jéruſalem du ciel, mais l'égliſe de la terre : d'où vient qu'il n'y repréſente pas une ſeule place, mais pluſieurs ; & qu'il ne dit pas qu'elles ſoient bâties d'or pur, mais de pierres blanches. Ces ruës donc de bénédiction, où l'on chante tous les jours *alleluia*, ſignifient tous les membres de JESUS-CHRIST qui le loüent, ſelon qu'il eſt
Pſ. 101. 19. dit : *Populus qui creabitur laudabit Dominum.* [*Le peuple qui viendra après, louëra le Seigneur.*] Les places publiques à cauſe de leur latitude, marquent les paſteurs qui ont plus de charité que le commun des fidéles, quoique ſaints. La blancheur des pierres fait voir leur innocence ; & la dureté fait voir leur force & la fermeté, qui eſt proprement le caractere des evêques & des bons paſteurs. Ces places ne ſont bâties que de pierres blanches, & non pas d'or pur, comme celle de l'autre Jéruſalem, parce que les ſaints de la terre ne peuvent arriver à la pureté de la

Ex Libris S.t Eligii de Longojumello

charité des ſaints du ciel.

L'épouſe implore donc dans ſes peines les prieres des ſaints de la Jéruſalem viſible, & de la Jéruſalem inviſible : *Quæram per vicos & plateas quem diligit anima mea.* [*Je chercherai dans les ruës & dans les places publiques celui qui eſt le bien-aimé de mon ame.*] Et c'eſt déja n'avoir recours qu'à JESUS-CHRIST, que d'avoir ſeulement recours à ſes membres. Que ſi elle parle de pluſieurs places, & non pas d'une ſeule, comme il en eſt parlé dans l'Apocalypſe, c'eſt qu'elle n'eſt pas encore aſſez capable de comprendre cette admirable unité, qui régne dans le ciel ; & elle conçoit ces eſprits bien-heureux, non pas comme ils doivent être conçûs, mais comme elle peut les concevoir. Outre qu'on peut dire que l'épouſe n'étant pas ici dans ſes raviſſemens, mais dans ſon rabaiſſement, elle ne peut pas parler d'une maniere ſi ſpirituelle & ſi relevée de la lumiere des ſaints, ſe ſentant encore obſcurcie par les ténebres des ſens, dans leſquelles elle a été plongée pour un peu de tems, afin de devenir enſuite plus ſpirituelle & plus éclairée, en devenant plus hum-

ble : *Per vicos & plateas* : [*Dans les ruës & dans les places publiques.*]

Quæram quem diligit anima mea : [*Je chercherai celui qui eſt le bien-aimé de mon ame.*] Elle ſe ſert encore de la même expreſſion pour nous montrer la perſévérance de ſon amour ; elle parle de même, parce qu'elle aime toûjours de même. Ce n'eſt pas que tout ce que dit l'épouſe pouvant nous inſtruire, juſqu'au tour même des paroles & des expreſſions, il y auroit lieu de croire qu'elle a voulu imiter la conduite de ſon époux dans l'agonie du jardin. Car priant ſon Pere pluſieurs fois, il faiſoit toûjours la même priere, & *ſe ſervoit des mêmes paroles* : [*Eumdem ſermonem dicens.*] Son épouſe fait de même dans le même état ; & cette circonſtance de la priere de l'époux & de l'épouſe dans cette agonie de l'eſprit, nous peut ſervir d'un grand enſeignement, & nous apprendre que dans ces tems de ténebres nous devons peu agir au dehors, & ne rien faire & entreprendre de nouveau, étant comme deſtituez de la lumiere de nos yeux ; puiſque l'époux & l'épouſe en priant même, ſe veulent ſervir des mêmes paroles.

Matt. 26. 44.

N'entreprendre rien de nouveau dans l'état de ténebres.

Cette égalité & cette uniformité qu'il faut tâcher de retenir dans toutes ſes actions & ſes paroles, eſt le plus grand remede dans ces ſortes de maux, & on ſera bien-tôt comme à l'ordinaire, ſi on continuë de faire tout comme à l'ordinaire.

Quæſivi illum & non inveni : [*Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.*] C'eſt la même répétition qu'auparavant, & pour le même ſujet. Elle continuë de voir qu'elle ne trouve point ce qu'elle cherche, & c'eſt une grande diſpoſition pour le trouver bien-tôt. Nous voions par là que l'épouſe, dans ſes plus grandes épreuves, demeure inébranlable dans ſes deux grandes vertus. Elle aime toûjours, & elle voit toûjours ce qui lui manque ; c'eſt où elle ne ſe trompe point ; ſa charité & ſon humilité l'accompagnent toûjours ; & c'eſt une marque que l'époux, qui continuë toûjours de lui faire ces deux grandes graces, ne l'a pas quittée pour long-tems, & même ne l'a pas quittée. Qui aime l'époux, & qui s'humilie devant l'époux, ne peut pas être ſans l'époux, & c'eſt le moyen de le poſſeder bien-tôt d'une maniere encore plus parfaite. Cela nous doit ap-

On trouve la fin de ſes peines par la continuation

des exercices de charité & d'humilité.

prendre que nous n'avons qu'à continuer dans l'exercice de ces deux vertus, pour trouver la fin de toutes nos peines, & nous les rendre avantageuſes. Si nous diſons toûjours comme l'épouſe : *Quem diligit anima mea :* [*Celui qui eſt le bien-aimé de mon ame :*] quand nôtre cœur ſeroit devenu tout de glace, le feu de la charité le fera fondre. Il n'y a point de froid qui ſoit à l'épreuve de cette chaleur ; il n'y a point de nuit qui ne cede à cette lumiére. La charité *ne ſouffre point que nous demeurions dans les tenébres :* [*Non patitur ire in tenebras.*] Si nous reconnoiſſons toûjours avec l'épouſe, que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, & que nous diſions comme elle par un véritable ſentiment : *Quæſivi & non inveni :* [*Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé ;*] quand nous aurions été réduits par la malice des démons juſques au centre de la terre & de l'enfer, ſi cela ſe peut dire, nous n'y demeurerions pas longtems. Il n'y a rien de ſi bas que l'humilité ne releve ; & elle ne releve rien ſi haut que ce qui a été abaiſſé plus bas.

Tob. 4. 11.

Néceſſaire de ſentir ſa foibleſſe avant que de devenir fort.

Au reſte, s'il a été néceſſaire dans l'ordre de la ſageſſe éternelle, que la loi de Moïſe précédât l'Evangile de

JESUS-CHRIST, & que les hommes fuſſent ſous la lettre qui fait des coupables, avant que d'être ſous l'eſprit & ſous la grace qui fait des innocens : on ne peut pas douter qu'il ne ſoit utile que nous nous ſentions foibles, avant que de devenir forts, afin d'apprendre, par ce que nous avons été, ce que nous ſerions encore, ſi le Sauveur qui eſt mort pour nous délivrer de la mort & de nôtre foibleſſe, ne nous rendoit participans de ſon eſprit, qui eſt la cauſe de nôtre vie & de nôtre force. Il eſt bon que nous reſſentions ce que nous pouvons quand nous ſommes ſeuls, afin que nous ne nous attribuïons point ce que nous pouvons, quand nous ſommes avec JESUS-CHRIST. Il eſt bon que nous faſſions des efforts inutiles, qui viennent de nous, afin que quand nous ferons des efforts dignes de la violence qu'il faut emploier pour gagner le ciel, nous ſçachions qu'ils ne viennent pas de nous. Il eſt bon que nous cherchions JESUS-CHRIST ſans le trouver, le cherchant par nous-mêmes, afin que quand nous le chercherons & que nous le trouverons, nous demeurions perſuadez & convaincus que ce

n'eſt point par nous-mêmes que nous le cherchons & que nous le trouvons. Je crois que c'eſt une des cauſes pour leſquelles l'époux a permis que l'épouſe le cherchât ſans le trouver, afin qu'elle fut plus humble & plus reconnoiſſante quand elle l'auroit trouvé. *Quæſivi illum & non inveni :* [*Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.*]

VERSET III.

Invenerunt me vigiles qui cuſtodiunt civitatem : num quem diligit anima mea vidiſtis ?

Les ſentinelles qui gardent la ville m'ont rencontrée, & je leur ai dit : n'avez-vous point vû le bien-aimé de mon ame ?

Trouver un directeur éclairé, n'eſt pas l'effet de la prudence des hommes : mais de la miſéricorde de Dieu.

INvenerunt me vigiles : [*Les ſentinelles m'ont rencontrée.*] Les paſteurs trouvent l'épouſe, & ce n'eſt pas l'épouſe qui trouve les paſteurs : ce qui nous apprend que la rencontre & le choix que l'on peut faire d'un directeur éclairé & deſintereſſé, n'eſt pas tant l'effet de nôtre prudence, que de la miſéricorde de Dieu ſur nous. L'élec-

tion des ſaints evêques, quand on les éliſoit canoniquement, n'étoit pas l'ouvrage des hommes, mais l'ouvrage de Dieu. En un mot, quand nous trouvons de bons paſteurs, c'eſt lui qui nous les fait trouver; c'eſt lui qui nous les donne, c'eſt lui qui nous les conſerve, ſelon ce que dit le texte ſacré : *Amicus fidelis donum Dei :* [*Un ami fidelle eſt un don de Dieu.*] L'épouſe qui ne s'attribuë pas les moindres graces, eſt bien éloignée de s'attribuer les plus grandes. Elle reconnoit donc avec ſon humilité ordinaire, que ſon époux la prévient en tout, que c'eſt lui qui gouverne ſon Egliſe, & en a un ſoin continuel; que c'eſt lui qui lui donne de ſaints paſteurs, ſelon les deſſeins de miſéricorde qu'il a ſur elle; que c'eſt lui qui rend leur travail utile par la communication de ſon eſprit ſaint qu'il donne aux paſteurs, & aux ouailles, faiſant en tous le bien qu'ils font. Eccli. 6.

C'eſt pourquoi ce n'eſt pas ſeulement lors que Dieu lui donne de bons paſteurs qu'elle l'en remercie, & qu'elle dit, *invenerunt me vigiles :* [*Les ſentinelles m'ont rencontrée :*] mais c'eſt auſſi dans toutes les rencontres parti-

culieres, où elle reçoit quelque nouvelle grace par leur entremiſe. L'épouſe qui eſt dans une action de grace continuelle, ne remercie pas ſon époux pour une fois; elle le remercie de toutes ſes graces; elle le remercie toûjours. Et comme les paſteurs ſont la voie ordinaire par laquelle il ſe communique à nous, il ne faut pas s'étonner ſi elle dit ſouvent au dedans de ſon cœur, & en la préſence de ſon époux: *Invenerunt me vigiles: Les ſentinelles m'ont rencontrée.* Elle reconnoit que c'eſt lui qui leur a donné le deſſein de s'appliquer à elle, qui leur a ouvert la bouche pour lui parler, & qui lui a ouvert le cœur pour les écouter. Car enfin, quand les hommes penſent à nous obliger, c'eſt Dieu qui nous oblige; il leur donne pour nous donner; il leur fait du bien, afin qu'ils nous en faſſent, & il eſt cauſe qu'ils nous le font. C'eſt pourquoi il ſeroit utile, devant que d'aller trouver ſes paſteurs, d'aller trouver Dieu dans le fond de ſon cœur, & de lui parler avant que de leur parler. On les conſulte mieux quand on l'a conſulté le premier, & ils nous ſervent davantage en nous parlant, quand nous nous

Dieu donne aux hommes pour nous donner.

Conſulter Dieu devant les paſteurs.

préparons

préparons à recevoir leurs paroles en le priant ; ils nous trouvent mieux quand il nous a déja trouvez.

Invenerunt me : [*Ils m'ont trouvée.*] On ne trouve que ce qui étoit perdu, ou ce qui étoit prêt de ſe perdre ; & cela nous fait voir non ſeulement l'humilité de l'époux, mais encore plus, la grande néceſſité que nous avons des paſteurs, puis qu'ils ſont ſi néceſſaires à l'épouſe même, qu'elle les reconnoit pour une des cauſes de ſon ſalut; & qu'elle ne craint point de dire qu'ils *l'ont trouvée* : [*invenerunt me.*] Si donc l'épouſe a beſoin de peres, qui n'en aura point de beſoin ? Si l'épouſe ne ſe conduit point elle même, qui oſera ſe conduire ? Si la juriſdiction des paſteurs s'étend juſqu'à l'épouſe, où ſeront les exemts ? Je ne ſçai de quel eſprit peut venir ordinairement la recherche de certains priviléges, & le zele ſi ardent à les défendre, puiſque l'épouſe paroît n'en vouloir point dans ſon cantique. L'époux n'a point voulu la rendre privilégiée, non plus que ſa mere qu'il n'a point exemtée des loix communes. La Vierge, mere de Dieu ; & plus pure que les anges, a été dans le temple pour y être puri-

L'épouſe ne cherche point de priviléges.

ſiée : & des abbeſſes qui ne ſont pas ſouvent des plus régulieres, mettent leur honneur à n'être pas viſitées par leurs propres paſteurs. Ce ſeroit un grand privilége, & qui s'achéteroit plus innocemment, qu'il y eut pluſieurs perſonnes qui priſſent le ſoin de nôtre ſalut, & qui veillaſſent ſur nous ; on peut bien le dire aprés ſaint Bernard, qui étoit lui-même époux, & ami de l'époux.

Les paſteurs trouvent l'épouſe en pluſieurs manieres : car ce n'eſt pas ſeulement en lui portant la parole de Dieu, & en l'éxhortant de courir dans la voie des commandemens de ſon époux, qu'ils la trouvent, quoi que ce ſoit un des moiens les plus ordinaires de la trouver : mais c'eſt auſſi en priant pour elle, & en s'acquittant fidellement de tout ce qu'ils ſont obligez de faire pour remplir dignement cette grande charge, dans laquelle ils tiennent la place de JESUS-CHRIST ſur la terre. Un bon paſteur prêche toûjours, quoiqu'il ne parle pas toûjours. Comme il ne vit que pour le ſalut & pour la vie des ames, il ſe conduit lui-même avec tant de ſageſſe, pour bien conduire les autres, que

Un paſteur doit prêcher par toutes ſes actions.

toute ſa vie prêche ; ſes bons exemples prêchent, & toutes ſes actions qui ne ſont que mortification & charité, prêchent en tous lieux, & en toutes ſortes de rencontres, la mort & la reſurrection de JESUS-CHRIST.

Voila comme les paſteurs nous trouvent; voila comme ils trouvent l'épouſe. Comme elle tient un lieu ſi éminent dans l'egliſe, par la grandeur de ſa charité & de ſon humilité, elle eſt le principal objet de leurs penſées. C'eſt ce ſoin & cette pieuſe ſollicitude que Dieu benit davantage; c'eſt cette joie qu'ils ont de reſſentir la bonne odeur de l'épouſe, qui eſt *velut odor agri pleni* : [*Comme l'odeur d'un champ rempli de fleurs & de fruits*,] qui lui plaît uniquement, & qui retombe ſur l'épouſe ; c'eſt la triſteſſe qu'ils ont quand ſes bons exemples ne font pas aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit des peuples ; c'eſt la crainte qu'ils ont que la calomnie ne couvre d'un voile de mort, & ne rende inutiles de ſi grands biens ; c'eſt la grande eſpérance & le deſir qu'ils ont, qu'elle perſévere ; c'eſt le zele qu'ils ont que rien ne terniſſe ſa pureté, & qu'elle demeure ſans tache à la gloire de JESUS-CHRIST & de l'Egliſe, & à Gen. 27. 27.

l'édification des fidelles ; c'eſt en un mot leur charité toute de feu qui leur fait ſouvent trouver l'épouſe, en attirant ſur elle les bénédictions de l'époux, qui ſe plaît à conſoler ſes bons ſerviteurs & ſes amis, par la grandeur de la vertu de ſon épouſe.

Reconnoiſſance de l'épouſe pour ſes paſteurs.

L'épouſe qui le ſçait bien n'en eſt pas ingrate; c'eſt pourquoi elle dit hautement, *qu'ils l'ont trouvée* ; [*invenerunt me.*] Elle le reconnoit devant Dieu en priant pour eux ; elle le reconnoit devant eux-mêmes en leur obeïſſant avec plus de ſoin, & s'humiliant ſous leur puiſſance avec plus de joïe ; elle le reconnoît devant toute l'Egliſe, & en toutes ſortes de rencontres, en publiant par tout l'obligation qu'elle leur a, par ces paroles de gratitude : *Invenerunt me :* [*Ils m'ont trouvée.*] Elle attribuë donc à leur vertu ce qu'elle en a. Comme l'épouſe ne voit rien en elle que ſon néant, & qu'elle ſe croit indigne du moindre regard de ſon époux; elle ne cherche pas d'autres cauſes de la miſéricorde de Dieu, que ſa miſéricorde même: mais elle croit bien auſſi qu'il veut récompenſer les grands travaux de ſes ſerviteurs, par le peu de fruit qu'elle peut faire ; elle ſçait bien que

Dieu punit les enfans *pour les fautes de leurs peres*, [*Propter iniquitatem patrum veſtrorum.*] Et elle ſçait bien auſſi que Dieu fait du bien aux enfans à cauſe de la vertu de leurs peres: *Propter David ſervum meum*:] *En conſidération de David mon ſerviteur.*] Tant s'en faut donc qu'elle s'éleve, ou qu'elle mépriſe ſes paſteurs, parce qu'elle peut être plus mortifiée, & à cauſe de ſes grandes vertus : qu'au contraire, elle s'en humilie, & après Dieu, elle les en glorifie. Pſ. 131. 10.

Mais il me ſemble qu'il n'y a rien qui puiſſe faire voir plus clairement la grandeur de la charité paſtorale, que ce que dit ici l'épouſe, que les paſteurs *l'ont trouvée*, [*invenerunt me.*] Ce qui marque qu'ils ont encore plus de ſoin de ſon ſalut & de ſon avancement, qu'elle n'en a elle-même ; puiſqu'il eſt dit que ce ſont eux qui l'ont trouvée, & non pas elle qui les trouve : ce qui eſt une loüange qui s'étend plus loin que l'on ne peut dire. Quoi donc, l'épouſe qui brûle d'un ſi grand amour, qu'elle mérite d'être *l'épouſe de l'amour*, [*ſponſa amoris*;] l'épouſe qui eſt ſi éclairée & ſi reſplendiſſante de la lumiere de la vérité, qu'elle eſt devenuë *l'épouſe de la vérité*, [*ſponſa veritatis*;] l'é-

pouſe qui eſt ſi mortifiée, qu'elle eſt morte au monde, & crucifiée au monde ; l'épouſe qui eſt ſi vigilante, qu'elle veille toûjours, & qui veille même
Cant. 5. 2. en fermant les yeux : *Ego dormio, & cor meum vigilat :* [*Je dors, mais mon cœur veille* ;] l'épouſe, dis-je, qui eſt *ſans tache & toute belle* au jugement même
Cant. 4. 7. de l'époux, *tota pulchra es* ; en un mot, l'épouſe de l'époux eſt prevenuë par les paſteurs, & on peut lui dire d'eux ce que ſaint Bernard lui diſoit de ſon époux : *Invenies, ſed non prævenies :* [*Vous les trouverez, mais vous ne les préviendrez pas.*] O vigilance paſtorale, que vôtre ſollicitude eſt grande ! ô entrailles paternelles & maternelles tout enſemble, que vôtre charité eſt ardente !

Quoi qu'en effet cela ſoit bien digne d'étonnement, il ne faut pas trop néanmoins s'en étonner ; les paſteurs doivent être épouſes avant que d'être paſteurs ; ils ont été épouſes, & les plus parfaites épouſes de JESUS-CHRIST avant qu'on leur ait confié le ſoin & la charge du troupeau de JESUS-CHRIST. Ce qu'il y avoit autrefois de plus exemplaire dans les cloîtres ; ce qu'il y avoit de plus éprouvé dans

la mortification, de plus zelé dans la charité, de plus ſoûmis dans l'obeïſſance, de plus achevé dans l'humilité, de plus conſommé dans la ſcience des ſaints, étoit réſervé pour l'épiſcopat. Les ſolitudes & les monaſteres qui étoient la demeure la plus ordinaire des épouſes, donnoient des paſteurs ſi parfaits à l'Egliſe de JESUS-CHRIST, qu'ils étoient capables de conduire parfaitement ſes épouſes. Voila d'où ſont venus les Baſiles, les Martins, les Grégoires & tant d'autres. Cela a été, & cela n'eſt plus de même, l'Egliſe n'a plus que peu de tels Religieux, & de tels Evêques: mais ce qui n'eſt plus, n'empêche pas ce qui doit être. Les Evêques étoient déja parfaits quand on les faiſoit Evêques, & ils ſe perfectionnoient encore davantage étant Evêques: car il n'y a rien qui perfectionne tant que l'exercice de la plus grande charité, & que *l'ouvrage le plus parfait*, [*opus perfectum.*] Ils pouvoient donc alors prévenir l'épouſe & la trouver les premiers; ils avoient la lumiére pour diſcerner ce qui étoit encore en elle de défectueux, & ce qui lui manquoit; ils avoient le zele & la prudence pour la redreſſer quand il

Les paſteurs doivent avoir été épouſes avant que d'être paſteurs.

en étoit beſoin, & la porter à ce qui étoit de plus parfait ; & ils avoient encore plus de charité qu'elle pour la perfectionner ; *on ne les croioit point alors vertueux s'ils n'étoient trés-vertueux:* [*Mali ſi non optimi.*]

Vigilance des paſteurs.

Vigiles, [*les ſentinelles*,] eſt le propre nom des paſteurs, & dans le vieux & dans le nouveau Teſtament ; comme *videntes*, [*les voïans*,] étoit celui des Prophétes. Le conſeil que donne le Sage à celui qui a répondu pour ſon ami, eſt de veiller : *Ne dederis ſomnum oculis tuis :* [*Ne laiſſez point aller vos yeux au ſommeil.* [Et en la naiſſance de JESUS-CHRIST, il eſt dit des paſteurs, qui ont été la figure des Evêques: *Erant cuſtodientes vigilias noctis ſuper gregem ſuum :* [*Ils veilloient la nuit tour à tour à la garde de leur troupeau.*] Mais ſaint Paul dit en propres termes & ſans figure : *Ipſi enim pervigilant*, [*car ce ſont eux qui veillent.*] Et il n'eſt pas difficile d'en trouver la raiſon ; car encore que le devoir d'un Evêque ne ſoit preſque point borné, & qu'il ſoit obligé à tout ce qui eſt néceſſaire pour ſauver les ames : néanmoins ce n'eſt pas lui qui les ſauve, & il n'eſt que comme la ſentinelle qui prend

Proverb. 6. 4.

Luc 2. 8.

Hebr. 13. 17.

garde à tout, & qui découvrant les ennemis, donne le ſignal ; c'eſt pourquoi le Sage ne lui conſeille que de ne s'endormir point & *d'éveiller ſon ami ;* [*ſuſcita amicum tuum.*] Car en effet, il ne mérite pas le nom de paſteur, s'il n'a autant de charité pour le moindre de ceux qu'il conduit, qu'il en pourroit avoir pour le plus grand de ſes amis, & s'il n'a un ſi parfait amour de Dieu qu'il mérite de l'avoir véritablement pour ami. Voila les deux amis qu'il doit éveiller, & voila la néceſſité de cette veille continuelle, afin que dans toutes les occaſions qui ſe préſenteront, il puiſſe éveiller ces deux amis. Il éveille Dieu *qui ne dort jamais*, [*non dormitabit neque dormiet,*] en l'obligeant par ſa ferveur, & la perſévérance de ſes prieres à nous ſécourir. Il nous éveille, nous qui dormons toûjours, en nous reprenant de nôtre négligence, en nous avertiſſant de nôtre péril, & en nous inſtruiſant de nôtre devoir. S'il ne veille, comment nous éveillera-t'il ? & s'il s'endort, comment pourra-t'il nous rendre vigilans ?

Prov. 6. 3.

Le paſteur doit éveiller Dieu & les hommes.

Pſ. 120. 4.

Mais il ne doit pas ſeulement veiller ſur nous, il doit auſſi veiller ſur

lui-même ; il doit veiller, afin de nous faire veiller. Il a à combattre ſes ennemis, il a à combattre les nôtres ; il doit ſatisfaire à Dieu, & pour lui-même & pour ſon troupeau ; il doit le prier & demander du ſecours, & pour lui & pour nous. C'eſt pourquoi il veille auſſi ſur Dieu même, ſi cela ſe peut dire, & tâche d'obſerver ſes deſſeins de miſéricorde & de juſtice, afin de le remercier, ou de l'appaiſer. Mais ce qui l'oblige particulierement de veiller, & de ſe tenir toûjours ſur ſes gardes, eſt la vigilance infatigable de ce grand ennemi, qui nous a déclaré une guerre ſi mortelle depuis le commencement du monde. Il faut qu'il diſe avec ſaint Paul : *Non enim ignoramus aſtutias ſatanæ :* [*Nous n'ignorons pas les deſſeins & les ruſes de ſatan :*] ce que ne peut pas dire un paſteur qui n'eſt pas vigilant. Il faut qu'il agiſſe toûjours contre cet ennemi qui ne ſe repoſe jamais ; il faut qu'il nous défende toûjours contre cet ennemi qui nous attaque toûjours ; il faut qu'il oppoſe à cet eſprit de menſonge qui répand ſes ténebres pour nous tromper, la lumiere de la vérité dont il ſe remplit pour nous éclairer. Et c'eſt en

Il doit veiller ſur le demon.

2. Cor. 2. 11.

quoi conſiſte la vigilance, qui n'eſt rien qu'une application continuelle à la vérité de Dieu, afin de ne s'en éloigner point, & de la ſuivre dans toutes ſes voies. Que le démon *tourne donc tant qu'il voudra*, ſelon que dit l'Ecriture, [*circuit quærens quem devoret :*] *afin de trouver quelqu'un qu'il puiſſe devorer* ; tant qu'un paſteur demeure immobile dans le centre de la vérité, il ne peut entrer ; tant qu'il ſe tient caché intérieurement dans cette lumiére, il voit tout ſon troupeau, & ſon troupeau le voit ; il voit le démon, & il n'en eſt pas vû. Toute autre vigilance eſt trompeuſe, & nous voions par expérience que les paſteurs qui la mettent à jeûner beaucoup, à parler beaucoup & à courir de tous côtez, ſe laiſſent ſurprendre ; & aprés avoir négligé la vérité, il ſe trouve à la fin qu'ils l'abandonnent. 1. *Petr.* 5. 8.

Qui cuſtodiunt civitatem : [*Qui gardent la ville.*] Il auroit été inutile d'ajoûter ces paroles, s'il ne ſe rencontroit des paſteurs qui veillent à la vérité, mais qui ne veillent pas pour l'Egliſe. Je ne parle pas de ceux qui veillent en loups, pour dévorer leur troupeau, puis qu'en effet ils ſont des loups, & non pas Un paſteur doit être vertueux, & pour lui, & pour les autres.

des paſteurs : mais de ceux qui ne veillent que ſur eux-mêmes, & qui ſont vertueux pour ce qui eſt de leur perſonne, ce qui ne ſuffit pas pour des paſteurs. Un bon paſteur eſt incomparablement plus qu'un homme de bien, car il le doit être pour lui & pour les autres ; ſa vertu eſt une vertu de fécondité, qui peut rendre tout un peuple vertueux ; il faut que ſa vertu ſoit une ſource de vertu. C'eſt pourquoi il n'eſt pas dit ſeulement qu'ils veillent, mais *qu'ils gardent la ville* : [*qui cuſtodiunt civitatem* ;] pour leur apprendre que c'eſt pour l'Egliſe qu'ils doivent veiller, & que s'ils ne ſont pas en état de le faire, & qu'ils aient beſoin de ſe guérir eux-mêmes, au lieu de s'occuper à guerir les autres, ils ne ſont point en état d'être paſteurs. Les paſteurs ne ſont point à eux, & ne travaillent point pour eux, mais ſont entierement aux autres, & ne doivent travailler que pour les autres. Et de fait, il n'eſt pas dit *qui cuſtodiunt ſe ipſos*, [*qui ſe gardent eux-mêmes*,] quoiqu'ils ne garderoient pas les autres s'ils ne ſe gardoient auſſi eux-mêmes : mais il eſt dit, *qui cuſtodiunt civitatem*, [*qui gardent la ville* ;] d'autant que les ſim-

ples fideles travaillent pour l'Egliſe, en travaillant pour eux, & que les paſteurs au contraire, travaillent pour eux, en ne travaillant que pour l'Egliſe. Voila dans le fond ce que c'eſt que d'un Evêque; il n'eſt point envoïé pour baptiſer non plus que ſaint Paul, quoiqu'il le faſſe quelquefois, mais pour prêcher; il n'eſt point envoïé pour jeûner & pour ſe mortifier, quoiqu'il jeûne auſſi & qu'il ſe mortifie; il n'eſt point envoïé pour garder le bien de l'Egliſe, quoiqu'il doive auſſi en avoir ſoin : mais il eſt envoïé pour garder l'Egliſe, & c'eſt la véritable définition des paſteurs : *Qui cuſtodiunt civitatem* : [*Qui gardent la ville.*]

Civitatem : [*la ville.*] L'Egliſe eſt donc cette ville qui a été confiée au ſoin & à la vigilance des paſteurs, & qu'ils doivent garder au péril même de leur vie; c'eſt une ville que la charité de JESUS-CHRIST a bâtie & qu'il a cimentée de ſon ſang. Il l'a bâtie en s'abandonnant à la puiſſance de ſes ennemis, qui ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu, & en nous donnant ſon amour; il a bâti cette ville en ſouffrant, il l'a bâtie en mourant,

L'Egliſe eſt une ville bâtie par la charité de Jeſus-Chriſt.

Jeſus-Chriſt l'a bâtie en mourant.

& en aimant. Si les Juifs euſſent eu moins de crédit auprès de Pilate, & qu'ils euſſent eu moins de pouvoir, cette ville n'eût point été bâtie, puiſqu'elle ne le pouvoit être que par la mort de ſon fondateur. On l'a défenduë enſuite de la maniere qu'on l'a bâtie; les martirs ſont morts pour ſa défenſe; & tout au contraire des autres guerres, la victoire de cette ville a été grande à proportion qu'elle a plus perdu de monde pour ſa défenſe. Ceux qui l'attaquoient faiſoient tout ce qu'ils vouloient, & quoique perſonne de leur côté ne ſoit mort dans le combat, ils ont été vaincus. Les ſoldats de JESUS-CHRIST qui ont défendu cette ville, ont été pris, on les a fait mourir, & ils ont vaincu. Voila comment on défend cette place forte, qui eſt forte, parce qu'elle eſt foible, & qui eſt imprenable, parce qu'elle ne ſe défend point. Si elle mettoit ſa force dans le ſecours & dans la puiſſance des hommes, elle ſeroit vaincuë, ſon ſecours n'eſt que du ciel. Il s'eſt trouvé que ſous les empereurs chrétiens, où elle a eu les rois du ſiecle qui l'ont défenduë, elle a été plus foible que ſous l'empire des païens, où elle a été attaquée par tous

On la défend en mourant.

les rois de la terre. L'Egliſe, auſſi-bien que l'Apôtre, eſt plus forte quand elle eſt plus foible. *Da nobis auxilium de tribulatione quia vana ſalus hominis :* [*Faites que la perſécution même devienne pour nous un ſecours, & que nous ne faſſions jamais de fond ſur le vain ſalut qui nous peut venir de la part des hommes.*] C'eſt ſi peu de choſe que la force des hommes, que l'on eſt plus fort de n'avoir point cette force ; & ſouvent le ſecours qu'ils donnent, eſt plus à craindre que la guerre qu'ils font, ſelon le langage du prophete : *La perſécution du monde eſt un ſecours*, [*auxilium de tribulatione,*] *& le ſecours du monde eſt une perſécution,* [*vana ſalus hominis.*] Car quel plus grand mal pourroit faire la perſécution, que de nous priver du ſalut que nous attendions ; ce qui ſe trouve ſouvent dans le ſecours même du monde, *vana ſalus hominis :* [*C'eſt en vain qu'on eſpere ſon ſalut de la part des hommes.*] Pſal. 59. 13.

Quand donc l'Egliſe ſera attaquée, il faut la défendre comme elle a été défenduë ; il faut garder cette place comme ces grands capitaines l'ont gardée, il ne faut rien changer dans une maniere de combattre qui lui a fait remporter tant de victoires. *Non eſt*

Eccleſia defendenda more caſtrorum : [*Il ne faut pas défendre l'Egliſe , comme on défendroit un camp* ,] comme diſoit un glorieux martir. Elle ne ſe défend point en combattant, mais en ſouffrant ; elle ne ſe défend point en cherchant le ſecours du monde & l'appui des grands, mais en y renonçant ; elle ne ſe défend point en opprimant ſes ennemis, mais en les aimant & en priant pour eux. Voila les armes de l'Egliſe , qui ſont des armes de lumiere qui l'ont fait connoître par toute la terre , & qui l'y ont fait vaincre. Rien ne réſiſte à la priere , puiſque Dieu même n'y réſiſte pas ; rien ne réſiſte à la patience, puiſqu'elle ne ſuccombe jamais ; rien ne réſiſte à la charité , puiſqu'elle ſurmonte l'enfer & la mort. Voila les armes que doivent avoir les paſteurs : *Qui cuſtodiunt civitatem:* [*qui gardent la ville.*]

SECONDE PARTIE DU TROISIEME VERSET.

Num quem diligit anima mea vidiſtis ?

N'avez-vous point vû le bien-aimé de mon ame ?

L'Epouſe parle aux paſteurs auſſi-tôt qu'elle les rencontre ; ils ne ſont point de difficile accés ; leur porte eſt toûjours ouverte, & perſonne n'en empêche l'entrée: juſques-là que les conciles leur ont défendu d'avoir des chiens, afin que les pauvres n'en euſſent point de peur, & qu'ils puſſent avec plus de liberté aller trouver les Evêques, qui ſont appellez les peres des pauvres. L'épouſe qui eſt auſſi pauvre, & qui n'eſt riche que des biens du ciel, reſpecte en eux cette double qualité de paſteurs & de peres, ce qui lui donne une confiance toute entiere : mais ce reſpect n'a rien du reſpect du monde, & de la civilité des hommes. Il n'y a point ici de termes de grandeur & d'éclat, parce que l'épouſe & les amis de

l'époux, ne font état que de l'humilité, & mépriſent la grandeur du monde. L'épouſe ne leur fait point de complimens, parce qu'elle eſt ſimple & qu'ils le ſont auſſi ; elle ne leur fait point d'excuſe, parce qu'elle ne craint point de les importuner, étant ſi aſſûrée de leur zele ; elle ne leur parle que de ſon époux, parce qu'elle ne penſe qu'à lui; elle ne le nomme point, parce qu'elle ſçait bien qu'ils n'ont que lui dans le cœur. L'épouſe & les amis de l'époux, ne connoiſſent que J. C. & ils ne le connoiſſent point ſelon la chair ; l'épouſe même ne le nomme,& ne l'exprime que par l'amour de ſon cœur : *Quem diligit anima mea :* [*Le bien aimé de mon ame* ;] parce qu'elle parle aux paſteurs qui ne le reconnoiſſent dans les ames, que par les effets de ſon amour. Elle en parle peu, parce qu'elle aime beaucoup, & qu'elle ſçait bien que l'amour ne doit point ſe témoigner par les paroles ; elle leur a tout dit en deux mots, parce qu'ils connoiſſent le fond de ſon cœur ; elle ne leur parle plus, parce qu'elle leur porte beaucoup de reſpect, & qu'elle craint de leur faire perdre le tems en des entretiens ſuperflus & inutiles.

Que de ſujets d'édification dans deux ou trois paroles de l'épouſe ! il ne faut pas s'étonner ſi nos paſteurs nous ſervent ſi peu, puiſque nous agiſſons avec eux d'une maniere ſi différente. Nous cherchons ſouvent en leur parlant, nôtre conſolation, nôtre ſatisfaction & nôtre volonté ; nous leur parlons, afin qu'ils veuillent ce que nous voulons. De là viennent les amuſemens, les réflexions, & les inquiétudes. Nous n'avons jamais fait ; nous ſommes toûjours prêts de leur parler, & nous ne ſommes jamais prêts de faire ce qu'ils nous diſent, quand ils ne nous diſent pas ce que nous voulons. Nous ne trouvons point JESUS-CHRIST comme l'épouſe, aprés leur avoir parlé, parce que nous ne leur parlons pas pour le trouver ; nous ne l'y trouvons pas, parce que nous ne l'y cherchons pas ; nous nous y trouvons, parce que nous nous y cherchons. Un paſteur qui ſera moins ſaint, nous ſera plus utile, ſi nous ne regardons que J. C. en ſa perſonne, que les plus ſaints ſi nous regardons en eux la chair & le ſang : c'eſt-à-dire, ſi nous nous y regardons nous-mêmes. Il ne ſert de rien qu'ils ſoient ſaints, ſi nous ne voulons point

Mauvaiſes maniéres de s'adreſſer aux paſteurs.

Les paſteurs ne ſervent qu'à proportion de nôtre diſpoſition.

le devenir ; ils ne nous ſervent qu'à proportion de la diſpoſition où nous ſommes. C'eſt une choſe digne de larmes, que JESUS-CHRIST étant mort & reſſuſcité, afin de donner des paſteurs à ſon Egliſe, qui fuſſent les miniſtres de nôtre ſalut, ſouvent nous aimions mieux les avoir pour miniſtres de nos paſſions ; & que nous étant donnez pour travailler à la guériſon de nos maladies, nous ne voulions nous en ſervir que pour nous rendre plus malades. Ce n'eſt pas là imiter l'épouſe, & ce n'eſt pas dire avec elle : conduiſez-moi à JESUS-CHRIST : mais conduiſez-moi à ſon ennemi. Nous ne leur diſons pas cela ; mais quand nous voulons qu'ils nous ſuivent, c'eſt comme ſi nous le leur diſions.

On veut que les paſteurs ſoient miniſtres de nos paſſions, & non de nôtre ſalut.

Au reſte, il n'eſt point ici parlé des paſteurs qui ont des officiers ſuperflus en grand nombre, & à qui on ne peut parler que de guerre, ou que de chaſſe; ni de ceux qui n'aiment à parler que de leurs divertiſſemens. Ils ne connoîtroient pas même l'épouſe ; & ils ne ſçauroient ce qu'elle voudroit dire, ſi elle leur diſoit : *Num quem diligit anima mea vidiſtis ?* [*N'avez-vous point vû le bien-aimé de mon ame?*]

VERSET IV.

Paululum cum pertranſiſſem eos, inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam donec introducam illum in domum matris meæ, & in cubiculum genitricis meæ.

Lorſque j'eus paſſé tant ſoit peu au-delà d'eux, je trouvai le bien-aimé de mon ame ; je l'ai arrêté, & je ne le laiſſerai point aller, juſqu'à ce que je le faſſe entrer dans la maiſon de ma mere, & dans la chambre de celle qui m'a donné la vie.

NOus voïons bien ce que l'épouſe a dit aux paſteurs, mais nous ne voïons pas ce que les paſteurs ont répondu à l'épouſe : & cependant leur rencontre lui a été ſi utile, qu'elle a trouvé ſon époux après qu'elle leur a parlé, & qu'elle s'eſt ſoûmiſe à eux. Les paſteurs n'ont

point parlé à l'épouſe, & elle s'en retourne comblée de bénédictions. Ce qui nous apprend que *le roiaume de Dieu ne conſiſte point en paroles*, [*non eſt in ſermone regnum Dei*,] & que la bénédiction eſt plus dans la ſoûmiſſion, que dans les longs entretiens. C'eſt Dieu qui fait tout, ſoit qu'il ſe ſerve de la parole des hommes, ou qu'il ne s'en ſerve pas. La priere des paſteurs n'eſt pas ſouvent moins efficace que leurs paroles ; & lorſqu'ils ne nous parlent point, ou qu'ils nous parlent peu, nous devons imiter l'humilité de l'épouſe, qui ne s'en offenſe point, & qui eſt auſſi ſatisfaite que s'ils lui avoient fait un grand diſcours. Les perſonnes qui ſont véritablement ſoûmiſes & obéiſſantes, ſont également dans la diſpoſition de faire ce qu'on leur dira, & de trouver bon qu'on ne leur diſe rien, quand on ne voudra rien leur dire. Nous ſommes peu préparez à obéïr à nos ſupérieurs, quand nous voulons abſolument qu'ils nous parlent, puiſque la premiere choſe qui dépend d'eux eſt de nous parler, ou de ne nous point parler ; & le premier effet de l'obéïſſance, eſt de laiſſer à leur choix & à

1. Cor. 4. 20.

Il faut que ceux qui s'adreſſent aux paſteurs, ſoient diſpoſez à trouver bon qu'on ne leur diſe rien.

leur liberté, non ſeulement la choſe qu'ils commandent, mais auſſi le commandement même, pour le faire ou ne le pas faire, ſelon qu'ils le voudront, & dans le tems qu'ils le voudront. Le refus de JESUS-CHRIST fut peut-être plus ſalutaire à la Chananée, que ne lui eût été ſa parole : ce qui montre que les ſupérieurs ſont quelquefois plus utiles à ceux qu'ils rebutent rudement en apparence, s'ils ſont humbles, qu'à ceux qu'ils entretiennent long-tems & avec toute ſorte de douceur, s'ils ne veillent pas ſur eux-mêmes. Mais cette conduite des paſteurs eſt un grand enſeignement pour montrer la ſageſſe & la diſcrétion qu'il faut avoir dans la converſation avec ce ſexe ; & les paſteurs *qui ont toûjours des femmes à leurs côtez, & leur parlent toujours*, [*ducentes mulierculas oneratas peccatis, ſemper diſcentes, &c.*] comme parle l'Apôtre, ſe doivent être ſuſpects à eux-mêmes, puiſque de ſi ſaints paſteurs ont une ſi grande retenuë avec une ſi ſainte épouſe. 2. Tim. 3.7

Paululum cum pertranſiſſem eos. [*Lorſque j'eus paſſé tant ſoit peu au-delà d'eux.*] Il n'y a rien qui empêche tant

que les plus ſaints paſteurs nous ſoient utiles, que l'attache que nous y avons. Car s'il a été néceſſaire que JESUS-CHRIST même ſe ſéparât des Apôtres, & leur ôtât la vûë d'un homme qui étoit un Dieu : où eſt l'homme qui puiſſe prétendre que l'attache à un autre homme ne lui ſoit pas nuiſible ? Je crois que ce peut être une des cauſes qui a obligé l'épouſe à parler ſi peu aux paſteurs, & qui a obligé les paſteurs à ne lui point parler du tout. Et on le peut dire avec d'autant plus de probabilité, qu'elle a trouvé l'époux auſſi-tôt qu'elle ne s'eſt point arrêtée aux amis de l'époux. Les paſteurs vouloient donc la préſerver, ou la guérir de quelque légere attache ; & l'épouſe qui ſe défie de tout vouloit s'en guérir elle-même. C'eſt ce qui lui a fait trouver l'époux, & qui lui en a fait mériter une nouvelle viſite. Il l'a voulu récompenſer à l'heure même de ſa fidélité, & du ſoin qu'elle a de lui plaire en toutes choſes.

Il n'y a point d'attache que nous ne devions craindre, puiſque celle que l'on peut avoir à de ſaints paſteurs, & qui nous ſont en quelque maniere

maniere ce que nous ſeroit JESUS-CHRIST s'il étoit avec nous ſur la terre, ne laiſſe pas d'être ſi périlleuſe. Il ne faut jamais mettre un homme à la place de Dieu : car quand il ſeroit ſaint, il n'eſt pas Dieu. L'attache a un ſaint ami de l'époux eſt à craindre à une ſainte épouſe. Enfin l'épouſe s'eſt toute conſacrée à Dieu, & elle ne doit être qu'à ſon époux. O épouſe de JESUS-CHRIST ! vôtre époux a des amis qui lui ſont plus fideles, & qui font tout ce qu'ils peuvent, afin que vous n'aïez point d'attache à eux : car il y a du péril, & pour ceux en qui l'on met cette trop grande confiance, & pour celle qui l'y met. Vos paſteurs qui ne regardent que Dieu, ſouhaitent auſſi que vous ne regardiez que Dieu. Ils ont de la douleur de voir le déreglement de vôtre affection ; leurs larmes effacent ſouvent cette tache, & la pureté de leur zele remédie à l'impureté du vôtre ; c'eſt ce qui vous ſoûtient dans vos foibleſſes ; l'attache eſt bien moins dangereuſe quand elle n'eſt que pour des perſonnes qui la combattent. Mais ſi vous ne la combattez vous-même, vôtre époux à la fin s'ir-

Ne point s'attacher aux directeurs.

ritera. On ne ſe mocque pas de vôtre époux ; il vous punira en vous privant de vos paſteurs, qui ſont ſi ſaints ; & en vous en donnant qui ne ſeront pas ſaints. Vous vous êtes attachée à des paſteurs qui avoient beaucoup de lumiere : vous vous attacherez à des aveugles qui vous jetteront dans le précipice. Vous n'avez point moderé le zele que vous aviez pour la vérité : vous en aurez peut-être contre la vérité. Vous avez laiſſé ſans remede ces agitations qui n'étoient pas ſi périlleuſes dans le port : vous ferez naufrage en pleine mer. Vous avez négligé d'éteindre un petit feu qui ne paroiſſoit pas au dehors, vous brûlerez à la face de toute l'Egliſe de ce
Pſ. 57. 9. feu dont il eſt dit : *Supercecidit ignis, & non viderunt ſolem.* [*Le feu eſt tombé d'enhaut ſur eux, & ils n'ont plus vû le ſoleil.*] Et ne craignez-vous point cet étang de feu & de ſoûfre dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe, qui n'eſt pas ſeulement pour tous les timides, mais pour tous ceux que quelque paſſion que ce ſoit ſépare de la vé-
Cant. 1. 7. rité qu'ils ont connuë : *Egredere, & abi poſt veſtigia gregum.* [*Sortez, &*

ſuivez les traces des troupeaux.] Voilà l'arrêt des épouſes qui ne ſont pas ſages ; il eſt effroïable, mais il s'exécute.

Paululum. [*Un peu au-delà.*] Que l'époux a de bonté ! Il ne demande preſque rien, & ſouvent le moindre effort qu'on fait lui ſuffit. Il n'y a qu'un *paululum*, [*un très-petit eſpace de chemin*,] & il ſe manifeſte déja. L'épouſe a eu crainte qu'elle ne s'attachât un peu à ſes paſteurs ; elle n'a fait qu'un pas pour les paſſer, & le voilà qui ſe montre à elle. Helas ! nous n'aurions ſouvent qu'un pas à faire pour être délivrez de nos ennemis, & nous ne le faiſons pas. Il attend ſeulement que nous ouvrions la bouche, & que nous lui demandions du ſecours, pour nous dire *ecce adſum*, [*me voici*,] & nous ne l'ouvrons pas. Ce *paululum* de l'épouſe, ce *petit eſpace de chemin*, eſt donc pour nous donner du courage, & pour nous avertir que peut-être cette fontaine de grace & de bénédiction dont parle ſainte Théreſe eſt toute proche, & que nous n'avons qu'à faire encore un effort pour y arriver. Ce n'eſt qu'une mauvaiſe habitude qui nous

C'eſt ſouvent très peu de choſe, que ce qui nous empêche de nous unir à Dieu.

Iſ. 58. 9.

empêche d'être heureux ; ce n'eſt qu'une penſée qui nous ſépare de Dieu ; ce n'eſt qu'une toile d'araignée qui nous retient : mais nous ſommes retenus ; ce n'eſt qu'un rien, & nôtre lâcheté nous fait tout perdre : *Paululum cum pertranſiſſem eos.* [*Lorſque j'eus paſſé tant ſoit peu au-delà d'eux.*]

Inveni, [*j'ai trouvé.*] Il eſt donc vrai que l'épouſe en trouvant ſes paſteurs, & ne s'y attachant point, trouve JESUS-CHRIST. Elle ne l'avoit point trouvé ni dans le repos, ni dans l'action : elle le trouve dans l'obéïſſance. Il n'y a point d'autre voïe de trouver JESUS-CHRIST ; nous ne pouvons le trouver, que comme il nous a trouvez. C'a été en obéïſſant à ſon Pere, & en obéïſſant juſqu'à la mort. L'épouſe ſuit ce grand exemple, & nous en voïons le fruit. Cela nous apprend que dans toutes ſortes de tentations & de ſéchereſſes qui peuvent nous arriver, le plus court moïen pour avoir la paix, c'eſt de renoncer à nôtre propre ſentiment, nous contentant d'expoſer avec ſincérité nos peines & nos chûtes, ſans en juger ; ne voulant croire de tout ce qui peut

Renoncer à ſa propre volonté, & à ſon propre jugement, vrai moïen d'être délivré

ſe paſſer dans nous, que ce qu'en croïent ceux qui nous conduiſent ; & ne voulant faire pour en être délivrez que ce qu'ils nous conſeillent de faire. Cette ſimplicité nous ſauvera, & nous fera trouver JESUS-CHRIST. des peines d'eſprit.

Au reſte, il n'y a point de préſomption à l'épouſe de dire qu'elle a trouvé ſon époux, puiſqu'elle l'a trouvé en effet. La préſomption n'eſt jamais dans la vérité, mais ſeulement dans la fauſſeté & dans le menſonge. Si elle croïoit l'avoir trouvé par ſes propres forces, ce ſeroit préſomption : mais comme elle croit avoir été trouvée elle-même pour le trouver, c'eſt gratitude. *Inveni*, [*j'ai trouvé.*] Elle dit cette parole de tout ſon cœur ; c'eſt un mouvement de joie & un cantique qu'elle offre à ſon époux qui l'a viſitée ; c'eſt une action de graces qui dure toûjours; c'eſt une admiration continuelle de la miſéricorde de Dieu, qui lui a ouvert les yeux, & l'a empêchée de ſe perdre en ſe faiſant voir à elle : car nous nous perdons quand nous ne le trouvons pas. Ceux qui s'abandonnent dans toutes ſortes de crimes, & qui ſont dans un entier éloignement de Dieu, ſe glorifient de l'avoir perdu :

Pſ. 51. 1. *Quid gloriaris in malitia, qui potens es in iniquitate?* [*Pourquoi vous glorifiez-vous dans vôtre malice, vous qui n'êtes puiſſant que pour commettre l'iniquité?*] Ceux qui ne l'ont trouvé que très imparfaitement, ſe glorifient en eux-mêmes de l'avoir trouvé; & ils le perdent encore davantage: mais ceux qui le trouvent véritablement, & comme il faut, ne ſe glorifient qu'en ſa miſéricorde de l'avoir trouvé; & ils le trouvent encore plus abondamment. Quand l'action de graces eſt parfaite, la grace eſt parfaite; & on ne peut mieux juger de ſa grandeur, que par la grandeur du reſſentiment & de la reconnoiſſance qu'on en a. Il n'y a donc point de préſomption de croire qu'on a trouvé Dieu, pourvû qu'on l'en remercie, & qu'on ne croïe pas qu'on n'a plus beſoin de le trouver: mais qu'on le cherche toûjours. On le cherche davantage, quand on le trouve davantage; & quand on ne le trouve point, on ne le cherche point. Il ſeroit également périlleux de ne ſçavoir pas quand on l'a trouvé, parce qu'on ne le remercieroit pas; & de ne ſçavoir pas quand on l'a perdu, parce qu'on ne le chercheroit pas.

Quem diligit. [*Le bien-aimé.*] L'épouſe fait bien voir par cette expreſſion qu'on ne le trouve qu'en aimant, & qu'il faut aimer pour le trouver. Tout ce que nous pouvons faire de plus fort pour le trouver, ſi nous ne l'aimons, nous le fait encore perdre davantage, parce qu'il nous enfle. Ou bien plûtôt il vaut mieux dire que nous ne le cherchons pas même quand nous ne l'aimons pas, parce qu'on ne peut chercher que ce qu'on aime, & ce qu'on deſire. Quand l'amour eſt faux, la recherche ne peut être véritable : & quand l'amour eſt ſincere, la recherche eſt auſſi ſincere. C'eſt donc l'amour de l'épouſe qui lui fait chercher, & qui lui fait trouver ſon époux ; c'eſt ſon époux qui a commencé de ſe donner à elle, afin qu'elle le cherchât, & qui s'eſt donné pleinement à elle, afin qu'elle le trouvât : *Quem diligit*, [*le bien-aimé.*]

Anima mea, [*de mon ame.*] L'épouſe ſe ſert de la même expreſſion dont elle s'étoit déja ſervie : *Quem diligit anima mea*, [*le bien-aimé de mon ame.*] Mais cette répétition n'eſt pas inutile ; c'eſt pour nous marquer la néceſſité qu'il y a que cet amour ſoit ſpirituel. Il y

en a qui aiment l'époux charnellement ; cet amour n'eſt point de l'épouſe, & ſaint Paul y renonce : *Jam non novimus ſecundum carnem :* [*Nous ne le connoiſſons plus à préſent ſelon la chair.*] Le Verbe eſt l'époux ; il faut que l'amour que l'on a pour le Verbe ſoit digne du Verbe, & qu'il ſoit tout ſpirituel. Si nous ſommes obligez de faire toutes nos actions *d'une maniere digne de Dieu*, à plus forte raiſon la plus grande de nos actions, qui eſt celle du cœur. S'il faut tout faire *dignè Deo*, il faut aimer de même. Depuis que le Verbe s'eſt joint à la chair, il faut être ſpirituel dans les choſes même charnelles, en les rapportant, & les faiſant ſervir à l'eſprit. Combien ſeroit-il donc dangereux d'être charnel dans les choſes ſpirituelles, en les rapportant aux ſens, & n'en jugeant que par les ſens ?

2. Cor. 5. 16.

Coloſſ. 1. 10.

C'eſt l'ame qui aime, ce n'eſt point le corps, ce ne ſont point les ſens ; & ce n'eſt pas ſans néceſſité que l'épouſe nous en avertit par ces paroles : *Quem diligit anima mea*, [*le bien-aimé de mon ame*,] parce qu'il y en a qui ne le croïent pas, ou qui agiſſent de même que s'ils ne le croïoient pas. Nous voïons des perſonnes qui conſultent

leurs ſens : & comme elles ſont affectives,& qu'elles y trouvent quelque ſenſibilité,elles croïent aimer Dieu,& elles ne l'aiment point. Nous en voïons au contraire qui n'y trouvant que des ténebres & un grand vuide, s'imaginent qu'elles n'aiment pas Dieu, & elles l'aiment en effet. Il faut chercher l'amour de Dieu dans l'ame, & la mortification dans les ſens. C'eſt aſſez qu'ils ne nous empêchent point d'aimer par leur immortification, & que comme le ſerviteur de la veuve, *ils ne nous arrêtent point dans nôtre voïage*, [*moram non faciant in eundo.*] L'amour des ſens conſiſte à ne mettre point d'obſtacle à cet amour. On ne peut donc juger de l'amour du cœur par la tendreſſe des ſens. Nous en avons d'autres marques, & qui ne trompent point. *Si quis diligit me, ſermonem meum ſervabit :* [*Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.*] J. C. ne dit pas : Si quelqu'un m'aime il répandra des larmes, & il ne pourra voir ma croix ſans pleurer : au contraire,il a rejetté les larmes des femmes qui le virent lui-même porter ſa croix. Mais il a dit : Si quelqu'un m'aime, il fera ce que je lui commande. Ne prenez donc point garde à vos larmes,mais

4. Reg. 4. 24.

Joh. 14. 23.

L'amour de Dieu n'eſt pas dans les ſens.

à vos actions ; & ne prenez point garde aux actions, qui ſont les moins importantes, mais aux principales, & qui ſervent comme de fondement à toute la vie : prenez garde à vos paſſions. Si vôtre deſir eſt de voir Dieu, comme dit ſainte Théreſe, ſi vôtre crainte eſt de le pouvoir perdre, ſi vôtre douleur eſt de ne le pas poſſeder encore, & vôtre joïe de ce qu'il peut vous tirer à lui : non ſeulement vous l'aimez, mais vôtre amour eſt ſpirituel, & vous pouvez dire avec l'épouſe : *Quem diligit anima mea* : [*Le bien-aimé de mon ame.*]

Tenui eum, [*je l'ai arrêté*] L'épouſe reconnoît bien à préſent, étant éclairée, & la lumiere de ſes yeux lui aïant été renduë, que dans ſon plus grand délaiſſement, l'époux ne s'étoit pas retiré, mais s'étoit ſeulement caché, pour ſe faire chercher avec plus de ſoin, parce qu'il vouloit ſe donner à elle avec plus d'abondance : & comme l'épouſe le remercie de tout, & ne laiſſe paſſer aucune de ſes faveurs, ſans de grandes actions de graces, elle lui témoigne ſa gratitude, de ce que dans ſes plus grandes ténebres, il avoit la bonté de l'éclairer, quoiqu'elle ne pût pas voir ſa lumiere ; car ſans cette raiſon, il ſemble

qu'elle auroit plûtôt dû dire : *Je le retiens*, [*teneo eum*,] que *tenui eum*, [*je l'ai arrêté*. Mais il y a encore une grande inſtruction dans cette parole: c'eſt que les perſonnes qui ſont peu à Dieu, oublient le paſſé, ne craignent point l'avenir; & ſi elles font quelque bien, elles ne regardent que cela, & ſe fient au tems préſent. L'épouſe eſt bien éloignée d'un tel procédé; elle remercie pour le paſſé, *tenui eum*, [*je l'ai arrêté*,] & elle prie pour l'avenir, *non dimittam*, [*je ne le laiſſerai point aller*.] Si elle ne dit rien du préſent, c'eſt qu'elle s'en défie avec Job, qui craignoit toutes ſes œuvres, & qu'elle l'abandonne au jugement de ſon époux, pour s'humilier avec ſaint Paul, & dire avec lui : *Non ego, ſed gratia Dei mecum* : [*Ce n'eſt pas moi, mais la grace de Dieu qui eſt avec moi*.] Et elle ne peut pas mieux dire, que ce n'eſt pas elle, que de ne rien dire de ce que Dieu opere préſentement en elle, ſe contentant de lui offrir l'hymne de ſon ſilence, dans le tems où elle pourroit être plus ſuſceptible de quelque légere complaiſance : car le bien nous tente plus dans le tems où nous le faiſons. On pourroit dire auſſi que l'épouſe aiant peut-être reconnu qu'elle n'étoit tom-

1. Cor. 15. 10.

bée dans le trouble, que pour n'avoir pas été aſſez fervente dans la reconnoiſſance des miſéricordes de ſon époux: la premiere choſe qu'elle a dû faire, après avoir recouvré la paix, a été de les reconnoître avec une admiration mêlée de joïe, & de s'écrier, *tenui eum*, [*je l'ai arrêté*,] *nec dimittam*, [*je ne laiſſerai point aller.*]

Utilité des ſéchereſſes, d'augmenter la vigilance.

Voila la grande utilité des ſéchereſſes, dans leſquelles Dieu permet que nous tombions; c'eſt afin que nous ſoïons plus vigilans, & que nous nous tenions mieux ſur nos gardes. Car c'eſt ainſi, comme remarque S. Chryſoſtome, qu'une bonne mere commande à un ſerviteur de prendre un maſque, afin d'empêcher que ſon petit ne veuille ſortir d'entre ſes bras, & qu'il ne ſe bleſſe. Car ce pauvre enfant étant épouvanté de la vûë de ce ſpectre, s'enfonce dans le ſein de ſa mere, & c'eſt tout ce que vouloit ſa mere. Dieu ſouvent nous traite de même, afin de nous attirer plus à lui: car comme ſes plus grands dons, dans l'ordre de ſa juſtice, ne ſervent qu'à nous perdre: auſſi ſes plus grands délaiſſemens, & même nos plus grands péchez dans l'ordre de ſa miſéricorde, ne ſervent qu'à nous ſauver. Tout nuit aux uns, &

tout ſert aux autres. Nous voions donc le fruit que retire l'épouſe de cet abandonnement paſſager ; c'eſt ce qui lui fait dire à préſent avec plus de réſolution & de confiance : *Nec dimittam :* [*Je ne le laiſſerai point aller.*] Car encore que cet abandonnement fut tout de miſéricorde, comme il ne laiſſoit pas néanmoins d'être fondé dans la juſtice de Dieu, qui a voulu punir en cette maniere, quelque faute légere de ſon épouſe : elle s'en humilie, elle ſe releve, elle veille davantage ſur elle-même aprés ce léger aſſoupiſſement ; elle craint davantage ſa miſere, après avoir eu trop peu de crainte ; elle ſçait par expérience ce que c'eſt que de s'éloigner le moins du monde de ſon époux, & elle appréhende plus que la mort cet éloignement ; elle reconnoît la néceſſité de trembler toûjours, pour aimer toûjours. Nous craignons peu de perdre ce que nous retrouvons facilement après l'avoir perdu, & nous craignons beaucoup de ne pas conſerver ce qui nous coûte beaucoup. Cette grandeur de la réſolution & du courage de l'épouſe, vient de la grandeur du mal qu'elle a ſouffert. *Non dimittam :* [*Je ne le laiſſerai point aller.*] C'eſt une parole de crainte

Les abandonnemens de miſéricorde ne laiſſent pas d'être fondez ſur la juſtice de Dieu, & nous doivent donner de la vigilance & de la crainte.

pour le paſſé ; c'eſt une parole de confiance pour l'avenir, & d'une confiance toute pure en la ſeule miſéricorde de ſon époux ; c'eſt une parole de vigilance & de fermeté pour le preſent. Lorſque les pénitences s'impoſoient ſelon la vigueur des canons, & dans l'ordre de la premiere diſcipline de l'Egliſe, ceux qui en avoient éprouvé les travaux après avoir reçû la paix de leur mere, pouvoient bien dire avec l'épouſe, *non dimittam* : [*je ne le laiſſerai point aller.*] Mais à préſent qu'on ne perd rien, pour ainſi dire, après que l'on a tout perdu, & que la grace de Dieu & de l'Egliſe, ne coûte que la peine de ſe mettre à genoux devant un prêtre, on la perd auſſi facilement qu'on la croit recouvrer après l'avoir perduë, & on s'attire l'abandonnement de Dieu. L'épouſe eſt donc réſoluë d'être plus vigilante que jamais, afin de retenir ſon époux & d'empêcher qu'il ne s'en aille : *non dimittam* : [*Je ne le laiſſerai point aller.*]

Mais comment peut-on le retenir ? y a-t'il donc quelques liens qui ſoient aſſez forts pour l'arrêter ? Comme c'eſt nous qui le quittons, & qui l'obligeons enſuite de nous quitter, c'eſt nous-mêmes

que nous devons lier, afin de nous retenir nous-mêmes, *non dimittam :* [*je ne le laiſſerai point aller.*] Nous le quittons à cauſe de la révolte de la chair & de l'inſtabilité des ſens, à cauſe de l'obſcurciſſement & des ténebres de nôtre eſprit, & à cauſe du déréglement de nôtre volonté.

Arrêtons par la crainte de Dieu le mouvement de la chair & des ſens, qui nous entraîneroient dans le précipice : *Confige timore tuo carnes meas*, diſoit le prophête, *à judiciis enim tuis timui :* [*Tranſpercez ma chair par vôtre crainte, car j'ai été ſaiſi de fraieur par la crainte de vos jugemens.*] Et comme ſi on lui eut dit, comment pouvez-vous deſirer d'être tranſpercé de crainte? c'eſt une peine que vous ſirez ; il ſemble répondre à cette penſée : je ſçai bien ce que c'eſt que cette crainte, parce que je l'ai éprouvée ; je deſire de craindre, parce que j'ai craint : *A judiciis enim tuis timui :* [*Car j'ai été ſaiſi de fraieur par la crainte de vos jugemens.*] Il y a plus de joie & plus de bon-heur à craindre Dieu ſeul, qu'à être craint de tous les hommes. *Confige timore tuo carnes meas :* [*Tranſpercez ma chair par vôtre crainte* ;] voila le premier lien : Et il n'y a point de violence de la chair qui le puiſſe rompre.

Crainte, lien de la chair.

Pſ. 118. 120.

Ibid.

Vérité, lien de l'entendement.

Nôtre entendement eſt comme un fou qui eſt aveugle, on ne peut l'arrêter, & il ne ſe peut conduire : mais certainement il nous éloignera de la vérité, ſi nous ſuivons ſes penſées. Que faut-il donc faire, ſinon de le lier & de l'éclairer ? Or il y a des liens de lumiere, auſſi-bien que des armes de lumiere. La vérité eſt un lien qu'on ne peut rompre; il n'y a rien de ſi fort que la vérité, attachons-y nôtre penſée ; ſi elle y demeure liée, elle demeurera ſage, ce n'eſt que nôtre malheureuſe liberté qui nous rend fous. Ne propoſons donc à nôtre eſprit que la loi immuable de la vérité ; ne penſons qu'à Dieu, & nous ne quitterons jamais Dieu.

Le troiſieme lien eſt celui de la charité, *in vinculis charitatis* : [*par les attraits de la charité.*] Elle affranchira nôtre volonté en la captivant ſous la juſtice, elle la rendra libre en la liant; nôtre volonté ne ſe porte qu'au monde & qu'à elle même, & la vérité de la parole de Dieu s'accomplit en elle : *In circuitu impii ambulant* : [*Les impies marchent en tournant ſans ceſſe.*] Nous nous cherchons & nous nous trouvons, & à proportion que nous nous trouvons, nous nous cherchons encore davanta-

Oſe. 11. 4.

Charité, lien de la volonté.

Pſ. 11, 9.

ge. Il n'y a que la charité qui puiſſe arrêter un ſi funeſte emportement, mais indubitablement elle l'arrêtera. Nous ne pouvons aller à Dieu, & nous tenir proche de Dieu, ſi nous ne ſommes attirez par elle : mais nous y allons aſſurément ſi elle nous attire. *Tirez-moi après vous, & l'odeur de vos parfums nous fera courir.* [*Trahe me, poſt te curremus in odorem unguentorum tuorum.*] Nous ne rompons point ces liens, parce que nous les aimons, & qu'ils nous font aimer, & qu'ils nous font libres en les aimant. Si nous avons ſoin de demander à Dieu qu'il nous retienne par ces trois ſortes de chaînes, nous éprouverons ce que dit l'Ecriture : *Funiculus triplex difficile rumpitur :* [*Un triple cordon ſe rompt difficilement.* Et demeurant ainſi liez par l'humilité, qui eſt la véritable crainte de Dieu, par la vérité & par la charité, nous pourrons dire avec l'épouſe : *Non dimittam :* [*Je ne le laiſſerai point aller.*]

Cant. 1. 3.

Eccl. 4. 12.

Donec introducam illum in domum matris meæ : [*Juſqu'à ce que je le faſſe entrer dans la maiſon de ma mere.*] Nous voions que l'épouſe, avant que d'avoir trouvé l'époux, ne penſoit & ne s'arrêtoit qu'à elle-même. *J'ai cherché dans*

mon lit ; je me leverai & je ferai le tour de la ville ; je chercherai dans les ruës: [*In lectulo meo*, &c. *quæsivi*, &c. *surgam & circuibo*, *quæram*, *per vicos*, &c.] Son zele étoit tout renfermé en ſa perſonne, & ſon deſir ne ſe terminoit qu'à ſon utilité particuliere ; elle ne vouloit du repos que pour elle ; elle ne travailloit que pour elle ; elle ne cherchoit que pour elle : au lieu qu'à préſent, aprés avoir trouvé ſon époux, elle s'oublie preſque elle-même, & ſon zele regardant toute l'Egliſe, & la gloire de ſon époux, ſa penſée & ſes deſirs ne ſe portent qu'au ſalut des ames. Dans quelque repos qu'elle ſoit, elle ne peut trouver de repos quand les ames pour leſquelles JESUS-CHRIST eſt mort, ſe perdent. Et il eſt bien digne de remarque, que lors qu'elle ne cherchoit que ſon repos, elle ne le trouvoit point : mais à préſent qu'elle ne parle plus ni de ſon lit, ni d'elle-même, & qu'elle ne penſe qu'au repos des autres : ſon époux non ſeulement la met dans ce repos du ciel, mais empêche lui-même que les filles de Jeruſalem ne le troublent & ne lui ſoient importunes ; ce que nous verrons dans le verſet ſuivant. *Adjuro vos filiæ Jeruſalem, ut non*

L'accroiſſement de la charité fait qu'on s'oublie ſoi-même.

On ne trouve point ſon repos quand on ne ſonge qu'à ſoi.

ſuſcitetis, neque evigilare faciatis dilectam: [*Filles de Jéruſalem, je vous conjure de ne point réveiller la bien-aimée, & de ne la point tirer de ſon repos.*]

Cela nous apprend que tout le bien de l'épouſe, qui eſt épouſe, & mere tout enſemble, eſt renfermé dans le bien des autres; & que comme les meres, ſelon la chair, à ce que dit l'Apôtre, *ſe ſauvent en élevant leurs enfans* : [*ſalvabitur per filiorum generationem:*] à plus plus forte raiſon les meres, ſelon l'eſprit, qui ſont les paſteurs & les véritables meres, ne peuvent ſe ſauver qu'en nous ſauvant. Leur plus grande piété conſiſte à fortifier la nôtre ; ils s'avancent en nous avançant, & ils ne peuvent s'avancer qu'en nous avançant. Quelque vertu qu'ils aïent d'ailleurs, elle leur eſt inutile, ſi elle ne nous ſert, & ils perdent tout leur travail, s'ils ne travaillent pour nous. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'épouſe a trouvé tout en ne cherchant plus rien pour elle, & en ne penſant qu'à prier ſon époux de faire part de ſes graces aux autres. *Introducam in cubiculum genitricis meæ:* [*Je le ferai entrer dans la chambre de celle qui m'a donné la vie.*] C'eſt ce que dit l'Ecriture, que le vrai moïen

2. Tim. 2. 15.

Les paſteurs ſe ſauvent en ſauvant les autres.

Le vrai moïen d'être enivré de la grace, eſt de la procurer aux autres.

de s'enivrer de ce vin nouveau, qui
Zachar. 9. 17. eſt ſi *fécond en vierges*, [*vinum germinans virgines*,] eſt de procurer que les autres
Prov. 11. 25. s'en enivrent. *Qui inebriat, ipſe quoque inebriabitur*: [*Celui qui enivre, ſera lui-même enivré à ſon tour.*] L'épouſe n'a point reçû de ce vin lors qu'elle l'a demandé le plus inſtamment, & elle en a été divinement remplie, lorſqu'elle ne l'a demandé que pour nous : *Introducam in domum matris meæ, & in cubiculum genitricis meæ*: [*Je le ferai entrer dans la maiſon de ma mere, & dans la chambre de celle qui m'a donné la vie.*] Si on veut parcourir le Cantique, on trouvera que ce n'eſt pas ſeulement en ce lieu, qu'en ne s'appliquant qu'à elle, elle a été refuſée ; & qu'en s'appliquant aux autres, elle a été exaucée : ce qui pourroit être le ſujet d'un grand diſcours.

Tous les fideles doivent prier les uns pour les autres.

L'Egliſe & la charité de JESUS-CHRIST qui eſt répanduë dans tous ſes membres, doit être le premier objet de nos ſoins & de nos penſées. Il faut être paſteur pour prêcher, mais il ne faut être que membre de JESUS-CHRIST pour le prier, & pour le prier pour tous ſes membres. Toutes les parties du corps s'intereſſent pour le corps,

comme remarque l'Apôtre ; & les moindres, auſſi-bien que les plus grandes, ne ſont point privées de ce ſentiment de la nature. N'y aura-t'il donc que le corps de JESUS-CHRIST qui eſt le plus parfait de tous, & dont les autres ne ſont que la figure, où il n'y aura point d'union, & où chaque partie n'aura de l'application que pour elle ? N'y aura-t'il que le corps animé par l'eſprit de la charité qui ſe trouvera ſans charité ? Si on dit que la nature ne ment point, la grace ment encore moins. Aſſurément on n'eſt point membre de JESUS-CHRIST, ſi on n'aime point le corps de JESUS-CHRIST. L'eſprit de JESUS-CHRIST, qui eſt un eſprit d'amour & de priere, eſt répandu dans tout ſon corps, & anime tous ſes membres : ſi on y a quelque part, on aime ſes freres & on prie pour eux. L'oraiſon dominicale eſt bien conſolante. Nous y diſons *nôtre Pere*, *nôtre pain* ; nous y diſons, *da nobis*, *dimitte nobis*, *libera nos* : [*Donnez-nous*, *pardonnez-nous*, *délivrez-nous*,] & les plus foibles le diſent comme les plus forts, parce que ceux qui ſont foibles, & ceux qui ſont forts, ſous tous membres de ce même corps. J. C. n'a point

Même les plus foibles.

fait une priere particuliere pour les foibles, où ils ne priaſſent que pour eux : au contraire, ils ſont foibles quand ils ne prient que pour eux, & qu'ils ſont peu touchez de l'intereſt commun de leurs freres. Quand nous prions pour les membres de J.C. nous prions pour nous, parce que nous ſommes de ſes membres; & nous ſommes exaucez, parce que J.C. qui prie en nous, eſt toûjours exaucé.

Prier pour les autres en un haut degré, don particulier des ames parfaites.

Il eſt vrai que cette priere pour les autres, qui doit être commune à tous les chrétiens, en quelque degré qu'ils ſoient, eſt un don tres rare & tres particulier de Dieu dans un degré éminent, tel que celui où l'ont les épouſes; & c'eſt pourquoi S. Chryſoſtome dit, que cette application particuliere à prier pour l'Egliſe, & pour le ſalut de ſes freres, eſt un don du Saint Eſprit, comme celui de faire des miracles, ou de parler les langues; & une ame ſainte étoit extraordinairement touchée de la penſée de ce pere. Elle l'admiroit, parce qu'elle l'éprouvoit en elle-même; & on peut dire qu'elle l'avoit appriſe du S. Eſprit, avant que de l'avoir appriſe des hommes. Car enfin il ne ſe peut pas faire que les épouſes qui aiment l'époux incomparablement plus

que nous, ne ſoient pas touchées fortement de l'interêt de ſes membres, & ne deſirent pas de tout leur cœur de les faire entrer plus avant, non ſeulement *dans la maiſon*, mais auſſi *dans la chambre de leur mere* : [*Donec introducam in domum matris meæ & in cubiculum genitricis meæ.*]

Introducam : [*Je le ferai entrer.*] L'épouſe a grande raiſon de nous vouloir faire entrer dans la maiſon, parce que nous nous tenons toûjours dehors, ne nous arrêtant qu'à la ſurface & à l'écorce des ſacremens & des myſteres, ſans pénétrer juſqu'au fond & juſqu'à la moüelle où eſt la vie. Nous ſommes dans l'Egliſe ſans connoître l'eſprit de l'Egliſe, & on nous pourroit dire, auſſi-bien qu'aux Apôtres, devant qu'ils euſſent été remplis du Saint Eſprit : *Neſcitis cujus ſpiritus eſtis* : [*Vous ne ſçavez de quel eſprit vous êtes.*] C'eſt pourquoi elle veut nous faire entrer. Elle ne veut pas ſeulement que nous liſions l'Ecriture : mais elle deſire que nous y goûtions JESUS-CHRIST & que nous fouiſſions juſqu'à la pierre qui eſt ſon époux. Elle ne veut pas ſeulement que nous mangions le pain des enfans, qui eſt le ſacré corps de

Luc 9. 55.

On doit deſirer pour les autres qu'ils deviennent ſpirituels.

ſon époux : mais elle deſire que nous le *mangions au dedans*, [*manduca intus.*] Elle ne veut pas ſeulement que nous prions de la bouche & des lévres, comme faiſoient les Juifs, ce qui eſt demeurer dehors : mais elle deſire que nous priïons par le gemiſſement de la colombe, ce qui eſt entrer au dedans. En un mot, elle ne veut pas ſeulement que nous entrions dans les temples qui ſont bâtis de pierre, mais elle deſire que nous entrions dans nôtre cœur où eſt le temple du Dieu vivant. *Donec introducam :* [*Juſqu'à ce que je le faſſe entrer.*] Que ſi on objecte que c'eſt JESUS-CHRIST qu'elle veut faire entrer dans la maiſon de ſa mere : *Donec introducam illum in domum matris meæ :* [*Juſqu'à ce que je le faſſe entrer dans la maiſon de ma mere :*] Il eſt aiſé de répondre que l'épouſe ne ſépare point la perſonne de JESUS-CHRIST de la perſonne de ſes membres ; & cette expreſſion montre la grandeur de ſa foi qui ne regarde que JESUS-CHRIST dans tous ceux qui croient en lui, & qui eſtime faire pour lui ce qu'elle fait pour eux. Car comme c'eſt JESUS-CHRIST qui reçoit l'aumône qu'on donne aux pauvres : c'eſt auſſi JESUS-

CHRIST

CHRIST qu'on inſtruit, quand on inſtruit le moindre de ſes fideles ; c'eſt JESUS-CHRIST qu'on édifie, quand on édifie un de ſes membres ; c'eſt JESUS-CHRIST qu'on fait naître, quand on donne la naiſſance à ſes enfans. C'eſt pourquoi il dit lui-même dans l'evangile : *Que celui qui fait ſa volonté, eſt ſon frere, ſa ſœur, & ſa mere :* [*Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, ipſe meus frater, & ſoror, & mater eſt.*] Car s'il fait ſa volonté plus parfaitement, il eſt ſon frere ; s'il la fait imparfaitement, & qu'il y ait encore de la foibleſſe, il eſt ſa ſœur ; que s'il ne l'accomplit pas ſeulement lui-même avec perfection, mais qu'il la faſſe accomplir aux autres, il eſt ſa mere. Il eſt mere de JESUS-CHRIST en formant JESUS-CHRIST dans les ames : *Mes petits enfans*, dit ſaint Paul, *pour leſquels je reſſens encore les douleurs de l'enfantement, juſqu'à ce que* JESUS-CHRIST *ſoit formé en vous :* [*Quos iterum parturio, donec formetur in vobis Chriſtus.*]

Chaque fidele eſt frere, ſœur, mere des autres ſelon les divers degrez de ſa grace.

Mat. 12. 50.

Gal. 4. 19.

In domum matris meæ : [*Dans la maiſon de ma mere.*] C'eſt donc JESUS-CHRIST effectivement que l'épouſe fait entrer dans la maiſon de ſa mere,

quand elle nous y fait entrer. Mais quelle eſt la maiſon de ſa mere? Quoique l'Egliſe, qui eſt la mere de l'épouſe, ne demeure pas dans le ciel, combattant encore ſur la terre, elle ne laiſſe pas néanmoins d'y avoir ſa maiſon, comme l'enſeigne l'Apôtre en termes formels : *Domum habemus non manufactam in cœlis :* [*Nous avons une maiſon dans le ciel, qui n'eſt pas faite de la main des hommes :*] car il ne dit pas que nous aurons une maiſon dans le ciel, mais que *nous l'y avons déja*, [*habemus* ;] ſuppoſant que nous n'en devons point avoir d'autre que celle-là, ſelon qu'il l'enſeigne ailleurs : *Non habemus hic manentem civitatem :* [*Nous n'avons point ici bas de demeure permanente.*] L'Egliſe a ſa maiſon où elle demeure en eſprit, & où elle a déja la plus grande partie de ſon propre corps : *Qui conſedere nos fecit in cœleſtibus :* [*Qui nous a fait aſſeoir dans le ciel.*] L'Egliſe a ſa maiſon où elle a ſa converſation. *Noſtra converſatio in cœlis eſt :* [*Nous vivons déja dans le ciel.*] L'Egliſe a ſa maiſon où elle a ſon tréſor, & où elle a ſon cœur par conſéquent. C'eſt là où elle trouve ſa défenſe, & où elle prend tout ſon ſecours, ſelon que le dit le Prophete :

Le ciel eſt la maiſon de l'Egliſe.

2. Cor. 5. 1.

Hebr. 13. 14.

Eph. 2. 6.

Phil. 3. v. 20

Levavi oculos meos ad montes, unde veniet auxilium mihi : [*J'ai levé mes yeux aux montagnes d'où me viendra mon ſecours.*] C'eſt là où ſont les anges qui ſont *les témoins de la vérité* qu'elle annonce, [*teſtes veritatis.*] C'eſt là où ſont les paſteurs de ſes paſteurs. Voila la maiſon de l'Egliſe, qui n'en a point ſur la terre ; voila la maiſon dans laquelle l'épouſe deſire de nous faire entrer, ſouhaittant que nous entrions dans l'eſprit de l'Egliſe, que nous aions nôtre converſation avec elle, & que nous ne prenions nôtre repos qu'avec elle, dans l'eſpérance des biens éternels, & non pas dans la joüiſſance des biens temporels. Pſ. 120.

Vérité, maiſon de l'Egliſe ſur la terre.

Que s'il faut ici trouver une maiſon à l'Egliſe, on peut dire que la vérité eſt ſa maiſon : car c'eſt où elle eſt à couvert, tandis que les hérétiques qui la combattent, demeurent dehors. La vérité eſt la maiſon de l'Egliſe, parce qu'elle eſt fondée ſur la pierre angulaire, qui eſt le Verbe fait chair & la vérité increée. La vérité eſt là maiſon de l'Egliſe & le bien de l'Egliſe : mais c'eſt auſſi ſa vigne qui lui fournit ce vin délicieux ; qui eſt le propre aliment des vierges, & *qui les rend vierges,*] *vinum germinans virgines :*] Cette vigne eſt Zach. 9. 17.

ſon héritage qu'elle a reçû de ſes peres par une tradition continuelle, & qui eſt inaliénable auſſi-bien que la vigne de Naboth, qui aima mieux mourir que de la vendre. L'Egliſe cultive ſans ceſſe cette vigne ſpirituelle, quand elle éclaircit la vérité, & qu'elle arrache les épines que les hérétiques plantent proche d'elle. L'Egliſe ne nourrit ſes enfans que du fruit de cette vigne : Et l'épouſe qui ſouhaitte que nous entrions dans l'eſprit de la vérité, & que nous la connoiſſions de plus en plus, nous exhorte à entrer dans cette vigne, qui eſt *la maiſon de ſa mere*, [*in domum matris meæ.*]

Chambre de l'épouſe, c'eſt le cœur uni à Dieu.

Et in cubiculum genitricis meæ : [*Et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie.* L'épouſe ne ſe contente pas de la maiſon ; mais comme elle deſire que nous allions de vertu en vertu, elle veut nous faire entrer juſques dans la chambre de l'époux & de l'épouſe, afin que nous y ſoions auſſi épouſes, deſirant, avec ſaint Paul, que nous lui reſſemblions. Elle a tant de charité, qu'elle voudroit que tous ſes avantages fuſſent communs avec nous. Elle a tant d'humilité, qu'elle appelle la chambre de ſa mere, celle qui eſt auſſi

Roiaume de Jeſus-Chriſt en ce monde, mé-

la ſienne. Car c'eſt la chambre des épouſes, c'eſt la chambre des reines, & qui fait les reines : car quand on y eſt entré, on n'a plus que du mépris pour toutes les grandeurs du monde ; & c'eſt en quoi conſiſte en ce monde la roïauté de JESUS-CHRIST. C'eſt la chambre où les plus ſaints des membres de l'Egliſe ſont élevez juſqu'à la contemplation de l'époux. C'eſt la chambre où les paſteurs, qui ſont les véritables amis de l'époux, & qui brûlent de zele pour ſa gloire, & pour le ſalut des hommes, commencent d'être récompenſez en entendant la voix de l'époux, d'une maniere particuliere & plus careſſante : *Gaudio gaudent propter vocem ſponſi:* [*Ils ſont comblez de joïe, à cauſe de la voix de l'époux.*] Je crois qu'on entre dans cette chambre, quand on paſſe de la foi à l'intelligence. Quand on ne vit que de la foi, on eſt récompenſé de quelque choſe de plus que la foi. Je crois qu'on entre dans cette chambre, quand le cœur étant arrivé à une grande pureté, par la mortification entiere des paſſions & des ſens, & n'aiant plus d'autres penſées & d'autres deſirs que de Dieu, il eſt tout brûlant de ce feu que JESUS-CHRIST eſt venu appor-

pris des grandeurs humaines.

Joh. 3. 29.

ter ſur la terre, qui l'unit à Dieu d'une maniere que Dieu ſçait que les ſaints éprouvent, & que les pécheurs ne peuvent comprendre. Car *l'homme animal ne conçoit point les choſes de Dieu :* [*Animalis enim homo non percipit ea quæ ſunt Dei.*] *Joh. 2. 14.*

Je crois néanmoins, ſelon la connoiſſance qu'on en peut avoir par l'écriture, que cette chambre eſt le cœur de l'épouſe, lorſque la charité l'a tellement agrandi & orné de toutes ſortes de vertus, que l'époux peut y être reçû avec bien-ſéance ; qu'il peut y entrer avec ſa ſuite, & qu'il y a place pour tout ce qui eſt à lui : car il ne ſeroit pas juſte qu'il y eût de ſes officiers qui demeuraſſent dehors. C'eſt de cette chambre dont il eſt peut-être dit dans l'évangile : *Intra in cubiculum tuum.* [*Entrez dans vôtre chambre.*] Quand l'époux y entre avec ſa majeſté, il la change toute ; & ce n'eſt plus tant le cœur d'un homme mortel, que le temple du Dieu vivant. C'eſt un temple, parce que l'épouſe y adore Dieu ; c'eſt une chambre nuptiale, parce que le Verbe s'y unit à elle.

Cette chambre qui eſt appellée ailleurs la chambre du roy, eſt auſſi ap-

pellée la chambre de l'épouſe, pour montrer que tout eſt commun entre l'époux & l'épouſe, & qu'il n'y a rien de ſéparé. C'eſt la chambre de l'époux, parce qu'il la donne ; c'eſt la chambre de l'épouſe, parce qu'il la lui donne. Mais il ſemble qu'on peut encore mieux l'appeller la chambre de l'épouſe que de l'époux : car quoique ces faveurs ſoient grandes, & qu'elles ſurpaſſent toute l'attente, & même la penſée de l'épouſe, elles ne ſont pas encore dignes de la grandeur de l'époux. Ce n'eſt qu'un demi repos que celui-là, comme l'appelle l'écriture en parlant d'un grand homme de l'ancien teſtament, *qui voioit la moitié des repos*, [*qui videbat dimidium requietionum.*] 1. Paralip. 2. 12. Cette chambre donc qui n'eſt pas encore proportionnée à la majeſté de l'époux, ſe nomme la chambre de l'épouſe : ce qui eſt digne de lui ne ſera que pour le ciel. L'épouſe l'appelle la chambre de ſa mere, non ſeulement par un ſentiment d'humilité, mais de gratitude. Comme elle ne voit rien en elle qui ait pû mériter une ſi grande faveur, elle l'attribuë à la miſéricorde de ſon époux, à la vertu de ſes paſteurs, comme nous avons vû, & à

la charité que l'Egliſe a pour ſes enfans. Ce ſont des faveurs qui ne ſe reçoivent que dans l'Egliſe, & que l'épouſe appelle auſſi pour ce ſujet les faveurs & les graces de l'Egliſe, dont il plaît à l'époux de la combler durant ſon éxil, rempliſſant quelques-uns de ſes membres d'un feu ſi ardent de ſon amour, qu'il puiſſe échauffer le reſte du corps, de peur que l'abondance de l'iniquité ne vienne à éteindre la charité.

On peut encore dire que cette chambre eſt appellée *la chambre de la mere*, [*cubiculum matris*,] afin de nous apprendre que pour avoir droit à ces délices ſpirituelles, il faut être mere. L'épouſe qui n'eſt qu'épouſe, & qui n'eſt point féconde en enfans, n'étant pas appellée au gouvernement des ames, y a d'ordinaire moins de part, ſi elle ne contribuë autant à leur ſalut par ſes prieres, que les paſteurs mêmes par leur miniſtere. L'épouſe donc qui eſt mere & épouſe, & qui engendre des enfans à ſon époux, eſt ſans doute à préférer à celle qui n'eſt qu'épouſe. Elle peut avoir moins de régularité, étant obligée de converſer avec le monde : mais il ſuffit pour avoir plus

de perfection, qu'elle ait plus de charité. C'eſt en ce ſens qu'il eſt écrit que *l'iniquité de l'homme eſt meilleure que la vertu de la femme*, [*melior eſt iniquitas viri, quam mulier benefaciens*] Des branches courbées parce qu'elles ſont chargées de fruit, ſont plus agréables au pere de famille, que des branches plus droites, mais qui ont moins de fruit. Nôtre fruit eſt la charité, ſelon la remarque de ſaint Auguſtin ; & le plus grand effet de la charité, après le ſacrifice qu'elle nous fait offrir en mourant pour ſa juſtice, eſt le ſalut du prochain. La béatitude des pacifiques qui eſt propre aux paſteurs, n'en a qu'une après elle. *Beati pacifici* eſt dans un rang plus relevé que *beati mundo corde*. Il faut principalement ſouhaiter la pureté de cœur, afin de pouvoir prier pour l'Egliſe. Mais ceux qui ne prient, & qui ne travaillent que pour elle, font plus ; & ce ſont ceux auſſi que l'époux récompenſe le plus. La chambre de l'époux eſt proprement à eux, & ils y entrent plus ſouvent ; c'eſt-là *la chambre de la mere*, [*cubiculum matris.*] C'eſt ce que dit Lia : *Nunc copulabitur mihi vir meus, quia peperi filios.* [*Maintenant mon mari ſera*

Eccli. 42. 14.

Matth. 5.

Gen. 23. 34.

plus uni à moi, parce que je lui ai donné des enfans.]

Mais il faut ſur tout remarquer cet ordre, qui eſt d'une grande inſtruction. L'épouſe veut d'abord nous faire entrer dans la maiſon, afin que nous devenions bons domeſtiques & fideles ſerviteurs; & enſuite nous faire entrer dans la chambre, afin que nous aïons le bonheur de voir l'époux, & de devenir épouſes. Suivons donc l'épouſe pas à pas, puiſqu'elle a tant de charité que de vouloir bien nous introduire, & n'allons point par un autre chemin. Ne prétendons point arriver à l'intelligence des commandemens qu'en les gardant, ſelon qu'il eſt écrit : *A mandatis tuis intellexi.* [*J'ai acquis l'intelligence par la pratique de vos préceptes.*] Ne prétendons point entrer dans ce ſaint repos, que par un ſaint travail. Ne prétendons point contre la coûtume de cette bien-heureuſe maiſon, obtenir Rachel devant Lia. En un mot, il faut avoir ſervi, avant que de recevoir la récompenſe; & il faut non ſeulement avoir demeuré dans cette maiſon, mais y avoir gagné l'affection du pere de famille & de ſes enfans par toutes ſortes de de-

Il n'y a que l'obſervation des commandemens qui les fait entendre.

Pſ. 118. *v.* 104.

voirs & de ſoûmiſſions, avant que de pouvoir entrer dans la chambre. *Introducam in domum matris meæ, & in cubiculum genitricis meæ.* [*Je le ferai entrer dans la maiſon de ma mere, & dans la chambre de celle qui m'a donné la vie.*]

Au reſte, ſi l'épouſe a tant de bonté pour nous, que de ſouhaiter que nous entrions dans cette chambre roiale, je ne vois pas pourquoi nous refuſerions d'y entrer ſi l'occaſion s'en préſentoit. C'eſt la moindre choſe que nous puiſſions faire que de le ſouhaiter nous-mêmes, puiſqu'elle le ſouhaite pour nous. Je ſçai qu'il y a des raviſſemens ſuſpects, & que ceux des faux contemplatifs ſont très à craindre. Mais quel péril y a-t-il dans ceux de l'épouſe, qui nous délivrent des plus grands périls, ſelon le témoignage de ſaint Bernard, qui l'avoit éprouvé? *Nous ſommes*, dit-il, *délivrez par là de tous les piéges de la vie.* [*Vitæ eripiunt laqueis.*] Les raviſſemens de ſaint Bernard n'étoient point mauvais, & ceux de l'épouſe aſſûrément ſont bons. Ne mourons pas de faim, parce qu'il y en a qui ſe ſont empoiſonnez en mangeant. Il faut ſe défendre du poiſon, mais il faut manger. Il eſt

On peut deſirer la vraïe contemplation.

Bern.

certain que ces miettes qui tombent de la table des anges ſont bien d'une autre efficace, que celles qui tombent de la table des hommes ; & qu'on ſe déſaltere bien d'une autre maniere en bûvant *à la ſource*, [*de manu ad os*,] comme parle ſaint Auguſtin, que lorſque nous recevons ſeulement quelques goutes de roſée. Ne peut-on pas bien deſirer un grand ſecours, quand on a de grands ennemis ? Ne faut-il pas quelque remede extraordinaire, quand on a vieilli dans des maux ſi extraordinaires ? Nous ne devrions pas repouſſer la main de nôtre médecin, quand il viendroit pour nous guérir avec le fer & le feu : & pourquoi la repouſſerions-nous s'il vouloit nous guérir, en nous faiſant boire du vin de ſa table ? S'il y a des raviſſemens qui peuvent nous rendre bien humbles, il me ſemble que je les ſouhaiterois de tout mon cœur. Je ſerois ravi d'être élevé à une contemplation qui me remplît de douceur, & qui me donnât des entrailles de charité & de miſéricorde. Je ne ſçai ce que c'eſt qu'on appelle goût : mais j'en voudrois bien un qui me laiſsât une grande averſion de toutes les délices de la terre, & qui me délivrât de ma ſen-

Aug.

ſualité. On auroit beau me dire que cela ſeroit périlleux, je n'en croirois rien, parce que je ne veux point d'autre goût que celui dont parle le Prophéte : *Guſtate & videte*, [*goûtez & voïez.*] Il n'y a rien à craindre dans le goût de la femme forte, de laquelle il eſt écrit, qu'*elle a goûté, & qu'elle a vû que ſon trafic eſt bon.* [*Guſtavit & vidit, quia bona eſt negotiatio ejus.*] Je veux bien d'un goût qui m'ouvre les yeux, & qui me faſſe voir ; j'en veux bien un qui m'empêche de ſuccomber dans la perſécution. Appellez cela raviſſement, extaſe, contemplation, goût, il n'importe ; le nom n'eſt point mauvais, quand l'effet eſt ſi bon. Je m'en tiens à ce que dit ſaint Paul : *Recherchez les graces qui ſont les meilleures.* [*Æmulamini meliora chariſmata.*] Tout ce que l'écriture me propoſe comme bon, m'eſt bon en effet, & je ne veux rien par la grace de Dieu de tout ce qu'elle condamne. *Introducam in cubiculum genitricis meæ.* [*Je le ferai entrer dans la chambre de celle qui m'a donné la vie.*]

Pſ. 33. 9.

Prov. 31. 18.

1. Cor. 12. 31.

Donec introducam illum in domum matris meæ, & in cubiculum genitricis meæ. [*Juſqu'à ce que je le faſſe entrer dans la maiſon de ma mere, & dans la chambre*

L'Egliſe des gentils fille de la Synagogue, fera entrer à la fin

des tems par ſes prieres l'époux dans la chambre de ſa mere, en obtenant la converſion des Juifs.

de celle qui m'a donné la vie.] Quoique le ſens allégorique ſoit le moins édifiant, il eſt ſi clair & ſi naturel dans ces paroles, que comme ce peut être le véritable ſens, il eſt néceſſaire de le rapporter. C'eſt l'Egliſe des gentils qui parle ; la Synagogue eſt ſa mere, parce qu'elle en eſt venuë : car le ſalut eſt venu des Juifs. Les Apôtres, qui ont été les enfans de la Synagogue, ont été les miniſtres de cette alliance ſainte, qui a joint l'époux avec l'Egliſe des gentils qui eſt devenuë l'épouſe. La Synagogue qui eſt répudiée, a toûjours porté envie à l'Egliſe ; & l'Egliſe a toûjours eu des ſentimens de charité & de compaſſion pour elle. C'eſt ſon avantage d'avoir toûjours aimé ſon ennemie, & d'avoir toûjours prié pour elle. Comme à la fin des tems la Synagogue doit reconnoître JESUS-CHRIST, l'Egliſe attend ce tems heureux avec joie ; & c'eſt ce qu'elle dit ici, qu'elle poſſédera toûjours ſon époux, juſqu'à ce qu'elle le rende à la Synagogue, de qui elle l'avoit reçû, & qui par conſéquent a été ſa mere. Il eſt dit qu'elle fera entrer ſon époux dans la maiſon de ſa mere, parce que ce ſera en partie l'effet de ſes prieres

& de ſes vœux, de ce que ſa marâtre deviendra l'épouſe de ſon époux. Il eſt dit qu'elle le fera entrer dans ſa chambre ; parce que non ſeulement les Juifs recevront la foi, mais que pluſieurs d'entr'eux l'embraſſeront avec tant de perfection, qu'ils deviendront les épouſes de l'époux qu'ils ont fait mourir.

VERSET V.

Adjuro vos filiæ Jeruſalem per capreas cervoſque camporum, ne ſuſcitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipſa velit.

Filles de Jéruſalem, je vous conjure par les chevreuils & par les cerfs de la campagne, de ne point réveiller celle qui eſt la bien-aimée, & de ne la point tirer de ſon repos, à moins qu'elle-même ne s'éveille.

ADjuro vos, [*je vous conjure.*] Qui croiroit que c'eſt l'époux qui

parle, & qui parle en ces termes aux filles de Jéruſalem, ſi nous ne l'entendions lui-même, & ſi ſa parole n'étoit infaillible. On n'en peut pas douter; c'eſt le Verbe égal à ſon Pere, qui s'étant infiniment abaiſſé juſqu'à prendre nôtre nature, ne trouve rien de trop bas & de trop humble pour nous ſauver. C'eſt lui qui prie les filles de Jéruſalem; c'eſt lui qui les conjure. Il pouvoit leur commander, il aime mieux les prier; il pouvoit les faire trembler, il aime mieux les conſoler.

Douceur de Jéſus-Chriſt, grand ſujet de condamnation pour ceux qui agiſſent fierement avec leurs freres.

Cette douceur ſi ſurprenante de l'époux nous eſt d'une grande inſtruction; & ſi nous n'y prenons garde, le ſujet d'une grande condamnation. Le maître prie, & les ſerviteurs commandent; le maître ſe plaît à conjurer les ſerviteurs, & les ſerviteurs ſe plaiſent à menacer le maître. Car enfin l'apôtre de l'époux ne nous avertit-il pas de *conſidérer nos freres comme nos maîtres*, [*ſuperiores invicem arbitrantes?*] Ne nous avertit-il pas de *demeurer ſoûmis les uns aux autres, dans la vûë & dans la crainte de* JESUS-CHRIST, [*ſubjecti invicem in timore Chriſti?*] Et afin qu'on ne prétende point qu'il y ait de l'exception, ſaint Pierre ne dit-il

Philipp. 2. 3.

Eph. 5. 21.

pas qu'il faut être *ſoûmis à toutes ſortes de perſonnes*, [*ſubjecti omni humanæ creaturæ.*] L'époux même ne nous avertit-il pas qu'on lui fait à lui-même, ce qu'on fait à ſes membres. C'eſt pourquoi quand nous voulons l'emporter pardeſſus nos freres, c'eſt comme ſi nous voulions commander à JESUS-CHRIST. Quand nous voulons qu'ils nous cedent, pour ſatisfaire à nôtre vanité, nôtre juge nous reprochera dans ſon grand jour, que nous avons voulu qu'il nous cédât lui-même. Le mépris donc que nous témoignons à nos freres, l'indifférence que nous avons pour eux; en un mot, les traitemens injuſtes que nous leur faiſons, retombent ſur JESUS-CHRIST; & nous ne devons pas nous étonner de l'étrange punition du *raca* de l'évangile, puiſque c'eſt contre JESUS-CHRIST que nous le diſons, quand nous le diſons contre nos freres. 1. Petr. 2. 13.

Nous apprenons donc de l'époux quand il parle aux filles de Jéruſalem, avec tant de bonté, & même avec tant de reſpect, la bonté & le reſpect que nous devons avoir pour nos freres. Nous devrions preſque trembler quand nous voions un chretien. Et ſi ſaint On doit trembler en voiant un chretien.

Chryſoſtome dit qu'on doit reſpecter le trône des rois, lors même qu'ils n'y ſont pas aſſis : que peut-on dire du reſpect que l'on doit à la perſonne du Roi des rois ? Il veut qu'on regarde ceux qui croient en lui comme ſes freres, comme ſes enfans, & comme lui-même, puiſqu'il veut qu'on les re-
Pſal. 71. 14. garde comme ſes membres : *Honorabile nomen eorum coram illo.* [*Leur nom eſt en honneur devant lui.*] Le nom de chretien eſt honorable devant Dieu même, & il ne l'eſt pas devant nous. Dieu fait état de ce pauvre que vous mépriſez ; il regarde peut-être comme un prince de ſa cour ce ſerviteur que vous offenſez ; ces perſonnes abandonnées ſont l'objet de ſes ſoins ; & vous leur inſultez. Ce que diſent dans la Sageſſe les grands du monde, qui ont mépriſé ces membres de JESUS-CHRIST dans leur vie baſſe, & qui paroiſſoit mépriſable à la chair & aux ſens, montre bien le tort qu'ils ont quand ils les mépriſent ; & le juſte étonnement où ils ſont voiant leur gloire, fait aſſez voir l'étonnement où ils devoient être voiant leur grace. Il ſuffit d'être chretien ; & c'eſt aſſez pour vous que vôtre frere ſoit membre de

JESUS-CHRIST, pour le traiter avec reſpect & vénération, autant que l'ordre de la vie civile le peut permettre.

Il eſt bien à remarquer que les filles de Jéruſalem étant encore fort imparfaites, l'époux ne laiſſe pas de les prier, & de la priere même la plus humble, *adjuro vos*, [*je vous conjure.*] Ce qui nous fournit une ſeconde inſtruction, qui ſe peut tirer de ces paroles. Car les devoirs que nous ſommes obligez de rendre à nos freres, ne dépendent pas de leurs mérites particuliers, mais des mérites de JESUS-CHRIST. Comme ce n'eſt pas à cauſe d'eux que nous les honorons, ſi l'honneur que nous leur rendons eſt chretien : ce n'eſt pas auſſi à cauſe d'eux qu'il faut ceſſer de les honorer. S'ils ſont imparfaits, JESUS-CHRIST eſt très parfait, & il peut les rendre parfaits. S'ils ont voulu nous perdre, JESUS-CHRIST nous a ſauvez. S'il nous ont ôté nôtre bien, JESUS-CHRIST nous a donné ſa vie, & un roiaume éternel. Qui ſeroit aſſez furieux pour ſe mettre en colere, & pour maltraiter un enfant d'un grand prince entre les bras mêmes de ſon pere, parce qu'il l'auroit égratigné en jouant ? Et

L'imperfection des chretiens ne doit point nous empêcher de les honorer, & de nous humilier ſous eux.

ſeroit-il excuſable après l'avoir frappé de montrer des égratignûres ? Il n'y a point d'excuſe quand on s'attaque aux rois, & on leur doit toute ſorte de reſpect, lors même qu'ils nous traitent avec toute ſorte d'injuſtice. Que ne devons-nous donc pas à JESUS-CHRIST, qui eſt le Roi des rois, qui nous a pardonné nos injuſtices, & qui nous a donné ſa propre juſtice, afin de nous faire devenir juſtes, & nous faire devenir des rois en nous donnant le roiaume même de ſon Pere ? Aurions-nous raiſon d'oppoſer à de ſi grandez bontez la mauvaiſe humeur de nôtre frere ? & une parole un peu libre qu'il nous aura dite, ſera-t-elle capable d'effacer de nôtre eſprit tout ce que nous devons à JESUS-CHRIST qui eſt ſon pere ? Si dans ſa foibleſſe il s'eſt un peu appuié ſur nous, & qu'il ait poſé ſur nôtre épaule un de ſes bras qui eſt malade pour le ſoûtenir, croions-nous avoir ſujet de le repouſſer rudement avec des paroles piquantes ?

Nous ne devons donc point nous croire diſpenſez de nous humilier devant nos freres, à cauſe de leur imperfection, après l'exemple de l'époux :

au contraire, c'eſt à cauſe qu'ils ſont encore imparfaits que nous devons davantage nous humilier devant eux, & leur porter plus de reſpect. S'ils étoient forts, ils s'en paſſeroient bien ; s'ils étoient dans une parfaite ſanté, ils auroient peine de le ſouffrir. C'eſt ainſi que le reſpect que l'on porte au ſexe le plus foible, ſelon ſaint Pierre, ne vient que de ſa propre foibleſſe. *Infirmiori muliebri vaſculo impertientes honorem :* [*Traitez vos femmes avec honneur & avec diſcretion, comme le ſexe le plus foible.*] Et ſaint Paul remarque que les parties du corps, les moins honorables, doivent être les plus honorées. *Quæ inhoneſta ſunt noſtra abundantiorem honeſtatem habent :* [*Nous couvrons avec plus de ſoin & d'honnêteté, les endroits du corps, qui ſont les moins honnêtes.*

1. Pet. 3. 7.

1. Cor. 12. 23.

Vôtre frere n'eſt foible, que parce qu'il aime encore l'honneur : rendez-lui-en dans ce que vous pouvez lui en rendre, & le prévenez en tout, ſelon le commandement de l'apôtre : *Honore invicem prævenientes :* [*Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur & de déference.* L'honneur que vous lui rendez n'eſt rien ; je dis plus, cet honneur même lui eſt un mal, puiſ-

Rom. 12. 10.

Faire de l'honneur à ceux qui l'aiment, afin de les diſpoſer à ne l'aimer pas.

qu'il le deſire : néanmoins comme vous lui témoignez de la déference, il ne
1. *Cor.* 12. 20. s'éloigne point de vous ; ne s'en éloignant point, il demeure dans le corps de la charité de JESUS-CHRIST ; y demeurant, il y croît & s'y fortifie ; ſe fortifiant, il ſe guérit de cette foibleſſe, il ne veut plus qu'on lui rende d'honneur, & il veut bien en rendre aux autres. Vous l'avez porté, & il en porte d'autres ; au lieu de l'irriter en diſputant contre lui, vous l'avez appaiſé en lui cédant ; en abandonnant vôtre droit, vous avez ſauvé vôtre frere pour lequel JESUS-CHRIST eſt mort, & vous vous êtes acquis un nouveau droit dans le ciel. Voila comme on ne doit
Matt. 12. 20. point *briſer le roſeau rompu*, [*arundinem quaſſatam non confringet.*] Il ſemble qu'étant rompu, & qu'étant porté à terre, on pourroit marcher deſſus ; mais ſi on y marchoit, on le romproit encore davantage, & il n'y auroit plus de remede : il faut plûtôt le relever. Vous ne marchez point deſſus le roſeau, en n'aigriſſant point la paſſion de vôtre frere, qui l'a déja tout briſé. Si vous avez pour lui de la patience & de la douceur ; ſi vous ne conſidérez pas ſon injuſtice, mais ſon péril, & que vous

accordiez à ce pauvre enfant, un joüet d'enfant qu'il demande en pleurant & en ſe tourmentant, vous le relevez ; étant relevé, il ſe guérit peu à peu du mal qu'il s'eſt fait en tombant, qui l'eût mis dans le dernier péril, ſi vous ne lui aviez témoigné beaucoup d'humilité & de douceur.

Mais ce n'eſt pas ſeulement à l'égard des chretiens & des membres de l'époux, qu'il faut imiter la douceur & l'humilité de l'époux : l'Apôtre ne veut pas que nous renfermions cette vertu dans des bornes ſi étroites. Il nous enſeigne que c'eſt aſſez d'avoir à faire à un homme, pour être obligé de lui faire paroître de la patience & de la douceur. *Patientes ad omnes*, [*Soiez patiens envers tout le monde.*] Et ailleurs: *Témoignez toute la douceur poſſible à l'égard de tous les hommes.* [*Omnem oſtendentes manſuetudinem ad omnes homines.*] On ne doit pas prendre confiance en toutes ſortes de perſonnes : mais on doit avoir de la patience pour toutes ſortes de perſonnes. On ne doit pas dire toutes ſortes de véritez à toutes ſortes de perſonnes. Les véritez trop fortes ſont comme des viandes ſolides à des perſonnes qui ont encore beſoin de lait. Nous ne devons pas donner indiffé-

1. *Theſſ.* 5. 14.

Tit. 3. 2.

remment tout ce qu'on nous demande : mais nous devons toûjours être disposez, & envers toutes sortes de personnes, à la patience & à la douceur. Les autres vertus sont plus resserrées, mais la patience & la douceur s'étendent aussi loin que la charité qui s'étend par tout. Il n'y a personne que nous ne devions aimer, puisque nous devons aimer nos ennemis ; il n'y a donc personne pour qui nous ne devions avoir de la douceur. Nous souffrons de ceux que nous aimons, & la douceur est la marque aussi-bien que l'effet de la charité ; c'est pourquoi la charité est fausse, quand elle est sans cette onction, & qu'elle n'a point ce signe, qui est comme le sceau & le caractere de sa nature. En un mot, où il y a de la haine, il y a du mépris, de l'impatience, de l'aigreur, & du ressentiment des moindres injures. Il n'y a point de charité où l'on ne voit que cela ; & si on agit de cette maniere avec un Turc, on est coupable. On offense un homme, quand on offense un Turc; & on offense Dieu, quand on offense un homme, qui est l'image de Dieu, qui peut devenir fils de Dieu & héritier de son roiaume.

Patience & douceur sont dûës à tous.

Douceur, sceau de la charité.

Comme

Comme nous voions donc qu'on porte honneur aux princes du ſang, quoiqu'ils ſoient pauvres, & qu'ils ne ſoient pas même dans les bonnes graces du roi, parce qu'on ne conſidere pas ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils peuvent être : il faut de même conſidérer dans les hommes, quels qu'ils ſoient, le rang qu'ils tiennent parmi les ouvrages de Dieu, ce qu'ils ſont par leur nature, & ce qu'ils peuvent devenir par la grace, ſans nous arrêter à d'autres circonſtances particulieres qui nous trompent, & à l'état préſent où ils peuvent être. Honorons dans les hommes la puiſſance qui eſt dans les hommes de devenir enfans de Dieu ; ils le deviendront enfin quand ils le voudront, & ils le voudront aſſurément quand Dieu le voudra, dans quelques diſpoſitions contraires où ils puiſſent être à préſent. Honorons dans ces cœurs de pierre, la miſéricorde de JESUS-CHRIST, & la grandeur de ſa grace, qui peut en faire des cœurs de chair, & des enfans d'Abraham. Quand nous les aimons de la ſorte, c'eſt un amour pur, & où les ſens n'ont point de part; c'eſt un amour de foi, puiſque nous ne les aimons, que par ce que nous croions.

Honorer dans les hommes ce qu'ils peuvent être.

Nous n'aimons en eux que JESUS-CHRIST, & nous l'y aimons par avance, puiſqu'il n'y eſt pas encore. Nous imitons en quelque maniere, la grandeur de l'amour par lequel il nous a aimez, comme parle l'Apôtre, *lorſque nous étions encore pécheurs :* [*Cùm adhuc peccatores eſſemus ſecundùm tempus*;] & cet amour que nous leur portons, accompagné de la reconnoiſſance du pouvoir de la grace, & de l'attente de cette grace en eux, peut l'attirer ſur eux ; & s'il ne l'attire ſur eux, il l'attire ſur nous. Il n'eſt jamais inutile de reconnoître la puiſſance de la grace, & de l'attendre, & de l'eſpérer pour les plus grands pécheurs ; on ne l'eſpere jamais en vain, quoique ceux pour qui on l'eſpere, ne la reçoivent pas toûjours.

Rom. 5. 8.

Douceur particulierement néceſſaire aux paſteurs.

Adjuro vos, [*je vous conjure.*] Quoique cette douceur de l'époux ſoit propoſée en général à tous ſes membres pour être imitée, comme il le dit lui-même : *Venite ad me omnes* &c. *& diſcite à me quia mitis ſum :* [*Venez tous à moi, & apprenez que je ſuis doux :* il faut avoüer néanmoins que les paſteurs de ſon Egliſe, ſont particulierement obligez de l'imiter. *Adjuro vos*, [*je vous conjure.*] Voila leur modele ; ils prient pour

Matt. 11. 28.

leurs peuples, & ils prient leurs peuples. *Obſecro vos ego vinctus in Domino:* [*Je vous conjure, moi qui ſuis dans les liens pour le Seigneur.*] Soit qu'ils s'adreſſent à Dieu, ſoit qu'ils s'adreſſent aux hommes, ils n'ont que des prieres dans la bouche; & lors qu'ils ſont obligez de faire paroître de la rigueur, ils conſervent toûjours de la douceur & de la bonté dans le cœur. Il ne faut pas s'en étonner, c'eſt la douceur qui gagne les cœurs. La loi de leur maître, qui eſt une loi d'amour, ne doit être annoncée que par les miniſtres de ſon amour. La grace eſt *une joie victorieuſe*, [*delectatio victrix.*] C'eſt pourquoi les miniſtres de cette grace, ſont des miniſtres de joïe, comme les définit l'Apôtre : *Adjutores gaudii veſtri :* [*Ils tâchent de contribuer à vôtre joie*]. La rigueur & la ſéverité étoient pour l'ancienne loi, & pour les paſteurs de la Synagogue; & encore leur faloit-il de la douceur : car c'eſt dans la loi que je lis ce reproche : *Cum auſteritate imperabatis illis :* [*Vous leur commandiez avec dureté.*] Mais pour la loi nouvelle, c'eſt un évangile de grace, qui doit s'écrire dans le cœur, & non ſur des pierres; & par conſéquent comme il faloit du fer pour graver la premiere loi ſur la pierre, il

Epheſ. 4. 1.

2. *Cor.* 5. 20.

Caractere de la loi nouvelle, qui la diſtingue de l'ancienne.

2. *Cor.* 1. 24.

Ezech. 34. 4.

ne faut que de l'amour pour graver la ſeconde dans les cœurs.

Quand les apôtres de la loi nouvelle ont voulu imiter les prophetes qui étoient, comme dit Tertulien, les apôtres de la loi ancienne, & faire deſcendre le feu du ciel, on leur a dit cette terrible parole : *Neſcitis cujus ſpiritûs eſtis :* [*Vous ne ſçavez pas à quel eſprit vous êtes appellez,*] qui eſt la condamnation de tous les paſteurs, qui aiment mieux l'autorité que la vérité, & qui ont plus de ſoin de leur honneur, que du ſalut des peuples. Si JESUS-CHRIST defend donc aux paſteurs d'imiter la ſéverité des prophêtes, leur permettroit-il d'imiter la cruauté des tirans ? La crainte étoit l'eſprit de la vieille loi : la charité eſt l'eſprit de la nouvelle. On ne pouvoit regarder le viſage de Moïſe : & on entroit juſques dans le cœur de ſaint Paul. *O Corinthiens,* dit-il, *ma bouche eſt ouverte & mon cœur s'étend par l'affection que j'ai pour vous :* [*Os noſtrum patet ad vos, ô Corinthii, cor noſtrum dilatatum eſt.*

Luc 9. 55.

2. Cor. 6. 11.

Il ſeroit inſupportable de voir l'époux qui prie, & les amis de l'époux qui commandent. Il ſeroit encore plus inſupportable de voir l'époux qui conjure

les filles de l'épouſe, & de voir les amis de l'époux qui menacent l'épouſe. Mais ce ſeroit le dernier excés & le dernier emportement, de voir l'époux qui ne veut pas condamner une adultere, & de voir les amis de l'époux qui condamneroient ſes épouſes ; de voir l'époux qui ouvre la porte aux femmes perduës, afin qu'elles faſſent pénitence, & de voir les amis de l'époux qui la fermeroient aux épouſes, & qui les empêcheroient de faire pénitence pour l'Egliſe; de voir l'époux qui délivre une femme coupable d'entre les mains de ſes juges, & de voir les amis de l'époux qui abandonneroient les épouſes innocentes à la violence & à l'injuſtice de leurs ennemis. L'époux qui prie & qui parle avec tant d'humilité & de charité, étoit bien éloigné de dire des injures. On a dit des injures à l'époux, mais il n'en a pas dit ; on l'a appellé ſéducteur, yvrogne, ſamaritain, & poſſedé du démon : mais il n'a rien répondu, ou il n'a répondu à la fauſſeté que par la vérité : *Ego demonium non habeo :* [*Je ne ſuis point poſſedé du démon.*] Les amis de l'époux imitent l'époux ; & tant s'en faut qu'ils diſent des injures, qu'ils ne répondent pas même à celles qu'on leur dit. *Joh.* 8. 49.

La bouche des paſteurs ne doit s'ouvrir que pour nous délivrer de la malédiction d'Adam, & nous remplir de la bénédiction de JESUS-CHRIST. S'ils craignent avec l'épouſe de ſalir leurs pieds, ils craignent bien davantage de ſalir leurs bouches, & de les profaner par des paroles indignes, & par des injures que les honnêtes gens même du monde ont en averſion. Il y a de certaines manieres de ſatisfaire ſa paſſion qui ſont ſi baſſes, qu'elles ſont condamnées par les loix du monde, auſſi-bien que par celles de l'evangile. Il n'y a que la colere qui faſſe dire des injures: les paſteurs ne ſont point coleres. Il n'y a que le grand mépris qu'on a de quelqu'un, qui faſſe dire des injures: les paſteurs ne mépriſent perſonne. Il n'y a que l'ardeur qu'on a de ſe vanger, qui faſſe dire des injures: les paſteurs ne ſe vangent point. Les injures ne s'accordent pas bien avec la pudeur, dont les paſteurs doivent être remplis, ſelon ſaint Paul; elles ne s'accordent pas avec la piété, qui doit faire tout le diſcours d'un paſteur, ſelon ſaint Chryſoſtome. Enfin, les paſteurs doivent conſerver leur autorité: & il n'y a rien qui expoſe tant au mépris,

que de dire des injures, comme remarque ce même pere.

Adjuro vos, filiæ Jeruſalem: [*Je vous conjure, filles de Jeruſalem.*] L'époux qui eſt la vie de nos ames, ne peut dire que des paroles de vie. Si nous aimons la vie, tout ce qu'il dit eſt capable de nous faire vivre, & de nous conduire à la vie éternelle. En les nommant, il les inſtruit ; & cette ſeule parole, ſi elles ont des oreilles, les peut toucher, & leur donner des ſentimens de piété toute leur vie. Filles de Jéruſalem, écoutez vôtre nom, & écoutez qui vous le donne. L'époux qui vous appelle filles de Jéruſalem, eſt le même qui vous a faites filles de Jéruſalem. Sa parole eſt toute puiſſante ; il fait ce qu'il dit, & il le fait en le diſant : *dixit & facta ſunt* : [*Il a parlé, & toutes choſes ont été faites.*] Conſidérez ce que vous êtes, & conſidérez qui vous a fait être ce que vous êtes. O filles de Jéruſalem, d'où vient que vous n'êtes pas filles de Babilone ? Jéruſalem eſt à preſent bien reſſerrée ; ce n'eſt plus cette grande ville, qui occupoit toute la terre ; ce n'eſt plus qu'un petit coin de terre. Babilone occupe tout. L'Aſie, l'Afrique, & une bonne partie de

Reconnoiſſance que nous devons à Dieu pour nous avoir faits enfans de l'Egliſe.

Pſ. 148 4.

l'Amerique, ne ſont qu'une Babilone; ſes fauxbourgs s'étendent juſqu'aux portes de Jéruſalem, & nous ſerions heureux, s'ils n'en occupoient pas une partie, & que toute Jéruſalem fut à elle-même. Vous ne laiſſez pas néanmoins d'être filles de Jéruſalem; vous êtes nées dans un ſiecle de chrétiens; vous êtes nées de parens chrétiens; vous avez été élevées au milieu de l'Egliſe; vous avez été nourries & fortifiées des ſacremens de l'Egliſe. Vous êtes filles de Jéruſalem.

O mon ame, tu es ingrate, ſi tu ne t'écrie dans le treſſaillement de ton cœur, & le tranſport de ta joie : *O*
Pſ. 115. 6. *Domine quia ego ſervus tuus ; ego ſervus tuus, & filius ancillæ tuæ :* [*Seigneur, je ſuis vôtre ſerviteur ; je ſuis vôtre ſerviteur, & le fils de vôtre ſervante.*] Je ne ſerois pas ſerviteur d'un ſi grand maître, ou je ſerois un mauvais ſerviteur, ſi je n'étois fils de ſa ſervante. C'eſt pourquoi le prophete s'étant glorifié d'être *ſon ſerviteur*, [*ego ſervus tuus* ;] conſidérant qu'il n'en avoit pas aſſez dit, & qu'il ne ſuffit pas de le ſervir, ſi on ne le ſert dans ſon Egliſe, ſe reprend tout d'un coup ; & comme ſi par ſurpriſe il fut demeuré hors de

l'Egliſe, il ſemble qu'il ſe jette entre ſes bras, par un mouvement ſoudain du Saint Eſprit : *ego ſervus tuus & filius ancillæ tuæ :* [*Je ſuis vôtre ſerviteur, & le fils de vôtre ſervante.*] Cette repriſe eſt un élancement de ſon cœur, & une ſainte joïe dont il ſe ſent ſaiſi, de ſe voir enfant de l'Egliſe, lors qu'il en voit tant d'autres qui ne le ſont pas. C'eſt ainſi donc qu'il ſe repoſe dans ſon ſein, & ne deſire rien davantage : car on eſt ingrat quand on deſire quelque choſe de plus, & on ne ſçait même ce qu'on deſire. Quand on eſt devenu fils & héritier d'un grand roi, que peut-on deſirer de plus ? Les enfans de Jéruſalem ſont tous des rois. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que l'époux les appelle filles de Jéruſalem, afin qu'elles n'oublient jamais cette grande grace qu'elles ont reçûës. Il renouvelle cette grace dans leur cœur, par le ſouvenir qu'il leur en donne. Il les diſpoſe & les prépare à recevoir de nouvelles graces, par l'humble reconnoiſſance où elles ſont de cette grace : car il n'y a point un meilleur moien d'obtenir de l'époux qu'il nous faſſe de nouvelles graces, que de le remercier de celles qu'il nous a faites.

Mais remarquez qu'il ne leur dit point qu'il eſt leur pere, & qu'il les fait ſeulement reſſouvenir que l'Egliſe eſt leur mere : Et cela nous apprend que ſi ſes interêts pouvoient être diviſez de ceux de ſon Egliſe, ce qu'on fait pour elle le touche plus, que ce qu'on fait pour lui ; & ce que l'on fait contre elle, l'offenſe plus en quelque maniere, que ce que l'on fait contre lui-même. Dieu pardonne plus aiſément les adulteres, & les homicides, qui ſont les plus grands crimes, que ceux qui attaquent l'Egliſe ; & JESUS-CHRIST dit aux Phariſiens, qui s'oppoſent à ſon évangile & à la vérité, qui eſt le fondement de ſon Egliſe, que *les femmes perduës les précéderoient dans le roiaume du ciel*, parce qu'elles y entreroient en faiſant pénitence, & qu'ils n'y entreroient pas en tombant dans l'impénitence. C'eſt aſſez pour ne pas entrer dans ce roiaume, que de ne ſe pas hâter aſſez pour y entrer : car les derniers ſont toûjours pris par l'ennemi, ſelon qu'il eſt dit d'Amalec : *Extremos quoſque agminis demetebat* : [*Qu'il tuoit tous ceux qui étoient les derniers entre les troupes.*] C'eſt donc l'attaquer à la prunelle de l'œil, comme parle l'écriture, que

Matt. 21. 31.

Deuter. 25. 18

d'attaquer ſon épouſe. Il dit dans le prophete qu'il changera l'arrêt qu'il aura prononcé contre ceux qui l'offenſent, quand ils ne l'offenſeront plus : mais il eſt écrit que la *malédiction de la mere déracine les fondemens*, pour nous faire voir le peu d'eſpérance qui reſte à ceux qui combattent l'Egliſe. Quand on ôte juſqu'aux fondemens, & qu'on ne veut pas même qu'il reſte aucune marque qu'il y ait eu une maiſon, c'eſt un ſigne aſſûré qu'on ne penſe point à y rebâtir. Et de fait, on ſçait aſſez par expérience, que ceux qui abandonnent la vérité pour un interêt & pour une paſſion, & ſe déclarent contre leur mere, ne ſe convertiſſent preſque jamais. C'eſt ordinairement un péché contre le Saint Eſprit, que de faire la guerre à ſon épouſe. Eccl. 3. 11.

Per capreas cervoſque camporum : [*Par les chevreuils & par les cerfs de la campagne.*] Saint Bernard entend par les chevres & par les cerfs, les ſaints du ciel, qui aiant quitté leurs corps, & n'étant plus arrêtez par la mortalité de cette vie, s'élevent ſans difficulté à la contemplation pure de la divinité par le mouvement de leur cœur. La chevre qui a les yeux perçans, marque leur

contemplation : l'agilité des cerfs dans la courſe, marque l'effuſion & la rapidité de leur amour. Que ſi vous croïez que des choſes ſi baſſes ne ſont pas propres pour en ſignifier de ſi grandes : il faut ſçavoir que tout ce qu'il y a dans le monde, & tout le monde entier, n'eſt que baſſeſſe, & n'eſt qu'un pur néant en comparaiſon de la grandeur de Dieu. Or dans le choix qui ſe pouvoit faire des créatures, pour nous repréſenter les délices ſacrées de l'époux & de l'épouſe, celles qui peuvent nous paroître les plus relevées & les plus nobles, participent tant à nôtre corruption, & nous les avons tellement aſſujetties à la ſervitude du péché, que le Saint Eſprit a mieux aimé ſe ſervir des plus innocentes, & qui portent moins la marque de nos crimes : & c'eſt peut-être pour cette raiſon qu'on voit plus dans le Cantique, de colombes, de tourterelles, de chevres, de cerfs, de vignes, de grenades, & de toutes ſortes de fruits, que d'autres choſes. Le Saint Eſprit n'a point voulu emploïer la magnificence de la cour des rois, pour nous faire concevoir la magnificence de la ſienne, parce qu'il n'aime point la magnificence

Dieu emploie pour nous figurer les biens du ciel, les créatures les moins corrompuës.

des rois ; & que la grandeur du monde nous eſt ſi nuiſible, que ſa ſeule idée nous peut nuire. Le S. Eſprit donc n'aïant pas jugé à propos de s'en ſervir, c'eſt comme s'il nous diſoit de tout le faſte du monde, auſſi-bien que de la fornication où ce faſte conduit : *Qu'on ne parle point de tout cela parmi vous* : [*Nec nominetur in vobis.*] Et il nous dit en effet de ne le point nommer, en ne le nommant pas. *Eph.* 5. 3.

Per capreas cervoſque camporum : [*Par les chevreuils & par les cerfs de la campagne.*] C'eſt donc la même choſe que s'il diſoit aux filles de Jéruſalem : je vous conjure au nom des ſaints que vous honorez, de n'éveiller point mon épouſe. Mais que veut dire cela ? & cette explication n'eſt-elle point un blaſphême ? Les ſaints prient au nom de JESUS-CHRIST : mais JESUS-CHRIST doit-il prier au nom des ſaints ? S'il veut prier les filles de Jéruſalem, que ne les prie-t'il par lui-même ? C'eſt un miſtere & non pas un blaſphême, & un miſtere qui renferme une grande inſtruction. Le chef fait tout ce que fait le corps, & les membres ne peuvent rien que par le chef. Quand les ſaints nous aſſiſtent,

Dieu veut que nous nous ſervions des ſaints, comme de degré pour nous élever à lui.

c'eſt véritablement JESUS-CHRIST qui nous aſſiſte : & cependant JESUS-CHRIST veut bien que les filles de Jéruſalem, qui ne ſont pas encore aſſez ſpirituelles pour s'élever juſques à lui, & qui ne ſont pas encore aſſez éclairées pour connoître bien comme il faut, qu'il n'y a que lui qui opere dans les ames, s'arrêtent davantage à la mémoire & à la penſée des ſaints, comme leur étant plus proportionnée dans ces commencemens : non pas en penſant aux ſaints ſans penſer à JESUS-CHRIST, mais en ſe ſervant des ſaints comme d'un degré pour s'élever à JESUS-CHRIST, & en conſidérant ainſi JESUS-CHRIST dans ſes ſaints, plûtôt que de le conſidérer en lui-même. Comme elles ſont donc ſouvent plus touchées, en ſe reſſouvenant de JESUS-CHRIST dans ſes ſaints, & en s'adreſſant à JESUS CHRIST par les ſaints, qu'en s'adreſſant immédiatement à JESUS-CHRIST même : il les prie & il les excite, par ce qui les touche le plus. Comme elles ſont encore plus animées par la vertu des ſaints, que par la ſainteté de Dieu : il ſe ſert du nom des ſaints pour les porter à ſuivre la volonté de Dieu : auſſi bien

quand elles penſent aux ſaints, & qu'elles s'occupent des ſaints, elles penſent à lui, & elles s'occupent de lui, puiſqu'il eſt tout ce que ſont les ſaints.

Quand elles ſeront fortifiées par cette ſorte de lait, les ſaints leur diront de la maniere qu'ils peuvent le dire, & qu'elles peuvent l'entendre : *Deum adora :* [*Adorez Dieu.*] Les ſaints ne demandent qu'à nous faire perdre en Dieu, dans lequel ils ſe ſont ſi heureuſement perdus. Cependant comme un petit enfant qui ne peut pas s'élever juſqu'au cou de ſon pere, tâche de monter ſur ſes genoux, ce qu'il ne fait même que par ſon ſecours, & enſuite ſe jette à ſon cou, nous en faiſons de même. N'aïant pas d'abord aſſez de liberté & aſſez de force pour aller droit à Dieu ſeul, nous nous ſervons des ſaints comme de degré, & par leur interceſſion, qui eſt un effet de ſa miſéricorde, nous nous élevons au Dieu des ſaints. Mais lorſque nous nous arrêtons encore à eux, ce n'eſt point nous qui allons à eux, & ce n'eſt point eux qui nous attirent à eux : c'eſt le chef qui nous fortifie par l'attouchement de ſon corps glorieux, & c'eſt le chef mê- *Apoc. 22. 9.*

me qui nous touche, & qui nous ſecoure par la vertu qu'il donne à ſes membres, qui eſt la ſienne. Mais il cache ce ſecours, & ſe cache lui-même en quelque maniere, parce que nôtre vûë eſt trop foible, & que nous ne diPſ. 79. 4. ſons pas encore comme il faut : *Oſtende nobis faciem tuam, & ſalvi erimus* : [*Faites-nous voir vôtre viſage, & nous ſerons ſauvez* ;] ce qui eſt cauſe qu'il ne nous tend que les mains.

Il eſt donc vrai que JESUS-CHRIST qui fait tout, mêle le ſecours qu'il nous donne ſeul, avec le ſecours des ſaints du ciel & de la terre ; & les operations du chef, ſont confonduës dans les operations de ſes membres. Il veut bien que nous nous adreſſions aux ſaints ; il veut bien, & il nous commande de les remercier ; il nous commande de les révérer ; il trouve ſon honneur dans celui que nous leur rendons, comme le ſecours qu'ils nous donnent vient de lui. Le chef & le Dieu de ſon corps, veut avoir tout commun avec ſon corps ; il met comme ſa puiſſance en commun avec ſes membres ; le chef eſt
Pſ. 105. 5. loüé en commun avec eux. *Ut lauderis cum hæreditate tua* : [*On publiera vos loüanges avec celles de vôtre héritage.*]

O humilité que le Verbe incarné eſt venu enſeigner aux hommes ! ô hommes ſuperbes qui refuſent d'imiter l'humilité d'un Dieu ! Nous voulons avoir une loüange à part ; nous voulons être conſidérez en particulier, & au deſſus des autres. Quand nous croions avoir plus de mérite que les autres, nous voulons être loüez plus que les autres. On nous offenſe quand on nous traite d'égal ; nous voulons être préférez.

Orgueil des hommes qui demandent des prérogatives.

O membre malade ! ô membre qui ſe diviſe ! ô membre corrompu qui veut être chef, & qui ne veut pas imiter l'humilité du chef ! Quand on a recours à un autre qu'à vous, quand on a plus de confiance en un autre qu'en vous, ou même quand on n'en a pas pour vous ſeul, vous vous offenſez. Vous vous offenſez de l'honneur qu'on rend à vôtre frere, lors même qu'on ne vous mépriſe pas, & lors même qu'on vous honore. Cet honneur qu'on lui rend ſeroit vôtre honneur, ſi vous l'aimiez comme vôtre frere. J. C. veut bien être honoré avec lui & dans lui, & vous ne voulez pas qu'on l'honore avec vous. Vous voulez être honoré ſeul, & JESUS-

CHRIST ne veut pas l'être ſeul. Cela fait bien voir que vous n'appartenez pas véritablement au corps de JESUS-CHRIST, & que vous n'êtes pas effectivement de ſes membres, puiſque vous vous regardez toûjours comme ſéparé des autres, & que vous voulez qu'on vous regarde toûjours comme en étant ſéparé, par une prérogative d'honneur & de déférence.

Lors donc que l'époux conjure les filles de Jéruſalem par les ſaints, à cauſe qu'étant encore jeunes & peu avancées dans la vie ſpirituelle, elles ſont d'ordinaire plus excitées (comme nous avons déja remarqué) par la vie des grands ſerviteurs de Dieu qui leur eſt ſenſible, que par la grandeur de Dieu même qui eſt au deſſus de leurs ſens: c'eſt une grande inſtruction pour tous les fideles, & principalement pour les paſteurs, qui doivent avoir beaucoup plus d'humilité que le commun des fideles, qui les doit toûjours tenir dans la diſpoſition & la volonté de céder à tout le monde. Comme l'union des paſteurs fait la paix de toute l'Egliſe, il eſt important qu'ils ne ſoient pas touchez par la préférence des autres, & qu'ils ne regardent jamais que

Les paſteurs doivent toûjours être diſpoſez de céder aux autres paſteurs.

l'honneur de JESUS-CHRIST & l'utilité de l'Egliſe, ſans regarder leurs interêts.

Il faut que le bien & l'honneur des autres, ſoit leur bien & leur honneur. C'eſt ainſi qu'ils ne donneront jamais lieu à aucune diviſion, & qu'on n'entendra point dans l'Egliſe ces malheureuſes paroles : *Je ſuis de Paul, & moi d'Apollon.* Si Arius eût pû ſouffrir la préférence d'Alexandre, & que Donat ne ſe fût point offenſé de la promotion de Cecilien, l'Egliſe n'auroit pas été tourmentée par la plus grande héréſie & le plus grand ſchiſme qui aïent jamais été. On n'a donc qu'à bien comprendre le ſens de ces paroles : *Per capreas cervoſque camporum*, [*par les chevreuils & par les cerfs de la campagne*,] & l'Egliſe eſt en paix. Quand on ſe réjouira que les autres ſoient plus honorez que nous ; quand on ſe réjouira qu'on s'adreſſe à eux plûtôt qu'à nous ; quand on dira avec ſaint Jean : *Illum oportet creſcere, me autem minui* : [*Il eſt juſte qu'il croiſſe, & que je diminuë* ;] quand on ſe fera juſtice à ſoi-même, & qu'on ſera ſincere, en diſant de celui qu'on nous préfere, *melior me eſt*, [*il vaut mieux que moi* :] il n'y a rien à craindre, &

1. Cor. 1. 12.

Joh. 3. 30.

tout ſera en paix ; parce qu'on imitera la bonté de l'époux, qui étant le maître & le Dieu des filles de Jéruſalem, veut bien ſans leur parler de lui-même, & ſans leur commander, en condeſcendant à leur foibleſſe, les prier & les conjurer *per capreas cervoſque camporum*, [*par les chevreuils & par les cerfs de la campagne.*]

Camporum. [*De la campagne.*] Il ſemble que les campagnes marquent les lieux éloignez des villes & du commerce du monde, & ces ſolitudes bienheureuſes qui ont nourri tant de ſaints, & principalement ceux qui ont embraſſé la vie contemplative. Ce qui fait que l'époux les propoſe pour modele aux filles de Jéruſalem qui aſpirent au même genre de vie, afin de pouvoir devenir épouſes de JESUS-CHRIST. On peut ſe ſauver dans le monde, mais avec bien de la peine, & parmi beaucoup de dangers. Le mariage, l'éducation des enfans, l'adminiſtration du bien temporel, & ce que l'écriture entend par la tribulation de la chair, ne ſont pas des chemins aiſez dans leſquels on puiſſe courir ; il y a bien là des épines, des rochers, & des précipices. Si on ne prend garde à chaque

pas, on ſe laiſſe tomber ; & ſouvent les chûtes ſont mortelles. Les ſoins, les penſées, les joies, les triſteſſes, & les inquiétudes du monde nous empêchent de veiller ſur nous ; on n'y a pas même le loiſir de conſidérer le péril, auquel on demeure expoſé. Et comment donc pourroit-on l'éviter ? Quand on auroit quelquefois du loiſir, après avoir bien penſé au monde, on eſt peu en état de penſer à ſoi, & de penſer à Dieu. Les yeux qui ſont tout pleins de la pouſſiere du monde ne voïent pas loin ; & ſouvent ils ne voient pas leurs ennemis mêmes, lorſqu'ils ſont tout proches d'eux, & à leurs côtez. Il n'y a point là de chevres, il n'y a point de cerfs. S'il s'y en rencontroit quelqu'un qui fût ſorti de ſa voie, il ſeroit bien tôt pris ; & quand il ne ſeroit pas chaſſé en un païs où il n'y a preſque que des chiens & des chaſſeurs, il mourroit bien-tôt, ne trouvant point de pâturages. C'eſt pourquoi les filles de Jéruſalem qui admirent la vûë perçante, & l'agilité prodigieuſe de ces chevres & de ces cerfs myſtérieux, doivent prendre garde où ils ont habité ; & que l'époux qui leur en parle, leur fait remarquer

que ce ſont les chevres & les cerfs des campagnes, & non pas des marais ou des montagnes : *Par capreas cervoſque camporum*, [*par les chevreuils & par les cerfs de la campagne.*]

Non ſuſcitetis. [*N'éveillez point.*] Il eſt néceſſaire que ceux qui ont le bonheur d'approcher de l'épouſe aïent de la diſcretion & de la retenuë, afin de ne rompre point par leur faute cet entretien ſacré, où il ſe parle de la plus importante affaire qui ſoit au monde. Peut-être que l'épouſe prie ſon époux pour vous. Seriez-vous donc aſſez téméraire pour vouloir tirer comme par force une reine de la préſence d'un roi, lors même qu'elle lui demanderoit vôtre grace, & qu'elle prieroit pour vôtre maiſon? L'épouſe eſt plus qu'une reine, & vous êtes plus coupable devant Dieu, qu'un criminel d'état ne le peut être devant un roi. Vous devriez trembler, quand même vous n'êtes pas devant l'épouſe : & comment ne tremblez-vous pas en l'approchant, & en la privant de ces ſaintes délices qu'elle goûtoit? Sçavez-vous bien que vous contriſtez le Saint-Eſprit en contriſtant l'épouſe? L'eſprit de l'épouſe eſt l'eſprit de Dieu, parce qu'elle ne ſe

conduit point & n'agit point par ſon propre eſprit. Il ne faut donc jamais interrompre les entretiens de l'époux & de l'épouſe, que par le commandement de l'époux dans des néceſſitez preſſantes, qui ne peuvent arriver que ſelon l'ordre de ſa providence, qui regle tout ce qui peut arriver dans le monde.

Neque evigilare faciatis. [*Et ne faites point éveiller.*] Cette répétition n'eſt pas ſans ſujet. L'époux qui nous fera rendre compte des paroles oiſives, n'en dit pas une d'inutile. Nous *éveillons l'épouſe*, quand nous interrompons ſa priere, en faiſant du bruit, ou en lui parlant. Nous *la faiſons éveiller*, quand même ſans lui parler, & ſans l'interrompre extérieurement, nous ſommes cauſe qu'elle s'éveille par l'inquiétude que nous lui donnons. Nous la contriſtons par nôtre peu d'avancement, par nos mœurs déreglées, par les fautes où nous tombons ſi ſouvent, & nous l'éveillons. Le ſoin que cela lui donne n'eſt que trop capable de l'éveiller. Cette inquiétude, quoique ſainte, l'empêche même ſouvent de dormir du ſommeil tant de l'ame, que du corps. La charité réveille ſouvent,

auſſi-bien que l'avarice. La charité a ſes épines. Il eſt vrai que les piquûres en ſont ſalutaires : mais c'eſt pour l'épouſe, & non pas pour nous. *Il ne vous eſt pas avantageux*, dit ſaint Paul, de contriſter ceux qui veillent pour vous, & qui doivent rendre compte à Dieu
Hebr. 13. 17. pour vous : *Non expedit vobis.* Il ne ſert donc de rien de n'éveiller point l'épouſe par nôtre importunité, ſi nous l'éveillons d'ailleurs par nôtre peu de ſainteté. De quelque maniere qu'elle s'éveille, quand c'eſt par nôtre faute, nous l'éveillons, & nous n'obéïſſons point à l'époux, qui nous dit : *Non ſuſcitetis neque evigilare faciatis.* [*N'éveillez point, & ne faites point éveiller.*[

Dilectam. [*Celle qui eſt la bien-aimée.*] Il n'y a que l'amour qui puiſſe nous endormir de ce ſommeil des juſtes : tout autre repos eſt plûtôt un aſſoupiſſement qu'un ſommeil. Il n'y a que l'amour qui arrête l'agitation & l'inquiétude des ſens, laquelle empêche ce ſommeil. Il n'y a que l'amour qui donne la ſanté à l'ame, & qui eſt cette ſanté d'où provient ce ſommeil & ce véritable repos. Il n'y a que l'amour qui fait faire ſilence dans le cœur où il regne, & qui procure ce ſommeil, qui

ne

ne peut être ſans ce ſilence d'amour, comme l'appelle un prophete. Car les créatures qui nous parlent inceſſamment par les ſens, & qui font un grand bruit dans le cœur qui eſt encore ſujet aux ſens, empêcheroient ſans doute le ſommeil de l'épouſe, ſi l'amour ne les faiſoit taire. Et où ſont les créatures qui pourroient ſe faire entendre, quand Dieu veut parler ſeul? L'épouſe dort donc lorſque n'y aïant que Dieu dans ſon cœur, ſa préſence qui lui fait oublier toutes les créatures, fait en elle ce qu'il n'y a que l'époux & l'épouſe qui puiſſent ſçavoir: *Nemo ſcit niſi qui accipit*: [*Nul ne le connoît que celui qui le reçoit*,] comme dit l'apôtre bien-aimé, qui l'avoit éprouvé lui-même. Apoc. 2. 17.

Mais d'où vient que l'époux l'appelle *dilectam*, [*celle qui eſt la bien-aimée*,] & non pas *diligentem*, [*celle qui aime?*] Car quoiqu'elle ait toûjours été aimée, & de toute éternité, elle ne peut joüir de ce ſommeil que lorſqu'elle commence d'aimer, ou plûtôt qu'elle aime déja parfaitement. C'eſt que l'amour de l'épouſe eſt enfermé dans l'amour de l'époux, & en eſt l'effet. Ce lui eſt auſſi un avertiſſement de ne conſidérer en elle que les dons

de Dieu, & de ne faire état que de ſa ſeule miſéricorde qui eſt infinie. Toutes ſes vertus, & ſon amour même qui eſt plus que toutes ſes vertus, n'eſt rien ſi elle ne le fait remonter juſqu'à ſa ſource. Saint Paul dit que tout n'eſt rien ſans la charité, & ſans l'amour. Et on pourroit dire que l'amour de l'épouſe ne ſeroit encore rien, ſans l'amour de l'époux qui le produit, & qui le fait être tout ce qu'il eſt. Nous perdons tout ce qui ſe termine à nous; & nous avons dans nous-mêmes, pour ainſi dire, une ſource de néant, qui anéantit en nous juſqu'aux dons de Dieu quand ils demeurent en nous, & que nous ne les rendons pas à Dieu. C'eſt pourquoi l'époux lui diſant qu'elle eſt aimée, lui apprend à ſe glorifier plûtôt en l'amour que Dieu a pour elle, que dans l'amour qu'elle a pour lui, qui a commencé dans le tems, & qui finiroit auſſi-tôt s'il n'étoit ſoûtenu par cet amour éternel, qui ne peut finir.

Nous anéantiſſons les dons de Dieu, en ne les faiſant pas remonter à Dieu.

Donec ipſa velit. [*Juſqu'à ce qu'elle le veuille.*] Ce ſeroit un grand danger pour nous, que de nous dire *donec ipſe velis*, [*juſqu'à ce que vous le vouliez*;] parce que nôtre volonté eſt encore

toute malade, & par conſéquent toute impuiſſante. Mais pour l'épouſe, il n'y a point de danger de la rendre maîtreſſe de ſa volonté, parce que Dieu ſeul en eſt le maître. *Juſto lex non eſt poſita.* [*La loi n'eſt pas pour le juſte.*] 1. *Tim.* 1. 9.
Elle n'a que faire de loi, parce que Dieu eſt ſa loi. Dieu lui eſt tout, parce que tout ne lui eſt rien. Nous devons donc avoir un grand reſpect & une grande déférence à la volonté de l'épouſe, puiſque Dieu lui défere ; & ce ſeroit bien mal fait de lui réſiſter, lorſque Dieu même ne lui réſiſte pas. Cela nous apprend auſſi à ne juger pas de la volonté de l'épouſe par quelque apparence extérieure, qu'il ſemble quelquefois que l'on pourroit cenſurer. Mais il faut plûtôt dans ces rencontres juger de la ſainteté du dehors, par la ſainteté du dedans. Enfin l'époux conſulte la volonté de l'épouſe : ce qui nous apprend à conſulter auſſi ſa volonté en toutes choſes, & à nous y ſoûmettre, puiſque nous voions qu'elle eſt ſi ſoûmiſe à celle de Dieu.

Donec ipſa velit. [*Juſqu'à ce qu'elle le veuille.*] L'époux commande qu'on n'éveille point l'épouſe, c'eſt-à-dire, qu'on ne la retire point de la contem-

plation, que *lorſqu'elle le voudra*, [*donec ipſa velit.*] Il ſemble donc préſuppoſer qu'il y a des tems où elle veut bien en être retirée, & qu'elle préfere quelquefois la néceſſité de la charité aux délices de la vérité. Ce qui nous apprend que comme il eſt très avantageux de monter quelquefois au haut de la montagne, parce qu'on en remporte un certain mépris de tous les biens de la terre, qui ne peut d'ordinaire s'acquérir que par quelque goût, & quelque expérience des biens du ciel : il faut auſſi demeurer d'accord qu'il n'eſt pas moins avantageux d'en deſcendre avec JESUS-CHRIST, qui n'y demeure pas toûjours, & de rentrer dans la vie commune & ordinaire des autres hommes, pour être tenté avec eux, pour reſſentir ſes foibleſſes avec eux, & pour ſouffrir avec eux. Cela eſt ſi vrai, que ſaint Paul préfere l'aſſiſtance qu'il rendoit à l'Egliſe, non ſeulement à la contemplation, mais à la plus promte joüiſſance de la vie éternelle, aiant aſſez de charité pour dire : *Eſſe cum Chriſto, multo magis melius : permanere autem in carne neceſſarium propter vos.* [*Il me ſeroit beaucoup plus avantageux d'être avec*

On peut quelquefois préferer la charité aux délices de la contemplation.

Phil. 1. 24.

JESUS-CHRIST : *mais vous avez encore beſoin que je demeure en cette vie.*]
La contemplation de la terre n'eſt rien en comparaiſon de celle du ciel, non plus qu'une goute d'eau en comparaiſon d'un ocean. Si donc ſaint Paul, qui a été imité en cela par ſaint Martin, & par pluſieurs autres ſaints, a bien voulu quitter pour un tems la contemplation du ciel, où l'on voit Dieu, non pas comme dans un miroir & dans un énigme, mais face à face : il ne faut pas douter que l'épouſe ne préfére ſouvent à la contemplation dont on peut jouïr ſur la terre, le bien qu'elle y peut faire, & les maux qu'elle y peut ſouffrir ; il ne faut pas douter que lorſque ſon époux lui en préſente l'occaſion, elle ne monte ſur le Calvaire avec autant de joie que ſur le Thabor.

Au reſte, il eſt bon de remarquer que ce n'eſt pas l'épouſe qui dit qu'on la laiſſe en la compagnie de l'époux tant qu'elle voudra : mais que c'eſt l'époux qui l'ordonne, & non pas elle, étant toûjours diſpoſée de s'abandonner toute entiere & ſans réſerve à la charité & à l'édification de ſes freres. Elle ſe croit redevable aux ſages & aux

ſous ; & quand c'eſt pour le bien des ames, elle ne refuſe jamais d'être importunée. C'eſt pourquoi l'époux défend qu'on l'importune. Et comme Marie ne répondant rien à Marthe ſa ſœur, JESUS-CHRIT répond pour elle : de même l'épouſe ſe faiſant toute à tous, Dieu ſe donne tout à elle, & ne permet point qu'on l'interrompe dans ce ſacrifice de l'amour de ſon cœur qu'elle lui offre en holocauſte ; parce qu'elle eſt toûjours prête de le quitter, ſelon le conſeil de l'évangile, non pas pour ſe réconcilier avec ſes freres, qu'elle porte dans ſes entrailles comme ſes enfans bien-aimez ; mais pour les réconcilier eux-mêmes avec ſon époux. Et cela nous apprend à nous abandonner à l'ordre de Dieu, & à le ſuivre en tout : car quand il en ſera tems, & que cela nous ſera utile, dans quelques occupations que nous ſoions, Dieu nous fera bien trouver du tems pour le prier. Tâchons ſeulement de lui plaire, & le laiſſons faire. *Amen.*

VERSET VI.

Quæ eſt iſta quæ aſcendit per deſertum ſicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ & thuris, & univerſi pulveris pigmentarii?

Qui eſt celle-ci qui s'éleve du déſert comme une petite colomne de fumée, qui monte des parfums de myrrhe, d'encens, & de toutes ſortes de poudres de ſenteur?

QUa eſt iſta? [*Qui eſt celle-ci?*] L'époux qui a admiré la foi de la Cananée dans l'evangile, admire dans le cantique la foi de ſon épouſe. Comme rien ne peut être extraordinaire au Verbe qui a créé toutes choſes, ſi nous ne regardons que lui, il ne peut rien admirer: mais ſi nous nous regardons, il a pû admirer pour nous, de même qu'il a pû ſe faire homme pour nous. Il nous a donné ſon admiration, de même qu'il nous a donné ſes travaux & ſes ſouffrances; de même qu'il nous

a donné ſa vie & ſa mort. C'eſt pourquoi nous devons faire un grand uſage d'une admiration ſi ſainte, & nous ſerions très coupables, ſi n'en retirant aucun fruit, nous la rendions inutile.

Comme Dieu ne peut rien admirer hors de lui même, c'eſt lui-même qu'il admire dans ſon épouſe. Il y admire la grandeur de la miſéricorde éternelle de ſon Pere, qui a fait de la fille criminelle d'un homme pécheur, & de l'épouſe du démon, la fille d'un Dieu, & l'épouſe d'un Dieu. Ce qui eſt admiré de Dieu, peut être admiré des hommes. Il n'admire ſon épouſe, que pour nous la faire admirer; il n'admire la grace qu'il lui fait, qu'afin qu'elle l'admire elle-même. Si elle ne l'admiroit, elle ſeroit ingrate, & elle ne ſeroit pas humble. Son admiration eſt donc auſſi grande que ſon humilité. Comme elle s'eſtime indigne de tant de graces, elle les admire; & à proportion qu'elle les admire, elle s'en croit encore plus indigne. Cette admiration naît de l'humilité, & augmente l'humilité.

Cela nous doit porter à n'admirer rien que ce qui eſt l'objet de l'admiration de l'époux & de l'épouſe. Admi-

rons ce qu'ils admirent ; l'effet de cette admiration ſera, que nous deſirerons à la fin ce que nous admirons, ſelon ce qui eſt écrit : *Tunc miraberis, & dilatabitur cor tuum :* [*Alors vous ſerez dans l'admiration, & vôtre cœur s'élargira.*] L'admiration ouvre le cœur ; la grandeur de l'objet qu'il admire, le rend grand lui-même, & le dilate ; il s'agrandit & il ſe remplit ; il s'éloigne de ce qu'il admire quand c'eſt un mal, ou il s'en approche quand c'eſt un bien. Non ſeulement l'admiration allume le deſir du cœur, ſi elle continuë : mais elle le renferme, & ne peut être ſans quelque deſir ſecret. C'eſt pourquoi il y a beaucoup de péril à admirer les biens du monde, & la grandeur du monde, parce qu'inſenſiblement on les deſire en les admirant ; & il y a même du péril de s'arrêter à les voir, parce qu'il eſt à craindre que nous ne les admirions en les voiant. *Iſ.* 60. 5.

Il eſt dangereux d'admirer les biens du monde, parce qu'on les deſire en les admirant.

Quand même nous aurions déja du mépris & de l'averſion de ces biens viſibles, nous devons conſidérer que ce ſont les biens de la nature corrompuë, de même que les inviſibles ſont les biens de la nature renouvellée. Etant donc corrompus dans nous-mêmes, fuions

Il ne faut admirer que ce qu'on peut deſirer.

l'objet de nôtre corruption, fuions la vûë & l'admiration des choſes qui l'entretiennent & qui l'augmentent. Voions ce que nous pouvons admirer avec ſûreté, & admirons ce que nous pouvons deſirer. Admirons la grandeur de nos maux & en gémiſſons ; admirons la grandeur des remedes, dont ſe ſert nôtre grand médecin, & l'en loüons ; admirons la miſéricorde de l'époux, & les graces de l'épouſe ; admirons celles qu'il lui fait & qu'il nous fait, & ſoions ſurpris de voir à quelle grandeur il peut élever le cœur de l'homme. Il eſt prêt de nous donner ce qu'il lui donne, ſi nous le deſirons. Quand il ne nous l'offriroit pas, l'épouſe eſt nôtre ſœur : ſoions donc touchez de quelque ſentiment de gratitude pour ces grandes graces qu'elle reçoit. N'étant épouſe que parce qu'elle a une ardente charité pour tous ſes freres, elle reçoit pour nous ce qu'elle reçoit pour elle ; elle reçoit pour nous, autant qu'elle prie pour nous. Admirons-donc pour elle & avec elle ; loüons pour elle & avec elle la miſéricorde de ſon époux. Diſons-lui par le véritable ſentiment d'une humble réconnoiſſance : *Quæ eſt iſta quæ aſcendit ?* [*Qui eſt celle-ci qui*

s'éleve ?] Admirons de quel abîme elle monte, & à quelle élévation elle monte ; admirons avec ſainte Thereſe, qu'il puiſſe naître une ſi belle fleur d'un ſi ſale fumier : car enfin le fond de nôtre corruption eſt dans l'épouſe, mais ſon humilité n'eſt pas dans nous ; elle a nôtre nature, mais nous n'avons pas ſa vertu.

Quæ aſcendit : [*Qui s'éleve.*] Voila la définition de l'épouſe en un ſeul mot: *quæ aſcendit :* [*qui s'éleve.*] L'épouſe monte en ſuivant l'époux qui eſt monté ; elle ne peut prendre aucun repos ſur la terre, puiſque ſon époux eſt dans le ciel. Que ſi l'infirmité de la nature qui reſte en elle la retient quelquefois, c'eſt le ſujet de ſes larmes, & ſes larmes la font monter. Elle monte en s'élevant, & s'uniſſant à ſon époux ; & ſi elle en eſt empêchée, elle monte en gemiſſant, mais elle monte toûjours. Voila ce que c'eſt que l'épouſe : *quæ aſcendit* : [*qui s'éleve.*] Il eſt vrai que ſaint Bernard la définit par ſon amour: *Sponſa eſt quæ amat :* [*L'épouſe, c'eſt celle qui aime :*] mais c'eſt la même choſe ; c'eſt monter que d'aimer ; & elle ne monte toûjours, que parce qu'elle aime toûjours.

Il ſeroit difficile de repréſenter les différens degrez de ſon élévation & de ſon amour : car elle ſe ſert de tout pour monter & pour aimer. Elle ſe ſert des biens du monde pour monter, en les mépriſant & en les fuïant ; elle ſe ſert des maux du monde, en les deſirant avec ardeur, & les ſouffrant avec joïe ; elle ſe ſert de ſon corps pour monter, en le domptant & le captivant ; elle ſe ſert de ſes ſens, en les mortifiant, & en ne s'en ſervant preſque pas ; la nature qu'elle foule aux pieds, lui ſert de marche-pied pour s'élever au deſſus de la nature ; elle monte en jeûnant, elle monte en veillant, elle monte en un mot en ſacrifiant ſon corps. Mais il faut avoüer que ce n'eſt pas là ce qui la fait monter plus haut ; c'eſt par les degrez qui ſont dans ſon cœur, qu'elle s'éleve juſqu'au Dieu de ſon amour & de ſon cœur. *Aſcenſiones in corde ſuo diſpoſuit :* [*Elle a mis des degrez dans ſon cœur pour monter.*] Quand on ne monte que par l'auſtérité du corps, on eſt en danger de ſe laiſſer tomber par la vanité de l'eſprit. Ce n'eſt qu'aux cabanes que l'on monte par le dehors, & par une échelle ; on y monte à découvert, & on eſt ſouvent moüillé en

Moiens dont l'épouſe ſe ſert pour s'élever à Dieu.

Pſ. 83. 6.

Auſtérité ſujete à la vanité.

y montant, & on ſe bleſſe quelquefois en y montant. Ce n'eſt pas ainſi qu'on monte dans un palais. Il y a de grands eſcaliers, où l'on monte ſans aucun travail, & ſans être apperçû du dehors, parce qu'ils ſont au dedans. C'eſt de cette maniere que l'épouſe monte dans elle-même, par les ſentimens & les mouvemens de ſon cœur; elle monte par ſes penſées & par ſes deſirs; elle monte en s'anéantiſſant devant ſon époux; elle monte en l'adorant & en le loüant; elle monte en le priant & en le remerciant; elle monte par les ſacremens de l'Egliſe, qui ſont comme autant de degrez que ſon époux lui a laiſſez, pour s'élever de la terre au ciel. Mais il eſt vrai que rien ne la fait monter ſi haut que le ſacré corps de ſon époux, qu'il lui a voulu donner, afin de la porter lui-même entre ſes bras, dans le trône de ſa gloire. Elle n'eſt donc pas portée ſur les aîles des vents, comme parle l'écriture: mais dans le ſein même de ſon époux, qu'elle reçoit dans ſon cœur, où elle s'unit à lui, & ſe transforme en lui, en buvant dans ſa ſource le ſang précieux que l'excés de ſon amour lui a fait répandre pour elle. Elle admire que ſon

époux lui donne ſon propre corps, pour lui ſervir comme de bouclier & de défenſe contre les traits enflammez de ſes ennemis ; elle admire qu'il lui donne ſon corps, pour remplir le vuide de ſon cœur ; elle admire qu'il lui donne ſon corps, pour combler des précipices, & lui faire trouver un paſſage où elle n'en trouveroit point, ſi elle ne ſe ſervoit de ce ſaint corps, pour paſſer & pour monter. Elle monte par cette admiration même, qui eſt l'effet de ſa gratitude. Elle monte donc en adorant le corps de ſon époux ; elle monte en ne ſe croiant pas digne d'en approcher ; & elle monte en s'en approchant. Voila comme elle monte au dedans de ſon cœur, ſans même qu'on s'en apperçoive au dehors.

Ce n'eſt pas que nous ne la voïions monter ſouvent. Quand elle monte en compatiſſant à nos miſeres, nous la voions; nous la voions quand elle monte en ſouffrant nos importunitez, en condeſcendant à nos foibleſſes, en nous relevant de nos chutes, en ſupportant nos mauvaiſes humeurs, en s'humiliant devant nous, lorſque ce ſeroit à nous à nous humilier devant elle ; en nous fortifiant, & en nous aimant. Elle

ne peut monter par ces degrez, que nous n'en voïions quelque choſe, mais nous ne voions pas tout : *Abſque eo quod intrinſecus latet :* [*Outre ce qui eſt caché au dedans.*] Ces actions de charité extérieure, ſont tellement relevées par la charité de ſon cœur, que ce que nous voions eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce que nous ne voions pas. Toute la grandeur & la majeſté de cette échelle myſtérieuſe de Jacob, n'eſt pas en ce qui touche à la terre, mais en ce qui touche au ciel ; c'eſt pourquoi il n'y a véritablement que l'époux qui puiſſe ſçavoir comment monte l'épouſe, & dire : *Quæ eſt iſta quæ aſcendit ?* [*Qui eſt celle-ci qui s'éleve ?*] Cant. 4. 8.

Per deſertum, [*du déſert.*] Ce déſert eſt ce que dit le prophete : *In terra invia & inaquoſa :* [*Dans une terre abandonnée, ſans route, & ſans eau.*] L'épouſe ſeroit elle-même ce déſert, ſans la grace de ſon époux : & c'eſt ce qui eſt admirable, que la corruption de la nature, dans l'état miſérable où elle eſt tombée par le péché, ne mette point d'obſtacle à une ſi haute élévation. Nous ſommes devenus terre en péchant : mais le Seigneur fait tout ce qui lui plaît dans le ciel & dans la terre. Ce Pſ. 62. 3.

Nonobſtant la baſſeſſe de l'homme, Dieu l'éleve au point de grandeur qu'il lui plaît.

déſert ſi horrible, où l'on n'a jamais vû la trace d'un homme, comme parle l'écriture, n'empêche point l'épouſe de monter. Elle monte de ce déſert, & par ce déſert, puiſque les foibleſſes qui viennent du péché & le péché même, la fait encore monter plus haut, ſelon qu'il eſt dit : *Omnia cooperantur in bonum :* [*Tout contribuë à ſon avancement* ;] ce déſert ſert à l'épouſe pour monter, parce qu'il lui ſert pour s'humilier.

Rom. 8. 28.

Image affreuſe du déſert du monde.

Qui pourroit décrire ce déſert ſi terrible & ce vuide ſi effroiable, qui ſe rencontre par tout où Dieu n'eſt pas ? Il n'y a point de couleurs dans la nature pour le repréſenter, & il n'y a point d'images aſſez horribles pour en pouvoir être la figure. Il y a quelque choſe dans un ſi grand mal, qui ſurpaſſe l'idée de tous les maux. Comme les plus grands biens de la nature ſont dans la lumiere, dans la ſanté & dans la vie : ſes plus grands maux ſont dans les ténebres, dans les maladies & dans la mort. Comme les plus grands biens de l'homme animal, ſont dans la ſociété des hommes, dans la paix de l'ame & les commoditez du corps : ſes plus grands maux ſont une grande ſolitude, ſans au-

cune compagnie qui le conſole dans les paſſions qui le tourmentent, & la douleur dans les ſens qui le deſeſpere. Si un homme pouvoit être en même tems ſans aucun de ces biens & dans tous ces maux ; s'il pouvoit mourir, & être malade tout enſemble ; s'il pouvoit mourir & reſſentir tous les maux qu'on ne reſſent qu'en vivant, ce ne ſeroit encore qu'une figure imparfaite de cet effroiable déſert, que le péché cauſe dans une ame, qu'on ne connoîtra bien que lors qu'on ne pourra plus l'éviter.

Il faut par néceſſité que les peines du corps, tant que nous vivons, ſoient bornées, & il ne peut ſouffrir que par meſure ; outre qu'il y a des maux qui ſont contraires, qui ne peuvent ſubſiſter enſemble, & dont il n'eſt capable que proportionnément à ce qu'il eſt. Chaque maladie & chaque douleur auroit preſque beſoin d'un corps entier, pour ſe faire reſſentir dans toute ſon étenduë. Il y en a pluſieurs qui s'entre-détruiſent, & qui ſervent de remede les unes aux autres. Il faut dire les mêmes choſes des paſſions qui ſont contraires. Dans quelque ſolitude que nous ſoïions, nous ſommes avec nous-

mêmes, & nous ne ſommes pas ſans nous. Les ténebres nous empêchent également de voir ce que nous voudrions, & ce que nous ne voudrions pas voir. La mort finit les maladies;
2. Paral. 21.19 *Languore pariter & vita caruit*, dit l'écriture : [*Il ceſſa en même tems de ſouffrir & de vivre.*] La mort ſe finit auſſi elle-même ; un corps mort ne meurt plus, & quand il eſt pourri & réduit en cendre, il ne pourrit plus.

Combien les châtimens de Dieu ſont terribles.

O mon Dieu, qui peut comprendre ce que c'eſt que d'un cœur qui eſt ſans vous ! Que vos châtimens ſont juſtes, mais qu'ils ſont grands ! S'il eſt terrible de ſouffrir tout ce qu'un homme en colere, & qui a la puiſſance en main, peut faire ſouffrir à un autre homme ; que ſera-ce d'éprouver la colere d'un
Luc 1. 51. Dieu tout-puiſſant ? *Fecit potentiam in brachio ſuo, diſperſit ſuperbos :* [*Il a fait éclater la puiſſance de ſon bras, pour diſſiper ceux qui s'élevoient d'orgueil.*] Que vous frappez fort, Seigneur, quand vous emploiez vôtre force pour frapper ! Ceux qui ſe précipitent eux-mêmes volontairement dans l'abîme effroiable de ce déſert par leurs crimes, ſont ſans aucune ſanté, ſans aucune lumiere, ſans aucune paix, ſans aucu-

ne vie, & ſans eux-mêmes ; ils ſe ſont perdus en y entrant, & tout ce qui reſte d'eux, n'eſt que pour ſouffrir : ce ſont de nouveaux maux, & bien ſurprenans que leurs maux. Ils ſont aveugles, & ils ne peuvent rien voir de tout ce qui les pourroit ſoulager : mais ils voient en même tems, tout ce qui peut rendre un homme miſérable en le voiant. Ils ſont ſourds, & ils ne peuvent rien entendre de ce qu'il faut entendre pour être heureux : mais ils entendent en même tems tout ce qui peut les tourmenter, & les faire mourir cruellement en l'entendant. Ils ſont ſans force & ſans mouvement pour ſe relever, ou même pour ſe remuer : mais ils ont de la force, ou plûtôt de la fureur, pour ſe précipiter de plus en plus dans de nouveaux abîmes de maux, & pour ſe déchirer eux-mêmes leurs propres entrailles, toûjours ſuſceptibles d'une nouvelle douleur. Ils ſont également tourmentez par des maux contraires, & tout ce qu'il y a d'inalliable en ſoi, s'unit pour augmenter leur ſupplice. Leur triſteſſe eſt mortelle ; leurs deſirs ſont dévorants ; leur fraieur eſt tuante ; leur fureur eſt pleine de rage ; leur deſeſpoir eſt entier ;

Maux ſurprennent les méchans.

leur corruption & leur pourriture augmente toûjours, & ne s'acheve jamais; ils meurent continuellement, & leur mort ne finit point. Ce ſont pluſieurs morts qui ſuccedent les unes aux autres, qui ſubſiſtent enſemble, & qui en forment toûjours de nouvelles; elles commencent, mais elles ne finiſſent point, & ſe terminent enfin à la mort éternelle, ſi Dieu ne fait un miracle de ſa miſéricorde pour les finir.

Je ne parle point de tout ce qu'il peut y avoir d'affreux dans la nature, de furieux dans les bêtes farouches, & de mortel dans les poiſons. Tout ce que nous craignons, n'eſt que la figure de ce que nous ne craignons point; & tout ce que nous fuions, n'eſt que pour nous donner de l'horreur de ce grand mal, que nous ne voulons pas fuir. D'où vient que les Peres diſent, que ces ſortes d'objets qui jettent la fraieur dans les ſens, & pour qui nous avons une averſion naturelle; *nous ſont au moins utiles à voir, quoi qu'il ne nous ſoit pas utile d'y être expoſé*; [*proſunt viſu, ſi non uſu.* Voila le déſert d'où l'épouſe monte; voila le déſert qu'elle regarde avec tant d'horreur, & qu'elle fuit avec tant de ſoin; voila le déſert qui

la fait monter par la crainte qu'elle a d'y être précipitée, & par la gratitude qu'elle a d'en avoir été délivrée par la ſeule miſéricorde de ſon époux, qui la fait monter par ce déſert ſans s'arrêter, & ſans y entrer : elle en paſſe proche, mais elle n'y entre pas. Que s'il eſt dit *per deſertum*, [*du déſert*,] & non *prope deſertum*, [*d'auprès du déſert.*] c'eſt que l'époux en parle conformément à la penſée de l'épouſe, qui s'humilie de tous les péchez deſquels elle ſent bien qu'elle n'eſt préſervée que par une pure grace. C'eſt donc à ſon jugement, comme ſi elle paſſoit par le milieu de ce déſert, quoi qu'elle n'y paſſe pas : & c'eſt un jugement d'humilité & de vérité.

Sicut virgula : [*Comme une petite colomne.*] L'épouſe monte par ce déſert, qu'elle ne fait que voir en paſſant, *comme une petite colomne de fumée :* [*ſicut virgula fumi.* La colomne qui eſt toute droite, nous montre que cette fumée myſtérieuſe qui s'éleve du cœur de l'épouſe, n'eſt point agitée, & n'eſt point interrompuë. Elle ne ſeroit pas droite comme une ligne, ou comme une colomne, ſi le cœur de l'épouſe n'étoit en paix. S'il y avoit le

Paſſions, ſources de diſtractions.

moindre trouble, ou le moindre vent, il la diſſiperoit. Et cela nous apprend que pour n'avoir point de diſtractions en priant, il faut n'avoir point de paſſions. Le démon n'a pas aſſez de force pour nous empêcher de prier. Il ne peut, & il n'oſeroit par lui-même, nous retirer de la préſence de Dieu; il l'appréhende comme ſon juge, & il le fuit; il ne peut rien ſur nous quand nous demeurons devant lui, & ſa préſence nous eſt un azile inviolable. Mais il tâche de nous en retirer par nous mêmes, en ſe ſervant de nos penſées & de nos deſirs. Si nous avons quelque paſſion, il la remuë; ſi nous ſommes ſenſibles aux injures, il nous en fait faire, & il nous en fait reſſouvenir; ſi nous avons de l'averſion contre quelqu'un, il la réveille; ſi nous aimons l'honneur ou l'argent, il nous remplit de ces idées; il nous fait voir tout ce que nous aimons, ou tout ce que nous haïſſons, pour nous empêcher de penſer à Dieu que nous prions. Et comme d'ordinaire les penſées qui naiſſent du deſir dominant du cœur, dominent avec force, les penſées du monde que nous aimons beaucoup, chaſſent aiſément les penſées de Dieu & de nôtre

ſalut, que nous aimons peu. C'eſt pourquoi nos prieres, quand même elles ne ceſſent pas tout-à-fait, ſont toutes diſſipées & interrompuës ; elles ne montent pas le plus ſouvent, mais elles deſcendent, & ſont dans une inégalité & une diſtraction qui nous offenſe nous-mêmes. Elles ne reſſemblent donc pas à une ligne, ou à une colomne qui eſt toute droite, mais à la trace du ſerpent qui n'a rien de droit ; & nous ne pouvons la redreſſer, afin qu'elle reſſemble, comme celle de l'épouſe, à une colomne, qu'en nous redreſſant nous-mêmes. Il eſt impoſſible que nôtre priere ſoit comme une colomne, tandis que nous ne ſerons que des roſeaux, agitez de toutes ſortes de vents. Mais il eſt dit que c'eſt non une colomne de fumée, mais une petite colomne ; ou pour nous marquer l'humilité, ſans laquelle il n'y a point de priere, l'époux indiquant aſſez ſouvent cette vertu par des diminutifs, comme on peut voir par le cantique ; ou pour marquer que la priere la plus excellente, n'eſt pas ſenſible, étant même au deſſus des ſens. Ce qui ne peut nous être mieux repréſenté, que par une choſe peu ſenſible, comme une petite

colomne, ou une ligne de fumée, qu'à peine voit-on, & qui s'évanouit auſſitôt. Et celanous apprend qu'il ne faut pas vouloir juger de la priere par ſon ſentiment, mais par ſon humilité: n'y aiant rien de meilleur que de nous abandonner à Dieu, & non pas de nous inquiéter, la priere étant un effet de ſon eſprit, & non pas du nôtre. C'eſt pourquoi nos réflexions ne ſervent de rien qu'à nous faire perdre, ou à affoiblir le don de Dieu en nous. Ne ſoions pas curieux de voir ce qui ne ſe peut voir : mais ſoions humbles, pour reconnoître par nos actions de graces, ce qui ne peut aſſez ſe reconnoître.

La priere même en cette vie a plus de fumée que de feu.

Virgula fumi : [*Une petite colomne de fumée* :] pour nous apprendre que le feu que l'époux eſt venu apporter du ciel en terre, n'eſt pas même pur dans le cœur de l'épouſe, & qu'il ne ſera pur que dans le ciel, d'où il eſt deſcendu. C'eſt un feu qui ne jette que de la fumée, & qui n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'il ſera un jour. Cette fumée ne laiſſe pas d'être agréable à l'époux, à cauſe de ſa bonne odeur ; & de fortifier l'épouſe, à cauſe de ſa chaleur. Il arrive même quelquefois, que s'élevant plus haut, & approchant du ſoleil,

ſoleil, le feu y prend, comme dit le prophete qui l'avoit éprouvé : *Concaluit cor meum intra me, & in meditatione mea exardeſcet ignis:* [*Mon cœur s'eſt échauffé au dedans de moi, & le feu s'eſt embraſé dans mes méditations.*] Ce n'eſt plus alors une colomne de fumée qui eſt obſcure, mais une colomne de feu qui eſt ardente & reſplendiſſante. Il eſt vrai que cela dure peu, & n'arrive pas ſouvent ; c'eſt pourquoi le cantique ne parle ici que de ce qui eſt ordinaire & néceſſaire. Ce qui nous apprend que nous ne devons pas auſſi nous arrêter trop à ces graces extraordinaires, ou y faire fond : mais ſeulement diſpoſer tellement nôtre cœur, par la miſéricorde de Dieu qui le prépare, que nous n'y laiſſions aucune paſſion, ni aucun deſir du monde qui puiſſe détourner le cours de nôtre priere, qui montera devant ſon trône : *Sicut virgula fumi:* [*Comme une petite colomne de fumée.*] *Pſ.* 38. 4.

Priere ſans lumiere.

Cette fumée nous peut auſſi montrer par ſon obſcurité, qu'on ne laiſſe pas quelquefois de prier, encore qu'on ſe trouve dans un certain état de ténebres & d'obſcurité, qui eſt compatible même avec la ſainteté. Comme la fumée ne fait pas voir clair ; la priere

ne remplit pas auſſi toûjours l'ame de lumieres ſenſibles ; c'eſt aſſez qu'elle nous obtienne la lumiere qui eſt néceſſaire pour ne nous point égarer, & pour nous avancer de plus en plus, dans le chemin de la vertu. C'eſt ainſi que la priere monte : *Sicut virgula fumi :* [*Comme une colomne de fumée.*]

Ex aromatibus : [*Qui monte des parfums.*] La fumée ne s'entretient pas de rien. Pour avoir une fumée odoriférante, il faut des aromates, qui de ſoi aient une bonne odeur; & cela ne ſuffit pas encore, il faut du feu pour les allumer. Quelque excellence qu'aient ces aromates, ils ne peuvent produire cette ſainte fumée, ſi on n'y met le feu d'ailleurs, & ce feu ne vient pas des aromates. Tout cela nous apprend que nous ne devons pas eſpérer que nôtre priere monte droit à Dieu,& ſans interruption, comme une colomne de fumée qui s'éleve en haut, ſi nous n'avons ſoin de l'entretenir par toutes ſortes de bonnes œuvres & de ſaintes ſouffrances, qui deſſécheront par leur ardeur tout ce qui pouvoit encore reſter dans nôtre cœur de l'humidité de la terre. Nous deviendrons des aromates par la mortification de nos mem-

C'eſt l'ardeur des bonnes œuvres, qui eſt la ſource de la priere.

bres, à qui nous ferons perdre leur graiſſe par les auſtéritez & par les jeûnes. Mais quelque mortifiez que nous puiſſions être, & quelque ſaints effectivement que nous ſoïions : ce ſeroit une grande préſomption de croire que de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, nous puſſions prier Dieu, ou avoir la moindre bonne penſée. Il faut le feu du S. Eſprit, pour faire élever de nôtre cœur cette fumée toute divine, qui devient comme une colomne, par l'unité de nos penſées & de nos deſirs, qui ne s'arrêtant à aucun objet de la terre, ſe portent droit à Dieu quand nous l'aimons de tout nôtre cœur, en n'aimant que lui. Nos deſirs montent, quand ils ne rampent point ſur la terre ; & ils montent droit, quand ils ne ſont point détournez, ni interrompus par aucun amour du monde.

Sans le feu du S. Eſprit on ne prie point.

Mirrhæ : [*De myrrhe.*] Il eſt pluſieurs fois parlé dans le cantique de cette myrrhe, qui eſt ſi néceſſaire pour la priere ; parce qu'effectivement on ne prie point ſans cette amertume, & ce gémiſſement du cœur, qui fait qu'il ſe répand devant Dieu, ne trouvant aucun appui, ni aucun ſoûtien dans le monde, ni dans ſoi-même. Il faut être

Il faut avoir le cœur dans l'amertume & le dégoût du monde, pour bien prier.

veuve pour bien prier, c'eſt-à-dire, dans la déſolation, & dans un entier abandonnement des créatures, ſoit qu'elles nous abandonnent pour nous faire ouvrir les yeux, ſoit que nous les abandonnions nous-mêmes, parce que nous avons déja commencé à les ouvrir. Si nous trouvons nôtre conſolation dans le monde, nous ne la chercherons point ailleurs, & nous ne prierons que du bout des levres comme les Juifs. Car c'eſt nous mocquer que de dire à Dieu que nous implorons ſon ſecours quand nous ſommes bien à nôtre aiſe, & de crier qu'il ſe hâte de venir nous délivrer, quand nous ne ſentons rien qui nous preſſe. Ce n'eſt pas prier que de prier de la ſorte ; parce que ce n'eſt point deſirer ; il n'y a point là de priere, parce qu'il n'y a point de myrrhe : *Ex aromatibus myrrhæ :* [*Qui monte des parfums de myrrhe.*]

Et thuris. [*Et d'encens.*] La myrrhe & l'encens ſe joignent enſemble d'ordinaire ; & nous voions cette union dans l'évangile auſſi-bien que dans le cantique. C'eſt pour nous apprendre que ſi la priere ne peut être ſans quelque gémiſſement du cœur, elle ne peut être auſſi ſans quelque joie. Le gémiſſe-

ment eſt repréſenté par l'amertume de la myrrhe : la joie & l'épanoüiſſement du cœur eſt repréſenté par l'odeur agréable de l'encens. Voilà tout ce qui ſe trouve dans la priere. Nous prions Dieu, parce que nous trouvons nôtre mal dans nous, & nôtre bien dans Dieu. La priere nous détourne de nous-mêmes, où nous ne trouvons que de l'amertume : & nous porte à Dieu, où nous ne trouvons que de la joie, quand nous le trouvons, & que cette parole s'accomplit en nous : *Guſtate & videte*, [*goûtez & voiez.*] Comme donc la joie du monde eſt ſuivie néceſſairement de la triſteſſe du monde, ſelon ce qui eſt dit : *Extrema gaudii luctus occupat*, [*la triſteſſe ſuccede incontinent à la joie :*] de même le gémiſſement du cœur ne peut être ſans la joie du cœur. C'eſt ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin cette parole ſi véritable : *Dulciores ſunt lacryma orantium gaudiis theatrorum*, [*les larmes de ceux qui prient ſont plus agréables que la joie des théatres* ;] parce que la joie du monde eſt une fauſſe joie, qui accompagne une véritable miſere : au lieu qu'après les larmes de la componction, il ne reſte que la mémoire de nôtre miſere, qui

Pſal. 33. 9.

Prov. 14. 13.

Aug. in Pſ. 127.

eſt ſuivie d'une véritable joie.

Il ne faut pas au reſte s'étonner ſi l'encens eſt ſouvent emploié pour ſignifier la priere, comme il ſe voit dans
Pſal. 140. 2. ces paroles : *Dirigatur oratio mea ſicut incenſum in conſpectu tuo, &c.* [*Que ma priere monte à vous comme un encens qui s'éleve en vôtre préſence.*] Car comme l'encenſement n'eſt rien que le feu avec l'encens : de même auſſi la priere n'eſt rien autre choſe que le Saint-Eſprit dans le cœur. Quand le feu a pris à l'encens, il répand cette douce fumée : & quand le Saint-Eſprit eſt entré dans un cœur, il prie, ſelon ce qui ſe lit dans le prophete : *Vous êtes dans nous, Seigneur, & vôtre nom eſt*
Jerem. 14. 9. *invoqué ſur nous.* [*Tu autem in nobis es Domine, & nomen tuum invocatum eſt ſuper nos.*] S'il eſt en nous, il prie en nous ; & on ne peut nier que l'Eſprit de priere ne nous porte à prier. L'encens ne ceſſe point de répandre cette fumée juſqu'à ce qu'il ſe ſoit tout conſommé en la répandant ; il paſſe en s'exhalant de la terre au ciel ; il n'eſt plus où il étoit après que le feu l'a conſumé : mais il eſt encore ; il eſt tout changé en fumée, & en bonne odeur, & il remplit tout un temple. C'eſt ce

qui s'accomplit dans la priere. Quand un cœur en eſt embraſé, il quitte la terre pour s'élever au ciel. Ce qu'il y avoit de charnel & de terreſtre ſe conſume par ce feu divin qui le brûle. A proportion que le cœur brûle, il ſe dilate, & répand parmi les fideles qui ſont le temple de Dieu, une odeur de vie qui les excite à chercher la vie, & à ne demeurer pas dans l'ombre de la mort. Quand le ſacrifice eſt achevé, il ne demeure plus rien de lui dans lui-même, parce qu'il ne s'aime plus lui-même ; & c'eſt peut-être ce que dit le prophete : *Defecit in ſalutare tuum anima mea.* [*Mon ame eſt tombée dans la défaillance dans l'attente de vôtre ſalut.*] Car au lieu que les yeux du corps ne peuvent plus voir ce qu'ils ont vû long-tems, & qu'il faut qu'ils changent d'objet afin de continuer de voir : le contraire arrive aux yeux de l'ame. Quand ils ne voient que Dieu, ils le voient mieux ; & ils le voient d'autant mieux, qu'ils ne voient que lui. Mais ſe trouvant ainſi fortifiez par la ſeule vûë de ce grand objet, ils ſe trouvent dans une heureuſe défaillance pour ce qui eſt de tous les autres objets ; ils ne peuvent plus regarder la terre, aiant *Pſal.* 118. 81.

long-tems regardé le ciel : *Defecerunt*, [*mes yeux ſont affoiblis.*] Leur défaillance n'eſt pas pour ce qu'ils voient, mais pour ce qu'ils ne voient pas, & qu'ils craignent de voir. C'eſt qu'ils ſont changez, & qu'étant devenus en quelque maniere ſpirituels, ils n'ont preſque plus de proportion avec tout ce qui eſt de la terre : *Defecerunt oculi mei in eloquium tuum :* [*Mes yeux ſe ſont affoiblis à force d'être attentifs à vôtre parole.*]

Pſal. 118. 82.

Et univerſi pulveris pigmentarii : [*Et de toutes ſortes de poudres de ſenteur.*] Il faut plus de deux aromates pour entretenir cette fumée ; il les faut tous, *univerſi pulveris*, [*de toutes ſortes de poudres de ſenteur.*] Si les aromates ſont des vertus, cela nous apprend que nous avons beſoin de toutes les vertus, afin que nôtre priere ſoit continuelle & efficace. S'il lui manque une ſeule vertu, elle n'eſt pas en aſſûrance ; le trouble entrera par ce qui manquera, & l'ennemi pourra diſſiper cette fumée, & empêcher la rectitude de cette colomne ſpirituelle par un ſeul défaut. Quand on laiſſe une porte ouverte, il ne ſert de rien de tenir toutes les autres exactement fermées, puiſque le démon n'a

Nous avons beſoin de toutes les vertus pour bien prier.

beſoin que d'une entrée pour ſe rendre le maître de nôtre cœur ; & c'eſt quelquefois un de ſes artifices de nous entretenir dans l'aſſûrance & dans la préſomption, par des vertus qu'il nous laiſſe, en ſe réſervant une entrée libre, par laquelle il recouvre aiſément tout ce que nous croiïons avoir gagné. Si nous nous confions donc dans ce que nous avons de fort, il empêchera nôtre priere par ce que nous avons de foible. C'eſt pourquoi il eſt de grande importance de ne négliger aucun de ces aromates, puiſqu'ils ſont tous néceſſaires pour ce divin parfum, qui eſt ſi agréable à l'époux.

Le démon nous trompe par les vertus qu'il nous laiſſe.

Pulveris, [*de toutes ſortes de poudres.*] Ce n'eſt point aſſez d'avoir tous ces aromates, il faut encore qu'ils ſoient en poudre ; & c'eſt une condition ſi eſſentielle, que ſi elle venoit à manquer, l'époux auroit en horreur cette fumée. Il eſt donc néceſſaire que ces aromates étant broiez, n'aient point de conſiſtance, & ne s'entretiennent plus, demeurant ainſi ſéparez, & comme diviſez d'eux-mêmes : car ce qui eſt en poudre ne tient à rien. Et cela nous apprend que toutes nos vertus ſont inutiles, ſi nôtre propre volonté ſe

rencontre dans nos vertus. L'époux ne veut que des vertus qui ſoient flexibles, & qui lui ſoient conſacrées par l'obéïſſance. Il veut des vertus qui ſoient à lui, & non pas à nous, ou bien plûtôt à nôtre ennemi : car ce qui n'eſt point à Dieu ne peut être à nous, mais il eſt contre nous. Il veut des vertus dont ſa volonté ſoit la regle, & non pas nôtre caprice. Il veut des vertus humbles, & non pas des vertus ſuperbes.

VERSET VII.

En lectulum Salomonis ſexaginta fortes ambiunt de fortiſſimis Iſraël.

Voici le lit de Salomon environné de ſoixante hommes des plus vaillans d'entre les forts d'Iſraël.

EN, [*voici.*] Ces particules *en*, *ecce*, [*voici*, *voilà*,] marquent d'ordinaire quelque choſe de grand. Et que peut-il y avoir de ſi grand, que de voir les amis de l'époux qui veillent

pour la garde de ſon épouſe ? Que de voir, non pas des capitaines qui combattent pour leur prince, & qui défendent ſes places : mais des hommes foibles, qui combattent pour un Dieu tout-puiſſant, & qui lui conſervent les ames qu'il a acquiſes en mourant ? Que de voir, non pas des ſtratagemes de guerre : mais les ruſes & la ſubtilité de l'enfer ? Que de voir, non pas des armes charnelles, pour parler avec l'Apôtre : mais des armes de lumiere ? Que de voir, non pas une armée en déroute : mais les démons en fuite & en confuſion ? Le gouvernement des ames eſt quelque choſe de plus grand que le gouvernement d'une ville ; & l'épouſe eſt plus que des murailles.

Le Saint-Eſprit nous appelle donc à un grand ſpectacle, quand il nous fait montre des héros de ſon Egliſe, qui en ſont les enfans par l'obéïſſance qu'ils lui rendent, & les peres par les inſtructions qu'ils lui donnent. Il nous appelle à un grand ſpectacle, quand il nous propoſe les grandes vertus de ces grands hommes, qu'il a choiſis lui-même entre tous les fideles pour les élever à cette haute dignité, & les rendre les protecteurs de ſon Egliſe. Il les

a fait grands avant que de les choiſir ; & il les a fait encore plus grands en les choiſiſſant, afin qu'ils fuſſent capables de ſoûtenir *une dignité qui ſurpaſſe la force des anges*, comme nous apprennent les conciles : *Onus angelicis humeris formidandum.*

Lectulum, [*le lit.*] Voilà donc ces grands capitaines qui environnent la couche roiale du vrai Salomon, duquel il eſt dit : *Ecce pluſquàm Salomon hic :* [*Celui qui eſt ici eſt plus grand que Salomon.*] Voilà ces pacifiques qui gardent ſoigneuſement le lit du véritable pacifique. Il ne faut pas avoir honte de dire, le petit lit. La grandeur de l'époux & des amis de l'époux, n'a rien du faſte des grands de la terre. Sa grandeur n'eſt pas de ce monde, non plus que ſon roiaume. Tout eſt petit ici en apparence, & grand en effet. Le lit de l'époux eſt petit, parce qu'il s'eſt fait petit pour devenir époux. *Parvulus natus eſt nobis.* [*Un petit enfant eſt né pour nous.*] Un grand lit n'auroit point de proportion avec un petit enfant, & il le rejetteroit. Et cela nous apprend que l'humilité eſt la premiere vertu de l'épouſe, & le fondement de toutes les autres. Un é-

Matt. 12. 24.

Iſ. 9. 6.

poux ſi humble ne pourroit ſouffrir une épouſe ſuperbe. S'il faut être humble pour être au nombre de ſes ſerviteurs, il faut bien l'être davantage pour être épouſe, & pour être reine. Car c'eſt ici un roiaume d'humilité ; les plus humbles ſont les plus grands ; les ſeigneurs de cette cour ſont les ſerviteurs des autres ; & ceux qui y ont le plus grand commandement, ſont ceux qui ſont les plus promts à obéïr. Le petit lit marque donc la grande humilité de l'épouſe ; & l'époux ſe plaît à lui en faire des leçons dans toutes les occaſions qui ſe préſentent. Il venoit de parler d'une petite colomne ; & il parle encore d'un petit lit, afin de lui apprendre par tout ce qui eſt petit à devenir petite de plus en plus. Et cela nous montre encore l'inclination de l'époux, qui n'aime point ce qui a la moindre apparence de grandeur, pour nous enſeigner à fuïr tout ce qui eſt grand.

Il faut plus d'humilité pour être épouſe de Dieu, que pour être ſimplement ſerviteur de Dieu.

L'épouſe eſt le lit de l'époux ; c'eſt où il ſe repoſe, & où il prend ſes délices, ſelon qu'il le témoigne lui-même dans la Sageſſe : *Deliciæ meæ eſſe cum filiis hominum.* [*Mes délices c'eſt d'être avec les enfans des hommes.*] Mais

Prov. 8. 31.

comme il y a encore quelque choſe dans l'épouſe qui eſt contraire à l'époux, ou qui n'eſt pas capable de le recevoir, parce qu'elle n'eſt pas encore délivrée ni de la concupiſcence, ni de la vie des ſens, deſquels elle ne ſe peut paſſer dans ce corps de mort : il n'y a, à proprement parler, que le cœur de l'épouſe qui eſt le lit de l'époux. Mais comme tout eſt commun entr'eux, c'eſt auſſi le lit de l'épouſe. Le cœur eſt donc le lieu ou le lien de leur ſainte union, & de leurs communications ſecretes. C'eſt où l'épouſe joüit de la préſence de ſon époux ; c'eſt la chaire où elle l'écoute, & d'où elle reçoit ſes inſtructions ; c'eſt le trône d'où elle apprend ſes volontez ; c'eſt le temple où elle l'adore. C'eſt ainſi que ſe repoſe l'épouſe de la vérité & de la charité. Le repos de la chair & des ſens, & tout autre repos qui ne la prépare pas à ce grand repos, lui eſt un travail inſupportable.

Son repos eſt dans ſon cœur, parce qu'elle y trouve ſon époux ; & dans la croix, parce que c'eſt elle qui le fait trouver. Des croix ſi peſantes, ſi elle les recevoit ailleurs, lui ſeroient inſupportables : mais elles deviennent

légeres dans ce ſanctuaire d'amour. Son époux les y arroſe de ſon ſang, & elle ne les ſent pas. *Cette inſenſibilité néanmoins n'eſt pas l'effet de l'aſſoupiſſement, mais de l'amour.* [*Non hoc facit ſtupor, ſed amor.*] C'eſt peu dire qu'elle ne les ſent pas : elle les aime, elle y trouve ſa conſolation, elle y trouve ſa gloire, elle y trouve tout ce que les ennemis de la croix & de ſon époux peuvent lui faire perdre. Non ſeulement elle ſe glorifie dans ſes croix & ſes ſouffrances : mais elle ne ſe glorifie qu'en cela. Ce n'eſt que dans ces occaſions où elle eſt ſuſceptible de gloire : hors de là elle n'en connoît point, & toute l'infamie qu'elle craint eſt de s'en voir privée.

La croix n'eſt affreuſe, que lorſque l'on ne la porte que dans les ſens.

La croix ne nous paroît donc affreuſe, que parce que nous ne la voions que des yeux du corps, & que nous ne la portons que dans les ſens qui ne la peuvent ſouffrir. Il n'y a que dans le cœur qu'elle ne peſe point. Et comme on ne ſent point le poids de l'eau dans ſon centre, qui ſe fait bien ſentir quand on l'en tire : de même la croix de JESUS-CHRIST, qui ne doit plus avoir d'autre centre que nôtre cœur, depuis qu'il l'a portée pour nous ſur

le Calvaire, ne charge point en effet ſi nous l'y peſons, en ne la regardant que des yeux du cœur. Mais quand nous l'en retirons, en ne la portant que ſur nos épaules, & par contrainte, elle nous accable : à moins que JESUS-CHRIST ne nous faſſe la même grace qu'à Simon le Cyrénéen, & au bon Larron ; & encore dans cette rencontre ſi rare, elle paſſera de nos épaules ſur nôtre cœur.

Salomonis. [*De Salomon.*] Ce lit eſt auſſi appellé de Salomon, c'eſt-à-dire, du pacifique, pour nous apprendre qu'on ne peut prétendre au repos de ce lit ſaint, qu'après avoir ſurmonté ſes paſſions, & acquis une paix aſſûrée, par la mortification des ſens, & l'humilité du cœur. Il n'y a point de paix ſans cette victoire, & il n'y a point de lit & de repos ſans cette paix. C'eſt le lit du pacifique ; c'eſt un lit de paix ; c'eſt un lit de liberté qui ne peut ſe rencontrer dans la ſervitude des paſſions, ni dans le trouble qu'elles cauſent, lorſqu'elles ne nous ſurmontent pas, mais qu'elles ne ſont pas encore entierement ſurmontées. Ceux qui ſont aſſez préſomptueux pour croire que cette paix dépend des efforts

qu'ils peuvent faire, & de leur propre volonté, ne doivent point auſſi aſpirer au bonheur de ce lit du vrai Salomon, parce que ce n'eſt pas le lit de la paix de l'homme, mais de la paix de JESUS-CHRIST. C'eſt le lit du pacifique qu'il faut recevoir de ſa grace, & non pas de nos mérites.

S'il faut être en paix pour ſe repoſer ſur ce lit de Salomon, à plus forte raiſon pour le garder : & c'eſt la ſeconde inſtruction que renferme cette parole *Salomonis*, [*de Salomon.*] Il eſt donc néceſſaire que les capitaines qui ſont députez à la garde de ce lit du pacifique, ſoient du nombre de ceux qui ſont nommez dans l'écriture : *Pacificantes in domibus ſuis*, [*qui gouvernent leurs maiſons en paix* ;] & qui nous font voir premierement par eux-mêmes qu'ils ſont de véritables pacifiques. Comment pourroient-ils obtenir de Dieu nôtre paix, s'ils n'avoient pas encore obtenu la leur ? Il ne faut pas ſeulement qu'ils l'aient obtenuë, mais qu'ils la poſſedent éminemment, afin que l'abondance de leur paix ſupplée à ce qui pourroit manquer à la nôtre. *Que vôtre force procure la paix* : [*Fiat pax in virtute tua,*] *Eccli.* 44. 6. *Pſal.* 121. 7.

eſt pour les oüailles ; & ce qui ſuit immédiatement : *Et que l'abondance ſoit dans vos tours :* [*Abundantia in turribus tuis*,] eſt pour les paſteurs, qui ſont obligez de nous défendre avec leurs propres armes, & de nous couvrir de leur propre manteau. Que s'il n'eſt pas aſſez grand, malheur à eux. *Vôtre manteau eſt étroit, il ne ſçauroit couvrir l'un & l'autre :* [*Breve enim pallium utrumque operire non poteſt.*]

Iſ. 28. 20.

Il faut que les paſteurs pour procurer la paix à l'épouſe, ne craignent pas trop, & ne ſentent pas trop la guerre du monde.

Mais ce n'eſt pas aſſez qu'ils ne ſoient point ſous la tyrannie de leurs paſſions : ils ne ſont point miniſtres de paix, sils craignent trop la guerre, ou qu'ils aiment trop la paix. Ils ne ſont point miniſtres de paix, je ne dis pas s'ils craignent les maux que le monde craint devant qu'ils arrivent, mais s'ils les reſſentent trop quand ils ſont arrivez. Ils ne ſont pas en un mot miniſtres de paix, s'ils n'ont des entrailles de charité, je ne dis pas ſeulement pour leurs enfans, mais pour leurs plus grands ennemis, & qui leur font une plus rude guerre. Voilà comme on garde *le lit de Salomon*, [*lectulum Salomonis.*]

Sexaginta, [*ſoixante.*] Ce nombre eſt fort univerſel, parce qu'il eſt compoſé de deux nombres qui le ſont : le

ſix qui eſt le nombre de la création de tout le monde, & le dix qui fait tous les nombres étant répété pluſieurs fois. Soixante paſteurs vaut donc autant que de dire tous les paſteurs, dont le devoir unique conſiſte à aimer l'Egliſe, & à travailler pour l'Egliſe ; & toutes les fois que l'occaſion s'en préſente, à faire tout & à ſouffrir tout pour elle. La moindre ame mérite d'être l'objet du ſoin de tous les paſteurs, & doit être le ſujet de leurs prieres. Les armées du ciel parurent pour la défenſe du ſerviteur d'Eliſée : car pour le prophete, il n'en avoit pas beſoin, à cauſe de la grandeur de ſa foi. Tous les membres glorieux de JESUS-CHRIST s'intereſſent pour le moindre de ſes membres ; & le Chef mourroit encore pour le moindre de ſes élûs s'il étoit néceſſaire, & s'il étoit poſſible qu'il mourût. Ce que je dis, afin qu'on ne s'étonne pas ſi tous les paſteurs figurez par *ces ſoixante hommes ſi vaillans*, [*ſexaginta fortes*,] ont un ſoin particulier de garder l'épouſe, & de veiller pour *le lit de Salomon*, [*lectulum Salomonis.*] Comme les épouſes qui ont beaucoup de pouvoir auprès de l'époux, levent les mains au ciel,

Tous les ſaints s'intereſſent pour chaque élû.

& ſont dans l'Egliſe ce que Moïſe faiſoit ſur la montagne, pendant que Joſué combattoit les Amalécites : non ſeulement la gloire & l'honneur de JESUS-CHRIST, mais le propre interêt des paſteurs, qui n'eſt autre que le ſalut des ames, les oblige d'avoir un ſoin tout particulier des épouſes. On peut dire même qu'ils gardent tout le troupeau en gardant cette partie la plus noble du troupeau, qui s'intereſſe pour tout le reſte. Les paſteurs de l'Egliſe n'ont rien tant en recommandation que de les défendre ; & les ennemis de l'Egliſe n'ont point de paſſion plus forte que de les combattre. On ſçait le traittement que leur firent ſouffrir les Ariens. Comme donc les démons les attaquent avec plus de fureur, parce qu'elles leur nuiſent davantage : les ſaints évêques les aſſiſtent & les protegent avec plus de vigilance, parce qu'elles leur ſervent le plus. Et le cantique les repréſente ici comme s'ils n'avoient que cette ſeule affaire : *En lectulum Salomonis, ſexaginta fortes ambiunt :* [*Voici le lit de Salomon environné de ſoixante hommes des plus vaillans.*] On peut ſouvent juger du ſoin qu'ils ont du ſalut des peuples,

par le ſoin qu'ils ont de celui des vierges & des épouſes de JESUS-CHRIST.

Que de paſteurs pour la défenſe de l'épouſe ! que diront celles qui n'en veulent qu'un ; qui refuſent d'être veillées par ceux qui peuvent en avoir ſoin, & qui ſont ſur les lieux ; & qui ne veulent que celui qui eſt éloigné, & qui ne peut veiller ſur elles ? Que diront les ennemis de la Hiérarchie de l'Egliſe, & de la ſubordination naturelle & ordinaire des paſteurs ? Ce n'eſt pas trop de tous les paſteurs, ou qui veillent, ou qui prient pour l'épouſe. Les paſteurs du ciel ſe joignent avec ceux de la terre, pour garder le lit de Salomon : & on croit que c'eſt trop de deux ou trois pour le garder ; qu'il n'en faut qu'un ; qu'il n'en faut point, & que l'épouſe ſe gardera bien toute ſeule, & ſans autre ſecours que d'elle-même. Les épouſes qui ont ces penſées, ne ſont point épouſes ; & on peut dire qu'elles ſont mal gardées, quand il n'y a qu'elles qui ſe gardent, & qu'elles refuſent d'être veillées par les amis de l'époux.

Vierges qui ne veulent être veillées que par un paſteur qui ne ſçauroit les veiller.

Fortes : [*Vaillans.*] La force eſt la vertu des évêques, & cette intrépidité, qui naît de la confiance qu'ils ont en

Force, vertu des paſteurs.

Dieu, & de la grandeur de leur zele pour le ſalut des ames, eſt leur caractere. Que ſert à un troupeau que ſon paſteur en ait ſoin, qu'il le conduiſe dans de bons pâturages, & qu'il faſſe ſon devoir en tout le reſte, s'il craint le loup, & qu'il fuie quand il le voit venir? Quel avantage pour les brebis, que leur paſteur ne les ait point dépoüillées, s'il les abandonne au carnage; & qu'il ne ſe ſoit point revêtu de leur laine, quand il leur laiſſe perdre la vie? Les autres vertus peuvent ſuffire à un particulier, & ſouvent nôtre foibleſſe nous humilie & nous ſauve. Un homme foible, s'il a d'ailleurs de la vertu, peut être un homme de bien. Mais on peut dire qu'un paſteur foible eſt toûjours un mauvais paſteur. Comme ſa grande vertu ne conſiſte qu'à nous défendre: ſon grand vice eſt de nous abandonner, & de n'avoir pas le courage de mourir pour nous quand il le faut.

Ambiunt: [*Ils environnent.*] Ce mot eſt propre pour nous faire voir ce que c'eſt que la ſollicitude paſtorale, & ce que dit ſaint Paul de lui-même: *Nullam requiem habuit caro noſtra:* [*Nous n'avons eu aucun repos ſelon la chair.*] Les bons paſteurs obſervent

Vrais paſteurs ont ſoin de tout.

2. Cor. 7. 5.

tout, remédient à tout, & ſont par tout; ils ne laiſſent rien de dégarni; ils nous préviennent dans nos beſoins; ils nous accompagnent dans nos périls, & ils nous ſuivent par une ſage condeſcendance dans nos foibleſſes. Ils ſont nos peres pour nous fortifier; ils ſont nos meres pour nous conſoler; ils ſont nos freres & nos amis pous nous aſſiſter en tout : en un mot, ils nous environnent de tous côtez, par l'étenduë de leur charité qui n'a point de bornes; & c'eſt ce que veut dire *ambiunt* : [*ils environnent.*] Cette parole dit tout, & nous repréſente juſqu'à leur humilité. Car les bons Paſteurs ſont convaincus de la vérité de cette parole de S. Paul, non ſeulement par les ſentimens de la foi, mais par leur propre expérience. *Celui qui plante, ou qui arroſe, n'eſt rien, mais c'eſt Dieu qui donne l'accroiſſement* : [*Neque qui plantat, neque qui rigat eſt aliquid, ſed qui dat incrementum Deus.*] Voila tout ce qu'ils font, & cette parole marque qu'ils ne font que cela. *Ambiunt*, [*ils environnent*,] ne regarde que l'extérieur, & ne touche point au dedans. *Ambiunt*, [*ils environnent*,] n'eſt que pour les oreilles du corps, & non point pour les oreilles du

Etenduë de leur charité.

1. Cor. 3. 7.

cœur, qui ne peuvent être frappées que par une parole plus puiſſante que la leur, ſelon que nous enſeigne ſaint Auguſtin : *Cathedram in cœlo habet qui corda docet :* [*Celui qui inſtruit les cœurs a ſa chaire dans le ciel.*

De fortiſſimis : [*D'entre les plus forts.*] Les paſteurs ne doivent pas être forts ſeulement, mais tres-forts ; & cette parole de ſaint Grégoire de Nazianze eſt terrible : que c'eſt être méchant évêque, que de n'être pas tres-bon. Si ceux qui ſont les plus forts ſe trouvent encore foibles pour ſoûtenir un ſi grand fardeau : que ſera-ce de ceux qui n'ont qu'une force médiocre ? Si les forts ſuccombent, que ſera-ce des foibles ? Si ceux que Dieu a choiſis ſe perdent quelquefois, que ſera-ce de ceux qui ſe choiſiſſent eux-mêmes, & qui s'appellent eux mêmes à cette grande charge ? On ne peut jamais être trop fort dans un emploi où l'on n'eſt jamais aſſez fort. Mais helas ! que ſouvent nous ſerions heureux ſi nos paſteurs étoient du nombre des forts ! Plût à Dieu ſouvent qu'ils ne fuſſent que foibles ; plût à Dieu qu'ils ne fuſſent pas *foibles entre les plus foibles :* [*Infirmos de infirmiſſimis*,] ou comme

comme parle l'écriture : *De noviſſimis populi :* [*Des derniers du peuple :*] ce qui ne s'entend pas du manque de nobleſſe, mais du manque de vertu, qui eſt la nobleſſe de l'Egliſe. 3. Reg. 13. 33.

Plût à Dieu que l'on ne vît pas arriver ſouvent ce qui arrivoit du tems des rois d'Iſrael, où ceux qui avoient aſſez de bien, aſſez de politique, ou aſſez de crédit, devenoient paſteurs s'ils le vouloient. *Quicumque volebat, implebat manum ſuam, & fiebat ſacerdos.* Ibid. Plût à Dieu donc que pluſieurs d'entre les paſteurs ne fuſſent que mercenaires. Plût à Dieu qu'ils ne fuſſent pas loups, & des plus furieux. Que Dieu nous punit rigoureuſement à cauſe de nos péchez, quand on eſt contraint de faire une telle priere ; & que les paſteurs que nous avons méritez par la grandeur de nôtre ingratitude, reſſemblent peu à ceux dont il eſt ici parlé : *En lectulum Salomonis ſexaginta fortes ambiunt de fortiſſimis :* [*Voici le lit de Salomon, environné par ſoixante hommes vaillans d'entre les plus forts !*]

Iſrael, [*D'Iſrael.* Ce ne ſont pas des forts du ſiecle que l'époux donne pour défenſeurs à ſon épouſe : ce ſont des forts d'Iſraël. Car comme la ſageſſe

du monde n'eſt que folie, toute ſa force n'eſt que foibleſſe. La force du monde ne vient que de la cupidité, comme l'enſeigne ſaint Auguſtin, & c'eſt la cupidité que les paſteurs tâchent de déraciner. C'eſt là le ſujetde leurs travaux & de leurs peines. Ils ſe perdroient aiſément s'il leur reſtoit encore de la cupidité du monde : que ſera-ce donc ſi elle eſt ſi forte en eux, qu'elle ſoit capable de les rendre forts ? C'eſt déja être vaincu, que d'être fort de la ſorte : car on a dans le fond toute la foibleſſe qui eſt dans le vice, & toute la vanité qui eſt dans cette fauſſe vertu. Nous voions auſſi par expérience, que ceux qui n'ont que cette force, ſuccombent bien-tôt : car on ne peut réſiſter à la violence, & au torrent du monde, par l'eſprit du monde. Satan n'eſt point contraire à lui-même, & ſon roiaume eſt trop bien établi dans les ſiens, & trop ſtable, pour être capable de cette diviſion qui le ruineroit. On ne réſiſte à la cupidité que par la charité. On ne réſiſte à la force du monde que par l'eſprit de Dieu, qui eſt plus fort que le monde.

La force qui vient de cupidité a toute la foibleſſe du vice, & toute la vanité des fauſſes vertus.

Mais comme Iſraël, veut dire : *Videns Deum* : [*Celui qui voit Dieu*,] cela

nous apprend que la force des paſteurs doit naître de la communication qu'ils ont avec Dieu, & de leur ſcience, qui ne vient pas ſeulement du travail & de l'étude, mais de la grandeur de la charité qui les échauffe, & qui les éclaire, ſelon qu'il eſt dit de ſaint Jean : *C'étoit une lampe qui brûloit & qui luiſoit* : [*Ille erat lucerna ardens & lucens.*] Ils ſont donc forts à proportion qu'ils ſont clair-voians, & qu'on les peut appeller du nom des anciens prophetes, *videntes*, [*les voians.*] La lumiere du corps ne nous rend pas plus forts : mais la vraie lumiere de l'ame, non ſeulement nous découvre ce que nous avons à vaincre, mais nous le fait vaincre. C'eſt une lumiere, qui étant entrée dans le cœur, nous rend invincibles. Ce ſont ces armes de lumiere dont parle l'Apôtre, qui ſont ſi formidables aux princes des ténebres : car enfin la vérité ne peut être vaincuë. C'eſt donc ainſi que ceux qu'elle rend forts, garderont bien le lit de l'épouſe, & qu'ils ſeront les vrais miniſtres du véritable Salomon, deſquels il eſt dit : *En lectulum Salomonis ſexaginta fortes ambiunt de fortiſſimis Iſrael* : [*Voici le lit de Salomon, environné par ſoixante hom-* *Joh. 5. 15.*

mes vaillans d'entre les plus forts d'Iſrael.

VERSET VIII.

Omnes tenentes gladios, & ad bella doctiſſimi. Uniuſcujuſque enſis ſuper femur ſuum propter timores nocturnos.

Ils portent tous des épées, & ils ſont tres expérimentez dans la guerre; chacun d'eux a l'épée au côté, à cauſe des ſurpriſes qu'on peut craindre durant la nuit.

OMnes tenentes gladios: [*Ils portent tous des épées.*] L'époux ne parle pas du glaive qu'il commanda à ſaint Pierre, de remettre dans le fourreau: mais de celui dont nous arme l'Apôtre, qui eſt le glaive de la parole: *Et gladium ſpiritus quod eſt verbum Dei:* [*L'épée ſpirituelle, qui eſt la parole de Dieu.*] Il n'y a que ce glaive de l'eſprit qui nous eſt néceſſaire dans cette guerre, que nous n'avons que contre des eſprits. *Contra ſpiritualia nequitiæ:*

Epheſ. 6. 17.

Ibid. v. 12.

[*Contre des eſprits de malice.*] Cela nous apprend qu'un paſteur doit être très inſtruit dans la ſcience des écritures, afin d'en pouvoir inſtruire les autres, & de les fortifier dans la voie de Dieu, par la parole de Dieu, & non point par la parole des hommes.

Tous les paſteurs doivent être armez du glaive de la parole de Dieu.

Mais il eſt bien remarquable que cette regle eſt générale, & qu'elle ne ſouffre point d'exception, puiſqu'il y eſt parlé de tous. *Omnes tenentes gladios:* [*Ils portent tous des épées.*] Car comme il n'y a point de général d'armée qui ne ſoit obligé de ſçavoir la guerre pour la faire: il n'y a point de paſteur qui ne doive ſçavoir l'écriture, pour en tirer la nourriture de nos ames. C'eſt là où il trouvera les pâturages où il faut nous conduire; c'eſt là où il apprendra l'art de nous conduire. Quelque connoiſſance qu'il ait d'ailleurs des autres ſciences, il ne laiſſera pas d'être un conducteur aveugle, s'il ne poſſede la ſcience de l'évangile. Toute autre lumiere n'eſt que ténebres. Nous ne ſerons pas jugez ſur les regles de la philoſophie, mais ſur celles de l'écriture.

Tenentes: [*Ils portent.*] Il ne dit pas qu'on ait l'écriture devant les yeux,

Un paſteur doit avoir l'écriture dans les mains en la pratiquant.

quoi qu'il ſoit auſſi néceſſaire de l'y avoir en la méditant : mais qu'on l'ait dans les mains en la pratiquant. On a cette épée dans les mains, quand on fait ce qu'on dit. Un paſteur doit être le livre de tous ceux qui ne peuvent lire, & ils doivent apprendre en voiant ſa vie, ce qu'ils ne peuvent apprendre en liſant l'évangile. Ceux même qui ſçavent lire, apprendront mieux leur devoir par ſes actions, que par ſes paroles. On enſeigne avec efficace ce que l'on a déja fait avant que de l'enſeigner; ce qui ſe voit, eſt plus que ce qui s'entend. *Tenentes :* [*Ils portent.*] Nous apprenons donc par là que les paſteurs ſont obligez d'avoir une attention continuelle à la parole de Dieu, & de s'en nourrir continuellement, afin de ne s'épuiſer pas eux-mêmes en nourriſſant les autres ; & c'eſt comme ſi on diſoit qu'une nourrice doit toûjours avoir le pain à la main : car on entendroit bien par cette maniere de parler, qu'elle ſeroit obligée de manger plus qu'une autre, aiant à ſe nourrir, & à nourrir ſon enfant. Que ſera-ce donc d'un paſteur, qui doit nourrir tout un peuple par ſes paroles, par ſes actions, & par toute ſa vie ?

Tout ce que nous voions dans un paſteur, & généralement tout ce qui vient de lui, doit porter la nourriture & l'édification dans les ames, *favus diſtillans* : [*un raion qui diſtille le miel.*] Il ne faut donc pas s'étonner s'il a toûjours le pain de vie entre les mains, non ſeulement pour le diſtribuer aux autres : mais pour s'en ſuſtenter. Car ce qu'il nous donne ne nous nourriroit pas, s'il ne s'en étoit nourri auparavant, & s'il n'avoit changé en lait, ce qu'il peut y avoir de trop fort pour les foibles dans les inſtructions, & les commandemens de l'évangile, en les faiſant comme paſſer par lui-même, & par tout le corps de ſa vie, afin que prenant dans ſes propres entrailles, la nourriture qu'il nous préſente, elle en ſoit moins chargeante & plus vivifiante. C'eſt pourquoi comme les paſteurs accompagnent toutes les cérémonies publiques d'inſtruction, & ne font rien de conſidérable dans l'Egliſe, ſans le miniſtere de la parole : ils ne doivent pas avoir moins de ſoin de recourir à cette même parole dans toutes les actions particulieres de leur vie. Tout ce qu'ils diſent, & tout ce qu'ils font, ſoit au dehors, ſoit au dedans, doit

Un paſteur doit ſe nourrir continuellement pour nourrir les autres. *Cant.* 4. 11.

venir de cette ſource ; & il ſeroit néceſſaire qu'avant que de rien juger, & de rien faire, ils diſſent avec l'Apôtre: *Sed quid dicit ſcriptura ?* [*Mais que dit l'écriture ?*] ce qu'il a voulu dire par interrogation, afin de nous apprendre à nous interroger nous-mêmes de la ſorte, dans toute la ſuite de nôtre vie. Voilà comme l'écriture doit être, non pas dans nos livres, comme lorſque nous la liſons avec ſi peu d'application, que nous ne nous en ſouvenons point ; non pas dans nôtre mémoire, comme lorſque nous ne faiſons que nous en ſouvenir, & qu'elle n'eſt pas dans nôtre cœur ; non pas dans nôtre bouche, comme lorſque nous ne faiſons qu'en parler ; non pas devant nos yeux, comme lorſque nous ne faiſons que la lire, ou la méditer : mais dans nos mains, enſorte que nous faſſions ce que nous liſons, & que nous ne reglions que par ſa lumiere tout le cours de nôtre vie.

Rom. 10. 8.

Gladios : [*des épées.*] Ce n'eſt pas ſans grande raiſon aſſurément, que la parole de Dieu eſt comparée à une épée, puiſque JESUS-CHRIST nous apprend dans l'évangile, qu'il n'eſt venu ſur la terre que pour nous ſéparer

de ce que nous aimions, & pour nous ſéparer de la terre, parce que nous n'aimions que la terre. Comme il s'eſt ſervi de ſa parole qui avoit créé le monde pour réparer ce petit monde : il étoit juſte d'appeller cette parole du nom d'épée. Elle s'appelle donc de ſon effet. Elle nous ſépare pour nous guérir ; elle nous ſépare de nous-mêmes, pour nous unir à Dieu. Qui peut dire toutes les diverſes opérations qu'elle fait dans les ames ? Comme nous nous attachons à tout, elle nous ſépare de tout. Mais comme nous ne laiſſons pas de nous attacher encore au monde & à nous-mêmes, après en avoir été ſéparez, il eſt néceſſaire d'avoir toûjours à la main ce glaive ſalutaire, afin qu'il nous ſépare toûjours des créatures, auxquelles nous nous attachons toûjours. Comme il y a donc continuellement à couper & à ſéparer dans nous, à cauſe que nôtre propre corruption nous lie continuellement à nous-mêmes ; & jette ſans ceſſe dans nôtre cœur de profondes racines, qui produiſent une ſemence de mort : nous devons auſſi nous occuper continuellement à nous ſéparer de nous, & à retrancher ce qui eſt de nous, &

L'effet de la parole de Dieu, eſt de nous ſéparer du monde ; c'eſt pour cela qu'on l'appelle épée.

qui ne naît en nous que pour nous faire mourir.

C'eſt avec la parole de Dieu qu'on combat, & que l'on vainc.

Il y a encore une autre raiſon, d'appeller la parole de Dieu du nom de glaive, parce qu'elle nous ſert à combattre nos ennemis, qu'il eſt impoſſible de vaincre que par cette parole, comme JESUS-CHRIST nous l'a montré par ſon exemple, en ſurmontant ſon ennemi & le nôtre, par des paroles de l'écriture. Toute nôtre vie n'eſt qu'une guerre que nous livrent toutes ſortes d'ennemis, & toute nôtre force n'eſt que dans cette ſeule parole. Nous ne pouvons rien, mais elle peut tout ; & nous ſommes invincibles quand nous paroiſſons cette épée à la main dans le combat, & que nous ne nous ſervons point d'autres armes. C'eſt une épée qui nous donne de la force, quelque foibles que nous ſoïions, & avec laquelle nous ne combattons pas ſeulement nos ennemis, mais qui nous apprend à les combattre. Elle nous montre l'art de vaincre, & c'eſt vaincre, que de l'avoir toûjours entre les mains : d'où vient qu'immédiatement après ces paroles, *tenentes gladios:* [*ils portent des épées ;*] l'épouſe ajoûte : *& ad bella doctiſſimi :* [*& ils ſont très*

expérimentez dans la guerre :] pour nous apprendre que le vrai moien de devenir ſçavant dans cette guerre ſi importante, eſt de tenir toûjours cette épée, & de ne la quitter jamais.

Et ad bella : [*Dans les guerres.*] Il faut premierement remarquer qu'il ne parle pas d'une ſeule guerre, mais de pluſieurs, parce qu'en effet, les paſteurs ont autant de ſortes de guerres ſur les bras, qu'ils ont de différentes perſonnes ſous leur conduite. Car les démons nous combattent diverſement ſelon la diverſité des tems, des rencontres, & de nos inclinations particulieres, qu'ils obſervent ſoigneuſement pour s'en ſervir contre nous-mêmes. Et les paſteurs ne les doivent pas obſerver avec moins de ſoin, afin de changer l'ordre du ſecours & de la défenſe, à proportion qu'ils changent de batterie. Car ils éludent quelquefois leurs efforts par une ſage condeſcendance : ils les renverſent quelquefois par leur fermeté & leur inflexibilité. Quelquefois ils n'emploient que la douceur : d'autres fois voiant qu'elle ruineroit tout, ils s'arment de ſévérité. Quelquefois ils ſurmontent en temporiſant : d'autres fois en ſe hâtant. Quelquefois ils n'emploient que

Les paſteurs ont autant de guerres ſur les bras, qu'ils ont de différentes perſonnes ſous leur conduite.

Divers moiens que les paſteurs emploient pour nous ſauver.

les armes de lumiere, & nous font vaincre par la vérité : d'autres fois ce ne peut être que par l'exercice de la charité. Quelquefois ils font paroître de la colere quoi qu'ils n'en aient point : d'autres fois ils diſſimulent la juſte douleur qui les perce : *Diſſimulant ſe audire :* [*Ils font ſemblant de ne pas entendre.*] Comme nous ſommes les meilleures armes des démons pour nous vaincre, & qu'ils ſe ſervent de nous contre nous-mêmes, comme remarque ſaint Grégoire de Nazianze : les paſteurs ſe ſervent auſſi d'eux contr'eux, & nous font vaincre par les efforts qu'ils font pour nous vaincre. Comme les démons nous ſurmontent ſouvent par nôtre propre victoire : les paſteurs tâchent de nous relever par nos chûtes, & de nous rendre forts, par ce que nous avons de plus foible. Mais que dirai-je de leurs travaux, des perſécutions que le démon leur ſuſcite, & de la ſanglante guerre qu'il leur déclare ? Il tâche de les vaincre, afin de nous vaincre, & il imite ce roi de Syrie, qui commanda à ſes capitaines de ne combattre que contre le roi d'Iſraël. C'eſt ainſi que ſouvent il s'adreſſe à eux, lors qu'il ne cherche que nous.

1. Reg. 10. 27.

Conſurrexit ſathan contra Iſrael, & concitavit David : [*Sathan s'éleva contre Iſrael, & il attaqua David.*] Et c'eſt ce qui fait que nous ſommes indignes de la miſéricorde de Dieu, & que nous méritons qu'il nous abandonne, lorſque nous nous ſcandaliſons de quelques fautes légeres de nos peres, où ils ne tombent qu'à cauſe de nous, & en ſoûtenant l'effort de nos ennemis, qui veulent ruiner nôtre défenſe avant que de venir à nous. Il faut être bien ingrat pour leur imputer des bleſſures, auxquelles ils ne ſe ſont expoſez que pour nous en préſerver. Quand on en eſt venu là, on eſt déja vaincu, & il ne faut plus d'autres ennemis quand nous tournons la pointe de nos propres armes contre nous-mêmes.

1. Paral. 21. 1.

Les paſteurs plus attaquez que les autres.

Il arrive donc ſouvent que nos ennemis n'attaquent nos paſteurs qu'à cauſe de nous, & nous devons les ſecourir en priant pour eux, & ſur tout en les conſolant par l'exacte obéïſſance qu'on doit leur rendre. Mais les bons paſteurs n'en demeurent pas là; ils les attaquent auſſi bien ſouvent les premiers, afin d'empêcher qu'ils ne nous attaquent, ou afin de diminuer leur force, & que nous puiſſions leur

réſiſter avec moins de peine. Ils jeûnent lors qu'ils n'ont pas beaucoup beſoin de jeûner pour eux-mêmes ; ils veillent pour nous ; ils macerent leur chair pour nous ; ils font pénitence pour nous, lors que nous ne la faiſons pas pour nous-mêmes. Mais comme les démons n'emploient pas ſeulement la force ouverte dans cette guerre, mais encore les artifices & les ruſes : ce n'eſt pas aſſez que les capitaines du vrai Salomon ſoient *forts*, [*de fortiſſimis*,] s'ils ne ſont éclairez & tres-ſçavans ; & c'eſt ce qui ſuit.

Doctiſſimi : [*tres-expérimentez.*] Premierement il ne demande pas d'eux toutes ſortes de ſciences : car il y en a bien d'inutiles, & il y en a qui ſont trop baſſes pour un capitaine, & qui ſeroient méſéantes à un général d'armée. Car c'eſt ici où il faut aimer la grandeur ; & l'écriture nous recommande en louant un grand homme, de traiter la ſageſſe magnifiquement, & de nous comporter avec elle d'une maniere noble, & que l'Apôtre diroit digne de Dieu : *Magnificè enim tractabat ſapientiam :* [*Il faiſoit éclater ſa ſageſſe d'une maniere magnifique.*] Un paſteur eſt ſçavant de ne ſçavoir pas plu-

2. *Macc.* 2. 9.

ſieurs choſes. On ne demande ici de lui qu'une ſeule ſcience, qui eſt de pouvoir vaincre, & de nous faire remporter la victoire. Voila la ſcience qui eſt une ſcience de ſalut, & non pas une ſcience de diſpute : car il n'eſt pas dit qu'il ſoit ſçavant, mais qu'il ſoit ſçavant pour faire la guerre, *& ad bella doctiſſimi.* On ne lui en demande pas davantage ; mais auſſi on lui demande cela. Il faut qu'il puiſſe dire avec S. Paul : *Non enim ignoramus cogitationes ſatanæ :* [*Nous n'ignorons pas les penſées & les artifices de ſatan.*] Il faut qu'il puiſſe dire avec lui : *Et ſi imperitus ſermone, ſed non ſcientia :* [*Quoi que j'aie peu de facilité à parler, je ne laiſſe pas d'avoir beaucoup de lumiere.*] Il faut qu'il ait la ſcience des ſaints, qui lui eſt néceſſaire pour devenir ſaint, & nous rendre ſaints. Il ne faut pas ſeulement qu'il aime l'Egliſe : il faut qu'il la connoiſſe, puiſqu'il la doit défendre contre les hérétiques. Il faut qu'il connoiſſe ceux qui l'ont défendue dans tous les ſiecles ; il faut qu'il ſçache de quelles armes ils ſe ſont ſervis, & qu'il vainque comme ils ont vaincu. Ce ſeroit déja être vaincu, que de vaincre d'une autre maniere. La tradition eſt

Un paſteur eſt ſçavant par l'ignorance de pluſieurs choſes.

2. Cor. 2. 11.

2. Cor. 11. 6.

une chaîne invincible, & qui tient liez tous les ennemis de l'épouſe. Si on lâchoit cette chaîne, tout ſeroit perdu, & les ennemis de l'Egliſe ſeroient inſurmontables s'ils devenoient libres.

Un paſteur a beſoin de toute l'écriture.

Je ne parle point de la ſcience de l'écriture, parce que c'eſt l'épée qu'il a toûjours entre les mains. Les particuliers n'ont pas beſoin de la ſçavoir toute ; & ſaint Baſile veut que chacun choiſiſſe les endroits qui peuvent lui ſervir à vaincre ſes paſſions : mais pour un paſteur, il dit qu'il a beſoin de tout, parce qu'il répond pour tous. Comme il doit conſidérer toutes les maladies des autres comme les ſiennes, il doit auſſi en conſidérer les remedes, qui ſont répandus par toute l'écriture, comme les ſiens. L'écriture doit être ſon livre : mais elle lui ſeroit peu utile, s'il ne faiſoit autant d'état de l'abregé que du livre même. La charité eſt l'abregé de l'écriture, qui lui fera entendre l'écriture. S'il ne mêloit la lumiere de la charité à la lumiere de la vérité, la vérité même l'aveugleroit. Mais ſur tout, il faut qu'il ſçache JESUS-CHRIST crucifié : car c'eſt ce qui le rendra invincible contre tous les efforts des démons, en ne crai-

gnant pas de ſouffrir ce qu'il voit que JESUS-CHRIST a ſouffert pour lui. Un paſteur n'eſt vaincu dans les plus grands combats, que parce qu'il n'aime pas aſſez la croix de ſon maître. Quand il peut dire avec l'épouſe : *Faſciculus myrrhæ, dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur :* [*Mon bien aimé eſt pour moi comme un bouquet de myrrhe ; il ſe repoſera ſur mon ſein*,] il eſt bien fort, quoi qu'il ſoit abandonné de tout le monde. Car comme dit S. Cyprien : *Occidi poteſt, vinci non poteſt :* [*Il peut être tué, mais il ne peut être vaincu.*] Cant. 1. 12. Cypr. Ep. 55.

Uniuscujuſque enſis ſuper femur ſuum : [*Chacun d'eux a ſon épée ſur ſa cuiſſe.*] Nôtre cuiſſe eſt ce que nous avons encore de plus charnel, comme il paroît par ce paſſage : *Septuaginta animæ quæ erant in femore Jacob :* [*Les ſoixante-dix perſonnes qui étoient deſcenduës de Jacob.*] Car l'écriture, pour nous apprendre la pudeur & la retenuë, parle avec honneur de ce qui en a le moins. Nous apprenons donc de ces paroles du cantique, que comme les paſteurs ſont environnez eux-mêmes d'infirmité, ainſi que parle ſaint Paul, ils doivent faire ce qu'il faiſoit lui-même, & pratiquer ſes paroles : Exod. 1. 5.

a Cor 9. 27. *Ipſe caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo, ne cùm aliis prædicavero ipſe reprobus efficiar :* [*Je traite rudement mon corps, & je le réduis en ſervitude, de peur qu'aiant prêché aux autres, je ne ſois réprouvé moi-même.*] Faire cela, c'eſt mettre cette épée ſainte ſur ſa cuiſſe. Nous l'y mettons, lors que nous nous ſervons de la lumiere de l'écriture pour ſonder nos reins, & découvrir nos mauvaiſes habitudes & nos imperfections, en y apportant les remedes que l'écriture nous ordonne, & en deſſéchant ce qui peut reſter en nous de l'ulcere d'Adam, par l'ardeur d'une ſainte pénitence. Quand donc les paſteurs viſitent Jéruſalem avec le flambeau, en s'éxaminant eux-mêmes, & qu'ils pratiquent ſur eux les excellens avis qu'ils donnent aux autres : ne mettent-ils pas l'épée de la parole de Dieu ſur leur cuiſſe, afin de retrancher tout ce que la cupidité, dont les ſaints ne ſont pas exemts, peut faire naître de vicieux, & de ſe purifier de plus en plus de ſes moindres taches ? Et cela nous apprend que le plus grand moien de ſanctifier les autres, eſt de nous ſanctifier nous-mêmes, & que nous devons encore plus veiller ſur nos fau-

tes que ſur celles des autres. C'eſt aſſez que cette épée ſoit entre les mains des paſteurs, pour ce qui eſt de nous : mais pour ce qui les regarde, il faut qu'ils l'appliquent encore ſur la cuiſſe, afin de couper juſqu'au vif, s'il s'y rencontre la moindre corruption. *Uniuscujuſque enſis ſuper femur ſuum* : [*Chacun d'eux a ſon épée ſur ſa cuiſſe.*] Il faut que l'ame ſoit bien droite, ſi étant appliquée à cette divine regle, elle ne ſe trouve pas toute courbée. Il faut qu'elle ſoit bien pure, ſi en ſe regardant dans cette ſource de lumiere, elle ne ſe trouve pas toute ſouillée. Il faut qu'elle ſoit bien forte & bien ferme, ſi s'approchant de cette colomne de vérité, elle ne ſe trouve pas toute foible & toute chancelante.

Propter timores nocturnos. [*A cauſe des ſurpriſes qu'on peut craindre durant la nuit.*] Voiez-vous bien qu'ils ont ſurmonté leurs paſſions autant que les hommes peuvent les ſurmonter dans ce corps de mort, & qu'il ne leur reſte point d'ennemis particuliers qu'ils doivent combattre? Voiez-vous bien qu'ils ne craignent qu'à cauſe qu'il eſt nuit, & qu'ils ſont hommes? Voiez-vous bien qu'ils ne craignent qu'à cauſe

Les paſteurs doivent avoir ſurmonté leurs paſſions, & leurs ennemis viſibles.

qu'il faut toûjours craindre, & qu'ils reconnoiſſent par une véritable humilité, auſſi-bien dans eux que dans les autres, une ſource de toute corruption, ſi elle n'étoit arrêtée par la pure miſéricorde du grand médecin, qui les a deſtinez pour s'en ſervir à la guériſon des autres ? Ils craignent donc avec ſaint Paul, parce qu'ils ſçavent bien qu'ils ne ſont rien, & qu'ils ne méritent rien : *Je ſçai qu'il n'y a rien de bon en moi, c'eſt-à-dire, dans ma chair.* [*Scio quia non habitat in carne mea bonum.*] Ils craignent d'être ſurpris. Ils craignent en un mot, parce qu'ils ſont humbles. Mais, helas ! que nous avons bien autre choſe à craindre. Mes maîtres que j'ai ſervis ſi long-tems, & que j'ai tâché de fuir, viennent avec fureur pour me reprendre. Il y a des armées entieres qui m'attaquent à force ouverte, & je ſuis ſans défenſe. Mon cœur n'a point de murailles, ou il y a des breches à paſſer une légion de front. Ils font bien leur compte de m'emporter d'aſſaut, & peut-être c'eſt le dernier qu'on va donner. Helas ! Seigneur, faites-moi miſéricorde, & prenez ma défenſe contre des ennemis ſi puiſſans. Ce n'eſt pas là une

Rom. 7. 18.

La crainte des imparfaits bien différente de celle des paſteurs.

crainte de nuit, mais une violence de plein jour, Ce n'eſt pas le bruit de quelques feuilles qui me fait peur, c'eſt le rugiſſement du lion que j'entens, & que je vois; c'eſt le démon du midi. Si les paſteurs étoient en cet état, ils ne ſeroient pas paſteurs; & ils devroient plûtôt penſer à ſe défendre eux-mêmes, qu'à défendre les autres.

Craintes des paſteurs.

Au reſte, ce ſont pluſieurs craintes, ce n'en eſt pas une ſeule : *Propter timores*, [*à cauſe des ſurpriſes.*] Mais graces à Dieu, ce ſont des craintes telles que de ſaints paſteurs en peuvent avoir. Ils craignent de bleſſer la charité en ſe taiſant; ils craignent de bleſſer l'humilité en parlant, & de s'élever au dedans par les applaudiſſemens du dehors; ils craignent d'être trop foibles envers les forts; ils craignent d'être trop forts envers les foibles; ils craignent quand ils ſont dans l'exercice de la charité, & dans les occupations extérieures, de ne prendre pas aſſez de repos; ils craignent quand ils ſont dans ce ſaint repos, d'abandonner la charité du prochain. Je ne parle pas du ſoin & des craintes que leur cauſe la tendreſſe paternelle, & l'affection

qu'ils ont pour leurs enfans : je ne parle que des craintes de nuit, dont il eſt ici parlé : *Propter timores nocturnos :* [*A cauſe des ſurpriſes qu'on peut craindre durant la nuit.*] Ce ſont des craintes vagues, & des inquiétudes ſaintes, qui ſont plûtôt l'effet d'une crainte de Dieu toute filiale & de ſon amour, que d'aucun péril preſſant. Quand on craint, parce qu'il eſt nuit, on ne ſçait proprement ce qu'on craint, excepté qu'on a une certaine horreur naturelle des ténebres. C'eſt à peu près ce qu'on voit dans les ames ſaintes, qui ont une telle fraieur du péché, que la moindre apparence jointe à nôtre foibleſſe, & l'incertitude de cette vie qui leur eſt comme une nuit, les fait toûjours trembler : *Propter timores nocturnos :* [*A cauſe des ſurpriſes qu'on peut craindre durant la nuit.*]

VERSET IX.

Ferculum fecit ſibi Rex Salomon de lignis Libani.

Le Roi Salomon s'eſt fait un trône de bois du Liban.

FErculum. [*Un trône.*] Il n'eſt pas ici parlé de ce trône ſuperbe tout d'or & d'ivoire, qui eſt décrit dans les livres des rois, & qui fut une des merveilles du monde. C'étoit le trône du Salomon de la Synagogue, & c'eſt ici le trône du Salomon de l'Egliſe, & qui eſt d'autant plus magnifique, qu'il ne ſe peut voir des yeux du monde. Tous les rois de la terre avec toutes leurs richeſſes ne peuvent rien avoir qui mérite ſeulement d'être comparé à ce trône de l'époux ; & celui de Salomon n'en étoit que la figure. L'or dont il eſt fait eſt un or du ciel, & non point de la terre ; & il n'y a qu'un ouvrier qui le puiſſe faire, qui eſt l'époux. Ce trône eſt digne de Dieu, parce qu'il eſt l'ouvrage de Dieu. Ce trône eſt le cœur de l'épouſe, & des amis de l'époux, qui veillent pour

la conſervation de l'épouſe : & on peut bien l'appeller un trône, puiſqu'il eſt appellé un ciel dans l'écriture.

Quand je penſe dans quel état il faut que ſoit un cœur pour mériter d'être le trône du Dieu vivant, il me ſemble que c'eſt une grande humilité, & un profond anéantiſſement qui lui donnent cet avantage. Car encore que toutes les vertus ſoient néceſſaires, & même dans un dégré éminent pour un ſi grand ouvrage, on ne peut nier néanmoins que comme c'eſt l'ardeur de la charité de l'époux qui la fait épouſe, ce ne ſoit auſſi ſon extrême humilité qui mette l'époux dans le trône de l'époux. Elle le place dans le trône en s'humiliant, comme elle ſe repoſe en lui en l'aimant. L'époux eſt dans le cœur de l'épouſe en un état de grandeur, quand elle y eſt en un état d'anéantiſſement ; il y eſt tout quand elle n'y eſt rien. Car Dieu ne pouvant être plus grand qu'il eſt, ni plus honoré par les hommes qu'il eſt honoré par lui-même, l'écriture ne laiſſe pas de dire que nous l'honorons quand nous nous humilions ; parce que lui aiant ravi ſon honneur en nous élevant, de la maniere qu'on pouvoit le lui

On met Dieu ſur le trône en s'humiliant.

lui ravir, nous le lui rendons en nous abaiſſant, de la ſeule maniere que nous pouvons le lui rendre. Nous le remettons donc dans le trône de la maniere que nous l'en avions ôté. Mais dans tous ces changemens comme il demeure toûjours le même, il n'y a que nous qui changeons, & qui d'orgueilleux que nous étions devenons humbles. Il eſt donc dans nous ſur le trône, ou il n'y eſt pas, ſelon que nous ſommes devant lui dans l'abaiſſement du cœur, ou que nous n'y ſommes pas.

Fecit. [*Il s'eſt fait.*] Mais comme il n'y a que l'époux qui puiſſe nous donner l'humilité, il n'y a auſſi que lui qui ſoit capable de faire ce trône. C'eſt pourquoi il eſt dit : *Ferculum fecit ſibi rex :* [*Le roi s'eſt fait un trône.*] C'eſt lui qui l'a fait ; & cet avertiſſement dès l'entrée eſt bien néceſſaire, afin qu'on ne s'y trompe pas. On demeure ſuperbe en devenant humble, ſi on croit le devenir par ſon travail. Une telle préſomption ruineroit tout. C'eſt pourquoi il faut demeurer entierement perſuadé & convaincu de la vérité de ces paroles : *Ferculum fecit :* [*Il s'eſt fait un trône.*] Ce n'eſt pas nous, c'eſt lui. Si nous

Dieu auteur de l'humilité, & de toutes les vertus.

pouvions faire un trône, nous ne le ferions que pour nous, parce qu'en tout ce que nous faiſons par nous-mêmes, nous nous cherchons ; & il nous eſt impoſſible d'aller juſqu'à Dieu, ſi Dieu ne nous attire à lui par ſa grace, comme JESUS-CHRIST le témoigne dans ſon évangile : *Nemo poteſt venire ad me, niſi Pater meus traxerit eum :* [*Perſonne ne peut venir à moi, ſi mon Pere ne l'attire.*] Comment pourrions-nous lui faire un trône qui ſe fait de l'aſſemblage de toutes les vertus, ſi nous ne pouvons pas avoir la moindre vertu, qu'il ne nous la donne ? Comment pourrions-nous lui donner un trône dans nôtre cœur, puiſque nôtre cœur n'eſt pas à nous, s'il ne nous le donne ? Nous ne pouvons pas même y entrer, s'il ne nous y fait entrer : & comment pourrions-nous y regner, ou l'y faire regner : ce qui eſt la même choſe ? Nous ne pouvons pas prendre le moindre repos dans nôtre cœur ; & il n'y a point de ſiege pour nous, s'il ne le fait : comment donc pourrions-nous y trouver un trône, & nous y aſſéoir ? Le trône n'eſt que pour les rois, & nous ſommes eſclaves.

Joh. 6. 44.

Sibi. [*Pour ſoi.*] Nous ne pouvons rien faire de bon, que ce ne ſoit pour Dieu : à plus forte raiſon il ne peut rien faire que pour lui-même. Il nous ſauve pour lui-même, comme dit ſon prophete : *Salvavit ſibi dextera ejus :* [*Sa force & ſon bras tout-puiſſant nous a ſauvez pour ſa gloire.*] C'eſt être perdu que de n'être pas à lui ; & c'eſt une aſſez grande damnation que d'être à nous. Si ce trône n'étoit pas pour lui, ce ne ſeroit pas un trône, mais une priſon. Ce n'eſt un trône, que parce qu'il y eſt, & qu'il veut y regner, en nous faiſant regner nous-mêmes ſur nos paſſions. C'eſt l'effet de ſa préſence : il n'y a point de trône où il n'eſt pas. C'eſt donc pour lui : mais c'eſt tellement pour lui, que c'eſt auſſi pour nous. Car comme en ne donnant pas nôtre cœur à Dieu, il ceſſe d'être à nous : en le lui donnant, il commence d'être à nous. Ce trône eſt donc pour l'époux & pour l'épouſe ; il n'y a point de diviſion dans une ſi grande union. S'il n'y a qu'un lit pour deux, *lectulus noſter*, [*nôtre lit*,] il n'y a qu'un trône pour deux. Il eſt vrai que l'écriture dit, que quand Berſabée alla trouver ſon fils, on mit un trône pour la *Pſal. 97. 2.*

mere du roi proche le trône du roi : mais Berſabée n'étoit que mere de Salomon, elle n'étoit pas épouſe ; & Salomon même n'étoit pas l'époux, il n'étoit que la figure de l'époux. Il y a ici une bien plus grande union, parce qu'il y a un plus grand amour. C'eſt aſſez de dire que ce trône eſt à l'époux, pour nous donner lieu de dire qu'il eſt auſſi à l'épouſe ; & même il n'eſt à lui, qu'afin qu'il ſoit à elle. Car qu'eſt-ce que le cœur de l'homme pour mériter que Dieu y regne, s'il ne vouloit pas l'y faire regner lui-même ? L'époux a donc voulu faire ce trône pour lui, afin que ſon épouſe fût ſur le trône.

Rex. [*Le roi.*] Ce trône eſt l'ouvrage d'un grand roi, & il a emploié ſa grandeur pour le faire. Les rois font pluſieurs choſes que des particuliers peuvent faire auſſi, & ils n'agiſſent pas toûjours en rois : mais ce trône eſt tellement fait par ce grand roi, qu'il n'y a que lui qui le puiſſe faire. Cet ouvrage ſurpaſſe la force & la puiſſance de tous les rois. C'eſt pourquoi l'écriture dit : *Fecit ſibi rex :* [*Le roi s'eſt fait.*] Et il n'y a rien qui puiſſe mieux faire comprendre ce que c'eſt

que la grandeur de ce trône, que de ce qu'il eſt beſoin de la grandeur de Dieu pour le faire. *Quia fecit mihi magna qui potens eſt :* [*Le Tout-puiſſant a fait en moi de grandes choſes.*] Dieu a parlé, & le monde qui n'étoit point a été fait. *Dixit, & facta ſunt :* [*Il a parlé, & toutes choſes ont été faites.*] Il n'eſt point dit que Dieu qui eſt le Roi des rois, ait voulu en faiſant le monde, ſe faire un palais qui fût digne de lui. Il n'eſt point dit que celui qui eſt puiſſant a fait le monde. Il n'eſt point dit, qu'il a fait un grand monde, mais ſeulement qu'il a fait le monde : *Et mundus per ipſum factus eſt :* [*C'eſt par lui que le monde a été fait ;*] parce qu'effectivement quoique le monde ſoit un ouvrage admirable, il n'eſt fait néanmoins que pour les hommes, & pour les bêtes ; il n'eſt fait que pour des coupables. Il l'a fait tel que nous le voions, pour être la priſon de ſes ennemis, & non pas la demeure de ſes enfans. Ce peut être une priſon digne de ſa juſtice, mais non pas un trône digne de ſa grandeur. Ce n'eſt que l'eſcabeau de ſes pieds. Si l'eſcabeau eſt ſi magnifique, que ſera-ce de ſon trône ? que ſera-ce de ce qu'il croit

Luc 1. 49.

Joh. 1. 10.

Le monde tel qu'il eſt, n'eſt fait que pour des coupables.

grand lui-même, ſi ce que nous croions ſi grand n'eſt rien qu'un atôme devant
Luc 1. 49. ſes yeux : *Fecit mihi magna qui potens eſt* : [*Le Tout-puiſſant a fait en moi de grandes choſes.*] C'eſt Dieu qui le dit ; c'eſt la parole de l'époux auſſi-bien que de l'épouſe, puiſqu'il parle par ſa bouche. Il nous eſt donc impoſſible de comprendre la grandeur de ce trône ; & c'eſt aſſez de dire que Dieu l'a fait pour être ſon trône, & celui de ſon épouſe ; & qu'il a voulu que ce fût un ouvrage digne de ſa grandeur & de ſa puiſſance : *Fecit mihi magna qui potens eſt* ; [*Le Tout-puiſſant a fait en moi de grandes choſes.*]

Salomon. [*Salomon.*] Ce n'eſt pas auſſi ſans ſujet que le nom de pacifique a été ajoûté à celui de roi, *rex Salomon*, [*le roi Salomon*,] parce que ce trône eſt un ouvrage de paix. On ne peut rien voir de ſemblable durant la guerre. C'eſt-à-dire, que quand nos paſſions ne ſont pas encore domptées, & que la chair & les ſens ne ſont pas entierement aſſujettis à l'eſprit, il n'y a point de trône, & ce n'en eſt pas le tems. Il faut combattre, & remporter la victoire avant que de regner. Il faut avoir des ſujets pour commander : nous en avons,

mais ils ſont révoltez. Il faut une épée, & non pas un trône, pour les ſoûmettre. Ils nous avoient fait leurs eſclaves, & nous ne faiſons que ſortir de priſon, ſi même nous en ſommes ſortis. Il y a bien loin de la priſon juſqu'au trône ; c'eſt ce qui eſt dit dans l'évangile : *Homo nobilis abiit in regionem longinquam accipere ſibi regnum :* [*Un homme de grande naiſſance s'en alla dans un païs fort éloigné, pour y prendre poſſeſſion d'un roiaume.*] Nos chaînes ſont ſi fortes, que nous ne les romprions jamais, & qu'un Dieu même eſt long-tems à les rompre. C'eſt ce qui fait que le voiage de cet homme noble eſt bien long. Il faut donc être également en paix, & pour ſe repoſer dans le lit de l'épouſe, & pour être aſſis ſur ſon trône. Quand il n'y a rien dans nous qui réſiſte à Dieu ; quand tout lui obéït, & que tout nous obéït ; quand le péché non ſeulement ne regne pas, mais qu'il eſt captif : nous devenons rois, & nous avons un trône. Nous y ſommes aſſis par l'obéïſſance que nous rend nôtre propre corps, & tout ce qu'il y a de charnel en nous. L'époux y eſt aſſis par l'obéïſſance que nous lui rendons, & par Luc 19. 12.

le profond anéantiſſement dans lequel nous paroiſſons en ſa préſence. *Ferculum fecit ſibi rex Salomon :* [*Le roi Salomon s'eſt fait un trône.*]

De lignis Libani. [*De bois du Liban.*] Tout bois n'eſt pas propre à faire un trône : il faut qu'il ſoit droit, qu'il ſoit égal & ſolide ; il faut qu'il ſoit beau, & pour durer. On ne peut rien faire d'un bois qui pourrit facilement, ou qui eſt déja pourri. Un bois ſemblable n'eſt propre qu'à être jetté au feu,& non pas à faire un trône. Il faut de ce bois incorruptible qui fut emploié au bâtiment du temple ; il faut des cedres du Liban, qui ont toutes les qualitez néceſſaires pour être emploiez à un ſi grand ouvrage. Cela nous apprend que les vertus de peu de durée, & qui ne ſubſiſtent que durant un tems, ſont indignes de ce trône de grace. Il faut quelque choſe de plus ſolide que des apparences, pour établir le roiaume de JESUS-CHRIST dans une ame : mais quand il y eſt établi comme il faut, c'eſt pour long-tems. On peut tomber, & on peut ſe relever : mais je ne ſçai ſi ces édifices qui durent ſi peu avoient un bon fondement. JESUS-CHRIST n'eſt point

Le roiaume de Jéſus-Chriſt dans les ames n'eſt pas fondé ſur des vertus de peu de durée.

un époux de quelques jours : quand une épouſe l'oublie ſi facilement, je ne ſçai ſi elle étoit véritablement épouſe. Le trône de l'époux eſt fait de cedre : quand il ſe pourrit ſi-tôt, je ne ſçai ſi c'étoit le trône de l'époux.

On peut dire que l'incorruptibilité du cedre marque la parfaite mortification, qui doit ſervir comme de fondement & de ſoûtien aux autres vertus de l'épouſe. Car comme l'immortification nous fait tomber ſouvent dans pluſieurs fautes : la mortification au contraire qui eſt comme une digue qui arrête le torrent de la chair, & l'impétuoſité des ſens, nous préſerve des grandes chûtes, & conſerve l'ame dans une eſpece d'incorruptibilité, ſi elle continuë de veiller ſur elle-même, & que la mortification du dedans qui conſiſte dans l'humilité, & qui eſt la principale, réponde à la mortification du dehors. Le Liban étant une montagne d'où Salomon tira des cedres pour bâtir le temple, il peut marquer de certaines qualitez excellentes & relevées, qui ne ſont que naturelles, mais que l'époux qui eſt auteur de la nature auſſi bien que de la grace, a mis dans quelques ames, à deſſein de s'en

ſervir un jour pour bâtir ſon trône, après les avoir toutes changées, en les rendant chretiennes par l'infuſion de ſa grace, de païennes & naturelles qu'elles étoient. Pour ce qui eſt du ſens allégorique, on peut dire que le mont Liban dans l'écriture marquant ſouvent les gentils, à cauſe de ſon voiſinage, a donné à l'époux dequoi faire pluſieurs trônes, en fourniſſant à l'Egliſe tant de ſaints paſteurs qui l'ont ſi dignement gouvernée, & tant de ſaintes vierges qui ont été ſon ornement & ſa gloire. *Ferculum fecit ſibi rex Salomon de lignis Libani :* [*Le roi Salomon s'eſt fait un trône de bois du Liban.*]

VERSET X.

Columnas ejus fecit argenteas, reclinatorium aureum, aſcenſum purpureum, media charitate conſtravit propter filias Jeruſalem.

Il en a fait les colomnes d'argent, & le doſſier d'or ; les degrez pour y monter ſont de pourpre ; & il a orné le milieu de la charité même, en faveur des filles de Jéruſalem.

Columnas ejus fecit argenteas. [*Il en a fait les colomnes d'argent.*] L'argent eſt le ſymbole de la vérité & de l'écriture, qui eſt pour nous une ſource de vérité : *Eloquia Domini, eloquia caſta, argentum igne examinatum :* [*Les paroles du Seigneur ſont des paroles chaſtes & pures ; elles ſont comme un argent éprouvé au feu.*] Sa pureté, ſon éclat, & le ſon clair qu'il rend, peuvent lui avoir acquis cette prérogative : mais de quelque part qu'elle lui ſoit venuë, c'eſt *Pſal.* 11. 7.

aſſez quel'écriture, & que les Peres qui l'ont interpretée, nous en aſſûrent. Ces colomnes d'argent qui ſoûtiennent le trône, nous apprennent que quelque grace que puiſſe avoir une ame, & que quelques vertus qui la rendent recommandable: ſi tout cela n'eſt accompagné de la connoiſſance & de l'amour de la vérité, c'eſt un édifice qui n'aiant point de ſoûtien, eſt en danger de tomber bien-tôt par terre. On ne peut aimer long-tems, ni avec ardeur, ce qu'on ne connoît point avec aſſez de lumiere. On ne peut s'humilier aſſez dans le fond du cœur, ſi on n'a point cette ſcience du ſalut, qui nous découvre & qui nous fait ſentir ce que nous ſommes; & l'humilité même n'eſt pas véritable, quand la vérité lui manque.

Il n'y a point de vertu ſolide, ſi elle n'eſt fondée ſur la vérité.

Quand les autres vertus pourroient ſe ſoûtenir en quelque maniere pendant le calme, ſans un ſecours qui leur eſt ſi néccſſaire : il eſt difficile de croire que lors qu'il viendra de grandes pluies, que les vents ſouffleront avec impétuoſité, & que les grandes rivieres ſe déborderont, comme parle l'évangile, cet édifice qui eſt ſans colomnes & ſans fondement, ne ſoit

renverſé en peu de tems. Mais il ne faut point parler avec doute, quand JESUS-CHRIST parle avec certitude. Il nous aſſûre que l'édifice qui n'eſt point fondé ſur la pierre, tombera. Il eſt lui-même la vérité auſſi bien que la pierre. C'eſt pourquoi ſi le trône eſt ſans cet appui, & qu'il ne ſoit point fondé ſur ces colomnes, il ne faut que de la pluie & des vents pour le faire tomber. Il n'eſt ferme, que parce qu'il n'y a rien qui l'ébranle : & ce n'eſt pas être ferme. Quand les ſecouſſes viennent, & les fortes perſuaſions, de quelque part qu'elles puiſſent venir, on commence à avoir des doutes ; on commence à les croire, & puis on ne doute plus. Les mauvais doutes ſe changent en bonnes raiſons, les incertitudes en réſolutions, & les ténebres en lumiere. On commence à n'être plus ignorant, quand on a achevé de perdre le peu de connoiſſances qui étoient reſtées, & on voit clair dans cette profonde nuit, lorſque l'on eſt privé de tout ce qu'on avoit de lumiere. Voila comme on tombe, & comment on perd tout. Voilà comment le trône de JESUS-CHRIST devient le trône du démon qui s'en glorifie.

On paſſe d'abord au doute, on ſe plaît dans le doute, & on ceſſe de douter.

Voilà comment le mal devient ſans remede, ſi l'on n'eſt prévenu par une miſéricorde extraordinaire, qui eſt bien rare. Les petits ſe relevent quelquefois: mais les grands d'ordinaire demeurent dans l'abîme où ils ſont tombez.

Ceux qui n'ont point de lumiere, ſont plus en danger que les autres.

Ce n'eſt pas que la charité ne puiſſe ſubſiſter ſans une grande connoiſſance de la vérité : mais il faut auſſi demeurer d'accord, que comme elle prend moins de nourriture, elle a bien moins de force, & elle eſt expoſée à un plus grand péril. On ne laiſſe pas de vivre quand on eſt boiteux : mais on ne va pas loin ; & s'il faut fuir, on eſt bientôt pris. Quand un aveugle eſt bien conduit, il ne court pas : mais il ne laiſſe pas d'éviter les précipices ; & c'eſt voir en quelque maniere, que de ſe laiſſer conduire par un homme qui voit. Auſſi quand l'évangile dit qu'un aveugle tombe dans le précipice, il ne parle pas d'un aveugle qui eſt bien conduit, mais d'un aveugle qui en conduit d'autres, & qui par conſéquent les conduit mal. C'eſt pourquoi quand un aveugle veut faire le conducteur, il n'y a que des aveugles qui s'abandonnent à ſa conduite : car qui pourroit ſuivre un aveugle, s'il avoit des

Matth. 15. 14.

yeux? C'eſt une marque évidente qu'on ne voit pas quand on ſuit un aveugle: & ce lieu de l'évangile nous apprend que quand l'ignorance pourroit être pardonnable aux oüailles, elle ne l'eſt pas aux paſteurs ; & que c'eſt pour eux la même choſe d'être mort, que d'être aveugle. Comme ils ne vivent que pour éclairer les autres, ils ne vivent plus lors qu'ils n'éclairent plus. Il doit donc demeurer pour conſtant, que les trônes qui ſont élevez dans l'Egliſe pour nôtre conduite, s'ils manquent de ces colomnes d'argent, manquent de tout, quand d'ailleurs il ne leur manqueroit rien. *Columnas ejus fecit argenteas :* [*Il en a fait les colomnes d'argent.*]

Reclinatorium aureum : [*Et le repoſoir d'or.*] Si les amis de l'époux, qui ſont les trônes de l'Egliſe, non ſeulement parce qu'ils doivent gouverner leurs paſſions, mais parce qu'ils gouvernent les peuples, n'ont ſoin de s'élever au deſſus du bruit qui les environne de toutes parts, & de prendre un ſaint repos à l'imitation de JESUS-CHRIST qui en prenoit lui-même ſans en avoir beſoin, pour leur enſeigner à le prendre, puiſqu'ils en ont un ſi grand beſoin : ils ne peuvent ſubſi-

ſter dans un emploi ſi laborieux, ſans y ſuccomber, & ſans ſe perdre. Mais il faut auſſi remarquer que le repos des paſteurs eſt bien différent du nôtre. Comme nous n'avons ſoin que de nous, nous devons nous retirer pour nous repoſer : au lieu que les paſteurs qui ont ſoin des peuples, peuvent ſe repoſer au milieu des peuples. Nous trouverons donc la charité qui fait nôtre repos dans nôtre ſolitude : au lieu que les paſteurs doivent trouver la ſolitude dans leur charité. Voila leur repos qui eſt marqué par ces paroles : *Reclinatorium aureum* : [*Le repoſoir d'or.*] Ils ſe repoſent toûjours, quand ils aiment toûjours.

Il eſt vrai qu'ils ſe retirent auſſi quand ils le peuvent : mais quand ils ne le peuvent pas, leur charité fa t leur retraite, & ils trouvent une ſolitude dans leur cœur, qui vaut bien celle d'un monaſtere. L'amour de Dieu qui les conſume au dedans, eſt plus fort que le bruit du monde qui les environne au dehors. La charité qui ouvre les oreilles du cœur, ferme quand il le faut les oreilles du corps, afin qu'on n'entende que Dieu, même au milieu des villes & des ruës, où l'on n'en-

tend que le monde. Voilà comment ils ſe repoſent, lors même qu'ils ne peuvent pas trouver d'autre repos. Ils ſe repoſent dans le ſein de la charité; ils ſe repoſent dans l'amour de la vérité & de l'évangile qu'ils prêchent; ils ſe repoſent en procurant nôtre repos, parce qu'ils n'aiment que nôtre repos; ils ſe repoſent même en ne prenant point de repos, & en travaillant ſans ceſſe dans le champ du Seigneur. Le prophete ne dit-il pas qu'un laboureur ſe réjouit en portant ſes gerbes : *Venient cum exultatione portantes manipulos ſuos* : [*Ils reviendront avec des tranſports de joie, portant les gerbes de leur moiſſon :*] Leur joie eſt leur repos. Une mere ne ſe repoſe-t'elle pas quand elle embraſſe ſon fils, & qu'elle lui ouvre ſon ſein pour lui donner la mammelle. Elle travailleroit ſi elle n'aimoit : mais *il n'y a point de travail où il n'y a que de l'amour* : [*cum amatur, non laboratur.*] C'eſt pourquoi quand ſaint Paul dit : *Nullam requiem habuit caro noſtra* : [*nous n'avons eu aucun repos ſelon la chair :*] il n'exclut pas toute ſorte de repos ; & marquant ſeulement que le corps n'avoit aucun repos, il ſemble bien ſuppoſer que l'ame en avoit, ſe-

Pſal. 125. 6.

Aug. de bono viduit. c. 21.

2. Cor. 7. 5.

lon qu'il le dit expreſſément en d'autres endroits, qu'il reſſentoit une joie ſur-abondante dans toutes ſes peines. Comme il n'y a point de joie ſans repos, il eſt viſible qu'il étoit dans le repos à cauſe de la grandeur de ſa charité, lors même qu'il n'y étoit pas à cauſe de la grandeur de ſes ſouffrances.

Que ſi on veut mettre ce trône dans l'épouſe, on dira qu'étant ſéparée de ce qu'elle aime, elle ne peut trouver ſon repos que dans ſon amour : *Reclinatorium aureum* : [*Le repoſoir d'or.*] Car encore que toute ſon occupation ſoit de penſer à ſon époux, & de l'aimer : ſon plus grand repos eſt de l'aimer. Durant cette vie mortelle nous ne ſommes pas ſi capables du repos de la vérité, que de celui de la charité ; & l'épouſe fait plus de progrès en aimant, qu'en penſant. *La vérité eſt la patrie des éxilez, & la fin de l'éxil :* [*Veritas exulum patria & exilii finis.*] Cela ne ſe dit pas de la charité, qui doit ſe trouver dans l'éxil même, afin de nous en faire ſortir, & qui eſt la conſolation des éxilez. Nous ne pouvons pas y être non plus ſans la vérité, car nous nous égarerions : mais *on ne la voit que de loin* : [*à longe te video,*] dit ſaint Ber-

Bern. ſerm. 50. in cant.

Ibid.

nard. La charité ſe touche, pour ainſi dire, & on la goûte : *Guſtate :* [*goûtez.*] Il eſt dit que la charité eſt répanduë dans nôtre cœur par le Saint Eſprit qui nous eſt donné, & que la vérité ſe voit dans un miroir, & comme un énigme : *Videmus per ſpeculum in ænigmate.* S'il n'y avoit qu'un miroir, on la verroit mieux : mais il faut encore développer l'obſcurité d'un enigme. Ce ſont deux barrieres qui nous arrêtent ; quand nous comprendrions quelque choſe dans cet enigme, comment ſurmonterions-nous la difficulté du miroir ? Trouvez quelque lumiere dans ces ombres, ce ne ſera tout au plus qu'un rejalliſſement, & vous ne touchez point à la ſource ; vous ne voiez point le ſoleil. Ce peu de lumiere n'empêche point que vous ne ſoiez dans les ténebres en un ſens, comme le dit ſaint Pierre : *In caliginoſo loco :* [*Dans un lieu obſcur.*] L'épouſe ne poſſede pas aſſez la vérité pour ſurmonter l'obſcurité, & la nuit qui eſt dans le monde : mais elle a déja aſſez d'amour pour ſurmonter l'amour du monde. En un mot, elle aime plus qu'elle ne connoît, quoiqu'il y ait toûjours quelque proportion entre ſa connoiſſance & ſon amour.

1. Cor. 13. 12.

2. Petr. 1. 19

Il y a dans cette vie plus d'amour, que de connoiſſance.

L'époux auſſi n'ordonne pas à ſon épouſe de le connoître parfaitement, mais de l'aimer parfaitement. Elle n'aime que lui : mais peut-elle ne connoître que lui ? Peut-elle être ſans ſes ſens, qui nuiſent toûjours un peu à la vérité ? Peut-elle être ſans quelque connoiſſance des créatures, puiſque c'eſt cette connoiſſance même qui lui ſert à s'élever à la connoiſſance de ſon époux ? Enfin il eſt néceſſaire d'aimer, & il ſuffit de croire ſans connoître parfaitement. C'eſt pourquoi ſaint Paul n'ordonne nulle part cette grande connoiſſance de la vérité, qui eſt réſervée à l'autre vie, ſelon qu'il le dit lui-même : *Tunc cognoſcam :* [*Ce ſera alors que je connoîtrai* :] mais ſeulement *l'amour de la vérité*,] *charitatem veritatis.*] Nous méritons la vie éternelle en aimant Dieu, & nous la poſſédons en le connoiſſant. Nous aimons ici la vérité dans cette vie mortelle : nous en jouirons dans la vie éternelle ; & ce ſera la vie éternelle que d'en jouir : *Hæc eſt vita æterna ut cognoſcant te :* [*La vie éternelle conſiſte à vous connoître.*] Nous l'admirons ici, & nous la verrons là. La connoiſſance que nous en pouvons avoir à préſent, eſt plûtôt

Joh. 17. 3.

une admiration qu'une véritable connoiſſance. Saint Auguſtin qui ſçavoit la difficulté qu'il y a de s'élever ſi haut, ſe contente que nous l'admirions, & il met nôtre repos, non pas à la connoître, mais à l'admirer, ſelon ces belles paroles : *In pacifica veritatis admiratione requieſcere :*] *Se repoſer dans une admiration paiſible & tranquille de la vérité.* Aug.

Ce n'eſt pas qu'on ne ſe repoſe quelquefois dans la vérité : mais ce repos eſt rare & dure peu ; c'eſt le don de la contemplation qui n'eſt pas ordinaire à l'épouſe même. Il faut s'élever au deſſus des ſens & de tous leurs phantômes. Il faut avoir des aîles & voler bien haut; & malgré tous nos efforts le poids de nôtre nature & de nôtre mortalité nous fait bien-tôt retomber. Si l'épouſe n'avoit point d'autre repos que ce repos qui eſt ſi court, & qu'elle goûte ſi peu ſouvent, elle ſuccomberoit. C'eſt donc en effet ſa charité qui a fait ſon repos, & non la vérité qui eſt cauſe de ſa douleur, quoique cette douleur ſoit ſainte. *Qui addit ſcientiam, addit & dolorem :* [*Celui qui multiplie ſes connoiſſances, augmente auſſi ſes peines.*] Il n'y a pas là de repos. On n'a jamais dit de même Eccleſ. 1. 18.

La contemplation eſt un repos dans la vérité.

qui addit charitatem, addit dolorem: [*plus on a d'amour, plus on a de peine.*] Au contraire, la charité diminuë la douleur ; les peines qu'on ſouffre ne ſont jamais grandes quand l'amour eſt grand, & quelquefois même on ne les ſent pas ; car le ſentiment cede à l'amour. *Le feu qui brûloit ſaint Laurent au dehors, ſe trouva avoir moins de force, que celui qui le brûloit au dedans:* Et ſaint Auguſtin ne craint pas de dire, qu'aiant bû dans le calice de la charité, & en étant tout enivré : *Tormenta non ſenſit:* [*Il ne ſentit point la violence des tourmens.*] Il faut bien que la charité puiſſe donner un grand repos, puiſqu'elle en donne ſur un gril, & qu'elle en fait trouver au milieu des flammes. Ce n'eſt donc pas ſans de grandes raiſons que le cantique dit *reclinatorium aureum:* [*le doſſier d'or*, & non pas *reclinatorium argenteum :* [*le doſſier d'argent* ;] que c'eſt la charité qui eſt le lieu de repos de ce trône admirable, & non la vérité qui le ſoûtient ſeulement, & qui en eſt comme la baſe & le fondement. Et certes il étoit bien juſte, qu'aiant perdu nôtre repos dans le paradis terreſtre, en ne le cherchant que dans la connoiſſance : Dieu nous le fit retrouver

Leo. ſerm. 83.

Aug. tr. 27. in Joh.

Le repos de cette vie ſe trouve dans la charité.

dans ſa charité, avant que de nous le faire poſſéder parfaitement dans ſa vérité. *Reclinatorium aureum :* [*Le doſſier d'or.*]

Aſcenſum purpureum : [*Les degrez pour y monter ſont de pourpre.*] La pourpre repreſente auſſi la charité de même que l'or ; ce ſont deux figures différentes de la même choſe. Cela veut dire qu'on ne monte à ce trône d'amour que par l'amour, qu'on n'y goûte le repos qu'en aimant, & qu'on ne peut l'acquerir qu'en aimant. Les degrez donc par leſquels on monte à ce lieu de repos, ne doivent point être d'une autre nature ; & il faut qu'on commence déja de trouver en montant ce qu'on trouvera étant monté. Cela nous apprend que tout ce que nous faiſons pour acquérir la charité, ne nous la fait point acquérir en effet, ſi nous ne le faiſons par un eſprit de charité. Les degrez par leſquels on monte à la charité, ſont de charité : car ni les jeûnes, ni les veilles, ni les autres mortifications de la pénitence, ne peuvent nous ſervir à nous avancer dans la charité, ſi ce n'eſt la charité qui nous les fait faire. Nous ſommes diſpoſez à une plus grande charité par une moindre :

On n'acquiert la charité, que par la charité.

mais c'eſt toûjours par la charité. On ne l'acquiert que par elle-même. Si on n'eſt rien ſans la charité, lors même qu'on donne tout ſon bien aux pauvres, & qu'on s'expoſe au feu : on ne peut rien ſans la charité. Si on n'eſt rien ſans elle, on ne peut rien ſans elle. Si on ne peut rien ſans elle, comment l'acquérerions-nous, ſi elle ne nous aidoit à l'acquérir. *Aſcenſum purpureum :* [*Les degrez pour y monter ſont de pourpre.*]

Rien ne nous fait monter plus promptement au trône de la charité, que de verſer nôtre ſang pour elle.

On peut encore dire, que comme la pourpre, à cauſe de ſa couleur, peut auſſi marquer le ſang, cela nous apprend qu'il n'y a preſque point d'autre voie pour monter promptement ſur ce trône, que les ſouffrances. Quand on aime aſſez la vérité, pour être véritablement prêt de répandre ſon ſang, plûtôt que de l'abandonner, on eſt bien-tôt monté ſur le trône de la charité. C'eſt déja l'effet d'une grande charité, que d'être dans une telle diſpoſition. Autant de ſouffrances, ſont autant de degrez. C'eſt pourquoi on peut dire dans le tems des perſécutions que le trône coûte peu, & qu'il eſt à grand marché, quand on n'aime point la vie. Le chemin eſt bien plus long par les actions & par les travaux

Le trône eſt à grand marché au tems

de

de la pénitence, & il faut bien du tems : on monte ici tout d'un coup. Quand on ne répandroit que quelques goutes de ſang, pourvû qu'on ſoit prêt de répandre tout, on monte ſur le trône de la charité de l'épouſe, & on devient épouſe. Quand on eſt aſſez heureux, non ſeulement de ſouffrir pour la vérité, mais de mourir pour elle, on monte ſur le trône de la gloire par ces degrez qu'on a rougis de ſon ſang. de la perſécution.

Media charitate conſtravit : [*Il a orné le milieu de la charité même.*] Cette diſpoſition eſt bien rare. Il y en a peu en effet, qui ſoient prêts de donner tout leur ſang, y en aïant même ſi peu qui ſoient prêts de donner tout leur bien, ou même d'en donner une partie. Il faut commencer de vivre pour Dieu, avant que de pouvoir mourir pour Dieu. Qui bleſſe ſi ſouvent la vérité par ſa vie, ne l'honorera pas par ſa mort. Les perſonnes imparfaites trouvent bien de la peine, je ne dis pas ſeulement dans les grandes ſouffrances : mais dans les grandes mortifications, & dans toutes les actions où il faut ſe faire quelque violence. Si lorſque l'eſprit eſt prompt, la chair ne laiſſe pas *Matth.* 26. 41.

d'être foible, comme dit JESUS-CHRIST dans l'évangile : il faut que la chair ſoit bien foible, lorſque l'eſprit n'eſt pas prompt. Quel remede y a-t-il donc à cela ? Eſt-ce que JESUS-CHRIST n'eſt point mort pour les perſonnes foibles ? Eſt-ce que les filles de Jéruſalem perdront l'eſpérance de monter jamais ſur ce trône, & que l'époux ne fera rien pour elles ? Ecoutez ce qui ſuit : *Media charitate conſtravit propter filias Jeruſalem :* [*Il a orné le milieu de la charité même, en faveur des filles de Jéruſalem.*] O filles de Jéruſalem, ſi vous ne pouvez monter par de grandes actions de charité, montez par des actions d'humilité. Pourquoi deſeſpérez-vous ? L'humilité vous conduira à la charité. Vous n'avez point la force de jeûner : il ne faut point de forces pour s'humilier. Si le jeûne nuit à la ſanté, l'humilité ne lui eſt point contraire. Vous arriverez à la perfection en loüant Dieu, & en le remerciant de tout vôtre cœur de ce qu'il vous fait la grace d'avancer dans le chemin de la perfection ; ou en vous humiliant beaucoup de ce que vous n'y avancez pas. Je ne ſçai ſi on n'avance point également par ces deux

On avance vers la perfection, en s'humiliant de ce qu'on n'y avance pas.

voies : mais j'oſe dire que l'on avance plus où l'on s'humilie le plus. Arrêtez-vous donc au bas du trône, ô filles de Jéruſalem, & l'arroſez de vos larmes. Pleurez ſur vos imperfections ; conſidérez-les attentivement ; voiez & reſſentez ce que vous méritez ; ſoiez bien-aiſes d'être dans le mépris. Comme vous êtes moins que les autres, humiliez-vous au-deſſous des autres. N'aiant pas la force de vous lever, embraſſez le pavé, & baiſez la terre. Vôtre humiliation vous ſerviroit peu, ſi vous ne l'aimiez : aimez-la, & vous monterez. Vos imperfections vous ſerviront à monter, ſi elles ſervent à vous humilier.

Je crois que c'eſt en ce ſens qu'il eſt dit, que le bas du trône eſt pavé de charité, à cauſe des perſonnes imparfaites, pour nous apprendre que ſi elles ſont dans l'humiliation, (ce qui eſt marqué par le pavé ;) & ſi elles aiment cette humiliation, (ce qui eſt marqué par la charité) *charitate conſtravit*, [*il a orné par la charité*,] elles ne laiſſeront pas de monter ſur le trône. La charité eſt jointe à l'humilité, pour nous faire voir qu'on ne peut s'humilier ſans elle. Ce mot de *media*, [*le*

milieu,] eſt ajoûté à la charité : *media charitate*, [*le milieu par la charité* ;] pour montrer que ſi nous avons un peu de charité, & de la plus commune, nous nous humilierons. C'eſt le premier effet de la charité, que de nous humilier. C'eſt pourquoi quand une perſonne n'a point d'humilité, on peut dire aſſûrément qu'elle n'a point de charité. Que ſi on demande pourquoi la vérité aiant été repréſentée par des colomnes d'argent, la charité par de l'or, & les autres vertus par des dégrez de pourpre, il n'y a que l'amour de l'humiliation qui nous a été marqué à découvert, & preſque ſans aucun voile, *media charitate conſtravit*, [*il a orné le milieu de la charité même :*] c'eſt que cette vertu nous étant la plus néceſſaire pour acquérir la charité, & nous faire connoître la vérité, l'époux craignant que nous ne pûſſions pas aſſez développer les voiles qu'il auroit emploiez pour la couvrir, a mieux aimé nous la propoſer ſans voiles, afin de nous montrer même par là l'obligation que nous avons de pratiquer cette vertu. Et c'eſt nous en faire un commandement particulier, que de nous l'avoir marquée d'une maniere

particuliere, *media charitate conſtravit*, [*il a orné le milieu de la charité même.*]

Propter filias Jeruſalem : [*En faveur des filles de Jéruſalem.*] C'eſt une grande conſolation pour nous de ſçavoir que l'époux a un ſoin particulier de tout ſon corps, & qu'il veille pour le ſalut du moindre de ſes membres. S'il peut être trompé ou ſurmonté, dit ſaint Auguſtin, il peut perdre quelques-uns de ceux qui ſont à lui : mais parce qu'il ne peut être trompé, ni ſurmonté, il n'en peut perdre aucun. Et comment pourroit-il perdre ceux qu'il aime tant ? Les filles de Jéruſalem n'aiant pas aſſez de force pour monter, il leur fait des degrez particuliers ; il leur fait des commandemens proportionnez à leur foibleſſe ; il les ſouffre toutes foibles qu'elles ſont, juſqu'à ce qu'il les rende fortes lui-même ; & il s'abaiſſe juſqu'à elles par une condeſcendance digne de lui. Cela nous apprend qu'il n'y a rien qu'il ne faſſe & dans l'ordre de la nature, & dans l'ordre de la grace pour ſauver les ſiens. La moindre de ces filles de Jéruſalem lui eſt plus conſidérable, que le monde entier ; & il ne le renverſeroit pas moins s'il étoit néceſſaire pour ſon

ſalut, que la femme de l'évangile renverſa toute ſa maiſon pour trouver cette dragme qu'elle avoit perduë. Il veut bien quelquefois que l'on faſſe des breches à la diſcipline de ſon Egliſe, qui lui eſt incomparablement plus chere que le gouvernement du monde & de la nature, pour l'amour de ſes membres foibles. Il fait lui-même quelquefois, à ce qu'il paroît, des exceptions aux regles générales de ſon évangile, pour ſauver quelques-uns de ſes membres foibles : comme il fait ici monter les filles de Jéruſalem par d'autres degrez que les ordinaires : *Media charitate conſtravit propter filias Jeruſalem* : [*Il a orné le milieu de la charité même, en faveur des filles de Jéruſalem.*]

VERSET X.

Egredimini & videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater ſua in die deſponſationis illius, & in die lætitiæ cordis ejus.

Sortez dehors, filles de Sion, & venez voir le roi Salomon avec le diadême dont ſa mere l'a couronné le jour de ſes nôces, le jour où ſon cœur a été comblé de joie.

Egredimini : [*Sortez dehors.*] L'écriture nous recommande ſouvent de ſortir de nous-mêmes, & d'y rentrer; ce qui eſt la même choſe : car il n'y a de la contrariété qu'en apparence. Quand nous ne ſommes pas remplis de Dieu, nous ſommes remplis de nous-mêmes; & étant remplis de nous-mêmes, nous ſommes vuides : ce qui fait que nous cherchons à nous remplir des créatures, & que nous y de-

meurons attachez par l'amour déreglé que nous avons pour elles. Lors donc qu'on nous dit : rentrez dans vous, ou ſortez de vous, c'eſt comme ſi on nous diſoit : n'aimez point le monde, & ne vous aimez point. Rentrez dans vous-mêmes, en n'aimant point les créatures que vous aimez ; & ſortez de vous-mêmes, en ne vous aimant point vous-mêmes. Rentrez, parce que l'attache que vous avez aux créatures vous fait être hors de vous. Sortez, parce que vous êtes tout dans vous-mêmes. Rentrez, parce qu'en cherchant les créatures, vous vous perdez. Sortez, parce qu'en vous cherchant, vous ne vous trouverez jamais. *Egredimini :* [*Sortez dehors.*]

Sortir & rentrer, ſignifient quelquefois la même choſe.

Sortez de vous-mêmes ; c'eſt-à dire, dégagez-vous de l'amour de vous-mêmes.

Rentrez ; c'eſt-à-dire, dégagez-vous de l'amour des créatures.

Et videte : [*Et venez voir.*] Voilà ce qui nous empêche de voir, parce que nous ne ſortons point. Nôtre amour propre eſt la vraie cauſe de nos ténebres ; & comme en mettant la main ſur nos yeux nous ne voions point : de même nôtre propre volonté étant comme ſur les yeux du cœur, nous ſommes aveugles. Il faut donc ſortir pour voir ; il ne faut point s'aimer pour ſe connoître ; il ne faut point aimer le monde pour connoître le mon-

Plus on renonce au monde, mieux on le connoît.

de. Plus on y a renoncé parfaitement, mieux on le connoît. Il n'y a que l'amour de Dieu qui nous ouvre les yeux. Tout autre amour les ferme, & nous jette dans un étrange aveuglement, qu'on ne peut guérir qu'en guériſſant cet amour qui le cauſe. Car auſſi-tôt que nous ne nous aimons plus, les écailles nous tombent des yeux, & nous nous voions par ce juſte éloignement de nous-mêmes où nous entrons. Nous jugeons de nous auſſi-bien que des autres, quand nous ne nous aimons pas davantage que les autres; & nous jugeons des autres auſſi-bien que de nous, quand nous les aimons auſſi-bien que nous.

Filiæ Sion: [*Filles de Sion.*] Les filles de Sion ne ſont encore filles & imparfaites, que parce qu'elles s'aiment encore; & elles ſont autant éloignées de la perfection, qu'elles le ſont de ce parfait renoncement qui nous détache de toutes les créatures, & de nous-mêmes, pour ne nous attacher qu'à Dieu ſeul. Le mont Calvaire eſt tout proche de la montagne de Sion; & il n'y a peut-être point à préſent d'autre montagne de Sion que celle du Calvaire: & cependant elles ne ſont

point en état d'y voir ce grand ſpectacle, qui eſt le ſalut & l'étonnement de toute la terre, qu'elles ne ſortent, & ne ſe quittent auparavant. On ne peut comprendre l'amour d'un Dieu crucifié, ſi on n'eſt crucifié ; & on ne peut aimer la croix, quand on s'aime ſoi-même. C'eſt ce qui fait que l'époux qui vient faire des épouſes de ces filles de Sion, jette les fondemens de cette nouvelle alliance, en leur faiſant comprendre l'obligation qu'elles ont de ſouffrir par la vûë de ſes ſouffrances ; & il les diſpoſe à cette vûë & à ce regard d'amour, en les empêchant de ſe regarder elles-mêmes, & leur diſant : *Egredimini, & videte* : [*Sortez dehors, & venez voir.*]

La royauté de Jeſus-Chriſt n'éclate nulle part davantage, qu'en ſa paſſion.

Regem Salomonem. [*Le roi Salomon.*] L'époux n'a point paru davantage roi & pacifique, que dans ſa paſſion. Car encore qu'il ait été livré entre les mains de ſes ennemis, & abandonné à leur puiſſance : c'eſt lui-même qui s'y eſt livré, & qui s'y eſt abandonné ; & les Juifs n'ont fait de lui ce qu'ils ont voulu, que parce qu'il l'a voulu. Il faut que Dieu ſoit toûjours le maître, & que ſa juſtice regne, ou ſa miſéricorde. Les hommes ſont ſi éloi-

gnez de lui pouvoir preſcrire des bornes, ou de pouvoir lui commander, qu'ils n'ont pas même la puiſſance de lui obéïr, s'il ne leur en donne la force. Quand il ſemble qu'ils ſont entierement les maîtres de leur volonté, c'eſt alors qu'ils en ſont plus eſclaves : & quand il ſemble que Dieu leur obéït davantage, c'eſt alors que ſes commandemens ſont plus terribles contr'eux. Ce n'eſt donc point la puiſſance des Juifs, mais l'amour de l'époux qui l'a fait ſouffrir : *Oblatus eſt, quia ipſe voluit* : [*Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu.*] Il a été roi juſques ſur le Calvaire. Malgré ſes ennemis, toutes les nations y ont pû lire qu'il étoit roi. Les créatures mêmes inſenſibles y ont reconnu qu'il étoit roi ; & les hommes ont commencé d'y reconnoître qu'il étoit roi. *Verè Filius Dei erat iſte* : [*Cet homme étoit vraiment le Fils de Dieu.*] *Iſ.* 53. 7. *Matth.* 27. 54.

Que s'il a ſouffert, & s'il eſt mort, c'eſt qu'il a voulu ſouffrir, & qu'il a voulu mourir. Ses plus grandes impuiſſances ont été l'effet de ſa plus grande puiſſance. Il ne peut rien y avoir de ſi extraordinaire que la triſteſſe, l'abandonnement, & la mort d'un

Dieu. Il s'eſt ſervi de ſa puiſſance pour ſouffrir, comme les hommes ſe ſervent de la leur pour ne point ſouffrir. Sa mort donc au lieu d'empêcher qu'il ne ſoit roi, lui a donné des ſujets. Sa mort eſt le commencement de ſon empire, & la cauſe de nôtre paix. Sa croix l'a fait regner dans toute la terre, & nous a reconciliez avec ſon Pere. En ſouffrant une telle contradiction, comme parle l'Apôtre, il a guéri la nôtre. Son trouble eſt le calme de nos paſſions ; ſa triſteſſe eſt l'origine de nôtre joie ; ſes tentations ſont le fondement de nôtre paix ; & ſa mort eſt la cauſe de nôtre vie. Il eſt roi, il eſt pacifique ; & ſon roiaume eſt nôtre paix. *Regem Salomonem :* [*Le roi Salomon.*]

In diademate quo coronavit illum : [*Avec le diadême dont ſa mere l'a couronné.*] Sa couronne eſt auſſi différente de la couronne des rois de la terre, que ſon roiaume eſt différent du leur. Il eſt couronné, mais il eſt couronné d'épines. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des épines dans la couronne des rois : mais elles n'ont rien de ſemblable. Les unes ſont des épines que produiſent les ſoins du monde : les autres en ſont le re-

Epines dans la couronne des rois : mais bien différentes des épines de la couronne de Jéſus-Chriſt.

mede. Les unes ſont des épines de cupidité, & les autres ſont des épines de charité. Les unes cauſent ſouvent des bleſſûres mortelles, & les autres guériſſent nos bleſſûres. Les unes ne cauſent que de la triſteſſe, & les autres ſont une ſource de joie.

La couronne eſt un ſigne de gloire. Cela nous apprend que l'époux qui en a voulu porter une d'épines, s'eſt glorifié de ſe revêtir de nos miſéres, & de ſouffrir la peine qui nous étoit dûë. Il s'eſt glorifié de ſe voir chargé des opprobres que nous avions méritez, & de l'infamie de nos péchez. Il s'eſt glorifié de mourir pour nous, afin de nous donner la vie par ſa mort. Helas! où en ſommes-nous? Quand nous faiſons quelque peu de choſe pour ſa gloire, ou plûtôt pour nôtre ſalut, c'eſt avec peine. Quand nous endurons quelque légere douleur, quoiqu'il nous en récompenſe, c'eſt avec triſteſſe. Quand nous ſommes dans quelque mépris à cauſe de lui, c'eſt avec honte. Quand nous ſommes perſécutez pour ſa cauſe, c'eſt malgré nous. Il n'y a point là de couronne: & c'eſt pourquoi nous perdons nôtre couronne. On ne la porte que quand on ſe glorifie; & on ne ſe glorifie de ſouffrir, que quand on a de la

Si l'on fait ſans joie ce que l'on fait pour Dieu, on en perd la récompenſe.

joie en ſouffrant, & qu'on aime celui pour lequel on ſouffre. La maniere même dont nous ſouffrons ce que nous ſouffrons pour JESUS-CHRIST, eſt une marque que nous ne l'aimons point. Il nous a témoigné ſon amour juſques dans ſes ſouffrances : & nous lui témoignons nôtre froideur & nôtre mépris juſques dans les nôtres. Nous nous glorifions dans nos plaiſirs ; nous nous glorifions dans ce qui flate nos ſens ; & nous diſons en effet avec les impies, ſi nous ne le diſons pas de paSap. 2. 8. roles : *Coronemus nos roſis :* [*Couronnons-nous de roſes.*] Nous nous glorifions même dans nos excès & dans nos péchez qui ont fait mourir l'époux : & nous ne nous glorifions point dans la mort de l'époux. Nous nous glorifions dans ce qui nous perd, & nous ne nous glorifions point dans ce qui nous ſauve : ce qui eſt le comble de nôtre folie, & de nôtre aveuglement.

Mater ſua : [*Sa mere.*] La Synagogue qui a couronné l'époux, n'a pas été ſa mere : elle a été ſa marâtre, & non point ſa mere. Elle a fait mourir l'époux, & elle a perſécuté l'épouſe, en s'oppoſant avec fureur aux premiers commencemens de l'Egliſe. Il eſt vrai qu'elle l'a couronné, mais ç'a

été d'épines, en ſigne de dériſion, & pour marquer ſon mépris. La Synagogue n'eſt pas mere, elle eſt eſclave ; & l'Apôtre dit, qu'*elle eſt eſclave auſſi-bien que ſes enfans* : [*Servit cum filiis ſuis.*] D'où vient donc qu'on lui donne le nom de mere, n'étant pas même une bonne ſervante, & étant ennemie ? Cette modération de l'époux, qui paroît être dans l'excès, eſt une grande inſtruction pour l'épouſe, & pour les filles de Sion. Il appelle la Synagogue ſa mere, non pas pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de nous. C'eſt pour nous apprendre quelles entrailles de charité il faut avoir pour ceux qui nous perſécutent : car nôtre douceur & nôtre bonté en leur endroit, peut quelquefois opérer leur ſalut par la miſéricorde de Dieu ; mais elle opere toûjours le nôtre.

La miſéricorde peut opérer le ſalut de nos ennemis, & opere toûjours le nôtre.

Quand nous ne conſervons pas de l'affection pour nos perſécuteurs, il eſt à craindre que nous ne ſoïions perſécutez en vain, puiſqu'il ne ſert de rien de défendre même la vérité, quand nous ne nous défendons pas nous-mêmes en conſervant la charité. C'eſt ce que craignoit le prophete, de revenir vuide d'avec ſes ennemis, qui peuvent nous rendre d'autant plus ri-

ches, qu'ils nous traitent avec le plus d'injuſtice. *Decidam merito ab inimicis meis inanis :* [*Je conſens de ſuccomber ſous mes ennemis, fruſtré de mes eſpérances.*] L'époux a voulu prévenir un ſi grand mal, dans les maux qui peuvent arriver à ſon épouſe de la part des hommes, en lui donnant tant de marques de la bonté qu'il a euë pour ſon ennemie, afin qu'elle en ait toûjours pour ſes ennemis. Car en effet, nous ne pouvons pas aimer les ſouffrances, quand nous haïſſons les perſonnes qui nous font ſouffrir ; & c'eſt un ſigne indubitable, que nous ne trouvons que de l'amertume ſur la croix, ſi nous avons ſi peu de douceur pour ceux qui nous y mettent.

Pſal. 7. 5.

On n'aime pas les ſouffrances, quand on haït ceux qui nous font ſouffrir.

In die deſponſationis illius : [*Le jour de ſes nôces.*] Le Verbe proprement a épouſé nôtre nature, en s'y uniſſant. Le jour donc de ce mariage tout divin, eſt le jour de l'Incarnation, & non pas celui de la Paſſion. Mais il faut remarquer qu'encore que l'époux ait pris une épouſe en s'incarnant, il n'eſt entré néanmoins dans tous ſes droits qu'en mourant. Cette communauté de biens & de maux, qui eſt une ſuite du mariage, n'a été établie que ſur le Calvaire. L'épouſe n'avoit que la mort

à donner à ſon époux ; c'étoit tout ce qu'elle avoit : & en échange, elle s'eſt trouvée aſſociée à l'immortalité de ſon époux, & elle eſt entrée dans la participation de ſon corps, & la communication de ſon eſprit : *Communicatio Spiritus-Sancti* : [*La communication du Saint-Eſprit.*] Tout cela a commencé de s'accomplir, & a été accompli en partie le jour de la mort de l'époux ; & c'eſt en ce jour qu'il a reçû cette couronne ſi précieuſe des mains de ſa mere. Si on la conſidere entre les mains de cette cruelle mere, c'eſt une couronne de mort : ſi on la conſidere ſur la tête de l'époux, c'eſt une couronne de vie. Si on la conſidere entre les mains de la mere, c'eſt une couronne d'infamie : ſi on la conſidere ſur la tête de l'époux, c'eſt une couronne de gloire. Si on la conſidere entre les mains de la mere, ce n'eſt que miſere & qu'infirmité : ſi on la conſidere ſur la tête de l'époux, ce n'eſt que grandeur & que majeſté. La Synagogue ne ſçavoit donc ce qu'elle faiſoit en couronnant l'époux : mais l'époux le ſçavoit bien. Elle étoit en même tems miniſtre de la rage des démons, & de l'amour de l'époux ; elle étoit miniſtre de ſa propre perte, & de nôtre ſalut ; 2. Cor. 13. 13.

In die deſponſationis illius : [*Le jour de ſes nôces.*]

Et in die lætitiæ cordis ejus : [*Le jour où ſon cœur a été comblé de joie.*] Le jour de ſes ſouffrances a été le jour de ſa joie, parce qu'il aimoit ceux pour qui il ſouffroit. Les impies ne voioient que ſon ſupplice : mais il voioit l'honneur de ſon Pere qu'il réparoit, la gloire de l'Egliſe qu'il établiſſoit, & le ſalut de
Hebr. 12. 2. tous ſes membres qu'il rachetoit. *Propoſito ſibi gaudio, ſuſtinuit crucem* : [*Dans la vûë de la joie qui lui étoit préparée, il a ſouffert ſa croix.*] Voilà ſa joie digne de ſa grandeur, & de ſon amour. Un Dieu ne pouvoit ſouffrir qu'en cette maniere. Voilà comme il a ſouffert, afin de nous montrer comment il faloit ſouffrir. Voilà comme il a ſouffert en Dieu, afin de nous apprendre à ne ſouffrir pas en hommes : mais de nous élever juſqu'à lui, en n'eſpérant qu'en lui, & de joindre nos ſouffrances aux ſiennes, en fortifiant nôtre foibleſſe par ce grand ſpectacle de ſon amour. Car quand nous ſouffrons, ſi nous n'avons JESUS-CHRIST ſouffrant devant nos yeux, on peut dire que nous ſouffrons mal : au lieu que nous ſouffrirons d'une maniere digne de chretiens, ſi en ſortant

de nous-mêmes, nous ne conſidérons pas tant ce que nous ſouffrons, que ce qu'il ſouffre. Ce n'eſt pas nôtre croix qui nous ſauve, c'eſt la ſienne : ce n'eſt donc pas dans nôtre croix qu'il faut nous arrêter, mais dans la ſienne. Arrêtons-nous où nous trouvons nôtre force & nôtre conſolation. Nous ſouffrirons comme lui avec joie, ſi en ſouffrant nous nous uniſſons à lui. Voilà comme les martyrs ne s'étonnoient point de voir couler leur ſang, parce qu'ils voioient couler celui de l'époux. Voilà comme ils ne reſſentoient point leurs bleſſûres, parce qu'ils ne conſidéroient que les ſiennes : *Etenim non ſentiet ſua, dum illius vulnera intuebitur* : [*Car on ne ſent plus ce qu'on ſouffre ſoi-même, quand on fait attention à ce que* JESUS-CHRIST *a ſouffert.*

Nous arrêter dans les maux de la croix de Jéſus-Chriſt, parce que ce ſont ſes ſouffrances qui nous ſauvent, & non les nôtres que par les ſiennes.

Au reſte, l'époux aiant ſouffert avec tant de joie, il eſt clair que ce qu'il a dit dans le jardin des Olives étoit la repréſentation de nôtre foibleſſe, & non pas la diſpoſition de ſon cœur. Il avoit de la joie : mais il la cachoit, parce que cela nous étoit utile. Il apprenoit aux uns à ne deſeſpérer pas quand ils ſentiroient quelque triſteſſe en ſouffrant : il apprenoit aux autres à ne s'élever pas quand ils ſouffriroient

en ſe réjoüiſſant. Il apprenoit aux uns à réprimer leur triſteſſe en priant : il apprenoit aux autres à rendre leur joie aſſûrée en la cachant. Car encore que dans ces rencontres on puiſſe la faire paroître, ou la retenir, ſelon le mouvement du Saint-Eſprit : le plus ſûr néanmoins en général eſt de faire ce qu'a fait l'époux. Quand ſaint Auguſtin compare ſaint Paul qui ſe réjoüiſſoit en ſouffrant, avec JESUS-CHRIST qui attendoit ſes bourreaux en craignant, il s'écrie : *Magnificè Paulus : magnificentiùs tamen Chriſtus ; magnificentiùs quia humiliùs :* [*Il y a de la grandeur dans la maniere dont Paul a ſouffert : mais il y en a beaucoup plus dans celle dont a ſouffert* JESUS-CHRIST ; *& il y en a plus, parce qu'il y a plus d'humilité.*] Mais il faut remarquer que c'eſt la joie de ſon cœur, & non pas la joie de ſa chair, afin qu'on ne prétende pas avoir une telle joie qui nous empêche de ſouffrir. Au contraire, l'excellence de cette joie eſt qu'elle peut ſubſiſter avec le fer & le feu, & les ſurmonter, en rendant le cœur victorieux dans la ruine même de la chair, & le déchirement de tous les membres. *Amen.*

Aug. in Pſ. 103. Conc. 3. v. 11.

CHAPITRE II.

VERSET I.

Quam pulchra es, amica mea ! quam pulchra es !

Que vous êtes belle, ô mon amie ! que vous êtes belle !

L'ADMIRATION de l'époux ne peut être inutile, & elle eſt efficace. Comme il fait ce qu'il dit dans les ames qui ſont à lui, il n'admire ici ſon épouſe qu'afin que nous l'admirions. Il veut nous retirer de l'admiration ſi dangereuſe des grandeurs de la terre, & des ouvrages des hommes, afin que nous n'admirions que les ſaints, & ſa propre grandeur, qu'il trace lui-même, & qu'il imprime dans le cœur de ſon epouſe avec les caracteres de ſon amour. Voilà le pinceau de l'époux. Il ſe peint dans elle en l'aimant, & en lui donnant ſon amour, qui la détourne de tous les

objets de la terre ; afin qu'elle n'aime que lui, & qu'elle l'aime de tout ſon cœur. Toute la nature, & tout ce qui peut arriver dans le monde, n'eſt que pour ſervir à l'accompliſſement de ce grand ouvrage de l'amour de l'époux dans le cœur de ſon épouſe. Il n'y a pas juſqu'à ſes ennemis, qui ſont ſes eſclaves, qui ne contribuent à dreſſer l'échafaut ſur lequel il travaille, & à broïer les couleurs.

Grand ouvrage de Dieu : tracer ſes grandeurs dans le cœur de l'épouſe.

Ennemis de Dieu emploiez à broïer les couleurs.

Helas ! s'il y avoit un Apellés ſur la terre, les princes même ſe plairoient à le voir travailler, & il auroit encore des rois pour ſpectateurs auſſi-bien qu'il en a eu. Voici plus qu'un Apellés, & que tous les rois : c'eſt Dieu même qui travaille, & qui nous fait l'honneur d'agréer que nous le voïions travailler. Il nous le commande même, & ce grand peintre ſe plaît tellement à cet ouvrage de ſon amour, qu'il eſt libéral envers ceux qui l'admirent. Oüi, nôtre admiration qui eſt ſi juſte, & qui lui eſt ſi dûë, ne laiſſe pas de devenir nôtre mérite. Il la récompenſe ſur le champ ; & c'eſt aſſez pour devenir riche, que de conſidérer la beauté de ſon épouſe, & de dire avec lui : *Quam pulchra es!* [*que vous êtes belle!*]

L'admiration de l'ouvrage de Dieu devient un mérite.

O ouvrage ſaint,& digne de la main d'un Dieu ! Quelle merveille eſt-ce ici ? & qui peut comprendre un tel prodige ? Les pauvres n'ont qu'à le conſidérer, & à l'aimer, & ils deviennent riches. Les malades n'ont qu'à s'y arrêter, & ils deviennent ſains. Les plus difformes n'ont qu'à l'admirer, & ils deviennent beaux. Ces traits qui ſont tout vivans, ſe communiquent à ceux qui les regardent ; & cette beauté ſainte paſſe de la toile dans le cœur de ceux qui en ſont frappez. On n'eſt plus laid en la voiant, parce qu'on l'aime quand on la voit de la ſorte, & que la charité eſt nôtre beauté.

O folie des enfans des hommes ! à quoi nous arrêtons-nous ? Où allons-nous chercher de fauſſes richeſſes, une fauſſe ſanté, & une fauſſe beauté ? Nous nous perdons en courant après ces faux biens qui s'enfuient de nous : & en voici de véritables qui nous attendent. Il n'y a rien de ſi facile que de les recevoir, & de devenir heureux. Venez voir le plus bel ouvrage du monde ; venez voir le tableau de l'époux dans la ſainteté de ſon épouſe. Ne perdez point de tems ; accourez

à ce ſpectacle, qui vous délivrera tellement de tous vos maux, que vous ſerez encore récompenſez après en avoir été délivrez. La libéralité & la puiſſance de ce divin peintre eſt auſſi grande que ſa ſcience.

Dieu nous récompenſe de nôtre délivrance.

Mais prenez bien garde de ne gâter rien ; le tableau n'eſt point encore achevé, ne l'interrompez point. C'eſt un Dieu qui travaille, demeurez dans le ſilence ; & ſur tout ne trouvez rien à redire dans le mélange de ſes couleurs. Il ne punit pas moins ceux qui blâment ſon ouvrage, qu'il récompenſe ceux qui l'admirent.

Le mal eſt que le monde n'a point des yeux qui ſoient capables de diſcerner ces couleurs qui viennent du ciel ; il faut que ce ſoit le peintre même qui les donne. C'eſt un don de l'époux d'admirer l'épouſe. Auſſi ne parle-t-il ici qu'aux filles de Jéruſalem. Il ne veut avoir pour admirateurs que ſes domeſtiques ; & même il ne les choiſit pas tous : ce qui oblige davantage les filles de Jéruſalem à une reconnoiſſance particuliere. C'eſt donc à ces fidelles compagnes de l'épouſe qu'il parle : car il y a du péril d'être avec elle, & de ne l'admirer pas. Le don

C'eſt Dieu qui fait la grace d'admirer l'épouſe.

de

de Dieu doit être reçû, & doit être vû avec reſpect, quand on a le bonheur d'en être témoin; & je crois que Moïſe auroit très mal fait en approchant du buiſſon ardent, & principalement aiant appris qu'il étoit en un lieu ſaint, de n'ôter pas ſes ſouliers, & de ne pas témoigner ſa crainte par ſa poſture. Moïſe aſſûrément qui ſe tenoit toûjours en la préſence de Dieu, n'étoit pas dans l'immodeſtie avant ce commandement: mais une modeſtie commune & générale ne peut pas ſuffire, dans des rencontres ſi particulieres. C'eſt pourquoi l'époux qui nous donne ce qu'il nous commande de lui donner, comme le remarque ſi bien ſaint Auguſtin, forme dans ces filles par ces paroles, l'admiration qu'il deſire qu'on ait pour la beauté de ſon épouſe: *Quam pulchra es!* [*Que vous êtes belle!*]

C'eſt peut-être autant pour l'amour d'elles-mêmes qu'il leur commande d'admirer ſon épouſe, que pour l'amour de l'épouſe même. Il deſire de leur faire de plus grandes graces; & les diſpoſant ainſi par cette attention, qui eſt toute de charité & d'humilité, à remarquer les vertus de celle qui eſt l'objet de ſon amour, il commence à

leur donner ce même amour avec plus d'abondance. Et c'eſt cet amour qui fait les épouſes, comme dit ſouvent ſaint Bernard.

C'eſt une grande grace que d'eſtimer la ſainteté des autres.

Il n'y a donc rien qui ſoit ſi avantageux aux âmes qui ne ſont pas encore fort avancées, que d'eſtimer beaucoup celles qui le ſont plus, & de trouver dans leur piété éminente dequoi ſe confondre utilement. Elles couvrent ainſi leur propre vertu qui eſt encore toute tendre, par la vûë d'une plus grande. Cette admiration eſt un remede contre l'émulation, & contre l'amour propre qui en eſt la ſource. Quand les autres nous plaiſent de la ſorte, nous ne nous plaiſons pas à nous-mêmes : ce qui n'eſt pas un petit avantage. L'époux donc cache par ce moien & aſſûre les graces qu'il a déja faites à ces filles, afin de les accroître enſuite : au lieu que le démon qui eſt un eſprit entierement oppoſé à celui de l'époux, ne tâche rien tant que de nous découvrir toûjours le peu de vertu que nous avons, & de nous cacher celle des autres.

Cela défend de la jalouſie.

Le démon nous découvre nos vertus, & nous cache celles des autres.

Que ſi c'eſt à l'épouſe que parle l'époux, en lui diſant qu'elle eſt belle, & non pas aux filles de Jéruſalem,

(ce qui peut être auſſi:) c'eſt pour lui ouvrir les yeux que l'humilité lui tiendroit fermez, & lui faire reconnoître en elle les grands dons de ſa pure miſéricorde. L'admiration de l'époux fait la reconnoiſſance de l'épouſe; c'eſt ce que ces paroles operent en elle. Il les dit dans ſon cœur lorſqu'elle s'humilie devant lui, & qu'elle lui rend des actions de graces continuelles. Car il ne faut pas craindre que ce témoignage que lui rend ſon époux, l'enfle ou l'éléve; c'eſt l'amour de ſon Dieu qui le veut. Elle en aura de la complaiſance: mais ce ne ſera que pour lui. Elle en aimera davantage l'auteur de ſa beauté. Si c'étoit l'amour propre qui parlât, ce ſeroit vanité; car il eſt ſuperbe lors même qu'il s'humilie: mais puiſque c'eſt l'amour de Dieu & l'Eſprit de Dieu qui parle, ce qu'il dit n'eſt que vérité, & il nous humilie lors même qu'il nous loüe. Cette parole du prophete: *In veritate tua humiliaſti me:* [*Vous m'avez humilié par vôtre vérité,*] n'a pas ſeulement lieu quand la vérité nous reprend au dedans de nous-mêmes, mais auſſi quand elle nous approuve. Toutes les paroles de cette *vérité intérieure* ſe terminent à l'humilité, ſoit dans nos *Pſal. 118. 75.*

bonnes œuvres, ſoit dans nos mauvaiſes actions. Quand c'eſt elle qui nous parle au fond du cœur, elle nous humilie : & c'eſt une marque ſenſible que ce n'eſt pas elle qui parle, quand on ne s'humilie pas.

L'humilité ne conſiſte pas à ne point voir les graces de Dieu.

Il ne faut donc pas croire que l'humilité conſiſte à ne point voir la miſéricorde que Dieu nous fait : au contraire, elle conſiſte à la voir, & à ne nous en attribuer rien à nous-mêmes. Ce ſeroit une humilité bien dangereuſe & bien dommageable, que celle qui nous empêcheroit de loüer Dieu, & de nous réjoüir en lui : ce qui eſt toute la force d'une ame, ſelon que nous en aſſûre le prophete : *Gaudium Domini fortitudo veſtra :* [*Toute vôtre force conſiſte à vous réjoüir dans le Seigneur.*] Etre humble de la ſorte, ce ſeroit être orgueilleux. Ne voions-nous pas que la plus humble des créatures ne craint pas de dire, que *le Tout-puiſſant a fait en elle de grandes choſes :* [*Quia fecit mihi magna qui potens eſt :*] Mais elle ajoûte auſſi-tôt, *& ſanctum nomen ejus*, [*& ſon nom eſt ſaint.*] Ce n'eſt pas elle qu'elle regarde : mais celui qui lui a fait miſéricorde. C'eſt la ſainteté de ſon Fils qu'elle releve, & non pas

2. *Eſdr.* 8. 10.

Luc 1. 49.

Exemple de la ſainte Vierge.

la ſienne. Sa vûë ne ſe borne point à elle-même. *Et miſericordia ejus à progenie in progenies timentibus eum :* [*Sa miſericorde ſe fait ſentir de race en race à tous ceux qui le craignent.*] Comme elle n'a point d'amour propre, ſa conſidération particuliere n'ajoûte rien en elle à l'amour de ſon Fils. Elle l'adore en elle, comme elle l'adore dans tous les élûs de tous les ſiecles ; & elle le conſidere dans les autres, de même qu'elle le conſidere dans elle. Elle ne voit par tout que ſon Fils, parce qu'elle en eſt remplie : & nous ne voions que nous dans tout ce que nous voions, parce que nous ſommes remplis de nous-mêmes. *Ibid. v. 50.*

Le péril eſt donc en voiant la miſéricorde de Dieu ſur nous, de nous voir en même tems : & c'eſt ce qui fait que l'époux en admirant la beauté de l'épouſe, ajoûte immédiatement après ces premieres paroles, *amica mea*, [*mon amie*,] afin que ce ne pût pas lui être une occaſion de s'y tromper. Cette parole, *quam pulchra es !* [*que vous êtes belle !*] étoit dangereuſe en ſoi, ſi l'époux en fût demeuré là, & n'eût point dit le reſte. Ce ſont ces deux autres, *amica mea*, [*mon amie*,] qui rendent cette loüan- L'amour de Dieu cauſe la beauté de l'épouſe, & même ſa vie.

ge ſi aſſûrée. Voilà la ſource de ſa beauté. Si elle n'étoit pas aimée, elle n'aimeroit pas ; & ſans cet amour qui eſt répandu dans ſon cœur par l'eſprit de l'époux, que ſeroit-elle, ſinon l'ennemie de l'époux ?

Non ſeulement elle ne ſeroit pas belle ſans cet amour qui fait toute ſa beauté : mais elle ne vivroit pas même, parce qu'il fait auſſi toute ſa vie : *Quam pulchra es, amica mea !* [*Que vous êtes belle, mon amie !*] Qu'elle reconnoiſſe donc ſa beauté ; je dis encore plus, qu'elle s'en glorifie même ; car ſaint Paul ne le défend pas, & il le conſeille même : mais que ce ne ſoit qu'en Dieu : *Qui gloriatur, in Domino glorietur* [*Que celui qui ſe glorifie, ne ſe glorifie que dans le Seigneur.*] C'eſt la ſeule gloire qui ſoit innocente, & qui ſoit utile. Se glorifier en Dieu, n'eſt rien que glorifier Dieu du bien qu'il nous fait : & c'eſt être humble que de le faire. Car nous ne pouvons rendre à Dieu la gloire qu'il mérite dans le bien que nous faiſons, qu'en nous en dépoüillant nous-mêmes : ce qui ne ſe peut faire auſſi qu'en nous humiliant.

On ne peut glorifier Dieu, qu'en ſe dépoüillant de la gloire.

C'eſt ce que fait l'épouſe, en reconnoiſſant qu'elle n'a de beauté qu'autant

que ſon époux a verſé dans ſon cœur de ſa charité. En reconnoiſſant que c'eſt ce qui la rend belle, elle eſt véritable, & elle eſt humble : ce qui eſt la même choſe. Si ſa beauté venoit d'ailleurs que de ſon époux, il ne l'aimeroit pas ; & ce ſeroit ſans doute une fauſſe beauté qui ſe trouveroit hors de la vérité. Et quelque excellence que nous puiſſions nous imaginer, ſi elle ne vient de lui, elle n'eſt pas digne de lui. C'eſt donc la même choſe à l'époux d'admirer ſa beauté, que de dire que c'eſt lui qui l'a donnée, & qui en eſt la cauſe. Auſſi l'épouſe comprend bien la nature de cette loüange, & n'ignore pas à quoi elle l'engage. C'eſt pourquoi nous verrons dans la ſuite, & dans les paroles qui ſont immédiatement après celles-ci, qu'elle s'en humilie encore davantage : ce qui eſt la vraie marque que cette loüange lui a été utile. Ce n'eſt pas aſſez qu'une loüange ne nous éleve point : il faut qu'elle nous humilie, afin qu'elle nous ſerve.

Quam pulchra es amica mea ! quam pulchra es ! [*Que vous êtes belle, ô mon amie ! que vous êtes belle !*] Et c'eſt peut-être ce qui nous eſt auſſi marqué, en ce qu'il l'appelle *amica mea*, [*mon*

amie,] après lui avoir dit *pulchra es*, [*vous êtes belle*,] pour nous apprendre que cette loüange même a augmenté ſon amour, & qu'elle eſt encore devenuë plus agréable après avoir été loüée. D'où vient qu'il répete deux fois *quam pulchra es*, [*que vous êtes belle*;] & que ces paroles *amica mea*, [*mon amie*,] ſont placées entre ces deux loüanges. Il l'appelle belle, *quam pulchra es!* [*que vous êtes belle!*] Ce témoignage de ſon amour envers elle augmente ſon amour, *amica mea*, [*mon amie*;] & l'accroiſſement de ſon amour la rend encore plus belle, *quam pulchra es!* [*que vous êtes belle.*] Voilà l'ordre & la ſuite de ces paroles.

Double culte de l'épouſe, l'un ſpirituel, l'autre corporel, pour honorer le Verbe fait chair.

Pour ce qui eſt de cette double répetition de *quam pulchra es!* [*que vous êtes belle!*] on peut dire que c'eſt pour montrer qu'il n'y a rien dans l'épouſe qui n'ait ſa beauté. Elle honore le Verbe qui eſt eſprit par ſon eſprit : & c'eſt ce qui forme ce culte tout intérieur & tout ſpirituel qu'elle rend à ſon époux. Elle honore la chair qu'a pris le Verbe, en crucifiant ſa propre chair, & en l'aſſujettiſſant au joug ſalutaire de ſa diſcipline : & c'eſt le culte extérieur qu'elle lui rend, révé-

rant ainſi ce qu'il y a de ſenſible dans le Verbe fait chair par quelque choſe de ſenſible, & ce qu'il y a d'inviſible par une adoration toute pure que nous ne voions pas. Voilà donc une double beauté de l'épouſe, qui a mérité une double admiration de ſon époux. La beauté de l'ame a ſa loüange particuliere, & la beauté du corps n'eſt pas même privée de la ſienne.

Que ſi vous croiez qu'il n'y a que la beauté du cœur qui doit être principalement conſidérée dans l'épouſe de l'amour, puis qu'auſſi-bien l'Apôtre dit que *les exercices corporels ſervent à peu de choſes*, [*exercitatio corporalis ad modicum utilis eſt :*] il n'eſt pas difficile de trouver dans le cœur même cette double beauté. Car la penſée & la volonté qui en ſont les deux portes, ou les deux colomnes, ont chacun la leur. La vérité fait toute la beauté de la penſée, comme la charité fait la beauté de la volonté. 1. *Tim.* 4. 8.

On pourroit dire encore que cette beauté qui eſt loüée deux fois, eſt pour nous marquer comme les deux canaux par leſquels l'épouſe reçoit toute ſa beauté. Elle devient belle en remerciant ſon époux ; elle devient

belle en le priant, & en gémiſſant devant lui. C'eſt le gémiſſement ſaint de cette chaſte colombe qui la rend toute ſans tache, c'eſt-à-dire, toute belle. D'où vient que dans ce même cantique, après l'avoir appellée ſa colombe, il lui rend ce témoignage, qu'elle
Cant. 5. 2. eſt ſans aucune tache : *Columba mea, immaculata mea :* [*Ma colombe, mon épouſe ſans tache.*]

Il me ſemble que l'on pourroit appuier cette penſée de ce qui eſt écrit de Moïſe, que quand il venoit de parler avec Dieu, ſon viſage étoit ſi reſplendiſſant de lumiere, que le peuple n'en pouvoit ſupporter l'éclat : ce qui
Exod. 34. 29. venoit *ex conſortio ſermonis Domini*, [*de l'entretien qu'il avoit eû avec le Seigneur*,] comme remarque l'écriture. La même choſe peut bien arriver auſſi à l'épouſe. Elle devient plus belle lorſqu'elle ſe purifie davantage; elle devient plus belle lorſqu'elle devient plus riche; elle devient plus belle en un mot lorſqu'elle s'unit à la ſource de la beauté, & lorſqu'elle parle à ſon époux, non pas face à face comme Moïſe, mais cœur à cœur. Si elle n'étoit belle qu'une fois, & qu'elle ne fit que prier ſon époux ſans le remercier, elle ne de-

meureroit pas belle long-tems, parce qu'elle deviendroit ingrate. Il faut qu'elle le prie, & qu'elle le remercie ſans ceſſe ; & que ces deux canaux s'uniſſant dans ſon cœur, y faſſent couler du ciel tout ce qu'il y a de plus beau & de plus agréable aux yeux de ſon époux. *Quam pulchra es, amica mea ! quam pulchra es !* [*Que vous êtes belle, ô mon amie ! que vous êtes belle !*]

Cette beauté eſt donc loüée deux fois, afin de nous en découvrir toutes les ſources ; & cette double loüange n'a pas été ſeulement prononcée en ſecret dans le cœur de l'épouſe, ou des filles de Jéruſalem : mais elle a été publiée dans ce cantique extérieur, qui n'eſt que l'image de l'autre, pour nous convaincre à la face de toute l'Egliſe que c'eſt nôtre faute de ce que nous n'avons pas la beauté de l'épouſe. L'époux nous la vante lui-même, afin que nous la deſirions ; il nous l'offre, afin que nous la cherchions, ou plûtôt afin que nous la recevions. C'eſt lui-même qui nous prie de le prier ; c'eſt lui-même qui nous oblige de l'aller remercier ; c'eſt lui-même qui nous fait ce commandement ſi doux de l'aimer, & que le monde trouve ſi rude. Toute l'écriture

eſt ouverte, & toutes les richeſſes & les beautez du ciel y ſont étalées, afin que nous n'aions qu'à choiſir, & qu'à demander ce qui nous manquera. Il nous avertit même par ſon Apôtre, que nous ne nous arrêtions principalement qu'à ſes plus grands dons : *Æmulamini meliora chariſmata :* [*Deſirez toûjours les graces les plus parfaites.*] Il n'eſt point content s'il ne nous donne ce qu'il a de plus précieux ; il nous menace même ſi nous ne voulons pas entrer en poſſeſſion de ſon roiaume. Il nous dit enfin ce qu'il diſoit autrefois aux Iſraëlites : *Omnis locus quem calcaverit pes veſter, veſter erit :* [*Par tout où vous aurez mis le pied ; je vous livrerai ce lieu-là.*] Nous n'avons qu'à choiſir, & nous ſommes ſi aveugles, que nous aimons mieux demeurer dans nôtre miſere & nôtre difformité, en nous aimant nous-mêmes, & lui déplaiſant, que de devenir riches & heureux en lui étant agréables, & en l'aimant. Ces filles qu'on cherchoit pour être épouſes d'Aſſuérus étoient bien plus ſages. On ne leur offroit pas de les faire devenir belles, ce qui n'eſt pas moins impoſſible aux rois, qu'aux autres hommes : mais ſeulement de leur donner

2. Cor. 12. 31.

Jeſ. 1. 3.

Nous préférons nôtre miſere aux dons de Dieu.

tous les habits & les ornemens qu'elles croiroient leur pouvoir être les plus ſortables. *Ingredienteſque ad regem, quidquid poſtulaſſent ad ornatum pertinens accipiebant, & ut eis placuerat compoſitæ ad regis cubiculum tranſibant.* [*Lorſqu'elles alloient trouver le roi, on leur donnoit tout ce qu'elles demandoient pour ſe parer ; & elles entroient dans la chambre du roi avec tous les ornemens qu'elles avoient deſirez.*] Eſth. 2. 13.

On nous offre bien davantage ; on veut nous donner la beauté même de la vérité, la vie de l'immortalité, & les richeſſes de l'éternité, & nous refuſons de les demander. Tout ce que nous dit l'époux de plus attirant ne fait point d'impreſſion ſur nôtre eſprit ; & il n'y a que les filles de Jéruſalem qui ſont touchées de ces belles paroles : *Quam pulchra es, amica mea ! quam pulchra es !* [*Que vous êtes belle, ô mon amie ! que vous êtes belle !*]

SUITE DU I. VERSET.

Oculi tui columbarum, abſque eo quod intrinſecus latet.

Vos yeux ſont comme ceux des colombes, ſans ce qui eſt caché au dedans.

IL eſt bien remarquable que les yeux qu'a l'épouſe ne ſont point à elle; ce ſont des yeux empruntez, dont elle ſe ſert. C'eſt que comme elle ne juge point par elle-même, elle ne voit point par elle-même. Elle renonce tellement à ſes propres lumieres, qu'il ſeroit comme ſuperflu, pour parler de la ſorte, qu'elle eût des yeux à elle : auſſi-bien elle ne s'en ſerviroit pas. Et c'eſt une grande preuve de ſon humilité, de ce que venant d'être loüée ſi magnifiquement par ſon époux, qui a exalté la pureté de ſa ſcience, & la ferveur de ſon amour, elle ſe croit en même tems incapable d'avoir la moindre lumiere par elle-même : & c'eſt la loüange que lui donne ici ſon époux

par ces paroles : *Oculi tui columbarum :* [*Vos yeux ſont comme ceux des colombes.*]

Il ne pouvoit pas nous faire voir plus clairement, qu'il faut donner un ſens tout ſpirituel à la loüange qu'il donne ici à ſon épouſe, qu'en lui attribuant des yeux de colombe: car la colombe n'a rien de beau dans ſes yeux. Il a bien dans l'eſprit d'autres colombes que celles que nous voions voler tous les jours devant nos yeux, qui n'aiant non plus de fiel que celles ci, n'ont fait que gémir durant toute leur vie, & ont rendu l'Egliſe abondante par leur fécondité. Ce ſont des meres qui lui ont engendré un grand nombre d'enfans, & qu'il veut encore aujourd'hui que nous conſidérions comme nos peres. Ce ſont en effet les peres de ſon Egliſe, & les peres de ſon épouſe. Elle n'embraſſe que leurs maximes ; elle n'approuve que leur conduite ; elle ne ſuit que leurs lumieres ; elle ne voit en un mot que par leurs yeux : *Oculi tui columbarum* : [*Vos yeux ſont comme ceux des colombes.*]

L'épouſe ne voit que par les yeux de ſes peres.

Comme Dieu lui a parlé par tous ces grands hommes, dont il s'eſt ſervi pour éclairer ſon Egliſe dans tous les ſiecles, elle a pour eux une docilité

entiere, & une ſoûmiſſion très ſincere, qui naît de celle qu'elle a pour ſon époux. C'eſt lui qu'elle regarde en eux ; c'eſt ſa vérité qu'elle y honore ; c'eſt ſon autorité qu'elle y reſpecte. Elle ne les oppoſe pas les uns aux autres pour les éluder tous : mais elle les embraſſe tous. Elle ne cherche pas quelques paſſages détournez dans leurs ouvrages pour appuier des opinions particulieres, les ſuivant en apparence, & les condamnant en effet : mais elle y reconnoît la lumiere publique de l'Égliſe, & ces grandes routes qui ont été ſi fraiées dans tous les ſiecles, afin qu'en les ſuivant, elle ne s'égare point, & que puiſant dans ces ſources ſi reconnuës de la vérité, elle ne tombe point dans les ténebres. Elle ne voit donc pas par des yeux de hibou, comme ceux qui ne ſuivent que de mauvais guides, & qui ſe laiſſent tromper par des autoritez ou ſuſpectes, ou incertaines. Elle ne voit pas par le coin d'un œil de quelque colombe, elle voit par les yeux de toutes, & toutes leurs lumieres ſont ſes lumieres : *Oculi tui columbarum :* [*Vos yeux ſont comme ceux des colombes.*]

Honorer tous les peres, & ne ſe pas ſervir des paſſages détournez pour les éluder.

Je crois que les peres & les paſteurs

de l'Egliſe, nous ſont principalement repréſentez par des colombes, à cauſe de la ſimplicité que l'écriture leur attribuë, & qui eſt même marquée dans l'évangile: *Simplices ſicut colombæ*: [*Soiez ſimples comme des colombes.*] Et il me ſemble que c'eſt pour nous apprendre qu'il n'y a point de vertu qui ſoit plus néceſſaire aux perſonnes qui ſont obligées d'avoir de la ſcience, que cette ſainte ſimplicité qui les préſerve du venin qui ſe trouve pour nous dans la ſcience depuis qu'Adam eſt mort, & nous a fait tous mourir en la recherchant. *Eritis ſicut dii ſcientes, &c.* [*Par la connoiſſance du bien & du mal que vous acquérerez, vous deviendrez comme des dieux.*] On ne peut pas douter qu'elle n'empoiſonne, puis qu'elle enfle, & que cette enflûre, ſi elle eſt conſidérable, nous fait tomber dans toutes ſortes de maux, & nous donne la mort.

Matt. 10. 16.

Gen. 3. 5.

C'eſt là ſans doute un grand poiſon, mais il a ſon antidote qui rend la ſcience innocente, & nous en fait recevoir le fruit, en nous délivrant en même tems de cette ſcience de mort qui s'y rencontre. La ſimplicité eſt cet admirable contre-poiſon, qui fait que la ſcience, au lieu de nous tuer, nous

Simplicité, antidote du poiſon de la ſcience.

nourrit, & qui fortifiant le cœur contre la mort, qui eſt enfermée dans la ſcience, nous y fait trouver la vie, car l'une & l'autre s'y rencontrent. La vie eſt dans la ſcience, à cauſe de la vérité qu'elle enferme : & la mort y eſt, à cauſe de la vanité qu'elle nous donne, ſelon ce que dit l'Apôtre : *Scientia inflat* : [*La ſcience enfle.*]

Vie & mort dans la ſcience.

1. Cor. 8. 1.

Ce diſcernement n'eſt pas moins néceſſaire que difficile, & c'eſt la ſimplicité qui le fait, & qui nous prenant comme par la main, nous conduit entre la mort & la vie, & nous fait marcher ſur le bord d'un ſi grand précipice, où le chemin eſt ſi gliſſant, ſans nous y laiſſer tomber. La ſimplicité de la colombe étoit donc bien néceſſaire à ces grands hommes, que Dieu avoit deſtinez pour porter le flambeau de la ſcience devant les peuples pour éclairer ſon Egliſe. Ils n'ont cherché dans la ſcience que la voie pour aller à Dieu, & ils ne s'y ſont point arrêtez. Ils ne s'y ſont point cherchez eux-mêmes : ils n'y ont recherché que JESUS-CHRIST, & ils l'y ont trouvé. Voila la ſimplicité de la colombe. Ils ont vû la lumiere : & au lieu de s'en ſervir à ſe regarder

eux-mêmes, ils n'ont jetté les yeux que ſur ce divin ſoleil qui les éclairoit, en y cherchant tout leur repos: & ç'a été un effet de la ſimplicité de la colombe. Ils ne ſe ſont point réjoüis en voiant la lueur de la ſcience, mais en y trouvant la chaleur. Ce n'eſt point la lettre, mais l'eſprit qui a été l'objet de leurs deſirs. Ce n'eſt point leur conſolation propre, mais nôtre inſtruction qu'ils ſe ſont propoſée. Ce n'eſt point leur gloire, mais celle de l'époux qu'ils ont cherchée. Voila les colombes; voila la ſimplicité; voila l'unité de leur cœur, qui ne s'eſt point partagé, & qui n'a rien trouvé de beau que J. C. dans les moiens mêmes qui les devoient conduire à JESUS-CHRIST.

Danger de la ſcience préomptueuſe.

C'eſt donc la ſimplicité de la ſcience qui n'eſt rien que l'humilité, qui nous eſt repréſentée par ces colombes de l'arche, qui ſont venus annoncer la paix au monde, & qui n'y ont rien trouvé de beau, que le Dieu de la paix. *Ce n'eſt pas ainſi que ces ſçavans préſomptueux & impies, ſe conduiſent:* [*Non ſic impii non ſic.*] Ils ne cherchent que la gloire dans la ſcience, & ils n'y trouvent que la mort. Le ſerpent leur dit encore ce qu'il diſoit à

nos premiers peres dans le paradis ter-
Gen. 3. 5. reſtre : *Eritis ſicut dii ſcientes bonum & malum :* [*Vous ſerez comme des dieux, en connoiſſant le bien & le mal.*]

C'a été auſſi le défaut de cette ſimplicité, que des paiens ne pouvoient pas avoir, qui les a perdus. Ils ont bien *connu Dieu* par les créatures, *qui cùn Deum cognoviſſent.* Júſques-là tout alloit bien, & il n'y avoit point encore de fo-
Rom. 1. 22. lie, mais la voici : *Dicentes ſe eſſe ſapientes ſtulti facti ſunt :* [*En diſant qu'ils étoient ſages, ils ſont devenus fous.*] O inſenſez! que dites-vous ? n'aviez-vous pas connu Dieu ? Il n'eſt donc plus queſtion de vous, laiſſez-vous là, & allez à Dieu. Si vous demeurez dans vous mêmes, vous demeurerez dans les ténebres, & vous perdrez le peu de lumiere que vous aviez commencé d'appercevoir. Vous mourez de ſoif, vous trouvez une ſource d'eau : & au lieu d'en boire, vous l'empoiſonnez, comme ſi une ſeule mort ne vous ſuffiſoit pas. *Stulti facti ſunt :* [*Ils ſont devenus fous.*] Voila leur folie. Ils ont été fous, parce qu'ils n'ont pas été ſimples ; ce qui n'eſt rien autre choſe que ſe détourner du chemin, & par conſéquent s'égarer, au lieu d'aller droit, afin d'avancer.

Il eſt donc néceſſaire de joindre la ſimplicité de la colombe à la prudence & à la lumiere de la ſcience, qui ſans elle eſt un ſerpent que nous nourriſſons dans nôtre ſein, & qui nous tuë. Et c'eſt peut-être pour cette raiſon, que les paſteurs de l'Egliſe nous ſont ici repréſentez par des colombes, afin de nous apprendre que ſi nous voulons les imiter, nous devons avoir plus de ſoin de l'humilité que de la ſcience, parce que la ſcience nous tuë, ſi elle n'eſt humble, & que l'humilité ſans ſcience, peut nous donner la vie : *Oculi tui columbarum :* [*Vos yeux ſont comme ceux des colombes.*]

Abſque eo quod intrinſecus latet : [*Sans ce qui eſt caché au dedans.*]Nous ne voions donc pas tous les tréſors de l'épouſe, puiſqu'il en demeure de cachez, puiſque nous ne voions que le dehors, & que nous ne pouvons pas voir le dedans ; & d'ailleurs, il eſt bien juſte que le dedans ne ſoit que pour ſon époux. Il eſt juſte que la table du maître, qui eſt celle du cœur, ſoit la mieux ſervie, & que les ſerviteurs ſe contentent des reſtes : ce qui eſt encore beaucoup pour eux. Elle ſe nourrit au dedans de ces délices ſaintes, en la compagnie de ſon époux : & elle

nous nourrit au dehors de ce qu'elle a réſervé pour nous, & de ce qui eſt plus proportionné à nôtre foibleſſe. Ses tranſports, & l'excés de ſa jubilation, ſont pour le dedans : ſa retenuë eſt pour le dehors : Les raions les plus brillans, & qui viennent du midi, ſont pour le dedans : la lumiere plus tempérée eſt pour le dehors, & c'eſt ce qu'elle nous donne, ſelon ce que ſaint
2. Cor. 5. 13. Paul lui a appris : *Sive mente excedimus, Deo ; ſive ſobrii ſumus, vobis :* [*Soit que nous ſoïions emportez comme hors de nous-mêmes, c'eſt pour Dieu : ſoit que nous nous tempérions, c'eſt pour vous.*] Nous ne vivons que de ſes reſtes, & nous devons nous croire très heureux d'en pouvoir vivre. Nous devons en avoir une grande gratitude envers l'épouſe & l'épouſe, & il faut que la joie que nous en reſſentirons, nous tienne lieu *d'un cantique que nous chanterons à l'époux*, comme nous l'enſeigne le prophete, ſelon l'explication de ſaint Bernard : [*Reliquiæ cogitationis diem feſtum agent tibi.*]

Ce que nous voions des Peres ne ſont que des reſtes de lumieres.

Bern. Pſ. 75. 11.

Quand nous recevons donc de l'épouſe ces ſaintes inſtructions, ou que nous liſons dans les Peres ces grandes maximes, qui ſont encore toutes bril-

lantes de la lumiere du Saint-Eſprit, dont ils étoient remplis : il ne faut pas croire que ce ſoit tout, & nous devons y ajoûter ces paroles du cantique : *Abſque eo quod intrinſecus latet :* [*Sans ce qui eſt caché au dedans.*] L'époux n'a pas voulu que nous jugions du cœur de ſon épouſe par ces fragmens de lumiere qui en ſont écoulez, non plus qu'il ne ſeroit pas raiſonnable de juger du grand jour par le peu de lumiere qui entre par quelque fente, & qui éclaire le fond d'un cachot. C'eſt à la vérité de la lumiere, & elle paroît admirable aux yeux des priſonniers : mais ce n'eſt pas le jour des perſonnes libres, & ils devroient dire le contraire du cantique : *Abſque eo quod eſt extrinſecus :* [*Sans ce qui paroît au dehors.*] C'eſt ce qui fait que nous ne pouvons pas bien juger de la lumiere de l'épouſe, & des amis de l'époux, parce que nous ne la connoiſſons pas toute entiere, & que nous devons être toûjours retenus par ces paroles : *Abſque eo quod intrinſecus latet :* [*Sans ce qui eſt caché au dedans.*] C'eſt ce qui fait auſſi qu'il n'eſt pas toûjours ſûr de comparer leurs lumieres les unes avec les autres. Nous devons nous nourrir de la

vérité qu'ils nous ont diſpenſée avec un ſaint tremblement. Nous devons les en remercier, comme veut ſaint Irénée, & non pas les juger. Il faut que nous leur témoignions nôtre gratitude, en les priant d'intercéder pour nous, & en reconnoiſſant humblement que nous ne ſommes pas dignes de toucher à leur regle : & non pas que nous les cenſurions, en préférant quelquefois à leur ſimplicité toute divine, un paſſage de Platon ou de Séneque.

Prov. 29. 11. *Totum ſpiritum ſuum profert ſtultus : ſapiens differt & reſervat in poſterum :* [*Le fou fait paroître tout ce qu'il a dans l'eſprit : mais le ſage differe & réſerve une partie pour une autre fois.*] Nous préférerions donc aiſément ce qui viendroit du fou, à ce qui viendroit du ſage, parce que le fou ne garde rien, & que le ſage ne nous donne que de ſon abondance : mais ce reſte de l'homme ſage, vaut mieux qu'un feſtin tout entier de l'homme fou. Ce que l'écriture nous apprend ailleurs par ces belles paroles : *Melius eſt parum cum timore Dei quam theſauri magni :* [*Il vaut mieux avoir peu de bien avec la crainte du Seigneur, que de poſſéder ſans*

Prov. 15. 16. & 17.

cette

cette crainte, les plus grands tréſors,] ou bien : *Melius eſt vocari ad olera cum charitate, quam ad vitulum ſaginatum cum odio :* [*Il vaut mieux être invité avec amour à un repas où l'on ne ſert que des légumes, que d'être invité avec haine à un feſtin magnifique, où l'on mange le veau gras.*]

Que cette ſimplicité ſainte des écritures, & de quelques Peres, ne ſoit que des herbes au goût de ces ames ſuperbes, qui ne trouvent rien de beau que ce qui eſt enflé comme eux : ces herbes qui ſont encore toutes trempées de la roſée du ciel, qui eſt une roſée de vérité & de charité, ſont incomparablement à préférer à ces bonnes tables ſi bien ſervies, où la muſique paroît jointe avec le veau gras, parce que tous ces beaux diſcours ne ſont que les productions de leur orgueil, ou de leur cupidité. Ne vivons donc que des reſtes des ſaints, & fuions ces tables où il n'y a point de reſtes : car pour l'ordinaire ce ſont des tables empoiſonnées.

SUITE DU MESME VERSET.

Capilli tui ſicut greges caprarum, quæ aſcenderunt de monte Galaad.

Vos cheveux ſont comme des troupeaux de chevres, qui ſont montées ſur la montagne de Galaad.

ON a remarqué ailleurs que les Peres, entre autres ſaint Jerôme, entendent les penſées de l'épouſe par ſes cheveux; & on a montré par pluſieurs convenances, que cette ſignification eſt aſſez naturelle. Mais d'où vient que l'époux dans ce même chapitre, ne parlant que d'un ſeul cheveu de l'épouſe, il en parle ici d'un grand nombre, & les compare, non pas à un ſeul troupeau, mais à pluſieurs, ce qui en fait aſſez voir la quantité. C'eſt que l'épouſe ne penſe pas toûjours comme les anges. Elle penſe ordinairement comme nous : mais ſes penſées ſont plus humbles & plus ſaintes que les nôtres. Elle n'eſt pas toûjours dans ces heureux raviſſemens, où étant portée ſur les aîles que lui

donne ſon époux, elle eſt élevée ſi haut, qu'elle ne voit plus rien de la terre. Il arrive bien rarement qu'elle ſoit comme transformée, & qu'elle ſoit tellement pénétrée de la vérité & de la charité de ſon époux, que l'on puiſſe dire en un ſens, que la vérité lui tient lieu de penſée, & que la charité lui tient lieu de volonté. Cela ne dure pas longtems, & n'arrive pas ſouvent : *heu rara hora & brevis mora !* [*Helas, que ces tems ſont rares ! que ces momens ſont courts !*] s'écrie ſaint Bernard. Excepté de telles rencontres, l'épouſe va pas à pas, & avance peu à peu comme une autre : mais elle ne recule jamais. Elle s'arrête peu, & tombe bien moins ſouvent qu'une autre, de ces ſortes de chutes qui ſont ordinaires même aux ſaints, tandis qu'ils vivent dans ce corps de mort.

Bern. ſer. 2 in Cant.

Deux états de l'épouſe ; l'extraordinaire qui dure peu, l'ordinaire plus commun & plus durable.

Les penſées de l'épouſe dans cet état extraordinaire, & dans ces momens de délices, comme les appelle l'époux lui-même, ſont comparées à un ſeul cheveu, pour marque qu'elle devient alors preſque toute ſpirituelle, & qu'elle approche plus de la nature d'un ange, que de celle d'un homme ; & que ſes penſées ſont ſi déliées & ſi

dégagées des ſens & de nôtre maniere ordinaire de concevoir les choſes, qu'elles ne ſe reſſentent preſque plus de la corruption & de la foibleſſe de la nature.

Mais comme le cantique a parlé ailleurs de ce cheveu unique & de cette maniere de penſée extraordinaire : il n'eſt ici parlé que des penſées communes de l'épouſe, mais qui ſont toutes ſaintes. Et il eſt bien remarquable qu'il loüe ſes cheveux avant que de loüer ce ſeul cheveu, pour nous apprendre qu'il eſt impoſſible de parvenir à cette penſée ſi unique & ſi ſainte, que par pluſieurs ſaintes penſées. *Capilli tui ſicut greges :* [*Vos cheveux ſont comme des troupeaux.*] Il faut donc marcher avant que de voler. Il faut d'abord chaſſer les mauvaiſes penſées, & y renoncer entierement. Il faut que les bonnes peu à peu ſe rendent les plus fortes ; & comme elles ne peuvent pas durer long-tems, à moins qu'elles ne ſoient ſoûtenuës par quelque fort mouvement du cœur : il faut qu'elles s'entre-ſuccedent les unes aux autres, & que le cœur ne demeure jamais vuide. Les penſées étant naturelles à l'amour, & n'étant pas poſſible de ne penſer point à ce qu'on aime : l'épouſe qui aime

On ne parvient à l'unité de penſées que par la multiplicité.

Penſées naturelles à l'amour.

toûjours, penſe toûjours. Mais comme les penſées dans ce corps de mort où elle eſt encore, & qui appeſantit l'ame, ſont inconſtantes & peu arrêtées : l'épouſe qui ne force que ſes paſſions, & qui ne fait point de violence à la nature, ne ſe bande pas l'eſprit pour les retenir. C'eſt l'amour qui lui donne ces penſées ; c'eſt la foibleſſe de la nature qui les interrompt ; c'eſt ſon humilité qui le ſouffre ; c'eſt ſa vigilance, & l'application qu'elle a aux choſes de ſon ſalut, qui lui fourniſſent autant de penſées qu'elle en a beſoin, pour qu'elles ſuppléent les unes aux autres, & qu'elles nourriſſent ſon amour, qui ſouvent peut ſe nourrir ſans aucunes penſées diſtinctes, lorſqu'il eſt aſſez fort pour ſubſiſter par ſon propre poids, & par les ſaints mouvemens dont il remplit le cœur qu'il poſſede.

Conduite des penſées.

Amour peut ſubſiſter ſans penſées diſtinctes.

Lorſqu'il n'eſt pas encore arrivé à un tel degré de force, ou que ſelon la diverſité des perſonnes, l'épouſe entretient ce feu ſacré de la charité par les penſées de la vérité, qui ſont ſon aliment le plus naturel & le plus ordinaire : elle trouve dans l'écriture ſainte dequoi occuper toûjours

Les penſées de vérité, ſervent d'aliment à l'amour.

ſon eſprit ; & dans cette grande diverſité de ſujets & d'hiſtoires différentes, elle ne peut jamais manquer de penſées ; & elles ne laiſſent pas d'être utiles, quoi qu'elles aient ſouvent peu de liaiſon les unes avec les autres, & qu'elles s'évanoüiſſent facilement. L'épouſe les laiſſe évanoüir : mais elle n'eſt pas de ceux dont parle ſaint Paul : *Qui ſe ſont égarez en ſuivant la vanité de leurs penſées :* [*Qui evanuerunt in cogitationibus ſuis.*] Car ſi toutes ſes penſées ſaintes qu'elle entretient dans la ſolitude s'enfuient tout d'un coup : elle demeure dans un humble ſilence, & dans l'attente de Dieu, qui vaut mieux que toutes ſes penſées, ſans ſe troubler, & ſans s'abandonner à des penſées inutiles. Ou bien comme il y a un ſi grand nombre de différens pâturages dans l'écriture : s'il y en a où elle ne trouve point d'ouverture, ou qu'elle ne puiſſe pas y ſubſiſter long-tems, elle a recours aux autres, où elle trouve plus de nourriture. Mais ſoit dans les uns, ſoit dans les autres, elle trouve toûjours dequoi ſe nourrir.

Rom. 1. 21.

Humble ſilence, & attente de Dieu, vaut mieux que les penſées quand on n'en ſçauroit avoir.

L'écriture eſt abondante en pâturages.

Que de penſées dans ce grand nombre d'hiſtoires, de figures, & de préceptes du vieux teſtament ! Combien David ſeul

peut-il nourrir de différens troupeaux de ces chevres ſpirituelles, & par les actions de ſa vie, & par ſes pſeaumes ? Combien en trouvera-t'elle dans les miracles de ſon époux ? Combien n'en peut-elle point trouver en le ſuivant dans ſes voiages ? Que de pâturages dans ſes ſouffrances ? & quoique les herbes en ſoient ameres, il n'y en a point qui nourriſſent tant. Enfin ſi les chevres du cantique aiment les lieux élevez, auſſibien que les chevres ordinaires : il n'y en a point où il y ait tant à monter que ſur le Calvaire.

Voiez-vous donc comme ces troupeaux de chevres montent la montagne de Galaad : car il eſt bien viſible que cette montagne nous marque l'écriture par les mêmes noms qu'elle a dans deux langues différentes. *Acervus teſtimonii & tumulus teſtis :* [*Le monceau de pierres du témoignage, & le lieu élevé du témoin.*] Car qu'eſt-ce que l'écriture, que le ramas de tous les témoignages que Dieu a voulu ſe rendre à lui-même par ſon eſprit, en parlant à nous par l'entremiſe des hommes ſemblables à nous ? Qu'eſt-ce que l'écriture, que le monument, ou ſi vous voulez, le tombeau qui annonce

Gen. 31. 47.

L'écriture eſt l'amas des témoignages de Dieu parlant aux hommes.

dans toutes ſes parties la mort de celui que l'écriture appelle le véritable
Pſ. 88. 38. témoin : *Teſtis in cœlo fidelis :* [*Le témoin fidele qui eſt dans le ciel ;*] & qui eſt le ſeul digne témoin de la gloire de ſon Pere. *Tumulus teſtis :* [*Le lieu élevé du témoin.*] Voila donc le lieu des pâturages de l'épouſe, qui lui a été marqué par ſon époux : il n'en faut point douter. Voila où elle doit mener ſes troupeaux qui la peuvent nourrir, ſi elle eſt ſoigneuſe, dans le tems de quelque famine que ce puiſſe être. Voila
Pſ. 22. 3. où elle trouvera *ces ſentiers de juſtice*, qu'elle n'a qu'à ſuivre, pour ne s'égarer jamais. Voila le vrai Galaad. Le lait que peuvent donner les chevres de l'épouſe ne ſeroit point bien ſain, ni bien nourriſſant, ſi elles ne paiſſoient ſur cette ſainte montagne.

Mais voions les inſtructions que l'on peut retirer de chaque parole : *Capilli tui ſicut greges :* [*Vos cheveux ſont comme des troupeaux.*] Cela nous apprend que ce n'eſt pas aſſez d'avoir quelques bonnes penſées : car où ſont les perſonnes du monde qui n'en aient quelquefois de bonnes. Il n'eſt pas dit que ſes cheveux ſont comme une douzaine de chevres, mais comme des trou-

peaux en plurier. Le nombre même n'en eſt point ſpécifié, pour nous apprendre auſſi qu'il ne faut point conter ſes bonnes penſées, ni en faire beaucoup d'état: car quoi qu'elles puiſſent nous être utiles, ce ne ſont toûjours que des penſées qui ne ſont rien que les paroles de l'ame, & qui ſeront condamnées comme oiſives, ſi elles ne ſont ſuivies de bonnes actions. Je ne ſçai s'il faudroit rire ou pleurer de voir un teigneux, qui aiant la tête pleine d'ulceres, & d'une infection qui fait horreur, auroit de la complaiſance pour cinq ou ſix cheveux qui lui ſeroient reſtez, & qui le rendroient encore plus difforme, & ſeroit tenté de vanité, à cauſe peut-être qu'ils ſeroient blonds. Car s'il étoit ſi fou que d'être ſuſceptible d'une telle tentation, il y auroit auſſi peu de monde qui ne fut pour le moins auſſi tenté de ſe moquer de lui; & il n'y en auroit point qui ne crût ſans aucune tentation, qu'il auroit perdu l'eſprit.

Les penſées ſeront rejettées, ſi elles ne ſont ſuivies de bonnes actions.

Comme il ne ſuffit donc pas d'avoir deux ou trois douzaines de cheveux, qui étant fort éloignez les uns des autres, ne donnent aucune chaleur à la tête: de même il ne ſuffit pas d'a-

voir quelquefois de bonnes penſées, quand l'eſprit demeure enſuite tout nud, & que par conſéquent il ſe remplit facilement de penſées inutiles, ou de mauvaiſes penſées. Car quand l'écriture dit que *cogitatio ſancta ſervabit te :* [*La penſée ſainte vous défendra ,*] il ne faut l'entendre que comme elle le dit *d'une ſainte penſée :* [*Cogitatio ſancta ;*] Et remarquez qu'elle ne dit pas la penſée d'une choſe ſainte, mais une ſainte penſée. Or une ſainte penſée naiſſant de la ſainteté du cœur, on peut dire qu'elle n'eſt jamais ſeule, parce que la charité qui le remplit & qui le ſanctifie, eſt une ſource de bonnes penſées, & comme un anéantiſſement de toutes penſées qui lui ſont contraires, ſelon qu'il eſt dit : *Charitas non cogitat malum :* [*La charité ne penſe point de mal.*]

1. Cor. 13. 5.

Greges caprarum : [*Des troupeaux de chevres.*] Ce ne ſont pas ſeulement des troupeaux, mais des troupeaux de chevres : ce qui eſt bien conſolant pour les perſonnes qui ne ſont pas entierement maîtreſſes de leurs penſées, & qui les aiant peu ſtables & fixées, ne peuvent les conſerver longtems : ce qui provient de diverſes cauſes, & peut

avoir fondement dans la nature. Ce n'eſt pas le tempérament qui donne de bonnes penſées, mais la grace du Saint-Eſprit, ſelon que nous l'enſeigne ſaint Paul. Il ſe peut faire néanmoins que le tempérament y apporte quelque changement en ce qui regarde la maniere, & quelques autres circonſtances.

Les perſonnes donc qui ſe plaignent avec Job, que leurs *penſées ſont diſſipées*, & ſans aucun ordre, doivent faire réflexion que les chevres de l'épouſe le ſont auſſi, & que c'eſt la nature de ces animaux de s'écarter beaucoup les uns des autres : mais qu'elles ne laiſſent pas de revenir à la maiſon, & de donner de bon lait. Les Peres remarquent même que c'eſt pour cette raiſon que les boucs ſont la figure des réprouvez dans l'évangile, parce qu'ils ne ſont pas ſociables, & qu'ils s'éloignent les uns des autres : ce qui marque en eux le manque de charité qui doit unir les fideles enſemble, juſqu'à n'en faire qu'un même cœur & qu'une même ame. Or pourquoi les chevres qui ſont de même eſpece & de même nature, ſont-elles plus heureuſes dans le cantique en ce qu'elles ſignifient,

Job 17. 11.

La diſſipation des penſées peut venir du tempérament.

que les boucs ne le ſont dans l'évangile ? C'eſt que cet animal eſt regardé dans ces deux livres ſacrez ſelon des qualitez différentes qui ſont en lui. Rien n'empêche donc que nous n'entendions les ſaintes penſées par le *troupeau de chevres*, [*ſicut greges caprarum.*]

Quæ aſcenderunt de monte Galaad: [*Qui ſont montées ſur la montagne de Galaad.*] Nous avons déja parlé de cette montagne. Mais d'où vient qu'il eſt marqué que ces chevres montent ? N'eſt-ce point pour nous apprendre que ſi elles ne paiſſoient point ſur cette ſainte montagne, elles ne monteroient pas ? Il ne faut pas s'étonner de ce que nos penſées ne regardent que la terre, lorſque nos lectures, nos entretiens, nos occupations, & généralement nos inclinations ſont toutes terreſtres. Les perſonnes du monde ont tort de ſe plaindre quelquefois qu'elles n'ont point de bonnes penſées : elles devroient ſe plaindre avec plus de juſtice qu'elles ſont du monde ; car c'eſt véritablement ce qui les empêche d'avoir de bonnes penſées. Il eſt comme impoſſible que les penſées ne ſoient du ſiecle, quand la vie en eſt ; & ſi

Quand on a le cœur engagé dans le monde, on ne ſçauroit avoir de ſaintes penſées.

on en a quelques bonnes, à moins que ce ne ſoit un commencement de converſion, ce ne ſont que des diſtractions. Il y a peu de perſonnes qui s'arrêtent à penſer ſérieuſement aux affaires de leurs voiſins, quand elles ne les regardent pas. Il faut avoir l'eſprit mal fait pour ſe plaire à bâtir, comme on dit, des châteaux en Eſpagne, quand on eſt en France. Les penſées des avares ſont d'avarice ; & les penſées des ambitieux ſont d'ambition. Un marchand n'a garde de penſer à autre choſe qu'à ſa marchandiſe, principalement quand il y a bien à gagner, ou beaucoup à perdre. L'expérience nous fait donc voir ce que la foi nous enſeigne : qu'il faut, afin que nos penſées montent comme celles de l'épouſe, que nous montions auſſi, & que nos occupations ſoient d'enhaut. Car comme il eſt dit dans l'évangile, *nôtre cœur* (c'eſt-à-dire nôtre penſée) *ſera toûjours où eſt nôtre tréſor* ; c'eſt-à-dire, où eſt ce que nous aimons. *Matth. 6. 21.*

Mais il faut bien remarquer qu'il n'eſt pas dit ſeulement que ces chevres paiſſent ſur la montagne de Galaad, mais qu'elles y montent : *Quæ aſcenderunt de monte Galaad*, [*qui ſont*

montées ſur la montagne de Galaad.] Que veut dire cela ? c'eſt pour nous donner deux grandes inſtructions. La premiere, que nous devons regarder l'écriture ſainte comme une ſource de tout bien & de toute conſolation, comme elle le dit elle-même. Il eſt bien difficile de ſe nourrir de bonnes penſées, ſi on ne ſe nourrit de quelque bonne lecture, & ſur tout de celle de l'écriture, & des Peres qui nous l'expliquent. La ſeconde, que ce n'eſt point aſſez de lire l'écriture ſainte, ni même de la méditer, & de s'en occuper l'eſprit par de bonnes penſées qui en peuvent naître, ſi ces penſées ne nous détachent de nous-mêmes, & ne nous portent efficacement à Dieu. C'eſt-à-dire, afin de parler le langage du cantique, que ce n'eſt point aſſez que les chevres de l'épouſe paiſſent ſur le mont Galaad, ſi elles ne montent : *Quæ aſcenderunt de monte Galaad*, [*qui ſont montées ſur la montagne de Galaad.*]

Progrès continuel.

Ce mot de monter peut encore nous apprendre, que comme la vie chretienne conſiſte à ne s'arrêter point en demeurant toûjours dans le même état, mais à avancer toûjours : il en eſt de même de nos penſées ; & il eſt

néceſſaire qu'elles deviennent plus ſaintes de jour en jour, & qu'elles montent toûjours.

Que ſi au contraire au lieu d'avancer nous reculons, & au lieu de monter nous deſcendons, toutes les plus belles penſées & les plus utiles, & même de l'écriture, non ſeulement ne nous ſervent de rien, mais nous nuiſent beaucoup, parce qu'elles nous trompent. Et alors ce que dit JESUS-CHRIST arrive à la lettre, que nous ne pouvons nous faire croître par nos penſées ; ce qui eſt toûjours vrai de telles penſées : mais non pas de celles dont il eſt l'auteur, & qu'il nous donne par ſa pure miſéricorde. Et c'eſt peu dire que ces penſées infructueuſes ne nous font pas croître, parce qu'elles ne nous font pas monter : il nous laiſſe à ajoûter qu'elles nous précipitent, ſi nous n'avons ſoin qu'elles portent du fruit, non ſeulement en demeurant ſur la montagne, mais en y montant. Il y a de bonnes penſées que l'on croit bonnes, qui vont en enfer ; & ceux qui diront à J. C. au jour du jugement : *Manducavimus coram te & bibimus:* [*Nous avons bû & mangé en vôtre préſence,*] ne recevront point de lui d'au- Luc 13. 26.

Gens qui ne ſont à Dieu que par la penſée, & non par le cœur.

tre réponſe que *neſcio vos*, [*je ne vous connois point.*] Voilà donc des perſonnes qui croient ſe nourrir devant JESUS-CHRIST, & ſe tenir en ſa préſence, que JESUS-CHRIST ne connoît point ; c'eſt qu'ils ne s'y tiennent qu'en penſées : ce que le démon qui eſt leur maître en poſſédant leur cœur, leur permet facilement, afin de les mieux tromper. Et remarquez que comme

Il y aura de prétendus contemplatifs rejettez de Jéſus-Chriſt.

les Peres expliquent la contemplation par le boire, & la ſimple méditation par le manger : il y a auſſi des perſonnes qui ſe croient fort contemplatives, à qui l'époux ferme la porte, auſſi-bien qu'aux vierges folles, en leur diſant *neſcio vos*, [*je ne vous connois point.*] Cette même vérité ſi effraiante, mais ſi utile, nous eſt encore bien repréſentée par deux verſets des pſeaumes, ſelon que ſaint Auguſtin l'explique quelque part : *Et cibavit eos ex adipe frumenti, & de petra melle ſaturavit eos :* [*Il les a nourris de la graiſſe du froment, & il les a raſſaſiez du miel qu'il a tiré de la pierre.*] Ne ſont-ce pas là des meilleures penſées, & des plus ſpirituelles ? N'eſt-ce pas là du pain qui eſt fait du bon bled de l'évangile ? N'eſt-ce pas là du miel

Pſal. 80. 16.

très délicieux, & qui eſt pris de la pierre même, qui eſt JESUS-CHRIST? Ecoutez ce qui précede : *Inimici Domini mentiti ſunt ei, & erit tempus eorum in ſæcula :* [*Les ennemis du Seigneur lui ont manqué de parole, & le tems de leur miſere durera autant que les ſiecles.*] Voilà le *neſcio vos*, [*je ne vous connois point*,] de l'évangile bien exprimé. *Inimici Domini :* [*Les ennemis du Seigneur,*] eſt la même choſe que *operarii iniquitatis*, [*ceux qui ont commis l'iniquité :*] *mentiti ſunt ei*, [*lui ont manqué de parole,*] eſt la même choſe que *neſcio vos*, [*je ne vous connois point.*] Car tout ce que la vérité ne reconnoît pas n'eſt qu'un menſonge. *Et erit tempus eorum in ſæcula*, [*& le tems de leur miſere durera autant que les ſiecles*,] eſt ce que dit l'évangile. *Vermis eorum non morietur :* [*Leur ver ne mourra point.*]

Ibid. v. 15.

Marc. 9. 43.

Il eſt donc entierement néceſſaire que ces chevres montent. Mais d'où vient qu'il eſt dit, qu'elles ont monté, & non pas qu'elles montent : *Quæ aſcenderunt*, [*qui ſont montées ?*] Car comme il n'y a rien d'inutile dans l'écriture ſainte, il n'y a rien dans le cantique qui ne ſerve à former les mœurs. Ne ſeroit-ce point pour nous marquer

que l'épouſe a été prévenuë dès le commencement des bénédictions de ſon époux, & qu'elle n'a jamais eu d'autre penſée que d'être à lui ? Et c'eſt peut-être comme s'il nous diſoit ce qu'il dit ailleurs : *Cor ſuum tradidit ad vigilandum diluculo ad Dominum qui fecit illum :* [*Il a appliqué ſon cœur, & il a veillé dès le point du jour, pour s'attacher au Seigneur qui l'a créé.*] Car il y a des perſonnes dont les chevres ne monteront jamais bien haut, parce qu'elles ont été long-tems à deſcendre bien bas. On ne peut dire *aſcenderunt*, [*elles ſont montées*,] comme l'époux le dit de celles de l'épouſe ; & ce ſeroit beaucoup qu'elles commençaſſent de monter, quelque tard que ce fût, & que l'on pût dire en effet *aſcendunt*, [*elles montent.*] C'eſt donc comme ſi l'époux nous diſoit : ne vous étonnez pas de ce qu'elles montent ſi haut, c'eſt qu'elles ont toûjours monté. Et de fait, le Saint-Eſprit ne rend point d'autre raiſon de ce que la priere du juſte eſt ſi pure & ſi ſainte, *in conſpectu Dei deprecabitur*, [*il offrira ſes prieres à Dieu*,] que parce qu'il a commencé d'être à Dieu de bonne heure : *Cor ſuum tradidit ad vigilandum diluculo ad Dominum*

Eccli. 39. 6

Pour bien prier, il faut commencer de bonne heure.

qui fecit illum : [Il a appliqué ſon cœur, & il a veillé dès le point du jour, pour s'attacher au Seigneur qui l'a créé.] Il a prié parfaitement, parce qu'il a toûjours prié, & qu'il ne s'eſt point relâché dans ce ſaint exercice. Il eſt bien juſte que les enfans qui ont toûjours obéï à leur pere, aient quelque avantage pardeſſus ceux qui penſent ſi tard à lui obéïr. Helas ! c'eſt beaucoup même de ce qu'il leur a pardonné, quand ils n'auroient pas le bonheur de le voir, & de lui parler avec familiarité, pourvû que cela augmente la confuſion qu'ils doivent avoir de leur faute. Abſalom fit une grande faute, en ce que David lui aiant permis de revenir dans Jéruſalem ſans permettre qu'il le vît, il ne s'humilia pas dans cet état d'humiliation, & voulut le voir comme par force. Au lieu de ſe plaindre & de murmurer, il n'avoit qu'à ſe croire indigne de la grace même qu'il avoit reçûë ; & ſon pere ſans doute lui auroit accordé cette ſeconde grace qu'il lui avoit refuſée. C'eſt ainſi qu'on ne devient pas ſpirituel en faiſant bien du bruit de ce qu'on ne l'eſt pas, mais en s'humiliant. Dieu n'accorde rien aux plaintes que nous fai-

ſons, ſi ce n'eſt quand nous nous plaignons de nous-mêmes par des mouvemens d'une véritable componction, qui eſt toûjours accompagnée de patience & de douceur.

L'épouſe qui a toûjours été dans les bras de ſon époux, eſt heureuſe de n'avoir point éprouvé ce que c'eſt que d'avoir été long-tems ſans être à lui. Il eſt dit auſſi que ſes chevres ont toûjours monté, *aſcenderunt*, [*elles ſont montées* ;] c'eſt-à-dire, qu'elles ne montent pas ſeulement, mais qu'il y a long-tems qu'elles montent : *Aſcenderunt*, [*elles ſont montées.*] Il ſe pourroit faire auſſi que c'eſt pour nous marquer qu'il veut la récompenſer de quelque grace qui ſoit encore plus grande que celle-là, & qu'il ſe diſpoſe au lieu de ces penſées changeantes, de lui en donner de plus arrêtées & de plus fixées, qui lui feront reſſentir la préſence de ſon époux avec plus de perfection & d'efficace. Car il faut avoüer qu'on avance peu avec toutes ces penſées différentes, qui font toûjours beaucoup de bruit dans le cœur, parce que ſa force eſt le ſilence. Les animaux avancent bien plus avec deux pieds ou quatre pieds, qu'avec trente.

Cette grande multiplicité eſt donc une marque d'une grande imperfection, & d'une grande foibleſſe de la nature. Auſſi le plus grand uſage de ces penſées eſt de nous ſervir de bouclier & de défenſe contre les mauvaiſes, qui ſe ſaiſiſſent du cœur quand il eſt vuide, & de donner lieu à la charité de ſe répandre dans ces ſaints mouvemens qui la fortifient. Il eſt bien difficile, pour ne rien dire davantage, d'être ſaiſi d'une ſainte triſteſſe, quand on ne penſe à rien de triſte ; ou de ſentir une grande joie, ſans aucun ſujet qui la donne ; ou d'être emporté par quelque deſir preſſant, quand l'ame ne voit point ce qu'elle deſire, & qu'elle ne le connoît pas : ce qu'elle ne peut faire que par les penſées. Le cœur ne ſe reſſerre point, & ne rentre point dans ſoi-même par une crainte utile & ſalutaire, ſi quelque penſée effraiante ne réveille l'amour qui le remuë : car c'eſt lui qui donne toûjours le branle. On ne peut craindre que pour ce que l'on aime.

Voilà donc les deux choſes où ces penſées communes, & auſſi peu arrêtées que les chevres, nous peuvent être utiles, qui eſt de fermer la porte

Les penſées plus fixes & plus ſpirituelles, ſont les plus efficaces.

du cœur aux mauvaiſes penſées, & s'y tenir comme en garde ; & de donner lieu aux ſaints mouvemens de la charité. Mais outre que les penſées fixes & d'une nature plus ſpirituelle, font l'un & l'autre avec incomparablement plus d'efficace, c'eſt qu'elles tranſportent le cœur, & le raviſſent d'entre les mains de la nature, où il eſt comme tout appeſanti & engourdi, pour le préſenter ſeul, & ſans aucune ſuite des ſens, devant le trône de l'amour de JESUS-CHRIST, qui veut l'enivrer de ſes délices. Car ſaint Bernard marque expreſſément, que *la charité auſſi-bien que la vérité nous tranſporte hors de nous* : [*Charitas & veritas utraque facit extaſim.*] Et il nous enſeigne en pluſieurs endroits ſur le cantique, qu'il y a une contemplation & un excès *de lumiere*, comme il y en a *une de feu.* C'eſt que la vérité & la charité ne ſont deux choſes que dans nous qui ſommes rompus en mille pieces. Mais lorſque la vérité commence à ſe développer dans le cœur de l'épouſe, & à le toucher plus immédiatement, il commence auſſi à rentrer dans ſon unité ; & la vérité & la charité commencent à s'unir dans ce cœur, qui ſe réünit de

S. Bernard.

même qu'elles ſont divinement & éternellement unies enſemble ; ou plûtôt que la vérité & la charité ne ſont qu'un ſeul lien : ce qui s'entend de la maniere que l'homme en eſt capable & en cette vie & en l'autre. *Ad eum veniemus, & manſionem apud eum faciemus :* [*Nous viendrons à lui, & nous établirons dans lui nôtre demeure.*] Un miroir caſſé repréſente la même choſe pluſieurs fois. S'il redevenoit un, il ne diviſeroit plus l'unité de ſon objet. Mais comme dans cette vie mortelle le cœur même de l'épouſe ne peut point arriver à une ſi grande unité, il y a encore de la diverſité dans ces différentes impreſſions de la vérité & de la charité qu'elle reçoit dans ſon cœur. Ce qui fait ces deux ſortes de contemplations dont parle ſaint Bernard, & dont les effets ſont ſi différens : au lieu que dans le ciel ce n'en ſera qu'une, & qu'on ſera tout pénétré, & également & en même tems, de la lumiere de la vérité, & du feu de la charité, lorſque Dieu qui eſt vérité & charité *ſera tout en tous :* & par conſéquent il n'y aura rien en nous qui ne ſoit vérité & charité en une maniere proportionnée à l'état de la gloire qu'il aura. Joh. 14. 23.

voulu donner à ſes créatures. La contemplation de cette vie la plus ſublime n'eſt qu'un craion très imparfait de cet éternel bonheur, & une goute de cette mer infinie de gloire. Cette penſée unique de l'épouſe qui l'éléve ſi haut, n'eſt pas le Verbe à nud: il y eſt encore voilé, mais incomparablement moins que dans nos penſées communes & vagabondes. C'eſt cette penſée unique dont il ſera bien-tôt parlé dans le cantique, que l'époux ſemble ici lui promettre, commençant à parler des autres en tems paſſé : *Capilli tui ſicut greges caprarum, quæ aſcenderunt de monte Galaad :* [*Vos cheveux ſont ſemblables à des troupeaux de chevres, qui ſont montées ſur la montagne de Galaad.*]

VERSET II.

VERSET II.

Dentes tui ſicut greges tonſarum, quæ aſcenderunt de lavacro, omnes gemellis fœtibus, & ſterilis non eſt inter eas.

Vos dents ſont comme des troupeaux de brebis tonduës, qui ſont montées du lavoir, & qui portent toutes un double fruit, ſans qu'il y en ait de ſtériles parmi elles.

IL y a pluſieurs endroits du cantique que ſaint Bernard n'explique que dans le ſens allégorique ; il y en a d'autres auſſi qu'il n'explique que dans le ſens moral : & il ſeroit difficile de trouver toûjours dans tout le cantique tous les deux ſens, & de les y faire voir d'une maniere intelligible & naturelle, & ſans uſer de beaucoup de violence : ce qui toucheroit aſſez peu. Je ne ſçai même ſi un ſens ſi myſtique, & où il faut beaucoup d'eſprit pour le comprendre, eſt fort utile.

Je crois qu'il n'y a que ce que nous trouvons effectivement dans l'écriture qui édifie : ce que nous y apportons du nôtre, quand même il n'eſt pas contraire à la vérité, eſt pour le moins fort inutile. Il eſt fort probable que tous les ſens qui peuvent nous ſervir, & qui par conſéquent ſont de l'époux, mais qu'il a voulu cacher ſous l'écorce de la lettre, pour nous exercer utilement, comme remarque ſi ſouvent ſaint Auguſtin, quand ils ſont trouvez, paroiſſent clairs & intelligibles, principalement quand ils ne regardent que nôtre édification. Quand je les trouve ſi obſcurs dans l'explication même qu'on leur donne, je ne juge pas qu'ils ſoient bons : mais je m'en défie, & ils me touchent peu. Le Saint-Eſprit n'a point voulu qu'il fût néceſſaire d'avoir tant d'eſprit pour ſe ſauver.

C'eſt ce qui peut perſuader que l'explication qu'on apporteroit des dents de l'épouſe dans le ſens moral, ſeroit aſſez inutile, parce qu'elle ſeroit fort obſcure. Il n'y faut donc chercher que l'Egliſe. Mais il me ſemble qu'on l'y voit bien clairement ; & il y a d'autant moins de danger de le dire, que cette explication eſt de l'Egliſe même,

Paſteurs; dents de l'Egliſe, & pourquoi.

puiſqu'elle ſe trouve dans les écrits de la plus grande partie de ſes peres, qui nous apprennent que les dents de l'épouſe ſont les paſteurs de l'époux, parce que ce ſont eux qui nous préparent & nous diſpoſent à être incorporez dans JESUS-CHRIST, & qui nous font devenir ſes membres, par le miniſtere de la parole de l'époux & des ſacremens de l'épouſe, dont ils ſont les diſpenſateurs. Mais c'eſt de l'époux même que les Peres ont pris cette explication, parce que ce fut lui qui dit à ſaint Pierre dans cette grande viſion qu'il eut de l'entrée des Gentils dans ſon Egliſe, figurée par toutes ſortes d'animaux immondes : *Macta & manduca :* [*Tuez & mangez.*] C'eſt-à-dire, comme l'explique ſaint Auguſtin : *Fac quod es :* [*Faites-les devenir ce que vous êtes vous-même ;*] mangez-les, & me les incorporez ; & qu'ils deviennent par cette manducation ſainte les membres du même corps, dont vous êtes les principales parties. *Act.* 10. 13.

C'eſt ce qu'il dit encore tous les jours aux paſteurs & aux évêques, quand il leur parle dans le fond du cœur du ſalut de leurs peuples : *Macta & manduca :* [*Tuez & mangez :*] & ils

lui en rendront compte quand ils ne le feront pas. Les paſteurs ſont donc véritablement les dents de l'Egliſe ; & il eſt impoſſible de s'unir à ce ſaint corps que par leur miniſtere. Il faut qu'ils nous dépoüillent du vieil homme ; il faut qu'ils nous apprennent à rompre nôtre volonté ; il faut que l'obéïſſance que nous leur rendons nous rende ſouples, & entierement ſoûmis à la volonté de leur maître ; il faut qu'il n'y ait plus de réſiſtance, & que la mortification ſoit parfaite, afin de recevoir en nous la forme & la vertu du nouvel homme. Ce n'eſt pas là l'effet d'une exhortation ou d'un catéchiſme : il faut nous parler bien des fois ; il faut nous reprendre, & nous conſoler. Il faut bien veiller ſur nous ; il faut bien prier pour nous ; il faut bien en un mot nous tourner & nous retourner de tous côtez, afin d'être arrachez du corps du démon, comme parlent les Peres, & de devenir les propres membres de JESUS-CHRIST par un changement véritable, qui ne ſe peut faire auſſi que par une manducation réelle, mais ſpirituelle. Et cela nous apprend que comme le pain avant que de pouvoir être changé

en nôtre propre ſubſtance, doit être mangé, & doit perdre ce qu'il a de ſolide & de dur par le miniſtere des dents qui l'amolliſſent : de même la premiere vertu qui eſt néceſſaire à ceux qui veulent devenir les membres de JESUS-CHRIST, eſt l'obéïſſance. Le pain ne ſe prépare pour l'eſtomac que par les dents ; il ne ſe prépare point ſoi-même. Il n'eſt pas poſſible non plus de ſe pouvoir bien conduire ſoi-même ; il faut que nous nous laiſſions conduire. Pourquoi voulons-nous faire l'office des dents ? Quand nous nous mettrions en pieces par nous-mêmes, nous nous ferions un mal inutile. Lorſque JESUS-CHRIST ne reconnoît point dans ce que nous pouvons faire de meilleur, l'impreſſion de ces dents ſalutaires, il nous rebute ; & il ne ſert de rien que le corps ſoit tout mortifié ſi vous voulez, quand la volonté eſt toute entiere. Nôtre ſacrifice n'eſt point en état d'être conſommé par la charité de JESUS-CHRIST, ſi l'hoſtie n'eſt point préparée, & ſi elle eſt encore vivante. Nôtre miniſtere eſt d'être offerts, & de nous y diſpoſer par une parfaite obéïſſance. Le miniſtere des paſteurs

Les paſteurs doivent nous offrir ; nôtre devoir eſt d'être offerts.

eſt de nous offrir, & d'en apprendre la maniere ; non pas de nous qui ſommes offerts, mais de JESUS-CHRIST, auquel ils nous offrent.

Dentes tui ſicut greges : [*Vos dents ſont ſemblables à des troupeaux.*] O l'heureux tems auquel on parloit des égliſes d'Afrique, des égliſes d'Aſie, & des égliſes de Perſe ! lorſque les paſteurs qui repréſentoient toute l'Egliſe, qui étoit aſſemblée en effet dans leurs conciles, venoient de toute la terre pour trouver le remede à tous ſes maux ; lorſqu'on voioit couler par toute la terre des *ruiſſeaux d'huile & de lait*, pour parler avec Job ; & qu'il arrivoit ce que dit le prophete, que l'abondance du lait que donnoient ces bienheureux troupeaux, *étoit ſi grande, que l'on ne manquoit de beurre nulle part* ; & que les fideles mêmes en pouvoient laver leurs pieds, ſelon que Job dans ſa miſere eût ſouhaité encore de le pouvoir faire : *Quando lavabam pedes meos butyro ?* [*Où eſt le tems auquel je lavois mes pieds dans le beurre ?*] C'étoit l'époux qui avoit donné à ſon Egliſe ces riches troupeaux dans le tems de ſon abondance, & qui les diviſoit par toute la terre pour la conduite de tous les peuples.

Image de l'ancienne Egliſe.

Job. 29. 6.

Ibid.

Quoiqu'ils ne fuſſent pas tant des troupeaux, que les chefs des troupeaux, *ipſi arietes gregis, ipſi ductores gregis:* [*Les beliers du troupeau, les conducteurs du troupeau,*] comme parle ſaint Auguſtin : l'époux néanmoins a voulu les appeller de ce nom, pour marquer la grande union qu'ils avoient entre eux, & pour nous faire voir en même tems qu'ils ne lui étoient pas moins ſoûmis au dedans, que les peuples leur étoient ſoûmis au dehors. Les fideles obeïſſoient à ces amis de l'époux, mais ils obeïſſoient eux-mêmes à l'époux: car en effet, comme un païen même l'a reconnu : *On ne peut bien conduire, quand on n'aime pas à être conduit:* [*Nemo regere poteſt niſi qui amat regi.*] Et c'étoit même la cauſe de ce grand reſpect, que les fideles avoient pour leurs perſonnes ; juſques-là que l'on a crû que la croix qu'ils portent, & les reliques des martyrs qui y ſont enfermées, étoit plûtôt en eux l'effet de cette modération générale de l'eſprit épiſcopal, que d'une dévotion particuliere. Il n'étoit pas poſſible, & il n'étoit pas même à propos, de retenir cette effuſion de la piété des peuples : mais ils voulurent en faire retomber une partie ſur la croix de JESUS-CHRIST,

Aug.

& ſur les cendres des martirs, qui en avoient ſi bien ſoûtenu la gloire. Ces bienheureux paſteurs apprenoient donc à leurs peuples, de quelle maniere il falloit leur obeïr, par la grande obeïſſance qu'ils rendoient eux-mêmes au ſouverain paſteur : & c'eſt pourquoi ils ſont ici comparez à des troupeaux de brebis. Car quand il n'y alloit point de l'interêt de JESUS-CHRIST, il n'y avoit rien de ſi humble & de ſi modéré ; il n'y avoit rien de ſi patient & de ſi doux. Et comme ſaint Baſile le repréſentoit ſi bien à un des premiers officiers de Valens, ils ſouffroient tout quand il n'y alloit que de leur interêt, & ils ne ſouffroient rien, quand il y alloit de l'interêt de JESUS-CHRIST. Les conducteurs des brebis de JESUS-CHRIST étoient des brebis eux-mêmes. *Sicut greges :* [*Comme des troupeaux ;*] & c'eſt pourquoi rien ne pouvoit leur réſiſter. Car comme remarque admirablement ſaint Chryſoſtome, quand JESUS-CHRIST a témoigné aux Apôtres & aux évêques, qui ſont leurs ſucceſſeurs, qu'il les envoioit *comme des brebis*, [*ſicut oves*,] il leur a montré de quelle maniere il falloit vaincre toute la réſiſtance des

Chryſ. Hom. 34. in Matt.

hommes & des démons. Et effectivement ils ſurmontent tout, tant qu'ils ſe reſſouviennent de quelle maniere ils ont été envoiez : *vincunt quamdiu ſunt oves* : [*ils ſont victorieux tant qu'ils demeurent brebis.*] C'eſt ce que le Sage avoit prédit long-tems auparavant : *Tria ſunt quæ bene gradiuntur : aries nec eſt rex qui reſiſtat ei* : [*Il y a trois choſes qui marchent bien.... le belier, auquel aucun roi ne peut réſiſter.*] Quand ils ſurmontent tout le mal qu'on leur peut faire, par la grandeur de leur charité & de leur patience, ils ſont aſſûrez de la victoire : car JESUS-CHRIST qui ſouffre en eux pour ſa propre cauſe, ne peut être vaincu, comme le dit ſaint Cyprien. Voila la force de ces troupeaux qui n'ont point de force. *Sicut oves* : [*Comme des brebis.*] C'eſt en cette maniere que quand ils ne réſiſtent point, rien ne leur réſiſte : *Sicut greges* : [*Comme des troupeaux.*]

Prov. 30. 29.

Tonſarum : [*De brebis tonduës.*] Si les dents n'étoient pas nuës, & qu'elles fuſſent couvertes de chair, elles auroient bien de la peine à mâcher, & l'aliment n'en ſeroit pas ſi bien préparé. JESUS-CHRIST ne ſeroit pas ſi bien nourri, ſi les dents de ſon épou-

Deſintereſſement des paſteurs.

ſe, qui eſt ſon Egliſe, avoient ce défaut. C'eſt pourquoi il nous repréſente ici ſes troupeaux, comme étant dépoüillez de leur laine : *Sicut greges tonſarum :* [*Comme des troupeaux de brebis tonduës.*] Ils ſont ſi éloignez de rechercher la laine des troupeaux qu'ils conduiſent, & de s'en revêtir, qu'ils ſont toûjours préparez à perdre la leur, ſi on la leur ravit, ou à la donner eux-mêmes ſi on la leur laiſſe. Ils n'ont point de laine de reſte. Ou leur charité les en dépoüille, pour en revêtir les pauvres : ou la perſécution l'emporte. Ils ont peu de ſoin de la laine ; ils ne ſe mettent en peine que du lait : & comme rien n'eſt diverti, & que toute leur nourriture ſe tourne en lait, ils en ont toûjours en abondance, & les peuples n'en manquent jamais.

Diverſes cauſes édifiantes de la pauvreté des paſteurs.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'arrêter trop à chercher la cauſe qui a fait que ces troupeaux n'ont point de laine ; il ſuffit de dire qu'ils n'en ont point : & quelque cauſe qu'il y en ait, elle eſt ſans doute édifiante, & digne de la ſainteté de leur caractere. Soit donc que ce ſoit l'effet de l'amour de la pauvreté, qui a été ſi recommandée aux évêques, & dont ils ont eux-mêmes

fait tant de ſaints reglemens, qui ſe liſent encore dans les Conciles; perſuadez qu'ils étoient de cette maxime de S. Jerôme : que quand on eſt obligé de lutter & de combattre contre les démons, c'eſt un grand avantage d'être nud auſſi bien qu'eux ; ſoit que les miſeres publiques aient touché leurs entrailles paternelles, qui ſont toûjours ouvertes aux néceſſitez de leurs peuples ; ſoit que l'amour de la pénitence & la pratique de la mortification chretienne, qu'ils vouloient autant enſeigner par leurs exemples que par leurs paroles, leur ait fait renoncer à tout ce qui pouvoit être ſurperflu ; ſoit que la rage des démons & la malice des hommes, leur ait fait perdre ce que la piété des fideles leur avoit fait donner : enfin ces troupeaux n'ont point de laine ; *ſicut greges tonſarum* : [*comme des troupeaux de brebis tonduës.*] Et tant s'en faut qu'ils en aient d'inutile qui ſe pourriſſe, & où les vers ſe mettent, qu'ils manquent même quelquefois de celle qui ſeroit néceſſaire pour les bien couvrir. *Sicut greges tonſarum* : [*Comme des troupeaux de brebis tonduës.*]

Mais je crois que cette ſainte nudité

des amis de l'époux eſt encore plus agréable à l'époux, quand c'eſt l'amour & la défenſe de la vérité qui l'a produite, & ç'a été auſſi long-tems la cauſe la plus ordinaire de la pauvreté des évêques. *Oderunt Ægyptii paſtores ovium* : [*Les Egyptiens ont de l'averſion pour ceux qui nourriſſent des troupeaux.*] Le monde ne peut écouter que ce qui eſt du monde ; & comme la parole de Dieu, dont ils ſont les diſpenſateurs & les miniſtres, l'attaque juſques dans le cœur, & renverſe tous les fondemens de ſa conduite : il faut qu'il ſe rende, & qu'il ne ſoit plus le monde, ou qu'il tâche de perdre lui-même ceux qui le veulent perdre. Et c'eſt ce que le grand paſteur diſoit lui-même aux Juifs : *Quæritis me interficere quia ſermo meus non capit in vobis.* [*Vous cherchez à me faire mourir, parce que mes paroles ne font point de fruit en vous.*]

Gen. 46. 34.

Joh. 8. 37.

Parole de Dieu nous releve, ou nous accable.

La parole de Dieu a toûjours ſon poids : ou elle nous releve, ou elle nous accable. C'eſt pourquoi quand Dieu parle, il faut toûjours trembler. C'eſt nôtre ſentence qu'il prononce : ou il nous abſout, ou il nous condamne ; & ſa parole qui ne peut être vaine, eſt pour nous une parole de miſéricorde

ſi nous l'écoutons, ou une parole de juſtice ſi nous la mépriſons. Quand donc les paſteurs annoncent la paix de JESUS-CHRIST, ceux qui la refuſent, & qui ne veulent point devenir ſes amis, deviennent effectivement les ennemis de ſes ſerviteurs ; & s'ils ne les perſécutent pas à l'heure même, c'eſt qu'ils ne le peuvent, ou que l'occaſion ne s'en preſente pas : mais dans le fond du cœur, comme l'enſeigne ſaint Auguſtin, ils ſont leurs ennemis. C'eſt pourquoi il eſt bien difficile que d'excellens paſteurs ne ſouffrent rien, & ne ſoient à la fin perſécutez, ſoit dans leurs perſonnes par l'oppreſſion, ſoit dans leur honneur par la calomnie, ſoit dans leurs biens par la perte qu'on leur en fait faire, & dont ils demeurent dépoüillez : *Sicut greges tonſarum* : [*comme des troupeaux de brebis tonduës.*]

Mais il ne faut pas oublier que ce dépoüillement même, qui étoit ſi ordinaire aux premiers ſiecles de l'Egliſe, étoit même utile à ces troupeaux, qui n'étoient jamais plus riches, ſelon que nous l'apprend ſaint Jean dans ſon Apocalipſe, que lorſqu'ils avoient tout perdu pour l'amour de JESUS-CHRIST,

Pauvreté, cauſe de l'union des évêques des premiers ſiecles.

Il eût été bien difficile, s'ils euſſent été chargez de laine, qu'ils fuſſent demeurez dans une grande union entre eux: *ſicut greges :* [*Comme des troupeaux.*] Les richeſſes apportent tellement de la diviſion par tout, qu'elles en ont apporté dans l'Egliſe, qui a toûjours été plus floriſſante, & plus dans la paix, quand elle eſt demeurée plus pauvre; & on peut dire qu'elle a été plus affoiblie par les biens du monde, que par ſes maux. Ce dépoüillement abrégeoit donc bien des procés, retranchoit bien des querelles, & aſſoupiſſoit bien des diſputes. Quand on n'a rien, & qu'on ne veut rien, on ne diſpute jamais. C'étoit donc auſſi le deſintereſſement & la pauvreté de ces ſaints paſteurs, qui les uniſſoient entre eux, comme un troupeau qui ne fait qu'un corps; & leur union faiſoit la paix de toute l'Egliſe. Car s'il eſt parlé ici de pluſieurs troupeaux, c'eſt pour marquer la diverſité des Egliſes, & non pas la diviſion des paſteurs. Tous ces paſteurs de l'époux ne faiſoient qu'un ſeul troupeau, qui n'étoit diviſé en pluſieurs troupeaux, qu'à cauſe de la diviſion des provinces. *Sicut greges tonſarum dentes tui :* [*Vos dents ſont*

Egliſe plus affoiblie par les biens du monde, que par ſes maux.

ſemblables à des troupeaux de brebis tonduës.]

Quæ aſcenderunt de lavacro : [*Qui ſont montées du lavoir.*] Il eſt difficile d'être court, quand on parle des paſteurs tels qu'ils ſont ici décrits dans le cantique : car il eſt vrai qu'il n'y a rien de ſi conſolant, & on ne peut pas dire en un mot ce qui nous conſole. L'époux nous a fait voir beaucoup de leurs vertus en une ſeule parole ; il nous entretient à preſent de leur innocence, qui eſt comme la premiere baſe de ce grand édifice, & qui aide beaucoup à le ſoûtenir. *Quæ aſcenderunt de lavacro:* [*Qui ſont montées du lavoir.*] Il n'eſt point néceſſaire de rapporter une infinité de canons de preſque tous les Conciles, ny autant de paſſages des Peres, qui ont écrit dans tous les ſiecles, pour montrer qu'il falloit qu'une perſonne eût conſervé la pureté de ſon baptême, & la blancheur de la robe qu'elle y avoit reçûë de JESUS-CHRIST, afin de pouvoir être élevée à l'épiſcopat, quand on croioit que ſes autres qualitez l'en rendoient digne. Tout cela eſt le témoignage de l'épouſe, qui s'eſt fait entendre dans ſes Conciles. Mais voici le témoignage de l'é-

poux, qui nous parle clairement dans ſon cantique : *Quæ aſcenderunt de lavacro :* [*qui ſont montées du lavoir.*] Quand ſaint Paul n'auroit point parlé ſur ce ſujet, avec une telle effuſion du Saint Eſprit, comme il a fait dans ſes épîtres ; quand il n'en ſeroit rien dit dans toutes les écritures : ce ſeul paſſage pourroit ſuffire pour nous convaincre de la grande pureté, qui eſt néceſſaire pour exercer ſaintement cette dignité apoſtolique.

Innocence depuis le baptême, & progrés continuel dans la vertu : diſpoſitions à l'épiſcopat.

Car remarquez que l'époux ne deſire pas ſeulement qu'ils aient été lavez dans cette piſcine ſalutaire de vie & de bénédiction, qu'il a donnée à ſon Egliſe pour y effacer tous nos péchez, & qu'ils n'aient point perdu ce grand don qu'ils y ont reçû ; il ne dit pas qu'ils y aient été purifiez, & qu'ils ne ſe ſoient plus ſouillez en commettant de nouveaux crimes : mais qu'ils aient toûjours fait croître la grace qu'ils ont eu le bonheur d'y recevoir ; mais qu'ils aient toûjours été de vertu en vertu, & de clarté en clarté, après être ſortis de cette ſource de lumiere ; mais en un mot, *qu'ils aient toûjours monté* ; car c'eſt ce que dit le cantique : *Quæ aſcenderunt de lavacro :*

[*Qui ſont montées du lavoir.*] Il ne dit pas ſeulement qu'ils montent, ce qui marqueroit qu'ils feroient du progrés dans la vertu : mais qu'ils aient monté auſſitôt après le baptême ; ce qui marque qu'il faut qu'ils aient fait de grands progrés, & que leur vertu ne ſoit pas ſeulement une vertu qui commence, mais une vertu conſommée.

Vertu des paſteurs doit être une vertu conſommée.

Ces paroles, *quæ aſcenderunt* : [*qui ſont montées*,] nous font voir leur premier avancement de bien loin. Il ne faut pas ſeulement qu'ils ſoient éloignez de toutes ſortes de vices & de mauvaiſes habitudes, comme l'ordonne l'Apôtre : mais qu'ils le ſoient encore de leur premiere vertu par une plus grande vertu. Comme un homme fort & robuſte dans ſon âge parfait, eſt tres différent de ce qu'il étoit étant enfant, quoique dans ce premier âge il ne laiſſât pas de croître, & d'avoir plus de force que les autres enfans; mais la force d'un homme, fait qu'on ne ſe ſouvient pas même de la force d'un enfant, comme le marque ſaint Paul : *Oblitus ſum quæ erant parvuli* : [*Je me ſuis défait de tout ce qui tenoit de l'enfant* :] de même un évêque doit tellement s'être ſurpaſſé

1. Cor. 13. 11.

ſoi-même, & doit tellement être crû en grace, depuis la premiere qu'il a reçuë, que l'on ne puiſſe faire non plus de comparaiſon, entre ce qu'il étoit, & ce qu'il eſt, que l'on en feroit entre la force d'un homme, & celle d'un enfant. *Quæ aſcenderunt :* [*Qui ſont montées.*]

Et dans le fond, quoique l'on diſe beaucoup en diſant cela, on ne dit rien d'extraordinaire. Car s'il s'agiſſoit de choiſir un général d'armée, on ne s'aviſeroit jamais d'y mettre un enfant, quand même on verroit qu'il ſeroit fort, & que naturellement il auroit de l'inclination pour les armes; on ne choiſiroit pas même un homme tout fait, s'il ne ſçavoit ce que c'eſt que de la guerre ; on ne ſe contenteroit pas encore d'un ſimple ſoldat, ni d'un capitaine particulier, qui ſeroit depuis peu dans le commandement, ni même des plus anciens, s'il n'avoit fait paroître dans pluſieurs grandes occaſions, non ſeulement de la force & du courage pour le combat, mais auſſi beaucoup de prudence & de ſageſſe pour la conduite. A plus forte raiſon, lorſqu'il s'agit d'une guerre ſi périlleuſe, non pas contre des hommes qui ne ſont pas

Vertu des paſteurs doit être éminente.

plus forts que nous, mais contre les démons, qui ſont plus forts que tous les hommes; lorſqu'il s'agit, non pas d'un interêt temporel, mais du ſalut éternel; non pas de quelques particuliers, ce qui ſeroit beaucoup, mais de tout un peuple : ce n'eſt pas un excés de dire que le général que l'on choiſit pour une ſi grande occaſion, ne doit pas être un enfant. Cependant ſelon l'écriture, qui ne meſure pas l'âge des perſonnes au nombre des années, mais à la grandeur de la vertu, un vieillard qui ne commenceroit que de ſervir Dieu, quand on ne pourroit pas douter de ſa converſion, n'aiant que la vertu d'un enfant, devroit paſſer pour un enfant. *Quæ aſcenderunt:* [*Qui ſont montées.*]

Double fécondité, double charité.

Omnes gemellis fœtibus : [*Elles portent toutes un double fruit.*] Cette double fécondité, n'eſt rien que cette double charité envers Dieu & envers le prochain, qui fait croître l'ame de vertu en vertu, & qui l'établit dans un âge parfait, lorſqu'elle eſt parfaite. Ou ſi vous voulez marquer la vérité en particulier au lieu de la comprendre dans la charité, qui l'enferme toûjours quand elle eſt dans un degré

Verité, charité.

éminent : il faudra dire qu'une grande lumiere, avec une grande charité, ſont les deux fondemens d'une vocation ſi relevée, dans laquelle un homme tient la place de Dieu, & travaille conjointement avec lui pour le ſalut des hommes, étant revêtu de ſa puiſſance, & n'emploïant que cette parole toute-puiſſante, qui a créé le ciel & la terre. Il n'eſt point parlé de l'humilité, parce que ces deux vertus la renferment d'une maniere toute particuliere, étant impoſſible d'aimer Dieu, quand on ne lui eſt pas ſoûmis, & qu'on s'éleve contre lui; ou de le connoître quand on ne ſe connoît pas ſoi-même. L'orgueil eſt un menſonge du démon, qui ne demeura point ferme dans la vérité, & qui infecta l'homme. La premiere connoiſſance de la vérité que Dieu nous donne, eſt de nous faire connoître nôtre miſere & ſa miſéricorde; & le premier effet de ſa charité qu'il a répanduë dans nos cœurs par ſon Eſprit-Saint, eſt de nous donner un véritable éloignement de nous-mêmes, afin de nous tourner vers lui, & que nous le trouvions en nous quittant. L'humilité eſt donc renfermée deux fois dans cette double

fécondité de ces ſaintes brebis de l'époux, qu'il deſtine pour la conduite de tous ſes troupeaux qu'il a arrachez de la gueule du loup, par le mérite de ſon ſang.

Mais prenez garde qu'il ne veut point d'exception. *Omnes :* [*Toutes.*] Ce mot dit tout, & ne laiſſe plus rien à dire. L'époux propoſe deux regles trop générales pour y rien excepter, & trop fondamentales pour les changer. Il ne faut point toucher aux fondemens. Les guides qui ſont deſtinez à nous conduire durant la nuit, dans le païs de nos ennemis qui nous pourſuivent, & au milieu des précipices, doivent ſçavoir le chemin, & ne doivent pas être aveugles. Les peres qui ſont obligez de donner leur vie pour leurs enfans, & à qui on en demandera compte, doivent les aimer, & en prendre ſoin. Il n'y a point là d'exception à faire, & on pourroit le dire en aſſûrance, quand même l'époux ne l'auroit pas dit dans le cantique; parce que ce ſeroit toûjours lui qui nous le diroit d'ailleurs, par la ſeule lumiere de la raiſon, & de la juſtice naturelle. On peut donc bien dire : *Omnes gemellis fœtibus*, & il faut le

dire ſans rien craindre ; parce que la ſeule autorité de la nature en convaincroit même des impies, comme l'autorité divine en convainc les fideles.

Il eſt parlé en plurier de l'une & de l'autre eſpece de génération ſpirituelle, parce que ces deux vertus étant ainſi jointes enſemble, comprennent toutes les autres vertus. Quand la grande lumiere ſe rencontre avec la grande chaleur, on peut bien dire que l'on eſt en été. Toute la nature eſt en action, & il n'y a rien qui ne pouſſe, & qui ne fructifie durant ce tems. C'eſt ce qui fait monter ces troupeaux de l'époux : car il eſt impoſſible, quand on aime Dieu, & qu'on le connoît, que l'on faſſe état de la connoiſſance & de l'amour du monde, qui nous attacheroit à la terre. Ces troupeaux montent donc, & monteront à proportion qu'ils connoîtront la verité, & qu'ils l'aimeront. Ils ſeront auſſi parfaits dans toutes les autres vertus, qu'ils le ſeront dans ces deux vertus, qui ſont le principe de leur fécondité & de la nôtre ; car il eſt dit enſuite :

Et ſterilis non eſt inter eas : [*Et il n'y en a point de ſtériles parmi elles.*] Il n'y

a point de ſtérilité, où il y a tant de charité ; & quoique nôtre ſalut ne dépende que de la miſéricorde de l'époux, on peut dire néanmoins qu'il eſt entre les mains des amis de l'époux, & que c'eſt un ſigne qu'il veut faire une grande moiſſon, quand il donne à ſon Egliſe un ſi grand nombre de bons ouvriers. Ils ne ſont donc point ſtériles, parce que lors même que nous rejettons la paix qu'ils nous apportent, elle retourne dans leur cœur, & y fructifie au centuple. Nous ſommes leur couronne & leur joie, quand ils nous convertiſſent ; & quand ils ne peuvent amollir nos cœurs, qui ſont plus durs que les pierres : la douleur qu'ils en ont, eſt leur couronne aux yeux de l'époux, qui récompenſe leurs deſirs que nous avons fruſtrez par la grandeur de nos vices. Leur charité n'eſt donc jamais ſtérile, parce qu'elle porte toûjours du fruit, ou dans eux, ou dans nous.

Il eſt bien remarquable qu'il y a des prédicateurs qui ſeront condamnez comme ſtériles, après avoir fait de grandes converſions ; & qu'il y en a au contraire dont la fécondité ſera récompenſée, & qui n'auront peut-être

Paſteurs jugez comme ſtériles, après avoir fait de grandes converſions.

converti perſonne. C'eſt que les premiers n'ont eu que des paroles qui ſont toûjours ſtériles ; & quoique Dieu qui fait ce qu'il veut, & qui n'a beſoin de perſonne, s'en ſoit ſervi ſelon ſes deſſeins : il ne laiſſe pas de condamner au feu l'arbre qui ne porte que des fueilles. C'eſt que ſi le fruit qu'ont porté les ſeconds, ne nous a pas été utile, il n'a pas laiſſé de plaire à Dieu. Nôtre ſtérilité n'empêche donc pas, que leur fécondité ne ſoit récompenſée : comme la fécondité des peuples n'empêche pas que la ſtérilité des autres ne ſoit punie.

Paſteurs pleins de charité, qui ne convertiſſent perſonne.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit bien rare, que la grande charité d'un paſteur ne porte pas de fruit même au dehors : car l'écriture dit que, *legatus fidelis ſanitas* : [*L'ambaſſadeur fidele eſt une ſource de ſanté* :] comme ſi elle ne mettoit point de différence entre nôtre ſanté & ſa fidélité, puiſqu'elle ne dit pas qu'il nous pourra guérir, mais qu'il eſt nôtre ſanté ; ce qui donne aſſûrance que ſa fidélité ne ſera pas infructueuſe. Que ſi cela néanmoins arrivoit, ce fidele ſerviteur qui n'auroit guéri perſonne, ſeroit ſa ſanté à lui-même ; & s'il avoit été fidele en tout, il

Il eſt rare que la grande charité ne porte pas de fruit. *Prov.* 13. 7.

il recevroit la récompenſe de tout un peuple. Car quelle douleur ne reſſentiroit-il point de cette ſtérilité ? Il crieroit ſans doute jour & nuit à celui qui a la fécondité de nos cœurs entre ſes mains : *Da mihi liberos alioquin moriar:* Gen. 30. 1. [*Donnez-moi des enfans, ou je m'en vais mourir.*] Dans quels ſentimens d'humilité n'entreroit-il point, ſe voiant un miniſtre de perdition. Cette épouſe ne ſe croiroit point digne d'être épouſe, & elle repréſenteroit à ſon époux, les larmes aux yeux & dans le cœur, que ſi Aſſuérus en conſidération de ſes nôces avec Eſther, avoit accordé le repos à toutes les provinces de ſon empire, il feroit ſans doute quelque miſéricorde à ſon peuple, ſi elle avoit le bonheur d'être véritablement ſon épouſe. Une ſi grande expérience de ſa charité & de ſon humilité la ſanctifieroit ſans doute : mais il eſt probable auſſi qu'une ſi grande charité, & une ſi grande humilité ſanctifieroient ſon peuple. Enfin de quelque maniere qu'on veuille l'entendre : *Sterilis non eſt inter eas:* [*Il n'y en a point de ſtériles parmi elles.*]

VERSET III.

PREMIERE PARTIE.

Sicut vitta coccinea labia tua, & eloquium tuum dulce.

Vos levres ſont comme une bandelette d'écarlate, & vos diſcours ſont pleins de douceur.

Vitta coccinea, ne ſignifie rien qu'*une bande d'écarlate*. C'eſt la comparaiſon de laquelle ſe ſert l'époux, pour nous donner l'intelligence des levres de ſon épouſe, & pour nous les faire admirer. Les levres ferment la bouche : voilà leur uſage naturel. D'où vient que le prophete les nomme une porte, & comme la garde de la langue : *Oſtium circumſtantiæ labiis meis* : [*Faites de mes levres comme une porte qui ferme toûjours exactement.*] Et ailleurs : *Poſui ori meo cuſtodiam cum conſiſteret peccator adverſum me* : [*J'ai mis une garde à ma bouche dans le tems que le pécheur s'élevoit contre moi.*] Il ſemble donc, ſelon David, que les levres ſont

Pſal. 140. 3.

Pſal. 38. 2.

comme les gardes de la bouche & de la langue. Les auteurs même païens, & Plutarque entr'autres, les regardent comme un double rempart, que la nature a mis devant la langue, pour nous apprendre à la retenir. C'eſt de là qu'ils prennent ſujet de nous exhorter à lui donner un frein, comme la nature lui en a donné un, quoi qu'eux-mêmes ne puiſſent ſe taire.

Il paroît aſſez naturel de comparer les levres à une bande dont on ſe ſert pour lier ce qu'on veut ; & c'eſt un enſeignement à l'épouſe de parler peu. Mais comme le grand uſage des bandes dans la médecine eſt pour bander les plaies, & que les médecins en ont fait des livres entiers : l'époux ne veut-il point nous donner à entendre par là que nôtre langue eſt bien malade, & qu'il faut un grand bandage & une longue ſuite de remedes pour la guérir ? Ce qui fait que David ne croit pas en pouvoir venir à bout, qu'il ne remédie aux autres maux, afin de pouvoir remédier à celui-ci ; & il applique des remedes juſqu'aux pieds pour guérir la langue. *Dixi, Cuſtodiam vias meas ut non delinquam in lingua mea :* Pſal. 38. 2.

La langue de l'homme bien malade.

[*J'ai dit, J'obſerverai avec ſoin mes voies, afin que je ne peche point par ma langue.*]

La premiere inſtruction donc que nous devons tirer de là, eſt qu'il faut que nôtre langue ſoit bien malade, puiſqu'il n'eſt pas juſqu'à celle de l'épouſe qui n'ait beſoin de remede. Et plût à Dieu que nôtre langue ne nous fit du mal qu'à nous-mêmes, ou que ce mal ne fût pas contagieux. Mais ce qui eſt étrange, quand elle nous fait une bleſſûre, elle en peut faire à cent autres en même tems : & quoi qu'une épée ne faſſe plus de mal, & qu'on en ſoit en aſſûrance, quand elle eſt dans le fourreau : celle-ci eſt ſi dangereuſe, que lors même qu'on ne s'en ſert plus, & qu'elle paroît être en repos, les coups qu'elle a donnez ſe multiplient quelquefois de telle ſorte, que des provinces toutes entieres & des roiaumes s'en reſſentent, & ſe trouvent infectez de ce mal ſi redoutable. Et pour ne parler point de ces bleſſûres étrangeres, elle aigrit tous nos autres maux, & les empêche de ſe guérir. Elle nous en fait tous les jours de nouveaux. Souvent même on ne peut pas les prévoir tant ils ſont ſubits ; une apoplexie n'eſt pas plus

La parole nuit lors même qu'on ne parle plus.

ſubite. Quand elle ne tuë pas, elle affoiblit, & cela juſqu'aux ſaints. Quand elle ne fait pas perdre la vie au cœur en le bleſſant, elle lui fait perdre toute ſa force ; & tous les eſprits & le meilleur ſang ſortent par la plaie.

Je parle ici de nos langues, & non pas de celle de l'épouſe : car ſi elle n'eſt pas toûjours innocente, elle n'eſt jamais criminelle. Mais cela n'empêche pas l'époux de lui faire un bandage, *ſicut vitta coccinea*, [*comme une bande d'écarlate.*] Et il y a cette différence entre les remedes de l'ame & ceux du corps, que ceux-ci nuiſent en effet, ou pour le moins ſont inutiles quand nous nous portons bien : au lieu que les autres ſervent toûjours beaucoup, même dans la meilleure ſanté ; & il arrive ſouvent que ce ne ſont pas les plus malades qui uſent le plus de ces remedes, mais les plus ſains. C'eſt ce que nous voions ici. Nous n'avons point cette bande d'écarlate, qui nous ſeroit ſi néceſſaire pour arrêter un ſi grand flux de paroles, ou mauvaiſes, ou inutiles. L'épouſe en a incomparablement moins beſoin que nous : & cependant c'eſt à elle que l'époux dit : *Sicut vitta coccinea labia tua :* [*Vos*

Remedes de l'ame utiles dans la meilleure ſanté.

levres ſont ſemblables à une bande d'écarlate.]

Mais d'où vient que cette bande eſt d'écarlate ? La couleur y fait-elle quelque choſe ? Les Peres nous enſeignent que cette couleur qui eſt la plus belle de toutes les couleurs, eſt une figure de la charité, qui eſt la premiere de toutes les vertus. Or quoique la charité ſoit le principe de nôtre unité, elle ne laiſſe pas de ſe diviſer ; elle comprend l'amour de Dieu, l'amour du prochain, & l'amour de nous-mêmes. Car ſi nous ſommes obligez d'aimer nôtre prochain comme nous-mêmes : nous ſommes par conſéquent obligez de nous aimer. Je trouve donc que cette triple charité eſt une bande qui lie la langue pour l'empêcher de parler, & qui la délie pour la faire parler, ſelon la diverſité des perſonnes & des rencontres qui ſe préſentent. Car il faut bien remarquer que les levres ſouvent s'ouvrent, & ſouvent ſe ferment, & que les bandes nous lient & nous délient, afin de nous apprendre qu'il ne faut pas toûjours parler, & qu'il ne faut pas auſſi toûjours ſe taire. D'où vient que David ne conſidere pas ſes levres comme une muraille qui demeure toûjours en mê-

Charité lie & délie la langue.

me état, mais comme une porte qu'il faut fermer, & qu'il faut ouvrir, ſelon que la prudence l'ordonne : *Pone oſtium circumſtantiæ labiis meis* : [*Faites que mes levres ſoient comme une porte qui ferme ma bouche à propos.*] C'eſt donc la charité de l'épouſe qui la regle dans ce diſcernement ſi difficile des tems différens, où il faut parler, & où il faut ſe taire. Quand il y a de l'interêt de Dieu & de la cauſe de ſon époux, l'amour de Dieu & de ſon époux la fait parler, & parler haut. Quand il n'eſt point beſoin de la défendre, ce même amour lui fait garder un grand ſilence, afin de l'entendre parler. Ce divin commerce & cet entretien ſi ſaint n'a point beſoin de parole ; ou s'il en faut, ce n'eſt que du cœur, & non pas de la langue. C'eſt ce qui fait que l'épouſe n'a pas de peine à garder le ſilence, mais qu'elle en a beaucoup à le rompre, & qu'elle ne ſe rend en cela qu'à la néceſſité & à l'ordre de ſon époux. Quand on a entendu la voix de Dieu dans le fond du cœur, il y a peu de plaiſir à entendre celle d'un homme : & quand on a ce témoignage que nous rend nôtre conſcience, que Dieu nous écoute quand

Pſal. 140. 3.

Qui a tant de peine à ſe taire, fait voir que Dieu lui parle peu.

nous lui parlons, il n'y a pas beaucoup de ſatisfaction à parler à d'autres. Il n'y a donc rien qui ſoit ſi capable de nous apprendre à nous taire, que lorſque Dieu a la bonté de nous parler ; & il n'y a rien auſſi qui faſſe voir davantage qu'il ne nous parle pas, que quand nous nous répandons ſi facilement au dehors, & que le ſilence nous eſt penible.

L'amour du prochain fait parler.

L'amour de Dieu eſt donc un excellent bandage pour retenir la langue de parler, ou pour la faire parler utilement ; car il fait également l'un & l'autre : au lieu que l'amour du prochain pour l'ordinaire délie toûjours la langue, & que l'amour que nous devons nous porter à nous-mêmes la lie toûjours. Car il eſt écrit : *Propter fratres meos loquebar pacem de te :* [*J'ai parlé de paix, & je vous l'ai ſouhaitée, à cauſe de mes freres.*] Et il eſt écrit auſſi : *Ego tamquam ſurdus, & ſicut mutus non aperiens os ſuum :* [*Pour moi j'étois comme un ſourd, & comme un muet qui n'ouvre point la bouche.*] Et dans Jéremie : *Bonum eſt præſtolari in ſilentio ſalutare Dei :* [*Il eſt bon d'attendre en ſilence le ſalut qui vient de Dieu.*] Quand l'épouſe voit ſes enfans qui ont

L'amour de nous-mêmes nous fait taire.

Pſal. 121. 8.

Pſal. 37. 14.

Thr. 3. 26.

beſoin d'inſtruction, elle ne peut non plus ſe taire, qu'une autre mere ne pourroit s'empêcher de donner du pain à ſon fils qui lui en demande. Auſſi la parole de l'épouſe eſt nôtre pain, qui nous nourrit & qui nous fortifie ; & elle ne reſſemble pas à ces meres qui n'ont point d'oreilles pour écouter les cris & les larmes de leurs enfans : *Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis* : [*Les enfans ont demandé du pain, & il ne s'eſt trouvé perſonne qui leur en donnât.*] Il me ſouvient de ce qui eſt dit de ſaint Paul dans Athenes, où encore qu'il eût réſolu de ſe taire, il ne pût s'empêcher de parler, voiant ces pauvres gens qui ſe perdoient : *Incitabatur ſpiritus ejus in ipſo videns idololatriæ deditam civitatem* : [*Son eſprit ſe ſentoit émû & comme irrité en lui-même, en voiant que cette ville étoit ſi attachée à l'idolatrie.*] Voilà l'eſprit de charité qui lâche ce bandage, & qui délie cette langue ſainte pour guérir ſaint Denis avec Damaris, & quelques autres. Et Moïſe put-il ſemblablement s'empêcher de parler, quand il vit bleſſer la charité & la juſtice en la perſonne de celui qui frappoit ſon frere? Quand ſaint Bernard eût recom-

Thr. 4. 4.

Act. 17. 16.

Exod. 2. 22.

Bern. ſerm. 52. *in cant.*

mandé à ſes Religieux de ne venir point l'interrompre quand il étudioit, c'eſt-à-dire, quand il prioit : ne s'en repentit-il pas à l'heure-même ? ne les exhorta-t-il pas de lui parler avec toute liberté quand ils le voudroient ? ne leur témoigna-t-il pas qu'il préféreroit toûjours leurs beſoins à ſon repos ? C'eſt qu'il eſt auſſi difficile de ſe taire, quand cette bande d'écarlate qui eſt teinte du ſang de JESUS-CHRIST vient à ſe lâcher, qu'il ſeroit difficile de parler quand elle ſe ferme. Il n'y a rien de ſi preſſant que la charité de JESUS-CHRIST, ſoit lorſqu'elle ferme la porte des ſens pour nourrir le cœur, & le dilater en le rempliſſant de la joie du Saint-Eſprit : ſoit lorſqu'elle remuë les entrailles, & porte la langue comme une main ſalutaire pour toucher nos plaies, & y verſer le vin & l'huile qui eſt néceſſaire pour les guérir.

Ce n'eſt pas que l'amour que l'épouſe a pour ſes freres ne la porte quelquefois à ſe taire, dans la crainte de les ſcandaliſer & de les aigrir : mais ce ſilence vient de leur mauvaiſe diſpoſition, & non pas de la ſienne. Il n'y a donc que la charité qui nous re-

garde qui ne nous fait jamais rompre le ſilence, ſi ce n'eſt quand il eſt queſtion de nous accuſer nous-mêmes : car c'eſt là qu'elle nous fait parler avec toute ſorte de ſincérité & d'ouverture. Par tout ailleurs elle nous fait taire, ne nous appliquant qu'à veiller ſur nous-mêmes : parce que dans cet heureux état nous ne ſommes reſponſables que de nous-mêmes. Il n'y a rien qui nous faſſe tant parler que l'amour que nous nous portons, quand il eſt de nous, & que c'eſt l'amour propre. Il n'y a rien au contraire qui nous empêche plus de parler que l'amour que nous nous portons, quand il eſt véritable, & que c'eſt le Saint-Eſprit qui nous le donne. Car comment pourrions-nous ſans lui aimer Dieu, puiſque nous ne pouvons pas nous aimer ſans lui ?

L'amour propre nous fait parler ; l'amour reglé de nous mêmes, nous fait taire.

Auditui meo dabis gaudium : [*Vous me remplirez de joie en vous écoutant.*] Voilà la deviſe ſainte de cet amour ſaint. Sa joie eſt d'entendre, parce que c'eſt l'époux qui parle. La joie de l'épouſe eſt d'entendre l'époux, & elle n'en a point d'autre : *Gaudio gaudet propter vocem ſponſi.* Pour peu qu'elle parle, elle entendra moins ; & par

Pſal. 50. 10.

Joh. 3. 29.

Plus de ſûreté à ſe taire qu'à parler.

conſéquent elle diminuëra ſa joie : outre que le ſoin qu'elle eſt obligée de prendre de ſon propre ſalut, l'oblige de choiſir toûjours le chemin qui eſt le plus ſûr. Or il y a beaucoup moins de danger à ſe taire qu'à parler. *Tutius auditur :* [*On eſt plus en ſûreté quand on écoute*,] dit ſaint Auguſtin. Il eſt difficile en parlant de ne point faire de faute, & de ne s'élever point : au lieu que l'on trouve l'innocence & l'humilité *dans le port du ſilence*, comme l'appelle un Pere. On a de la peine à la conſerver en travaillant, & en parlant ; & ſouvent on la perd. On la conſerve ſans peine en ſe repoſant, & en ſe taiſant ; & ſouvent on l'y acquiert, & on l'y augmente : *Tutius auditur : [Il y a plus de ſûreté à écouter qu'à parler.*] Voilà l'uſage de cette bande d'écarlate, & le reglement que fait la charité de la parole & du ſilence de l'épouſe. Car elle n'eſt pas de ces perſonnes qui ne parlent & ne ſe taiſent que par humeur, & quand l'envie leur en prend. Elle compte ſes paroles, parce qu'elle ſçait bien qu'elles ſeront comptées ; & elle n'a garde de perdre ſon ſilence, qui eſt ſi agréable à ſon époux ; elle le lui réſerve tout

Aug.

entier. Elle ne ſe tait que pour lui, comme elle ne parle que pour lui. *Sicut vitta coccinea labia tua :* [*Vos levres ſont ſemblables à une bandelette d'écarlate.*]

Mais comme il y a un ſilence du cœur auſſi-bien que de la langue, & que ſouvent il n'y a pas moins de peine à retenir ſes penſées, qu'à modérer ſes paroles : il ſe peut faire que l'époux veut auſſi nous faire voir ici que l'épouſe ne veille pas moins ſur ſon cœur, que ſur ſa langue : *Sicut vitta coccinea labia tua :* [*Vos levres ſont ſemblables à une bandelette d'écarlate.*] Les levres de l'ame qui forment ce baiſer du cœur ne ſont rien que la penſée & la volonté, comme le remarque ſaint Bernard : voilà par où elle prend toute ſa nourriture. Or l'épouſe a un grand ſoin de retenir ſes penſées & ſes deſirs. Elle ne penſe pas à tout ce qu'elle voit, & à tout ce qu'elle entend ; elle ne s'arrête qu'à ce qui eſt utile. Les objets qui frappent le plus les ſens n'ouvrent point ſon cœur, qui eſt toûjours fermé pour y retenir la roſée du ciel que ſon époux y a verſée. Qu'on lui montre tout ce que l'on voudra des biens, des tréſors, des beau-

Silence & langage du cœur.

tez du monde, elle n'en deſire rien, & elle n'en admire rien, qu'autant que la condeſcendance de la charité, & la bienſéance de la converſation & de la civilité l'y obligent. C'eſt pourquoi elle n'y penſe plus auſſi-tôt après, parce qu'elle ne les a point aimées. Si ces idées revenoient, elles trouveroient la porte fermée. D'où vient donc que ſes deſirs & ſes penſées ne courent point après les objets du monde qui ſont un peu attirans, & qui ont du pouvoir ſur les ſens, comme font les nôtres qui prennent l'eſſort tout auſſi-tôt, & qui ſont long-tems enſuite ſans revenir à la maiſon? Qu'eſt-ce qui peut ſi bien lier les penſées & les deſirs de l'épouſe? C'eſt la charité. Voilà *la bande d'écarlate*, [*ſicut vitta coccinea.*] Elle aime, & elle deſire quelque choſe de ſi grand, & elle l'aime & elle le deſire ſi fortement, que tout ſon amour & tous ſes deſirs y ſont conſommez. Ses penſées ſuivent le même branle. Elle penſe auſſi facilement à ce qu'elle aime, que nous penſons facilement à ce que nous aimons; & il lui ſeroit difficile de penſer à ce qu'elle n'aime pas. C'eſt donc cette bande d'écarlate, c'eſt-à-dire, ce grand amour de

ſon époux, qui retient ſes deſirs & ſes penſées, & qui les empêche de ſuivre les phantômes des ſens, & la figure du monde qui paſſe : comme c'eſt elle qui retient auſſi ſa langue, & qui modere ſes paroles. *Sicut vitta coccinea labia tua :* [*Vos levres ſont ſemblables à une bandelette d'écarlate.*]

Il ne faut pas oublier que les levres ſont d'un grand uſage aux dents, & qu'elles les défendent des injures de l'air. Celles-ci ne pourroient jamais s'acquitter de leurs fonctions, ſans ce ſecours ſi néceſſaire. Ce qui nous apprend que les paſteurs qui ſont ſi obligez au miniſtere de la parole, qu'ils ne peuvent s'en diſpenſer, ont beſoin eux-mêmes, s'ils veulent la rendre utile, de la fortifier par le ſilence. Ils en ont d'autant plus beſoin, qu'ils ſont obligez de parler plus ſouvent. Et c'eſt peut-être pour ce ſujet que JESUS-CHRIST ſe retiroit ſi ſouvent pour prier ſeul, & qu'il paſſoit quelquefois la nuit entiere en priere, afin de nous apprendre que ce ne ſeroit point une excuſe de n'avoir point prié, que d'avoir été occupé toute la journée. Il n'y a perſonne, quelque grande affaire qu'elle puiſſe avoir, qui ne trouve le

Silence néceſſaire aux paſteurs ; d'autant plus, qu'ils parlent beaucoup.

On trouve toûjours le tems pour

manger, pourquoi non pour prier?

tems pour manger : il n'eſt pas moins néceſſaire à un paſteur d'en trouver pour prier. La fontaine n'avoit pas beſoin de ſe remplir, comme en a le tonneau. Ce que JESUS-CHRIST en a fait, n'étoit que pour nous montrer ce que nous devions faire. Mais comme les levres ne défendent pas ſeulement les dents contre le froid, mais ſervent auſſi comme de main pour retenir la nourriture qui ſortiroit, & pour l'approcher des dents : on peut dire de même que le ſilence fournit aux paſteurs de quoi parler; & que s'il retranche beaucoup de paroles inutiles, il devient d'ailleurs une ſource de paroles & de fortes raiſons pour nous convaincre. Ces levres ſpirituelles empêchent que la nourriture qu'ils ont priſe dans l'écriture ne ſe diſſipe par le bruit du monde, & de tems en tems elles la rapprochent, afin qu'on la puiſſe ſi bien ruminer, que nous ſoïions capables de la prendre & de la bien digérer. Voilà ce que font ces levres même dans les paſteurs ; voilà la néceſſité de cette bande d'écarlate. Une autre bande qui n'en ſeroit pas, ſerviroit de peu. Quand par exemple il n'y a que la crainte qui

La crainte ne fait pas garder le ſilence pour long-tems,

nous empêche de parler, on ne garde pas le ſilence long-tems. Outre que c'eſt une bande de fer, & qui eſt bien rude, l'uſage en ſeroit très incommode, & de peu d'effet. L'épouſe de la charité fait tout par charité. Cette bande d'écarlate non ſeulement nous fait taire, mais nous apprend à parler. Cette bande nous empêche de parler aux hommes, & elle nous fait parler à Dieu en même tems. C'eſt pourquoi ce ne pouvoit être qu'une bande d'écarlate, & d'une telle écarlate, que l'époux deſtinoit à cet uſage.

Crainte, bande de fer.

Et eloquium tuum dulce : [*Et vos diſcours ſont pleins de douceur.*] Voilà déja un effet de cette bande ſi précieuſe. La parole de l'épouſe plaît aux hommes, à proportion que ſon ſilence a plû à Dieu. C'eſt une écluſe qui aiant retenu dans ſon cœur toutes les eaux du ciel, inonde tout, & fait un heureux déluge de grace & de bénédiction, quand on vient à la lever. Car il ne faut pas croire que ce ſoit l'art de l'éloquence qui rende ces paroles ſi agréables : ce n'eſt que l'art du Saint-Eſprit, & l'onction de ſa grace. Voilà comme parloient les Baſiles, les Chryſoſtomes, & les Auguſtins. Leur élo-

Ecluſe.

quence venoit de leur vie ; on voioit par tout cette écarlate, qui communiquoit au dehors à leurs auditeurs ce feu du Saint-Eſprit, dont ils brûloient eux-mêmes au dedans. Helas ! nous ſommes bien éloignez des levres de l'épouſe, & de cette bande ſi efficace. Quand nous avons appris deux paſſages, nous cherchons auſſi-tôt l'occaſion de les dire, & nous rendons ce peu de nourriture que nous avons pris, encore tout crû & tout indigeſte. Il y a un païen qui dit que c'eſt vomir. La comparaiſon eſt odieuſe : mais une telle précipitation l'eſt encore plus. Dieu nous délivre de nos miſeres. *Amen.*

Le ſilence de l'épouſe rend ſa parole efficace.

C'eſt donc le ſilence de l'épouſe qui rend ſa parole ſi agréable ; & c'eſt cet agrément qui n'eſt pas un effet de ſon étude, mais de ſon onction, qui la rend ſi efficace. Une perſonne qui parle toûjours édifie peu. Je ne voudrois pas aſſûrer que l'époux par ces paroles ne nous marquât la douceur de ſes mœurs, & cette ſainte manſuétude, qui eſt un des principaux dons du Saint-Eſprit, qui ſe reconnoît principalement à la parole, mais qui eſt bien autre choſe que la douceur de la

parole. La ſuite du cantique favoriſe aſſez cette penſée : car il eſt parlé de cette douceur des paroles immédiatement après avoir parlé de ſon ſilence. *Labia tua ſicut vitta coccinea, eloquium tuum dulce :* [*Vos levres ſont ſemblables à une bandelette d'écarlate, & vos diſcours ſont pleins de douceur.*] Ce qui montreroit que cette douceur ne peut bien s'apprendre que par le ſilence, & qu'il eſt bien difficile qu'un homme précipité dans ſes paroles & dans ſes actions, puiſſe être doux ; puiſque ſouvent cette ſeule précipitation paroît être une véritable colere.

La douceur vient de l'humili é & de la charité.

Mais ce ne ſeroit pas ſeulement la ſuite qui en ſeroit naturelle, l'effet même eſt tres conforme à la cauſe qui le produit : car l'humilité ſe rencontre toûjours dans le ſilence de l'épouſe, & ces deux vertus ſe ſéparent peu. C'eſt auſſi la charité qui forme ce ſilence, comme nous l'avons montré, & comme le dit le cantique : & voila les deux cauſes eſſentielles de la douceur. Quand on eſt humble, on eſt doux ; quand on a de la charité, on a de la douceur. Un ſerviteur ſe fâche rarement contre ſon maître, & il lui eſt aiſé d'avoir de la douceur pour lui,

quoiqu'il n'en ait pour perſonne, parce qu'il dépend de lui, & qu'il eſt perſuadé qu'il eſt incomparablement plus que lui. Une mere non plus n'a pas de peine d'avoir de la douceur pour un fils unique, parce qu'elle l'aime: ſon amour donc fait ſa douceur. Que ſi ces deux vertus ſe trouvoient jointes enſemble, & que nous euſſions une véritable charité pour nos freres, & que nous cruſſions en effet qu'ils valent beaucoup mieux que nous : nous n'aurions pas de peine à leur parler avec douceur. C'eſt alors que nous ſerions doux, & que rien ne ſeroit capable de changer une telle douceur & de l'irriter, étant fondée ſur de tels principes. Je crois que c'eſt-là la douceur, dont il eſt parlé dans l'apôtre S. Jacques:
Jacq. 3. 13. *In manſuetudine ſapientiæ :* [*Dans la douceur de la ſageſſe.*] Il n'y a point dans l'écriture d'autre ſageſſe pour nous, que celle de la charité & de l'humilité. La douceur donc de la ſageſſe n'eſt rien que celle qui naît de ces deux vertus jointes enſemble. La douceur de la ſageſſe, eſt la douceur de la charité & de l'humilité. *Eloquium tuum dulce :* [*Vos diſcours ſont pleins de douceur.*]

Je crois que l'une & l'autre douceur;

celle de la parole, & celle des mœurs & de la vie, nous ſont ici marquées toutes deux ; & que la parole de l'épouſe eſt douce, à cauſe de cette grande préparation qu'elle a apportée à parler, à cauſe de ce ſilence qui a précédé ſa parole, à cauſe de l'onction qu'elle n'a point répanduë, & qu'elle nous a conſervée toute entiere, & à cauſe de la douceur & de la ſainteté de ſa vie & de ſes mœurs. *Et eloquium tuum dulce :* [*Et vos diſcours ſont pleins de douceur.*] Il n'y a pas de quoi s'étonner d'une telle douceur ; il eſt bien aiſé d'avoir de la douceur dans les paroles quand il y en a dans le cœur : comme il eſt bien difficile de l'y conſerver, quand elle n'a point de fondement dans les mœurs ; parce que comme le cœur eſt le plus fort, & qu'il eſt indépendant, il abandonne ſouvent la langue.

De quelque ſource que vienne cette douceur, ou de quelques-unes de ces deuxvertus, ou de toutes enſemble, il n'y avoit point de vertu qui fut plus néceſſaire à l'épouſe pour nous édifier. Les autres frappent le cœur, mais celle-ci l'ouvre & y regne. Quand on commence par ſe faire aimer, il eſt bien aiſé d'obte-

nir tout enſuite : comme il eſt bien difficile de gagner rien, quand on commence par ſe faire haïr. C'eſt pourquoi la douceur eſt une vertu épiſcopale,& des plus néceſſaires. Tout ce que diſent les évêques, & tout ce qu'ils font, nous édifie, quand leur charité & leur humilité, nous ont gagné le cœur. C'eſt cette vertu qui rend toutes leurs autres vertus utiles pour nôtre avancement & nôtre ſalut ; & c'eſt ce qui porte l'époux à nous exalter la douceur de ſon épouſe. *Et eloquium tuum dulce :* [*Et vos diſcours ſont pleins de douceur.*]

SECONDE PARTIE

DU MÊME VERSET.

Sicut fragmen mali punici, ita genæ tuæ, abſque eo quod intrinſecus latet.

Vos joues ſont ſemblables à un morceau de grenade, ſans ce qui eſt caché au dedans.

Joües de l'épouſe, pudeur.

SAint Bernard nous a expliqué ce que c'eſt que des joües de l'épou-

ſe : c'eſt pourquoi on ne peut plus s'y tromper. Comme la honte & la pudeur ſe font voir principalement en cette partie, & que les joües ſont comme le ſiége de cette innocente rougeur, qui eſt d'ordinaire une grande marque de l'innocence : il croit qu'on ne peut mieux interpréter les joües que par la pudeur, qui en fait la beauté & tout l'ornement. *Sicut fragmen mali punici ita genæ tuæ* : [*Vos joües ſont ſemblables à un morceau de grenade.*] Il eſt vrai que cette honte ſalutaire, & cette confuſion ſainte, dont on voit quelquefois des marques par la rougeur qui monte ſur le viſage, eſt bien agréable aux yeux de Dieu : mais comme il y en peut avoir pluſieurs cauſes, la difficulté eſt de ſçavoir quelle eſt celle qui fait dire à l'époux : *Sicut fragmen mali punici ita genæ tuæ* : [*Vos joües ſont ſemblables à un morceau de grenade.*]

Quoique l'épouſe ſoit très parfaite, comme elle eſt néanmoins encore fille d'Adam, c'eſt-à-dire, fille de l'eſclave, auſſi bien qu'elle eſt *fille du prince*, [*filia principis* :] elle ſe reſſent encore quelquefois de cette premiere naiſſance. Le péché lui a été pardonné, mais

la foibleſſe n'eſt pas ôtée. La maladie eſt guérie, mais il en reſte des accidens. Il y a quelques grains de cette grenade, qui ne meuriſſent pas parfaitement ; il y en a même qui ne ſont pas bons, & qui gâteroient le reſte ſi on les y laiſſoit : mais elle eſt ſi exacte à faire ce diſcernement, qu'elle n'y laiſſe rien de ce qui pourroit avoir la moindre apparence de pourriture. C'eſt ce qui eſt cauſe de cette entamure que nous y voions. Elle l'a ouverte elle-même, afin d'ôter ce qui lui étoit ſuſpect, & ce qui pouvoit nuire aux bons grains. *Sicut fragmen mali punici:* [*Comme un morceau de grenade.*]

Les imparfaits ſe glorifient de ce qui fait la confuſion des Saints.

Helas ! ce qu'elle retranche me paroîtroit bon : *Secundum penuriam cordis mei loquor :* [*Je parle ſuivant la corruption de mon cœur.*] Je trouverois du goût à ce qui lui donne de l'horreur, & j'aurois peut-être de la complaiſance pour ce qui eſt le ſujet de ſes larmes. C'eſt que les ſaints ne jugent pas comme les pécheurs. L'épouſe ne juge pas ſelon l'apparence ; elle accomplit ces paroles de l'époux : *Juſtum judicium judicate :* [*Jugez ſelon la juſtice.*] Le jugement qu'elle exerce contre elle même eſt juſte, parce qu'il eſt humble, & par conſéquent

Joh. 7. 24.

conſéquent véritable. Ces fautes ſi légeres, & ces apparences de fautes lui donnent une plus grande confuſion devant Dieu, que ne nous en donneroient de grands péchez, parce que la confuſion n'eſt pas un effet du péché, mais de la grace. Le péché naturellement nous rend impudens & préſomptueux, & non pas doux & humbles. Il ne faut donc pas regarder dans ces ſentimens ſi vifs de la componction de l'épouſe, la légereté de ſes fautes: mais la grandeur de ſa grace. Ces fautes ſont petites en effet, mais ſa lumiere n'eſt pas petite. Ces raions de lumiere qui pénetrent ſon cœur, lorſque le ſoleil de juſtice l'éclaire, lui font voir une infinité d'atômes & de pouſſiere que nous ne voions pas dans nous, parce que nous avons moins de lumiere. C'eſt pourquoi il me ſemble que pour bien juger, & avec aſſûrance de la lumiere d'une perſonne, il ne faudroit que conſidérer les ſentimens qu'elle a d'elle même; il ne faudroit que voir ſi elle eſt humble. Si ſes jouës ne reſſemblent point à celles de l'épouſe, ſi elle s'humilie peu de ſes fautes. En un mot s'il n'y a point de confuſion, il n'y a point d'onction; & s'il n'y a

La confuſion naît de la grace, & non du péché.

Qui eſt ſans confuſion n'a point de lumiere.

Ni de veritable ſcience.

point d'onction, toute ſa ſcience n'eſt qu'ignorance, parce que c'eſt l'onction, ſelon ſaint Jean, qui nous enſeigne.

C'eſt cette confuſion de l'épouſe qu'elle reſſent en la préſence de ſon époux, qui la rend ſi belle. Quand elle n'oſe lever les yeux, non plus que le publicain; quand elle ſe proſterne à ſes pieds, *& qu'elle n'oſe même ouvrir la bouche, tant elle eſt confuſe en ſa préſence :* [*Cum non eſt illi præ confuſione aperire os,*] comme parle un prophete: c'eſt alors que l'époux dit : *Sicut fragmen mali punici ita gena tua :* [*Vos joües ſont ſemblables à un morceau de grenade.*] C'eſt cette confuſion de l'épouſe, qui fait l'admiration de l'époux; c'eſt cette triſteſſe qui fait ſa joie; c'eſt cette humilité qui releve l'éclat de ſa beauté. Car ſi la pénitence eſt ſi belle dans les plus coupables, qu'elle réjoüit les anges : qu'elle eſt ſa beauté dans les innocens ? Si elle change les criminels en innocens, quand elle eſt grande : que ne fait-elle point des innocens & des ſaints ? L'épouſe pleure de petites fautes qui ne ſont pas fautes, comme de grands crimes. *Actu innocens ſuſcipit pœnitentis affectum, & quæ non habet unde pœniteat, habet tamen ut pœni-*

Ezech. 16. 63.

Rien de plus beau que la pénitence des innocens.

teat : [*Elle a les mouvemens des pénitens, ſans avoir fait des actions dignes de pénitence ; elle a le bien de la pénitence, ſans avoir le mal que la pénitence pleure.*] Cela nous apprend qu'on ne plaît à Dieu, qu'à proportion qu'on eſt humble, & que ſaint Bernard avoit grande raiſon de dire ces belles paroles : *Decor anima humilitas eſt :* [*La beauté de l'ame, c'eſt l'humilité :*] puiſqu'effectivement la plus grande beauté fait la plus grande laideur aux yeux de l'époux, s'il y a de l'orgueil. *Bern. ſerm. 45. in cant.*

Cela nous apprend encore qu'il eſt tres utile de veiller beaucoup ſur ſon cœur, & ſur toutes ſes actions, & d'avoir un grand ſoin de remarquer ſes moindres fautes, & de ramaſſer avec ſoin ces ſarmens inutiles, comme faiſoit ſaint Bernard, ſelon qu'il nous l'enſeigne lui-même, afin qu'en les expoſant aux raions du ſoleil de juſtice, le feu prenne à ce bois ſec, pour nous réchauffer un peu, & pour conſumer toute la roüille de l'ame. On ne peut faire cela trop ſouvent, & on ne le fait jamais plus utilement que lorſqu'on reconnoît véritablement qu'on a toûjours beſoin de le faire ; & ſaint Bernard ajoûte que *ſi nous le faiſons auſſi* *Utilité de l'examen de ſes fautes dans le détail.* *S. Bern.*

ſouvent que nous en avons beſoin, nous le ferons toûjours : [*Si ſemper hoc cum opus eſt facis, ſemper facis.*]

Il eſt donc aſſez probable que cette ſainte pudeur, & cette confuſion de l'épouſe, vient du ſentiment qu'elle a de ſes péchez, & de ſa grande imperfection, à ce qu'elle croit : mais je ne ſçai ſi c'en eſt la ſeule cauſe. Je crois même que ſes loüanges la font plus rougir que ſes fautes : car elle eſt ravie qu'on connoiſſe le peu de vertu qu'elle a, mais elle ne peut ſouffrir qu'on la loüe. Quand dans les occaſions il faut ouvrir cette grenade pour s'en ſervir, & qu'on vient à voir le bel arrangement & le vif éclat de ces petits grains, je me trompe bien, ſi nôtre admiration ne lui fait de la peine, & ſi cette couleur que l'époux aime tant, ne lui monte ſur le viſage : *Sicut fragmen mali punici ita gena tua :* [*Vos joües ſont comme un morceau de grenade.*]

Il ne faut pas s'étonner ſi l'épouſe a de la peine qu'on eſtime trop le bien qu'elle fait, puiſqu'elle ne l'eſtime pas elle-même. Comme ſa converſation eſt dans le ciel, elle a une ſi grande idée de la vertu, qu'elle n'a point de complaiſance pour la ſienne, & même elle ne

la regarde pas. Elle eſt tellement poſſédée de l'amour de ſon époux, qu'elle ne voit que lui, au lieu de ſe voir elle-même. Elle ne conſidere que ſes ſouffrances, & non pas ce qu'elle ſouffre; outre qu'elle reſſent le poids de la grandeur de Dieu par une foi ſi vive, que ſi d'un côté c'eſt ce qui la ſoûtient, c'eſt auſſi de l'autre ce qui l'accable. Elle eſt bien éloignée de rien croire de grand auprès d'une telle grandeur. Tout ce qu'elle fait donc pour lui ne lui paroît rien, & l'intelligence qu'elle a de la grace de ſon époux, qui fait tellement tout le bien qui eſt en nous, & qui eſt le bien de ſa miſéricorde, qu'il s'y mêle ſouvent quelque choſe du mal qui eſt dans nous, & qui eſt nôtre mal propre: cette vûë, dis-je, l'humilie dans ſes bonnes œuvres; & quand on la loüe, cette humilité la fait rougir; & c'eſt peut-être ce que nous marque ſon époux par ces paroles: *Sicut fragmen mali punici ita gena tua:* [*Vos joües ſont comme un morceau de grenade.*]

Sentimens d'une ame parfaite à l'égard de ſoi-même.

Eſtre accablée de la grandeur de Dieu.

Mais comme il n'eſt parlé que d'un morceau de grenade en général, & qu'il n'eſt point dit ſi c'eſt un morceau de la ſienne, ou de la nôtre qui lui

Les parfaits rougiſſent des fautes des autres. *Dan.* 9 5.

fait monter le ſang au viſage : il ſeroit peut-être auſſi bon de dire que ce ſont nos fautes & nos imperfections qui l'abattent aux pieds de ſon époux, & qui la font crier jour & nuit avec Daniel : *Peccavimus, injuſtè egimus, iniquitatem fecimus :* [*Nous avons péché, nous avons agi injuſtement, nous avons commis l'iniquité.*] C'eſt donc nous qui la faiſons rougir, & ſa confuſion vient de la nôtre. Nous faiſons beaucoup de mal & peu de bien, & encore il eſt tout défectueux. C'eſt le ſujet de ſa douleur ; c'eſt la cauſe de ſes larmes ; & c'eſt ce qui fait qu'elle ſe couvre de nôtre propre confuſion devant les yeux de ſon époux, afin d'attirer ſa miſéricorde ſur nous. Elle ne met point de différence entre nos fautes & les ſiennes, parce qu'elle nous aime comme ſoi-même, & que tout ce qui bleſſe l'honneur de ſon époux lui eſt également ſenſible. Elle offre donc ſes vœux pour nous ſans interruption ; & comme Job nous apprend par le ſoin qu'il avoit d'offrir des ſacrifices pour les péchez que ſes enfans auroient pû commettre, qu'on ne prie point bien pour une perſonne, ſi on ne fait pénitence pour elle : elle la fait pour nous.

Ce qui teint ſon viſage, vient du ſang le plus pur de ſon cœur, que le ſentiment de ſa douleur a comme briſé, & qu'elle offre en ſacrifice à ſon époux.

De quelque côté qu'elle jette les yeux, & les maux particuliers de ſes freres, & ceux de l'Egliſe en général, lui déchirent les entrailles. Les reproches & les inſultes des hérétiques qui l'environnent de tous côtez, la font rougir. Il n'y a par tout pour elle que des ſujets de confuſion : ce qui lui fait dire avec le prophete & avec ſon époux : *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me, & confuſio faciei meæ cooperuit me :* [*Les outrages de ceux qui vous inſultoient, ſont tombez ſur moi ; & la honte qui paroît ſur mon viſage, me couvre entierement.*] *Pſ.* 68. 10. *Pſal.* 43. 17.

C'eſt donc nôtre difformité qui donne ce nouveau luſtre à ſa beauté, parce qu'elle regarde nôtre difformité comme la ſienne, & qu'elle s'en humilie comme de la ſienne. Cette pudeur de l'épouſe, & la confuſion qu'elle reſſent, vient du mélange de ces deux grandes vertus. Il faut qu'elle nous aime beaucoup pour reſſentir nos propres maux comme les ſiens ; & il faut qu'elle ſoit bien humble pour

Combien cette confuſion des fautes des autres eſt agréable à Dieu.

s'humilier, comme elle fait de nos fautes comme des ſiennes. Voila ſa gloire ; voila ſa beauté ; voila ce qui eſt plus agréable à ſon époux, que toutes ſes vertus. Car ſi l'humilité ſeule, qui ne regarde que nos fautes particulieres, eſt ſi agréable à Dieu, qu'il la préfere à nos plus grandes vertus : que peut-on dire de cette humilité de l'épouſe, qui ne prend pas de ſes fautes, mais de l'amour qu'elle a pour ſes freres, le ſentiment de ſa douleur ? Son innocence n'empêche point qu'elle ne s'humilie comme ſi elle étoit coupable, parce que nous le ſommes. Le bien qu'elle fait ne la conſole pas ; elle ne regarde que nos maux, & elle les regarde comme les ſiens. O innocence, ô penitence, ô charité, ô humilité ! que de vertus ſont cachées ſous la pudeur de ces joüies, & ſous ce quartier de grenade ! *Sicut fragmen mali punici ita gena tua :* [*Vos joües ſont ſemblables à un morceau de grenade.*]

C'eſt imiter Jéſus-Chriſt, que de reſſentir les maux des autres, & de s'en charger.

Il n'y a rien qui rende l'épouſe ſi ſemblable à ſon époux, que la tendreſſe de ſes entrailles toutes pleines de charité ; c'eſt ce qui la rend mere, c'eſt qui la rend épouſe. C'eſt ce qui plaît le plus à l'époux qui eſt mort pour

nous ſur la croix, que de voir ſon épouſe qui ſe conſume ainſi, & qui ſe ſacrifie pour nous. Il voit bien que ſi l'occaſion s'en préſentoit, elle nous donneroit juſques à ſa vie, puiſqu'elle nous donne ſon cœur, & qu'étant entierement morte à elle-même, elle n'a plus de ſentiment que pour nous. Sa joie, ſa triſteſſe, ſa crainte, ſon eſpérance ſont pour nous ; elle nous donne tout, & juſqu'à ſon humilité : car enfin elle s'humilie pour nous.

JESUS-CHRIST durant toute ſa vie, comme il paroît par les pſeaumes, s'eſt conſidéré devant ſon Pére comme chargé des péchez de tout le monde. Il s'étoit revêtu de tous nos crimes, afin de nous revêtir enſuite de ſa juſtice ; & il avoit toûjours devant les yeux l'excés horrible de nôtre folie qu'il conſidéroit comme la ſienne : *Tu ſcis inſipientiam meam* : [*Vous ſçavez combien ma folie eſt extrême.* [Il reſſentoit toûjours le poids de nos péchez qu'il regardoit comme les ſiens : non pas parce qu'il en étoit coupable, mais parce qu'il vouloit nous en rendre innocens, en les lavant de ſon ſang. *Longè à ſalute mea verba delictorum meorum* : [*Mes pechez ſont cauſe que le* Pſ. 68 6. Pſ. 21. 1.

ſalut eſt bien éloigné de moi.] Voila la douceur & la modeſtie de l'Agneau ; voila ſon humilité. La douceur & l'humilité des ſaints venoit de la connoiſſance de leur ſoüillure, & de leur propre infection. L'Agneau étoit ſans tache, mais il avoit pris ſur lui toutes les nôtres : d'où vient qu'il ſe regar-
Iſ. 53. 4. doit comme un lépreux : *Vidimus eum tamquam leproſum* : [*Il nous a paru comme un homme couvert de lepre.*] Chaque ſaint en particulier s'eſt humilié pour ſes péchez : & l'Agneau s'eſt humilié pour les péchez de tous les ſaints, & c'eſt ce qui les a rendus ſaints. Ils ne ſe ſeroient pas humiliez enſuite, s il ne s'étoit humilié pour eux. Enfin l'Agneau n'a ôté les péchez du monde qu'en s'humiliant, & en ſouffrant pour tout le monde.

Combien on eſt éloigné de gémir pour les péchez des autres.

Hé-bien l'épouſe n'imite-t'elle pas parfaitement ſon époux, en gémiſſant & en s'humiliant pour nous ? Et l'époux n'a-t'il pas grande raiſon de nous vanter ſa beauté, qui a tant de rapport avec la ſienne ? C'eſt nous qui avons réduit l'Egliſe en l'état où elle eſt : nous n'en gémiſſons pas, & elle en gémit. C'eſt nous qui deshonorons ſon époux : nous n'en rougiſſons pas,

& elle en rougit. C'eſt nous qui ſommes chargez de péchez : nous n'en faiſons pas pénitence, & elle la fait. Que ſera-ce de nous après cela, ſi en voiant une ſi grande charité pour nous, nous n'en avons aucune pour nos freres? Helas ! comment reſſentirions-nous leurs fautes ? nous ne reſſentons pas ſeulement les nôtres : & encore plût à Dieu que nous en demeuraſſions là, & que nôtre mal ne fût que dans nôtre inſenſibilité. Nous ne reſſentons pas nos maux, & nous reſſentons ceux de nos freres : mais c'eſt pour les juger ; c'eſt pour en parler ; c'eſt quelquefois pour les leur reprocher. Nous faiſons encore pis ; nous augmentons leurs maux en les exagérant ; nous approfondiſſons leurs bleſſures, en y ajoûtant nous mêmes, & en leur ſuppoſant des fautes lors qu'ils en ſont innocens. Nous ſoupçonnons tout, & nous croions nos ſoupçons, & nous les jugeons ſur nos ſoupçons. Quelle diverſité, ou plûtôt quelle oppoſition de nos froideurs & de nos averſions avec cette charité toute ardente de l'épouſe!

J'ai penſé quelquefois, en peſant quelques paroles de l'écriture qui me condamnoient, ce que ce ſeroit un jour

Nous ſerons jugez ſur toute l'écriture.

lorſque nous ſerions jugez ſur toute l'écriture. Car s'il eſt difficile à préſent de ſupporter l'éclat de quelques paroles, quand elles nous repréſentent à nous-mêmes ce que nous ſommes; que ſera-ce lorſque nous voiant expoſez tous nuds à ce grand jour de l'éternité, nous trouverons autant de témoins & autant de juges contre nous, qu'il y a de paroles dans l'écriture? Car chaque parole nous convaincra; chaque parole nous condamnera. Que ſera-ce lorſque dans cette diſproportion infinie que nous aurons avec la vérité, nous nous verrons en un moment confondus & pénétrez par tous les raions de ſa lumiere? Que ſera-ce lorſque dans cette oppoſition ſi étrange que nous avons avec la juſtice de Dieu, nous en reſſentirons tout d'un coup le poids qui nous écraſera, & qui ſera comme le poids d'une infinité de montagnes, qui étouffera les ames ſuperbes durant toute l'éternité, & qui les empêchera de reſpirer, ſans les empêcher de vivre? A préſent que nous nous laiſſons tomber ſur la pierre, comme parle l'écriture, outre que nous n'en reſſentons pas le coup; nous ne tombons à chaque chute que ſur une

Quel ſera le poids de la juſtice de Dieu.

petite partie de cette pierre : mais lorſque dans le jour du jugement, cette pierre qui ſera devenuë une montagne, tombera d'enhaut comme un éclair, & ſera appliquée tout à la fois, & toute entiere ſur tous nos os, ſelon la diverſité & le nombre effroiable de nos chutes & de nos péchez, elle les réduira en poudre : *Super quem autem cecíderit, conteretur ab eo :* [*Celui ſur qui tombera cette pierre, en ſera écraſé.*] Dieu nous en préſerve, par ſa ſainte miſéricorde. *Amen.* Luc 20. 18.

Cette digreſſion n'eſt qu'à propos de cette grande diverſité que nous voions entre la charité toute de feu de l'épouſe, & nôtre charité toute glacée, parce que dans le tems que nous remarquons les fautes de nos freres avec joie ; elle les pleure avec douleur. Elle ne les en fait pas rougir, comme nous ferions en les leur reprochant : mais elle en rougit elle-même en s'en humiliant. Et c'eſt ce qui fait la beauté de ſes joües toutes ſpirituelles : *Sicut fragmen mali punici ita gena tuæ :* [*Vos joües ſont ſemblables à un morceau de grenade.*]

Que ſi l'on veut que cette grenade ſoit la grenade même de l'épouſe, &

non pas la nôtre, ce que l'on peut fonder ſur ce que c'eſt une grenade caſſée, & par morceaux : il faudroit rapporter ces joüies que l'on compare à une grenade caſſée, non pas à la pudeur, & à la honte, mais à la mortification & à la pénitence, en ſuivant la
Baſil. penſée de ſaint Baſile : car c'eſt lui qui peut donner lieu à cette explication, lorſqu'il dit : *Que la couleur la plus ſéante & la plus naturelle à un religieux, eſt la pâleur de ſon viſage.* Et ſaint Grégoire de Nazianze rapporte de lui, que l'on s'étonnoit comment il pouvoit vivre, & qu'il n'avoit effectivement que la peau & les os. Cette explication de la beauté des joüies de l'épouſe eſt d'autant plus recevable, qu'elle eſt plus oppoſée à l'idée de la beauté qu'ont les gens du monde. Il eſt bien raiſonnable que l'épouſe de JESUS-CHRIST ne ſoit pas belle comme le peuvent être les épouſes des hommes de la terre. Il faut qu'il y ait quelque différence entre l'ornement de la reine &
Mépris de la beauté corporelle. des ſervantes. Leur beauté eſt une beauté d'un jour ; c'eſt une beauté dangereuſe ; c'eſt une beauté qui les rend tres ſouvent laides aux yeux de Dieu & des anges ; c'eſt une beauté en

un mot dont il ne faut pas même parler.

La beauté de l'épouſe eſt donc de l'avoir mépriſée pour l'amour de ſon époux. Sa beauté & ſa ſanté eſt de les avoir perduës en les ſacrifiant à ſon époux. Le ſacrifice de ſon corps qu'elle lui a offert en holocauſte, & qui a été commencé par les travaux de la pénitence, ſeroit imparfait, ſi le monde y pouvoit encore rencontrer ce qu'il admire. Les veilles & l'abſtinence l'ont trop deſſéchée, pour qu'il y ait encore de cette *pourriture*, comme l'appelle un Pere, qui fait la beauté du monde, *color putredinis*. Et c'eſt ce que dit ſaint Baſile, qu'un religieux doit être pâle, parce qu'il doit être mortifié, & qu'il ne peut l'être ſans avoir fait de grandes violences à la nature : car c'eſt le ſens de cette parole. Saint Baſile ne ſe mettoit pas en peine de la couleur, il n'en conſidéroit que la cauſe. Il ne cherchoit que la mortification, qui ne ſe rencontre pas toûjours dans ceux qui ont le viſage pâle, & qui ſe rencontre quelquefois dans ceux qui ne l'ont pas. *S. Baſil.*

Comme l'époux ne paroît jamais plus beau à ſon épouſe, que ſur la

croix : c'eſt auſſi là où elle trouve ſa plus grande beauté. L'époux paroît beau à ſon épouſe en mourant pour elle ; & l'épouſe eſt belle aux yeux de ſon époux, en ſe mortifiant pour lui. La mortification commence ſa beauté, qui n'eſt achevée que par la mort : c'eſt pourquoi voila ſa deviſe, *ou ſouffrir, ou mourir.* Elle devient belle peu à peu en ſe mortifiant, mais elle eſt belle tout d'un coup en mourant. Cette grenade ne craint donc pas d'être caſſée : c'eſt ſa joie, & c'eſt ſa beauté. Elle ne peut pas ſe caſſer elle-même : car ſi d'un côté elle eſt obligée de ne point aimer ſa ſanté, elle eſt obligée de l'autre, de ne la pas perdre. Elle ſuit en toutes ces choſes les regles de la charité, de la ſageſſe & de l'humilité. Mais quand ſon époux vient à la caſſer lui-même par les maladies, & que les hommes y veulent mettre la main pour la caſſer eux-mêmes, comme il eſt arrivé dans tant de martirs : non-ſeulement elle le ſouffre ſans peine, mais avec joie. C'eſt alors qu'elle leve la tête, ſelon le précepte de ſon époux. Elle rougit de voir un homme, mais *elle ne rougit pas de voir des bourreaux : [Tantum carnifices non erubeſ-*

cit.] C'eſt qu'elle regarde la croix comme ſes perles, & les ſouffrances comme ſes délices : *Ad tormenta properat ſicut ad ornamenta, ad pœnas ſicut ad delicias*, dit ſaint Bernard : [*Elle fait paroître autant d'empreſſement pour tout ce qui la peut faire ſouffrir, que les autres en ont pour ſe parer ; elle ſoupire après les croix, comme les autres ſoupirent après le plaiſir.*] Elle commence d'aimer ſa chair, quand elle la voit mettre en pieces. Il n'y a point de couleur qu'elle aime tant que celle du ſang, qui devient effectivement la cauſe de ſa beauté, quand elle le répand pour l'amour de ſon époux. C'eſt un moien que la ſageſſe éternelle a trouvé, de rendre la chair belle, & même à ſes yeux, quoi qu'elle ne ſoit par elle-même, & par le péché, que corruption & que pourriture. Il la rend belle par ſa douleur & par ſes peines ; c'eſt là qu'elle lui plaît tout-à-fait. Et c'eſt ce qui fait que l'épouſe l'aime encore davantage, à cauſe qu'elle lui donne le moien d'offrir un ſacrifice, qui eſt ſi agréable à ſon époux : *Sicut fragmen mali punici ita gena tua* : [*Vos joües ſont ſemblables à un morceau de grenade.*]

Cela me donne la penſée que l'on

pourroit bien expliquer ces paroles des martyrs dans le ſens allégorique. Ils ſont effectivement ce que l'Egliſe a de plus beau, & ce qui éclate davantage dans la majeſté de ſon viſage. On pourroit donc bien les appeller les joües de l'Egliſe : *Sicut fragmen mali punici ita genæ tuæ :* [*Vos joües ſont ſemblables à un morceau de grenade,*] parce que c'eſt ce qui releve le plus ſa beauté. Et on a déja montré la convenance qu'il y a entre les martyrs & les grenades, qui ſont plus belles quand elles ſont rompuës, que quand elles ſont entieres. Car nous voions de même, que les martyrs trouvent la force dans la foibleſſe, la ſanctification dans la perſécution, & la vie dans la mort : *Sicut fragmen mali punici ita genæ tuæ :* [*Vos joües ſont ſemblables à un morceau de grenade.*]

Mais d'où vient qu'il eſt ajoûté : *Abſquè eo quod intrinſecus latet :* [*Sans ce qui eſt caché au dedans ?* C'eſt qu'il ne faut pas croire que ce que l'on voit de la force des martyrs, ſoit toute leur force. On ne voit pas tout. Ce que nous voions, n'en eſt qu'un échantillon ; & c'eſt peut-être ce qui fait dire à l'époux : *Sicut fragmen :* [*Comme un morceau.*]

Toutes les autres vertus ſe voient à découvert. On voit la tempérance toute entiere ; on ſçait juſqu'où va la mortification ; le jeûne & la veille ont des bornes qu'il n'eſt pas difficile de reconnoître : mais la vérité & la charité ſont des vertus que nous ne pouvons pas meſurer. Nous en découvrons bien quelques étincelles, qui paroiſſent au dehors, & qui nous raviſſent : mais la ſource en eſt dans le cœur, où il n'y a que l'époux qui entre. C'eſt donc principalement dans ces deux rencontres, qu'il eſt néceſſaire d'ajoûter, *abſque eo quod intrinſecus latet :* [*Sans ce qui eſt caché au dedans.*] Et nous pouvons remarquer en cela, combien l'époux eſt jaloux de la gloire de ſes ſaints, puiſqu'il ne veut pas que nous meſurions la grandeur de leur vertu, par la foibleſſe de nos penſées.

VERSET IV.

Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata eſt cum propugnaculis ; mille clipei pendent ex ea, omnis armatura fortium.

Vôtre cou eſt comme la tour de David, qui eſt bâtie avec des boulevards ; mille boucliers y ſont ſuſpendus, & toutes les armes des plus vaillans.

SAint Bernard dit quelque part que le cou de l'épouſe eſt ſon entendement, ou ſa penſée : car comme les eſprits & les influences ſe communiquent de la tête aux autres membres par cette partie : de même toutes les graces ſe reçoivent par la penſée, ou y ont quelque liaiſon & quelque rapport.

Collum tuum : [*Vôtre cou.*] Le cou de l'épouſe appartient à l'épouſe, au lieu que le nôtre n'eſt pas à nous : Nous lui avons donné un maître. La

chambre de nôtre cœur, dans laquelle il ſe faut retirer, ſelon l'évangile, pour prier Dieu, n'a point de porte; ou ſi elle en a, il n'y a point de ſerrure. Elle n'eſt point comme ces villes, *quæ habent ſeras & vectes* : [*qui ont des ſerrures & des barres.*] Le démon y entre quand il veut, & ſi nous faiſons quelque réſiſtance, elle ne dure pas longtems, & elle eſt inutile. C'eſt ſon théatre où il fait paroître en liberté tous ſes malheureux phantômes. Il y peint ſa malice; toutes les paſſions y étallent leurs penſées; chez les vindicatifs tout eſt rempli de ſang & de carnage; les ambitieux n'y voient que des honneurs, & les avares que de l'argent. Nôtre entendement & nôtre penſée ne ſont donc pas à nous, quand nous ne ſommes pas à Dieu; & quand nous ſommes à lui, tout eſt à nous. L'épouſe penſe à ce qu'elle veut, & ſeulement à ce qu'elle veut, parce qu'elle ne fait pas ce qu'elle veut; ſa penſée eſt à elle, parce que ſa volonté n'y eſt pas. C'eſt la récompenſe des ames humbles, & des ames obéiſſantes, qui ont travaillé longtems à mortifier leurs paſſions, de poſſéder leurs penſées. C'eſt pourquoi ſi je veux que mes penſées m'obéiſſent,

Entendement des méchans, theâtre du demon.

il faut que je commence d'obéir moi-même ; & il faut que je renonce à ma propre volonté, ſi je veux rentrer dans le droit de poſſéder mon cœur.

Sicut turris : [*Comme une tour.*] Il ne faut pas s'étonner ſi on parle de tours & de forteresſe, puiſque l'on eſt en guerre. L'épouſe a des ennemis, & elle ne laiſſe pas de combattre, quoi qu'elle ſoit dans le calme de la paix. Le démon ne deſeſpere point dans ſes plus grandes pertes, quoiqu'il combatte contre l'épouſe, & contre l'époux. Et c'eſt une grande inſtruction, afin que nous ne deſeſpérions jamais, nous qui combattons pour l'époux, & avec l'époux. Que fera donc l'ennemi de l'épouſe, ſinon de combattre toûjours, afin qu'elle ſurmonte toûjours ? Mais elle ne ſe fie pas à ſes forces; elle ne ſe fie qu'à ſon bien aimé, & elle eſt toûjours ſur ſes gardes. Sa penſée eſt toute brillante de la lumiere de la vérité ; ſa volonté eſt toute brûlante du feu de la charité : par où viendra donc l'ennemi ? Il veut la porter au mal, afin de la détourner du ſouverain bien : mais il ne peut l'y porter, qu'il ne lui en donne la penſée ; & il ne peut lui en donner la

Utilité des ſaintes penſées.

penſée tant qu'elle eſt occupée d'une penſée plus douce & plus forte, qui la charme & qui l'enleve : *Cogitatio ſancta ſervabit eam :* [*Les ſaintes penſées la mettront à couvert.*] Voilà la tour qu'il rencontre à ſa premiere démarche, & qui l'empêche d'avancer. Il eſt ſi reſſerré, qu'il ne peut mettre ſes troupes en bataille. Les ſaintes penſées de l'épouſe l'empêchent même de ſortir, & de ſe faire voir. *Quomodo enim ſentietur tentatio, ubi nec vita ſentitur?* dit l'ami de l'époux : *Comment pourroit-on reſſentir les attaques du tentateur, lorſqu'on eſt ſi mort à ſoi-même, qu'on ne s'apperçoit plus que l'on vit encore ?* Il voudroit la porter à deſirer ſes richeſſes : & il ne peut ſeulement les faire appercevoir, quand l'épouſe de la vérité eſt dans les chaſtes embraſſemens de ſon époux. Une ſainte penſée eſt donc comme une tour que le démon rencontre toûjours, & qui l'empêche d'approcher l'épouſe de près.

Bern. ſer. 52. in cant.

Mais pourquoi une tour de David ? *Sicut turris David :* [*Comme la tour de David.*] *Memento Domine David, & omnis manſuetudinis ejus :* [*Souvenez-vous, Seigneur, de David, & de toute ſa douceur.*] Pour bien prier il faut le-

Pſal. 131. 1.

1. *Tim.* 2. 8. ver les mains, *ſine ira & diſceptationibus* : [*Avec un eſprit éloigné de la colere & de toute contention,*] comme dit l'Apôtre. Et il n'y a rien qui diſſipe & qui affoibliſſe, ou plûtôt qui éloigne tant les bonnes penſées, que la colere & le reſſentiment des injures. Comme David a excellé en cette vertu de la douceur chretienne, ce peut être pour ce ſujet que cette tour des ſaintes penſées & de la priere eſt appellée tour de David ; ou plûtôt comme les penſées communes & ordinaires ne peuvent pas ſouvent garantir l'ame des grandes attaques & de la furie des démons, qui ne laiſſent pas de répandre leurs ténebres & leurs nuages dans l'entendement, lors même qu'ils ne peuvent point gagner la volonté qui ſe défend : il n'y a que la contemplation & les penſées ſublimes, & toutes dégagées de la terre & des ſens, qui mettent l'ame ſi haut qu'ils n'y peuvent atteindre. Lors donc que les efforts de nos ennemis ſont plus grands, & au plus fort de la mêlée, ils renverſent les penſées communes qu'on leur oppoſe, & dépoüillent l'ame de ce ſaint ſecours : c'eſt pourquoi elles ne méritent point alors le nom

nom de tour, parce que nous n'y trouvons point de défenſe contre de ſi rudes attaques. Si c'eſt une tour, elle eſt emportée par un aſſaut, & elle n'empêche point les ennemis d'entrer dans la ville baſſe, & d'y faire d'étranges déſordres. Il n'y a que la tour de David qui n'eſt point ſujete à l'eſcalade, & où l'ennemi ne peut monter. Il n'y a que la contemplation qui ſauve l'épouſe de ce déluge ; & qui la mettant entre les bras de ſon époux, lui fait écraſer non ſeulement la tête du ſerpent en ne conſentant point : mais auſſi tout le corps en ne reſſentant pas même ſon venin. *Excedente quippe anima vitæ ſenſu, neceſſe eſt etiam ut nec vitæ tentatio ſentiatur :* [*Car lorſque l'ame eſt comme hors des ſens, & toute tranſportée par les douceurs de la contemplation, elle ne peut plus être abbatuë par les tentations dont le démon attaque les ames qui vivent encore de la vie des ſens.*]

Or comme David a été le Paul de l'ancien teſtament, & que nous n'avons preſque d'idée de la contemplation que celle qu'il nous en laiſſe dans ſes pſeaumes, qui ſont comme les marques du ſaint enivrement qui le tranſportoit tout hors de lui-même : c'eſt

à bon droit que Salomon a appellé cette tour du nom de ſon pere, qui y avoit paru ſi ſouvent les armes à la main, & l'amour dans le cœur. Et il n'eſt pas d'ailleurs extraordinaire qu'on donne à une place le nom d'un capitaine qui s'y eſt défendu vaillamment, & long-tems, afin d'en conſerver la mémoire. La penſée d'une ame n'eſt donc comme la tour de David, que lorſ*qu'elle ne s'occupe que des choſes qui ſont dignes d'elle, & de ſa grandeur* : [*Princeps quæ digna ſunt principe cogitat* ;] & qu'étant élevée ſur les aîles de la colombe, elle quitte la terre pour un peu de tems, afin de ſe repoſer dans le ſein de l'époux qui la conſole.

Quæ ædificata eſt : [*Qui eſt bâtie.*] Qui ne deſireroit une telle tour, quand on a de ſi forts ennemis que ceux que nous avons ? Mais il faut la bâtir, & *ſupputer la dépenſe,* [*computare ſumptus* :] Luc 14. 28. & c'eſt ce qu'indique le texte ſaint. Cette tour n'eſt point ſortie de la terre tout d'un coup par un miracle ; elle n'eſt point deſcenduë du ciel en un inſtant, quoique tous les matériaux dont elle eſt bâtie en ſoient venus. Il faut mettre la main à l'œuvre, & la bâ-

tir peu à peu, tenant la truelle d'une main, & l'épée de l'autre, afin de nous oppoſer inceſſamment à nos ennemis, qui ne tâchent qu'à nous détourner du bâtiment de cette tour, dont ils reconnoiſſent l'importance.

Saint Bernard dit qu'il faut bâtir ſur un bon fonds. C'eſt un bon fonds que la crainte de Dieu, qui demeure toûjours; c'eſt un bon fonds que le deſir inſatiable d'être à lui, pour me ſervir de l'expreſſion de ſaint Baſile. Il faut travailler à déraciner ſes paſſions & ſes mauvaiſes habitudes : c'eſt ce qui prépare la place. Sur tout comme l'édifice doit être grand, il faut que le fondement ſoit bien profond & bien ſolide: ce ſera l'ouvrage de l'humilité. Les bonnes penſées apportent & préparent les matériaux; les deſirs les approchent encore davantage; la charité les lie enſemble. C'eſt l'amour qui donne la forme & la force à tout l'ouvrage. Il n'y a que l'amour qui édifie ce bâtiment d'amour. On ne verra peut-être au commencement que des penſées foibles, ou plûtôt que des diſtractions & des deſirs imparfaits; des commencemens de quelques joies & de quelques triſteſſes, *qui viennent du*

Rom. 14. 17. *Saint-Eſprit*,] *in Spiritu-Sancto* ;] une priere diſcontinuée, & languiſſante ; une action de grace interrompuë, & peu animée. Que dirai-je des vents & de la pluie qui retardent l'ouvrage, des fautes que l'on fait qui l'affoibliſſent, & des ennemis qui en abbattent ce qu'ils peuvent ? Mais avec cela ſi on perſévere avec courage ; ſi on couvre ces fautes en s'humiliant ; ſi on les répare en gémiſſant ; ſi on fortifie ce qu'il y a de foible en compatiſſant aux foibleſſes de ſes freres ; ſi on ſe hâte, & ſi on s'avance en ne ſe confiant qu'en Dieu ſeul ; ſi on tâche de ne travailler que devant lui, & en ſa préſence ; ſi on prie ſans ceſſe, & ſi on ſe plaît à loüer Dieu, & qu'on ne deſire que de le loüer : la tour

Pſal. 49. 23. pourra être bien-tôt bâtie. *Sacrificium laudis honorificabit me, & illic iter :* [*Le ſacrifice de loüanges eſt celui qui m'honorera, & c'eſt-là la voie.*] Voilà le chemin qui vous conduira à la perfection de vôtre ouvrage : *Illic iter quo oſtendam illi ſalutare Dei :* [*C'eſt-là la voie par laquelle je lui montrerai le ſalut de Dieu.*] Quand un maître voit un ſerviteur qui ne fait pas ſeulement ſon ouvrage, mais qui le fait avec affe-

ction, & qui n'a point de plus grande joie que d'être à lui, & de lui obéïr, il conſent aiſément à lui donner quelque verre de vin de ſa table. Un païſan n'aiant jamais entendu parler de confitures, fut tellement ravi d'en goûter, qu'une perſonne prit plaiſir à lui en faire manger, afin de voir le tranſport de joie où il étoit, avec un certain frémiſſement d'aiſe qui ne ſe peut dire. Si on imitoit ce pauvre homme, & qu'on oubliât tout pour s'embraſer de l'ardeur & du deſir de ces ſaintes délices, je crois qu'on les obtiendroit, principalement ſi on ne les deſiroit que pour être à Dieu davantage, & que comme un moien plus prompt pour ſurmonter ſes ennemis.

Cum propugnaculis : [*Avec des boulevards.*] Cette tour nous défend, & elle eſt défenduë elle-même par des baſtions qui l'environnent. *Cogitatio ſancta ſervabit :* [*Les penſées ſaintes nous mettront à couvert.*] Mais qui conſervera cette penſée qui nous conſerve ? Qui maintiendra l'entendement dans ſa poſſeſſion ? Je penſe au bonheur des ſaints, & j'admire la magnificence & la grandeur de Dieu en eux. La penſée eſt bonne, & elle me peut ſer-

Les bonnes penſées ont pour défenſe la bonne vie.

vir. Mais ſi j'aime le monde, & que j'admire l'éclat des gens du monde, & tous les faux biens qui les environnent ; ſi avec ma méditation je ne laiſſe pas de les trouver heureux : ma méditation eſt en danger de n'être pas longue ; le démon la finira aiſément par des penſées qu'il fera naître de l'amour de mon cœur qui m'attache au monde. Toutes les vertus ſont très néceſſaires pour maintenir l'ame dans les ſaintes penſées qui l'uniſſent à Dieu : s'il en manque une, c'eſt par où l'ennemi viendra. Car ſi je ſuis ſenſible aux affronts, il m'en fera faire, & ſe ſervira enſuite de mon reſſentiment pour ruiner les ſaintes penſées qui le ruinoient. Il en eſt de même des autres vertus. Quand l'ame en eſt comme toute environnée, ce ſont comme autant de gardes qui ferment la porte aux mauvaiſes penſées ; ou bien ce ſont comme autant de baſtions pour me ſervir des paroles du cantique, au milieu deſquels elle eſt en aſſûrance, & travaille en paix à l'ouvrage de ſon ſalut, ſe rempliſſant de la vérité pour ſe fortifier dans l'humilité, & s'étendre dans la charité, ſelon qu'il eſt dit que *mittet radicem deorſum, & faciet fructum*

Iſ. 37. 31.

ſurſum : [*Elle pouſſera en bas ſes racines, & produira ſon fruit en haut.*]

Mille clipei pendent ex ea : [*Mille boucliers y ſont ſuſpendus.*] Ces boucliers qui environnent l'entendement, ſont les penſées particulieres que l'ame a puiſées dans l'écriture, & la parole de Dieu, & auxquelles elle a recours ſans ceſſe dans toutes les occaſions qui ſe préſentent, ſuivant l'éxemple que JESUS-CHRIST nous a donné dans l'évangile, où il repouſſe la tentation par ces boucliers qu'il avoit tirez de l'écriture pour nôtre édification. L'épouſe a rempli ſa mémoire de ce qui y eſt le plus néceſſaire ; elle en a rempli ſon cœur. Ses armes ſont toûjours prêtes dans les attaques de l'ennemi : & c'eſt pourquoi il n'eſt pas dit que ces boucliers ſont ſerrez dans un magaſin : ils ſeroient inutiles dans l'occaſion. L'épouſe a toûjours ces véritez devant les yeux en y penſant ; elle les a toûjours dans les mains en les pratiquant. Mais pourquoi donc n'eſt-il pas dit qu'elle les a toûjours dans les mains, mais ſeulement *qu'ils y ſont ſuſpendus*, [*pendent ex ea?*] C'eſt un ſecret de ſon humilité : mais un ſecret de vérité en même tems. L'épouſe

Boucliers, penſées de vérité.

ſçait bien que toutes les véritez qu'elle connoît le plus, que toutes les penſées qui la rempliſſent le plus, & que les armes qui la ſoûtiennent le plus, lui ſeroient inutiles dans le tems de la tentation, quand même elles ſeroient devant elle, ſi ſon époux ne lui ouvroit les yeux pour les voir, ne lui ouvroit le cœur pour les deſirer, & ne lui ouvroit les mains pour les prendre. Il n'a donc pas fallu en dire davantage : *pendent ex ea*, [*ils y ſont ſuſpendus.*] Ces boucliers ſont prêts de ſervir : mais il ne faut pas qu'elle croïe pouvoir s'en ſervir ſans la protection & le mouvement de ſon époux. On ne s'étonnera pas au reſte qu'on appelle les penſées de la vérité des boucliers, puiſqu'il eſt dit que *ſcuto circumdabit te veritas ejus* : [*Sa vérité vous environnera comme un bouclier.*] *Pſal.* 90. 5.

Mille clipei : [*Mille boucliers.*] Le grand nombre de ces boucliers ſpirituels fait voir que l'épouſe eſt très verſée dans l'écriture, & qu'elle la médite ſans ceſſe. Elle ne ſe contente pas d'en ſçavoir quelque paſſage : elle l'embraſſe toute par une ſainte avidité de ſon ſalut. Elle y cherche par tout ſon époux ; elle y approfondit tout ce

qui y cache ſon époux ; elle ſe remet toûjours devant les yeux tout ce qui lui repréſente ſon époux ; elle conſerve dans ſon cœur tout ce qui peut lui ſervir contre les ennemis de ſon époux. Il ne faut donc pas s'étonner de la quantité de ſes armes, puiſqu'elle n'a point d'autre occupation que de choiſir dans ce grand magaſin celles qui lui ſont les plus propres.

Omnis armatura fortium : [*Et toutes les armes des plus vaillans.*] Ce ſont ces boucliers qui ſont attachez à cette tour, pour ſervir d'armes aux plus vaillans. Et pourquoi ne ſervent-elles pas de même aux foibles, qui ont encore plus beſoin de boucliers que les forts ? Faut-il les expoſer tous nuds à l'ennemi ? Non ; mais il y a d'autres armes pour eux. La fidélité à découvrir leurs mauvaiſes penſées les ſauvera : mais qu'ils ne ſe fient pas à leurs bonnes penſées ; ils ſont trop foibles pour s'en bien ſervir ; & leur ennemi eſt trop fort pour qu'ils puiſſent lui réſiſter avec de ſeules penſées. Il faut recourir à l'obéïſſance ; il faut recourir à la pénitence, & aux ſaints exercices de la mortification chrétienne. Leurs penſées les trahiroient bientôt. Ce ne ſont que les forts qui ſont

Les bonnes penſées ne ſuffiſent pas aux foibles, pour réſiſter aux tentations ; il y faut joindre l'obéïſſance.

préſervez de l'ennemi par les penſées ; & ce ne ſont que les fortes penſées qui les préſervent. Ce ne ſont que les penſées, qui d'abord qu'elles s'emparent de l'ame ferment la porte aux ſens, & font ceſſer l'ouvrage de la nature, pour ne vaquer qu'à celui de la grace & de l'amour. Ce ſont ces penſées fortes que Dieu donne aux ames fortes, qui les arment depuis les pieds juſqu'à la tête, & que tous les démons ne peuvent enfoncer. Ecoutez ce que dit David dans la penſée de la protection de Dieu, & dans la confiance en ſon ſaint ſecours : *Si conſiſtant adverſum me caſtra, non timebit cor meum. Si exurgat adverſum me prælium, in hoc ego ſperabo :* [*Quand des armées ſeroient campées contre moi, mon cœur n'en ſeroit point effraié. Quand on ſeroit prêt à me livrer combat, je ne laiſſerois pas d'eſpérer encore.*] Voilà un homme fort & bien armé, qui attend tout l'enfer de pied ferme. Voilà de bonnes armes, qui conſerveront ſans crainte un homme qui a tout à craindre : *Armatura fortium :* [*Les armes des plus vaillans.*]

Pſal. 26. 3.

Que ſi un pécheur comme moi en diſant ces paroles, & tâchant de s'occuper de la penſée de la prote-

ction de Dieu, ſe croioit auſſi fort que David, & plus fort que tous les démons : non ſeulement il ne ſeroit pas fort, mais il ne ſeroit pas ſage. Il eſt vrai que ſi j'eſpérois autant en Dieu que David, je ſerois auſſi fort que David : mais il eſt impoſſible que demeurant auſſi attaché à l'amour du monde & de moi-même que je le ſuis, j'eſpere autant en Dieu que David. *Les bonnes penſées* donc ne peuvent être fortes dans les ames foibles, puiſque les penſées n'ont de force qu'autant que leur en donne l'amour qui eſt dans le cœur. S'il eſt vif, les penſées qu'il donne ſont pénétrantes ; s'il brûle continuellement, les penſées qu'il donne ſont fixes ; s'il eſt foible, les penſées qu'il donne ſont languiſſantes, & ne ſe ſoûtiennent point. S'il n'y a point d'amour, j'oſe dire qu'il n'y a point de penſées : ou ce ſont des penſées étrangeres formées par des cauſes paſſageres, & qui diſparoiſſent en un moment, lorſque l'amour des créatures dominant dans le cœur commence de ſe réveiller, & ſe fait accompagner de ſa ſuite, c'eſt-à-dire, de ſes paſſions & de ſes penſées. Il n'y a donc rien de ſi foible que la penſée de la libé-

C'eſt n'être pas ſage que de s'attribuer la force des ſaints, parce qu'on ſe ſert de leurs paroles.

Penſée de liberalité, foible dans le cœur d'un avare.

ralité & de l'aumône chrétienne dans le cœur d'un homme très avare ; & elle n'y ſubſiſte qu'autant de tems qu'il n'eſt point néceſſaire d'agir, & qu'elle demeure dans la généralité des idées confuſes, ſans choquer les interêts du maître du logis. Et il n'y a même que les penſées que Dieu lui donneroit qui pourroient le choquer véritablement ; & ſi elles étoient plus foibles que la paſſion qu'elles attaquent, elles n'auroient point d'autre effet que de ſe faire ſentir dans ſon cœur ; mais elles ne le feroient jamais conſentir. Et pour ce qui eſt des penſées de libéralité qu'un avare peut avoir de ſoi-même, elles s'accordent facilement avec ſon avarice; & ſi elles ne s'y accordoient pas, elles en ſeroient bien-tôt chaſſées. Car enfin il n'y a point de maître qui ſe faſſe obéir comme l'amour.

Grace à laquelle on ne conſent point.

Mais n'y a-t-il point d'autres armes que ces ſaintes penſées, pour dire abſolument *omnis armatura fortium*, [*toutes les armes des plus vaillans*,] & pour faire entendre que ce ſont toutes les armes de l'épouſe & des amis de l'époux ? Car la foi nous apprend qu'il n'y a point d'autres forts que ceux-là. Il y a à la vérité d'autres armes que

Bonnes penſées, ſources de tous les bons mouvemens.

les penſées : mais il n'y a point d'autres armes qui ne viennent des penſées, & qui ſoient ſans les penſées. Les bons deſirs ſont des armes : mais les bons deſirs naiſſent des bonnes penſées, comme dit ſaint Auguſtin. La ſainte triſteſſe eſt une grande défenſe : mais qui peut s'attriſter ſans penſer, ou ſans avoir penſé à ce qui l'attriſte ? La bonne joie eſt une bonne arme : mais qui ſe réjoüit ſans ſçavoir rien de ce qui le réjoüit ? L'amour qui eſt la meilleure arme, & qui eſt celle qui ſe ſert de toutes les autres armes, s'occupe, ſe nourrit, s'augmente, & ſe fortifie des bonnes penſées. La vérité ſe trouve par tout ; & les bonnes penſées qui en ſont comme l'écoulement dans le cœur, ne peuvent être long-tems ſuſpenduës, ſans qu'il ſoit en danger de ſe voir inveſti ou accablé par le menſonge. Quelqu'autres armes que vous donniez à la charité, elle ne ſubſiſtera jamais, ſi vous la ſéparez de la vérité : *Omnis armatura fortium* : [*Toutes les armes des plus vaillans.*]

Aug. l. 2. ad Bonif. c. 8.

VERSET V.

Duo ubera tua ſicut duo hinnuli capreæ gemelli, qui paſcuntur in liliis donec aſpiret dies, & inclinentur umbræ.

Vos deux mammelles ſont comme deux petits jumeaux de la femelle d'un chevreuil, qui paiſſent parmi les lis juſqu'à ce que le jour commence à paroître, & que les ombres ſe retirent.

NOus avons dit que la vérité & la charité ſont les deux mammelles de l'épouſe, d'où elle tire ſa nourriture, auſſi-bien pour elle-même, que pour nous. Si l'époux en parle ſouvent, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi important pour nôtre ſalut & pour ſa gloire ; c'eſt qu'il nous veut faire recourir ſouvent à ces ſources de grace & de bénédiction. Car comme il n'y a rien ici de fortuit, & qui ne ſoit digne de la ſageſſe éternelle qui parle :

il n'y a pas juſqu'aux ſimples répétitions qui ne contiennent pour nous de grandes inſtructions.

Il faut obſerver néanmoins qu'il parle tellement pluſieurs fois de ces deux mammelles, qu'il nous y fait toûjours trouver de nouvelles ſources ; & qu'il n'a pas voulu renfermer en un même lieu toutes ces diverſes inſtructions, pour nous faire remarquer qu'il ne veut pas nous inſtruire tout à la fois, & qu'il nous eſt utile que cela ſe faſſe à pluſieurs repriſes. Ces mammelles ſont comparées à une tour, pour nous apprendre que nous devons y trouver toute nôtre force ; elles ſont comparées à de petits chevreaux, pour nous apprendre auſſi que cette force n'eſt que pour les humbles. Mais étant comparées également à une tour & à des chevreaux, qui ont ſi peu de rapport & de proportion : c'eſt pour nous apprendre qu'il faut nous élever au-deſſus d'une tour & des chevreaux, & ne chercher dans ces divines mammelles, qui ſont toutes ſpirituelles, que des ſens ſpirituels. Car le Saint-Eſprit a choiſi tout exprés des images ſi peu conformes à la grandeur des choſes qu'elles renferment, afin que

Les comparaiſons diſproportionnées des cantiques, obligent à y chercher un ſens ſpirituel.

ce fût pour nous comme une néceſſité de ne nous y arrêter pas.

Duo ubera tua ſicut duo hinnuli caprea : [*Vos deux mammelles ſont ſemblables à deux petits de la femelle d'un chevreuil.*] Cette chevre qui aime les lieux élevez, & les montagnes ; qui a la vûë ſi perçante, & qui eſt ſi ſouvent ſur le bord des précipices ſans y tomber, eſt ici la figure de l'Egliſe, qui ne recherche que le ciel dans la terre ; qui diſcerne ſi bien les fauſſes doctrines, & les fauſſes voies d'avec les véritables ; & qui ſe trouvant ſouvent au milieu des plus grands dangers, & des plus grandes tempêtes, qui paroiſſent la devoir engloutir, & la faire tomber dans l'abîme, en eſt toûjours délivrée par la force & la vertu miraculeuſe de ſon époux. Cette chevre n'a garde d'être ſtérile : nôtre ſalut eſt ſa fécondité. Elle nous découvre par la pureté de ſa lumiere ce que nous devons croire, & par la ſainteté de ſes mœurs & de ſa vie ce que nous devons ſuivre. Elle nous purifie par la foi de la vérité ; elle nous édifie par la pratique de la charité ; & elle nous ſanctifie par l'une & par l'autre.

L'épouſe n'a point d'autre lumiere,

ni d'autre conduite, que celle de cette ſainte mere. La vérité & la charité ne ſe trouvent que dans l'Egliſe. C'eſt dans ces grandes ſources qu'elle puiſe & qu'elle remplit ſes chaſtes mammelles. Et de là vient qu'en effet ce ſont les mammelles de l'Egliſe plûtôt que les ſiennes, parce que ſa doctrine & toute ſa conduite n'eſt point une doctrine & une conduite particuliere : mais la doctrine & la conduite de toute l'Egliſe. Les ſentimens de la mere ſont les ſentimens de la fille ; & cette ſainte épouſe étant également ennemie de toutes les nouveautez, ne dit rien & ne fait rien, que ce qu'elle a entendu dire, & que ce qu'elle a vû faire. Toute ſa plus grande regle eſt dans ces paroles de l'époux : *Mea doctrina non eſt mea, & à me ipſo facio nihil :* [*Ma doctrine n'eſt pas ma doctrine, & je ne fais rien de moi-même.*] Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'il lui dit : *Duo ubera tua ſicut duo hinnuli capreæ :* [*Vos deux mammelles ſont comme deux petits de la femelle d'un chevreuil.*]

Joh. 7. 16. & 8. 28.

Mais ſi cela eſt, & qu'en effet ſes mammelles ſoient les mammelles de l'Egliſe, pourquoi ajoûte-t-il *ſicut*, [*comme ?*] Il ne faloit que dire, *duo*

ubera tua duo hinnuli capreæ : [*Vos deux mammelles ſont deux petits de la femelle d'un chevreuil.*] Cela nous apprend que ſa doctrine eſt tellement celle de l'Egliſe, qu'elle l'a renduë ſienne par la ſainteté de ſa vie. Car comme l'aliment que nous prenons ne nous nourrit point pendant qu'il demeure ce qu'il étoit quand nous l'avons pris, & qu'il faut qu'il paſſe en nôtre propre ſubſtance par l'action de la nature avant que de devenir nôtre nourriture : de même les inſtructions de l'Egliſe, & ce que nous pouvons apprendre de la tradition qu'elle enſeigne, ne nous font point croître en effet, & ne nous donnent point de force, ſi l'eſprit de la grace qui eſt comme la nature du nouvel homme, & qui opere en nous tout le bien que nous pouvons faire, ne change ces inſtructions générales en des inſtructions particulieres, par une véritable application que nous nous en faiſons à nous-mêmes, en conformant nôtre vie à nôtre ſcience. C'eſt alors que cette ſcience nourrit, quand nous faiſons ce que nous ſçavons ; c'eſt alors que le lait de nôtre mere n'eſt pas oiſif, & ne demeure pas inutile, quand nous le fai-

Il faut que les inſtructions de l'Egliſe deviennent nôtres, pour en profiter.

ſons paſſer de ſes mammelles juſques dans nos mœurs. Or comme l'épouſe a un grand ſoin de ne ſe charger point d'une nourriture ſuperfluë en ne la digérant pas, & qu'elle vit comme elle nous enſeigne : c'eſt avec juſtice que ſes mammelles lui ſont attribuées à elle-même, quoique dans le fond ce ne ſoient que celles de l'Egliſe. Ce ſont les mammelles de l'Egliſe, parce qu'elle ne nous enſeigne que ce qu'elle a appris elle-même : ce ſont celles de l'épouſe, parce qu'elle pratique ce qu'elle a appris : *Duo ubera tua, ſicut duo hinnuli capreæ :* [*Vos deux mammelles ſont comme deux petits de la femelle d'un chevreuil.*]

Pourquoi *hinnuli*, [*petits jumeaux ?*] Ce diminutif ne ſignifie-t-il pas quelque choſe ? Oüi ſans doute. Car les mammelles de l'Egliſe étant, comme on a dit, la vérité & la charité, on peut dire que ce que nous en poſſédons dans cette vie mortelle eſt ſi peu de choſe, en comparaiſon de ce que nous aurons le bonheur d'en poſſéder dans la vie éternelle, que c'eſt avec grande raiſon que l'époux s'eſt ſervi du diminutif *duo hinnuli*, [*deux petits.*]

Je crois encore que l'époux s'eſt ſervi de deux petits chevreaux, pour marquer à ſon épouſe la grande ſoûmiſſion qu'elle doit rendre à l'Egliſe. Car à proportion qu'elle ſera petite à ſon égard, & qu'elle s'humiliera devant elle, elle ſera grande aux yeux de ſon époux, qui s'étant fait obéïſſant juſqu'à la mort, ne pourroit pas ſouffrir une épouſe qui n'aimeroit pas l'obéïſſance. Et c'eſt comme s'il lui diſoit : ſi vous voulez bien-tôt remplir vos mammelles, ſoiez petite ; ſoiez un enfant vous-même envers vôtre mere, & vous deviendrez une mere parfaite envers vos enfans. Je vous ferai obéïr de même que vous obéïrez ; je vous ferai obéir de même que vous l'aimerez : *Duo ubera tua, ſicut duo hinnuli capreæ :* [*Vos deux mammelles ſont comme deux petits de la femelle d'un chevreuil.*] C'eſt donc ſa grande obéïſſance & ſa grande humilité, qui rempliſſant ſes mammelles, & leur donnant cette grande abondance de lait, ont été cauſe qu'elles ont été comparées à deux petits chevreaux, qui ne vivent que du lait de leur mere, qui la ſuivent par tout, & qui n'ont recours qu'à elle. L'époux ſe ſert

ſouvent de diminutifs pour marquer l'humilité. Et cela nous doit apprendre que les perſonnes véritablement humbles choiſiſſent généralement, & en toutes choſes, ce qu'il y a de plus petit & de plus abjet. Et il eſt clair que les ſaints, par la bouche deſquels le Saint-Eſprit a parlé dans l'écriture, ont choiſi un ſtile bas, afin de nous montrer à conſerver l'humilité juſques dans les paroles.

Gemelli : [*Jumeaux.*] Les deux chevreuils ſont jumeaux : ce qui n'eſt pas ici ſans myſtere. C'eſt pour nous apprendre que la vérité & la charité vont toûjours de compagnie, & ne ſe ſéparent jamais. Quand on commence de connoître Dieu comme il faut, on commence auſſi de l'aimer ; & quand on l'aime, on le connoît. Leur perfection dépend auſſi l'une de l'autre, de même que leur naiſſance ; & quand on en perd une, on peut dire qu'on perd toutes les deux. Il n'y a plus de charité où il n'y a plus de vérité : ou c'eſt une charité fauſſe, & qui ne ſera point reconnuë pour légitime devant le tribunal de JESUS-CHRIST, qui eſt la vérité même. La vérité ne récompenſera point une

charité qui lui aura été contraire. Saint Jean nous aſſûre auſſi que celui qui n'aime point ſon frere, marche dans les ténebres. Qu'il ſoit ſçavant, qu'il ait beaucoup de lumiere, & qu'il liſe ſans ceſſe l'écriture : il eſt dans les ténebres, ſelon ſaint Jean, s'il n'aime pas ſon frere. Ce qui nous fait bien voir que ce n'eſt pas une connoiſſance ſtérile qui mérite le nom de la vérité : mais une connoiſſance féconde en bonnes œuvres, & par conſéquent animée de la charité.

Qui paſcuntur in liliis : [*Qui paiſſent parmi les lis.*] Une perſonne qui meurt de faim n'eſt point capable d'en nourrir une autre ; & une nourrice ne peut être bonne lorſqu'elle ne mange point. Les mammelles de l'épouſe ne ſeroient donc pas ſi pleines de lait, ſi elle n'avoit ſoin de s'exercer dans toutes ſortes de bonnes œuvres, & dans toutes ſortes de vertus. Les vertus ſont les lis qui les nourriſſent. Car comme la vérité & la charité animent toutes les vertus, qui ne ſeroient rien ſans elles : de même ces mêmes vertus font croître & fortifient la vérité & la charité, qui ne peuvent ſe paſſer de leur ſecours. Il faut du bois pour entretenir le feu.

L'exercice des vertus fait croître la charité.

C'eſt à la vérité le feu qui le fait brûler : mais auſſi c'eſt le bois qui eſt cauſe que le feu brûle. Le bois n'échauffe point ſans le feu, & le feu ne brûle point ſans le bois. Il faut dire de même que toute la force des vertus vient de la charité, & que ſans elle non ſeulement elles ſont mortes : mais que ſouvent elles nous font mourir ; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'elles ne faſſent ſubſiſter & croître la charité. Car où eſt la charité qui pût ſubſiſter dans les délices, & avec les excés de la bouche ? & par conſéquent la tempérance lui eſt néceſſaire. Où eſt la charité qui pût ſubſiſter dans les emportemens de la colere ? & par conſéquent la douceur & la patience lui ſont néceſſaires. Où eſt la charité qui ne ſe perde point par le deſir des grandeurs de la terre, & par l'amour de ſoi-même ? & par conſéquent l'humilité lui eſt néceſſaire. Il faut donc des lis pour nourrir ces deux mammelles qui nous nourriſſent.

Mais ſi l'épouſe même a beſoin de lis, & d'une nourriture continuelle pour remplir inceſſamment ſes mammelles qui ſe ſecheroient, & pour ſe conſerver dans la poſſeſſion de la vérité &

de la charité, qui ſe perdroient, quoi qu'elles ſoient ſi fortes : que peut-on dire de nous, qui aiant ſi peu de lumiere & ſi peu de charité, les expoſons à toutes ſortes de dangers, & ne leur donnons aucune ſorte de nourriture ? Les vertus ne ſe conſervent que parmi les lis, & non pas dans la puanteur du fumier. Ce ne ſeroit pas même aſſez d'ôter la mauvaiſe odeur qui les fait mourir, il faut la bonne odeur qui les fait vivre. Nous ſçavons ſi bien qu'on ne vit pas de rien ; & la peine continuelle que prennent les gens du monde, afin d'entretenir cette malheureuſe vie, & avoir dequoi fournir à toutes ſes néceſſitez, nous devroit ouvrir les yeux, & nous faire ſouvenir de la parole de l'Apôtre, *qu'il faut travailler ſi on veut manger.* Car il eſt bien viſible qu'il faut manger ſi on veut vivre. Nous devrions donc imiter les animaux, qui n'ont point d'autre occupation que de ſe nourrir lorſque nous ne les faiſons point travailler, ou que nous ne les faiſons point jeûner : mais pour ceux qui ſont libres, ils ne font que vivre, & toute leur vie ſe paſſe à cela. Ou ils mangent, ou ils cherchent dequoi manger,

On perd la charité, quand on ne lui donne point de nourriture.

2. *Theſſ.* 3. 17.

ou

ou ils dorment après avoir mangé. Pour ce qui nous regarde, il faut peu de choſes pour nourrir le corps : mais il en faut beaucoup pour nourrir l'ame.

La pureté des lis eſt paſſée en proverbe, & je ne ſçai ſi l'époux ne voudroit point nous la faire remarquer pour en tirer quelque inſtruction particuliere. Car il eſt vrai que ces deux vertus demandent une pureté extraordinaire. La vérité & la charité ne peuvent ſouffrir aucun mélange. La charité eſt ennemie du moindre interêt : & la vérité même ſe perd ſi vous y ajoûtez quelque choſe. Ce n'eſt plus la vérité quand vous l'altérez ; la moindre équivoque la bleſſe, & la moindre diſſimulation lui fait tort. La pureté des lis nous enſeigne donc que la vérité demande la pureté du cœur. Nous ne la voions point ſans cela, & la moindre paſſion eſt une nuée qui nous cache la beauté de ce ſoleil : *Beati mundo corde, quoniam ipſi Deum videbunt* : [*Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*] Si la pureté du cœur le fait voir : l'impureté du cœur eſt la cauſe qu'on ne le voit pas. Et c'eſt ce qui empêchera les damnez de le voir durant toute l'éternité, parce Matth. 5. 8.

qu'ils ſe ſeront crevé les yeux qui le pouvoient voir. Ils auront bâti eux-mêmes une effroiable muraille entre Dieu & eux ; & l'impureté de leur cœur qui leur ſera devenuë un ſupplice, leur ſera auſſi un obſtacle inſurmontable. Ce n'eſt donc pas aſſez que des vertus, qui ſelon ſaint Bernard ſont repréſentées par les lis : mais il faut encore une pureté extraordinaire dans des vertus mêmes pour remplir les mammelles de l'épouſe. Ce qui nous eſt marqué par la pureté des lis : *Qui paſcuntur in liliis* : [*Qui paiſſent parmi les lis.*]

L'exercice des vertus ceſſera dans le ciel.

Donec aſpiret dies : [*Juſqu'à ce que le jour commence à paroître.*] Les lis au reſte ne ſont néceſſaires que dans la nuit : quand le plein jour ſera venu, il n'en faudra plus. Le roi des vertus tiendra la place de toutes les vertus. Quand nous verrons à découvert la vérité, que nous ne voions que ſous l'obſcurité des ombres & d'une énigme ; quand nous poſſéderons la charité, ou plûtôt que nous en ſerons poſſédez, *& que Dieu ſera tout en tous* : il ne faudra plus rien. Où il n'y a que Dieu, on n'a beſoin de rien. Quand l'épouſe ſera avec ſon époux, elle n'aura

1. Cor. 15. 28.

que faire de chercher de l'appui, parce qu'elle ne ſera plus foible étant unie au Verbe. C'eſt tout dire, que d'oſer dire que Dieu lui ſera toutes choſes; & qu'elle-même étant heureuſement perduë en lui, il lui tiendra lieu d'elle-même. Il ſera à l'entendement une plénitude de lumiere, à la volonté une plénitude de charité, & à la mémoire une plénitude d'éternité. Que feroient là les lis? Il n'y aura plus de pauvres pour les nourrir; il n'y aura plus de miſérables pour les ſécourir; il n'y aura plus de difficultez pour les ſurmonter; il n'y aura plus d'ennemis pour les dompter: tout ſera en paix, & il n'y aura que paix. C'eſt donc ce que dit S. Paul, que les autres vertus ne demeurent point en l'autre vie, & qu'il n'y a que la charité qui demeure: *Charitas nunquam excidit.* C'eſt ce jour de la charité, de la vérité, & de l'éternité que l'épouſe deſire de tout ſon cœur, & qu'elle attend avec une impatience qui ne vient que de la grandeur de ſon amour; & on peut dire que qui ne l'attend point, ne l'aime point: *Donec aſpiret dies:* [*Juſqu'à ce que le jour commence à paroître:*] *Et inclinentur umbræ:* [*Et que les om-*

bres baiſſent.] Que d'ombres durant la nuit ! Tout eſt ombre quand le ſoleil ne luit point ; & il faudroit avoir déja beaucoup de lumiere pour les remarquer toutes. Le tems de cette vie mortelle eſt donc un tems d'ombre & d'obſcurité. Nous ſommes dans un lieu de ténebres, comme dit ſaint Pierre, où il n'y a que la foi qui nous éclaire. Mais la foi elle-même n'éclaire point, ſi elle n'eſt animée par la charité ; & la charité elle-même ne vit point, ſi les lis qui ſont les vertus ne la nourriſſent. Voilà donc la néceſſité des lis dans ce tems d'obſcurité. Voici le tems des lis, qui ne ſont pas ſans lumiere, à cauſe de leur grande blancheur.

Tems de cette vie, tems d'obſcurité.

Vertus, nourrices de la charité.

Mais que veut dire ce mot *inclinentur*, par lequel on ſouhaite que ces ombres ſoient *rabaiſſées ?* Ce peut être une marque qu'elles auront donc été auparavant bien élevées. Leur rabaiſſement ſuppoſe leur élévation. Cela ne marque-t-il point ce que dit un prophete : *Corruit in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi :* [*La vérité a été renverſée dans les places publiques, & la juſtice n'y a trouvé aucune entrée ?*] Ou ce que dit ſaint Auguſtin : *Fides in opprobrium, & veritas erit in crimen :*

Iſ. 59. 14.

Aug.

[*La foi ſera en opprobre, & la vérité ſera un ſujet de reproche?*]

Il ſe peut donc faire que dans les derniers tems les ennemis de l'Egliſe ſeront enfin plus puiſſans que l'Egliſe, qui ſuccombera ſous leur violence : mais qui ne ſera point entraînée dans l'erreur. Il eſt dit de ce dernier ennemi, ſelon l'explication des Peres, que *cadet cùm dominatus fuerit pauperum* : [*Il ſera renverſé après qu'il aura aſſujetti les pauvres ſous ſa puiſſance.*] Ce qui renferme deux véritez bien conſidérables ; l'une qu'il les ſurmontera, & l'autre qu'il tombera après les avoir ſurmontez. Il ſera vaincu, quand il aura été aſſez fort & aſſez malheureux pour vaincre : *Cadet cùm dominatus fuerit* : [*Il ſera renverſé après qu'il aura commandé.*] Il n'y a que ſa victoire entiere qui retarde ſa ruine. C'eſt pourquoi je ne ſçai ſi ceux qui ſeront en ce tems-là ne pourroient point lui dire ce que JESUS-CHRIST dit à Judas : *Quod facis fac citius* : [*Faites au plûtôt ce que vous avez deſſein de faire.*] Au reſte *cadet cùm dominatus fuerit*, [*après avoir dominé il ſera renverſé*,] s'accorde bien avec *donec inclinentur umbræ*, [*juſqu'à ce que les ombres baiſſent.*] Car l'un parle du rehauſ-

L'Egliſe ſuccombe ſous la violence, & non ſous l'erreur.

Pſal. 10. 10.

Ibid.

Joh. 13. 27.

ſement & du rabaiſſement des ombres, mais avec plus d'obſcurité du rehauſſement : & l'autre parle clairement de la victoire & de la ruine du prince des ténebres, & par conſéquent des ombres : *Quia ipſe eſt rex ſuper univerſos filios ſuperbiæ :* [*C'eſt lui qui eſt le roi de tous les enfans d'orgueil.*] Mais quoi que ce doive être que ces ombres, & que ce prince des ombres & de la nuit, qu'on ne pourra connoître que lorſqu'ils ſeront venus : l'importance eſt de ne leur donner point d'entrée dans nous-mêmes, en prenant ſoin de marcher à la lumiere pendant que nous ſommes ſi heureux que de la voir ; ce qui ne peut être, ſi nous n'avons ſoin, à l'imitation de l'épouſe, de faire proviſion de lis, qui nourriſſent ſes mammelles toutes divines qui nous doivent nourrir : *Qui paſcuntur in liliis, donec aſpiret dies, & inclinentur umbræ :* [*Qui paiſſent parmi les lis, juſqu'à ce que le jour commence à paroître, & que les ombres ſe retirent.*]

Job. 41. 25.

Je ne ſçai même ſi la coûtume de l'Egliſe dans l'office de la Semaine-ſainte, qui porte le nom de ténebres, à cauſe qu'on y éteint peu à peu la lumiere, ne nous marque point

ces dernieres ténebres, auſſi-bien que l'évangile, qui nous apprend que la lune qui eſt la figure de l'Egliſe, ne nous donnera point de lumiere : ce qui s'accorde très bien. Car il n'eſt pas dit que *la lune n'aura plus de lumiere*, [*luna non habebit lumen :*] mais ſeulement *qu'elle ne rendra plus ſa lumiere ordinaire*, [*non dabit lumen ſuum :*] ce qui eſt une marque qu'elle en aura : mais que le monde qui ſe ſera aveuglé volontairement, ne la verra pas : de même que l'Egliſe durant les ténebres de la Semaine-ſainte, ne demeure pas effectivement ſans lumiere, quoiqu'on ne la voie pas, parce qu'on l'a cachée ſous l'autel. Ces paroles *donec aſpiret dies*, [*juſqu'à ce que le jour commence à paroître*,] nous apprennent donc que l'épouſe qui ſera dans ce tems de ténebres, dont celles d'Egypte ne ſont que la figure, n'attendra ſon ſecours que de la lumiere. Elle ne deſirera point d'être délivrée de la puiſſance de ſes ennemis, qui leur aura été donnée par ſon époux : elle ne deſirera que la lumiere, *donec aſpiret dies*, [*juſqu'à ce que le jour commence à paroître.*] Elle ne deſirera point de ſe voir en paix, c'eſt-à-dire, de ne point ſouffrir : elle ne

Matth. 24. 19.

deſirera que la lumiere, *donec aſpiret dies* : [*juſqu'à ce que le jour commence à paroître.*] Elle ne deſirera rien pour elle en particulier : elle ne deſirera que la lumiere, & pour ſes amis, & pour ſes ennemis ; elle ne deſirera que ſon époux, qui eſt la lumiere du monde: *Donec aſpiret dies & inclinentur umbræ:* [*juſqu'à ce que le jour commence à paroître, & que les ombres ſe retirent.*]

VERSET VI.

Vadam ad montem myrrhæ, & ad collem thuris.

J'irai à la montagne de la myrrhe, & à la colline de l'encens.

IL faut ſuppoſer qu'une montagne differe d'une colline, en ce qu'une colline eſt moins élevée qu'une montagne, & qu'elle n'eſt pas élevée de tous côtez comme la montagne ; car d'ordinaire elle eſt haute d'une part, & égale à la campagne de l'autre. Tout le monde ſçait que la myrrhe eſt très amere, & qu'elle préſerve les corps de pourriture. C'eſt pourquoi elle marque la mortifica-

Myrrhe, mortification.

tion & le gémiſſement des Saints, qui par une amertume ſalutaire qu'il répand dans leur cœur, les préſerve de la corruption du monde. Et l'encens qui s'éleve en haut, quand on y a mis le feu, peut bien ſignifier la priere des Saints, qui pénetrent les cieux, avec les loüanges qu'ils rendent à Dieu, & que le feu de la charité tire de leur bouche & de leur cœur : ce qui le fait fondre, & conſume tout ce qu'il y avoit de charnel, principalement dans le tems de la contemplation, qui eſt le tems de leur élévation, & de leur union avec Dieu.

Premierement je remarque que l'épouſe parle de la myrrhe, avant que de parler de l'encens, pour nous apprendre qu'il faut commencer par la mortification, ſi on a deſſein d'arriver à la contemplation. Car une ame qui eſt attachée à la terre par autant de liens & de chaînes qu'elle a de paſſions, ne peut pas s'élever à Dieu avant que de les rompre. Il faut qu'elle ſorte de priſon, afin de pouvoir être libre, & qu'elle cherche des aîles, afin de pouvoir voler. Il eſt bien vrai que ces chaînes ne peuvent ſe rompre mieux que par la priere, &

Pénitence doit précéder la contemplation.

qu'elles ſe rompront plûtôt à proportion qu'on priera plus ſouvent, & avec plus d'ardeur. Mais il y a bien de la difference entre la priere d'un priſonnier, & la priere de l'épouſe. Il y a bien des portes à paſſer pour ſortir de priſon, & il faut paſſer par bien des chambres, avant que d'entrer dans celle de l'époux. Commencer de prier, c'eſt commencer d'avoir quelque liberté : & prier toûjours, c'eſt être libre.

Ne ſonger point à ce qu'on a fait, mais à ce qu'on doit faire.

Vadam : [*Jirai.*] Pourquoi l'épouſe dit-elle qu'elle ira à la montagne de myrrhe : & non pas qu'elle y a été ? C'eſt qu'elle oublie avec ſaint Paul, tout ce qui eſt derriere, *pour ne s'occuper que de ce qui eſt devant elle* : [*Ut extendatur in anteriora*,] ne conſidérant pas le chemin qu'elle a fait, mais celui qui lui reſte à faire. Elle entend continuellement au fond de ſon cœur, cette voix qui frappe les oreilles du prophete : *Grandis adhuc tibi reſtat via* : [*Il vous reſte encore bien du chemin à faire.*] Mais ce n'eſt pas ſeulement la vûë qu'elle a de ce qui lui reſte à faire, qui l'oblige de ne s'arrêter point, & de s'avancer toûjours : c'eſt auſſi le ſentiment de ſon amour. Elle ne ſe conten-

Phil. 3. 13.

3. *Reg.* 19. 7.

te point de tout ce qu'elle a pû faire, & de tout ce qu'elle a pû ſouffrir, parce qu'elle aime beaucoup ; & à proportion que ſon amour augmente, elle s'en contente moins : *Si dederit homo omnem ſubſtantiam domus ſuæ pro dilectione, quaſi nihil deſpiciet eam :* [*Quand un homme auroit donné toutes les richeſſes de ſa maiſon pour le ſaint amour, il les mépriſeroit, comme s'il n'avoit rien donné.*] Ceux qui conſiderent trop ce qu'ils ont fait pour le ſervice de Dieu, & qui l'eſtiment beaucoup, font bien voir qu'ils n'ont pas beaucoup d'amour de Dieu. Cette complaiſance ne s'accorde ni avec la charité, ni avec l'humilité. Quand on a un grand amour, on ſe contente de ce qu'on aime : mais on ne ſe contente pas de ce que l'on fait pour ce qu'on aime. L'épouſe eſt bien éloignée de cet eſprit. Elle ne ſe plaît jamais en elle-même, comme *ſon époux ne s'eſt jamais plû en lui-même :* [*Chriſtus non ſibi placuit.*] Sa ſatisfaction, ſes penſées, ſes deſirs, & tout ce qu'elle eſt, eſt ailleurs ; ſon cœur eſt tout entier où eſt ſon tréſor, qui eſt ſon époux, & ſon époux eſt dans ſon cœur.

Eſtimer peu ce qu'on a fait pour Dieu. *Cant.* 8. 7.

Rom 15. 3.

Ad montem myrrhæ : [*A la monta-*

gne de la myrrhe.] Elle appelle peut-être montagne de myrrhe tous les ſujets qu'elle a de gémir, & la grandeur de ſa componction eſt bien exprimée par la grandeur d'une montagne. Que de myrrhe elle trouve dans l'abſence de ſon époux, & dans la longueur de cet éxil ! Quel ſujet de gémiſſement de voir en elle-même ce qui déplaît aux yeux de ſon époux ! *Infelix ego, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* [*Malheureux que je ſuis, qui me délivrera de ce corps de mort ?*] Combien cette ardente charité qu'elle a pour le prochain, & pour le ſalut des ames, lui cauſe-t'elle d'amertumes ? Elle reſſent la foibleſſe des uns, & la chute des autres ; & dit avec ſaint Paul : *Quis ſcandalizatur, & ego non uror ?* [*Qui eſt ſcandaliſé ſans que je brûle ?*] Les afflictions de l'Egliſe lui percent le cœur ; & cette ville qui eſt aſſiſe ſur le haut de la montagne, & dont les maux ſe voient de loin par ſes amis & ſes ennemis, lui fournit elle ſeule une montagne de myrrhe & de triſteſſe. Toute la conſolation de cette chaſte colombe eſt de gémir pour l'épouſe de ſon époux. C'eſt où vont ſes penſées ; c'eſt où vont ſes deſirs. Elle s'oublie elle-

Sujets de triſteſſe pour les ames parfaites.

Douleur dans l'abſence de Dieu

Douleur de ſe voir contraire à Dieu. *Rom.* 7. 24.

Douleur pour les maux du prochain. 2. *Cor.* 11. 29.

Douleur pour ceux de l'Egliſe.

méme, pour s'abandonner toute entiere à ce ſpectacle de douleur. C'eſt le ſujet de ſes prieres ; c'eſt le ſujet de ſes larmes. C'eſt ainſi que ſainte Théreſe gémiſſoit jour & nuit pour l'Egliſe ; & c'eſt ce qui l'obligea de fonder ſes monaſteres, afin d'avoir des compagnes de ſa douleur, & de lever enſemble les mains au haut de la montagne, en s'oppoſant à l'impiété d'Amalec & de Siſara : *Stellæ manentes in ordine & in curſu ſuo pugnaverunt adverſus Siſaram :* [*Les étoiles demeurant dans leur rang, & dans leur cours ordinaire, ont combattu contre Siſara.*] Jud. 5. 20.

Douleur pour ſes ennemis.

Et comment l'épouſe ne gémiroit-elle pas pour l'Egliſe de ſon époux, puiſqu'elle ne refuſe pas même ſes larmes aux ennemis de ſon époux ? Elle prie pour ceux qui ſont perſécutez, & elle prie pour ceux qui perſécutent. Les uns & les autres ſont le ſujet de ſa crainte & de ſa douleur. Son affliction eſt générale, parce que ſa charité eſt univerſelle ; & ne pouvant pas faire tomber de la pluïe ſur les bons & ſur les méchans : elle imite en une autre maniere la bonté de ſon Pere qui eſt dans le ciel, ſelon la remarque de ſaint Auguſtin, en verſant des larmes pour

les uns & pour les autres : *Non poteſt illis temporalem pluviam præſtare, ſed præſtat lacrymas :* [*Elle ne peut pas faire tomber ſur eux de la pluie dans les différentes ſaiſons : mais elle verſe des larmes pour eux.*] Le Calvaire où elle ſe tranſporte ſi ſouvent en eſprit, lui eſt auſſi une montagne de myrrhe ; & quoique la vûë des douleurs ſi ſalutaires de ſon bien-aimé, lui ſoit comme un bouquet dans ſon ſein, à cauſe de la conſolation qu'elle y trouve : ſon amour néanmoins ne laiſſe pas de lui faire ſentir la peſanteur de cette montagne. Il eſt vrai que l'époux a ſouffert avec douleur, ce que l'épouſe conſidere avec joie ; & que ce qui eſt un bouquet dans la méditation de l'épouſe, a été une montagne dans la paſſion de l'époux : mais cet étrange ſpectacle d'un Dieu qui a voulu mourir pour lui donner la vie, l'accable ſi heureuſement ſous ce poids infini de miſéricorde & d'amour, que ce bouquet ſi agréable ne lui eſt pas moins une montagne de myrrhe.

Douleur des ſouffrances de Jéſus-Chriſt.

Joie mêlée de douleur dans la vûë de la croix.

Que ſi la myrrhe marque le gémiſſement, cela nous apprend que comme un corps mort ne peut être préſervé de pourriture ſans la myrrhe : il

L'ame dans un corps de mort, ne ſe préſerve de la corruption, que par le

eſt de même impoſſible que l'ame étant au milieu de l'ombre de la mort, & dans un corps de mort, comme parle ſaint Paul, puiſſe ſe préſerver de cette corruption générale & particuliere qui l'environne, que par le gémiſſement, qui eſt le cri continuel de ſon cœur, que le Saint Eſprit forme dans les ames qui ſont entierement à lui. Auſſi-tôt qu'on ceſſe de gémir, la charité commence à s'affoiblir. Car l'amour de Dieu étant fondé ſur la ruine de l'amour du monde & de ſoi-même, dont la racine vit toûjours en nous : qui ne voit que lors que le monde que nous haïſſions ; & qui nous déplaiſoit entierement, commence à ne nous plus déplaire, nôtre amour pour lui commence à reprendre les forces qu'il avoit perduës ? Et c'eſt le premier pas qu'il fait pour rentrer dans un cœur dont il avoit été chaſſé. Quand donc vous ne gémiſſez plus, le monde ne vous déplaît plus. S'il ne vous déplaît plus, il ne ſera pas long-tems ſans vous plaire. S'il commence à vous plaire, vous commencerez à l'aimer. Si vous l'aimez, vous le préférerez bien-tôt à Dieu, & ainſi vous perdrez l'amour de Dieu : parce qu'on ne peut ſervir deux maîtres. Afin

gémiſſement ſignifié par la myrrhe.

Qui ne gémit plus, commence à s'affoiblir.

donc que l'amour de Dieu regne dans nôtre cœur, il ne faut point aimer le monde. Afin de s'éloigner de l'amour du monde, il faut haïr le monde : & c'eſt de cette haine que naît le gémiſſement du cœur, comme c'eſt ce gémiſſement qui conſerve cette haine ſi néceſſaire, & qui nous met en aſſûrance. Car qui peut gémir de ce qu'il ne hait pas? Et qui peut ne point haïr ce qui le fait gémir?

Mortification, & ſon fondement.

Le cœur de l'épouſe eſt donc dans un gémiſſement continuel : mais le corps eſt auſſi dans une mortification continuelle ; & les ſens ſont tellement aſſujettis à l'empire de l'eſprit, qu'elle ne reſſent point l'amertume de cette myrrhe. Elle regarde les délices comme la mort, & les rigueurs apparentes de la pénitence comme la vie. Son ennemi prenant d'ordinaire dans cette partie d'elle-même, qui paroît le favoriſer le plus, de quoi la combattre : elle ruine auſſi dans elle-même le fondement de ſes attaques ; elle ſe ſert de ſon corps contre ſon ennemi, qui vouloit s'en ſervir contr'elle.

Vadam : [*J'irai.*] Cette parole nous apprend que l'épouſe ne ſouffre pas ſeulement toutes les mortifications qui

lui peuvent arriver de la part de Dieu, ou de la part des hommes, avec patience : mais auſſi avec joie ; & qu'elle ne les reçoit pas ſeulement : mais qu'elle les deſire. Car il n'eſt pas dit qu'elle eſt ſur la montagne de myrrhe, ou qu'elle ne la fuit point : mais qu'elle y va, *vadam*, [*j'irai :*] ce qui exprime le mouvement de ſon cœur, & la pente naturelle que donne la grace à la croix & aux ſouffrances. Les membres d'un Dieu crucifié, & qui ont été formez ſur la croix, ne peuvent être ennemis de la croix ; & ils l'aiment à proportion qu'ils participent avec plus d'abondance à la vie, qui leur a été acquiſe par la croix de leur Sauveur. Mais il eſt bon de remarquer que l'épouſe ſuivant l'inſtinct de la grace, qui la porte ſur cette montagne de myrrhe, & qui la fait courir avec ardeur à toutes ſortes de mortifications, ne voit perſonne qui l'en détourne. Les compagnes de l'épouſe ne lui diſent point qu'elle en fait trop. Elles ſe ſouviennent ſans doute que l'époux les a conjurées de ne troubler point ſon repos ; & comme elle le met en partie dans la mortification, & que cette vertu lui procure ſouvent

Pente de l'ame parfaite à la croix.

ce bien-heureux ſommeil du ciel : elles craignent de la contriſter. Et ce n'eſt pas ſans ſujet que l'époux, après ces paroles de l'épouſe, lui répond qu'elle eſt toute belle. Il eſt bien clair, que puiſqu'il loüe ſa beauté, il ne deſaprouve pas ſon zele : & cela montre bien que comme il eſt périlleux de ſe croire trop dans la pratique des mortifications, & des travaux de la pénitence : il n'eſt pas ſûr auſſi de s'oppoſer toûjours à l'ardeur de l'épouſe, qui brûle du deſir de ſacrifier à Dieu ſon corps auſſi bien que ſon cœur, par un parfait holocauſte.

Il n'eſt pas ſûr de s'oppoſer à l'ardeur des ames parfaites.

Ad montem myrrhæ : [*A la montagne de la myrrhe.*] Au reſte, le don de la mortification eſt comparé à une montagne, parce que cette vertu ſe remarque facilement, & édifie beaucoup ; outre qu'elle met l'ame dans une aſſiete ſi avantageuſe & ſi relevée, que le démon n'a preſque point de priſe ſur elle, & ne ſçait par où l'attaquer. Car comme une ville ſur le haut d'une montagne, n'aiant rien qui la commande, eſt bien plus difficile à aſſiéger : de même une ame n'aimant rien, & ne deſirant rien des biens du monde, ce qui eſt la parfai-

Une ame bien mortifiée eſt hors des priſes du démon.

te mortification, eſt comme hors des priſes du démon, tant qu'elle demeure dans cette heureuſe aſſiete.

Mais il me ſemble que cette liaiſon de la myrrhe & de l'encens, c'eſt à-dire de la mortification & de l'oraiſon, eſt bien naturelle : *Ad montem myrrhæ, ad collem thuris :* [*A la montagne de la myrrhe, à la colline de l'encens.*] Et ce n'eſt pas en ce ſeul lieu que l'écriture les joint enſemble. L'ame ne peut être ſans deſirs, comme elle ne peut être ſans amour : mais elle ne peut être en même tems aſſujettie à deux amours. Quand donc elle aime, & qu'elle deſire les biens du ciel ; quand elle commence de trouver de l'amertume dans le monde, au commencement de ſa converſion : elle commence auſſi à trouver de la joie dans Dieu, & Dieu lui plaît autant que le monde lui déplaît. C'eſt pourquoi il eſt dit de l'épouſe : *Qu'elle monte du deſert toute remplie de délices :* [*Quæ aſcendit de deſerto delitiis affluens.*] Il ſeroit impoſſible qu'elle fut comblée de ces délices du ciel, avant que d'avoir renoncé aux délices de la terre. Elle monte du déſert, qui eſt le monde ; elle monte en renonçant à tous les biens du monde,

Délices du monde, incompatibles avec la joie du ciel.

Cant. 8. 5.

& en montant elle renonce davantage aux biens du monde. La mortification aiant vuidé ſon cœur des deſirs du ſiecle, elle le remplit des ſaints deſirs, qui ſont les aîles qui l'élevent juſqu'au trône de Dieu, où ſes larmes ſont reçûës comme un parfum pré-
Pſ. 140. 2. cieux : *Velut incenſum in conſpectu Dei.* [*Comme l'odeur d'un encens qui s'éleve vers Dieu.*] Voila l'encens, & voila l'oraiſon qui prend ſon origine de la mortification : mais ces deſirs & cette oraiſon contribuënt auſſi beaucoup à la mortification. Car comment pourrions-nous mépriſer les biens que nous voions, ſi nous ne connoiſſions, & ſi nous n'avions goûté que ce que nous voions ? *Quæ ſunt terrena deſiderat cibi cœleſtis alienus*, dit ſaint Ambroiſe : [*Celui qui ne ſe nourrit point du pain du ciel, deſire les choſes de la terre.*] Il ne ſeroit pas difficile à un grand ſeigneur, qui eſt d'ordinaire à la ſuite du roi, de quitter la cabane d'un païſan pour aller au louvre : mais il lui ſeroit bien difficile de demeurer dans cette cabane, & de n'aller point au louvre. Il n'y a rien de ſi puiſſant pour nous délivrer de nos paſſions, & des deſirs de la chair, comme dit ſaint Auguſtin,

que la vûë de Dieu, de la maniere même que les Saints le peuvent voir en cette vie : *Facies Domini facile vincit omnes concupiſcentias noſtras :* [*La vûë de Dieu ſurmonte facilement toutes nos cupiditez.*] Quand ſainte Thérèſe ſortoit d'avec Dieu, & qu'elle avoit été ſur cette colline d'encens, elle tenoit tout le monde ſous ſes pieds ; & non ſeulement elle ne craignoit pas les démons qui ſont les maîtres du monde : mais elle les défioit, les appelloit au combat, & ne regardoit ces eſprits ſuperbes, que comme des mouches : *Ad nihilum redactus eſt in conſpectu ejus malignus :* [*Le méchant a été réduit au néant devant ſes yeux.*] Aug. Pſ. 14. 4.

Union de la mortification, & de la priere.

L'écriture joint donc ces deux vertus, pour nous montrer que nous les devons joindre : puiſqu'il nous eſt impoſſible d'en poſſéder une avec perfection, que nous ne les poſſédions toutes deux. La mortification eſt comparée à une montagne, & l'oraiſon à une colline, qui n'eſt qu'une demie montagne : parce que tout l'homme, & tout ce qu'il y a dans l'homme eſt capable de la mortification, mais non pas de l'oraiſon. L'homme entier peut être mortifié : mais

l'homme entier ne peut prier. Il n'y a qu'une partie de l'homme qui prie; & ce n'eſt pas même l'homme qui prie : mais l'Eſprit de Dieu qui prie dans le cœur de l'homme en le faiſant prier. Le cœur eſt le ſeul temple dans lequel ſe forme cette priere. Le cœur eſt le ſeul autel où ce feu divin brûle ; & quand ce feu eſt grand, il l'embraſe tout entier, & le rend tout de feu : mais la concupiſcence n'y a point de part, non plus que les ſens. Les ſerviteurs d'Abraham avec l'âne demeurent loin de la montagne où ſe doit faire le ſacrifice. La concupiſcence ne peut prier : au contraire, la priere s'oppoſe à la concupiſcence, & la concupiſcence à la priere : *Spiritus concupiſcit adverſus carnem, & caro adverſus ſpiritum :* [*L'eſprit forme des deſirs contre la chair, & la chair en forme contre l'eſprit.*] Ce ſont deux mouvemens tout oppoſez, & qui ſont contraires. La concupiſcence eſt comme liée, parce qu'elle eſt mortifiée : *Et fruſtra ſurgendo diſcit non ſurgere*, comme dit S. Auguſtin : [*A force de ſe voir réprimée auſſi-tôt qu'elle commence à ſe ſoûlever, elle s'accoûtume à ne ſe plus ſoûlever :*] mais elle ne change pas de na-

Gal. 5. 17.

Aug. in pſ. 73. *v.* 5.

ture. Elle a toûjours ſon poids qui nous porte au mal, comme l'eſprit qui lui eſt oppoſé nous porte au bien. Et graces à Dieu l'eſprit eſt plus fort que la chair : mais il ne détruit pas la chair tant que nous vivons. Saint Paul après avoir été ravi juſqu'au troiſieme ciel, n'a pas été délivré de cet ennemi domeſtique. Il a reçû des armes pour le combattre, & pour le vaincre : mais non pas pour le faire mourir. Et c'eſt ce qui lui fait dire : *Mente ſervio legi Dei, carne autem legi peccati* : [*Par l'eſprit je ſuis aſſujetti à la loi de Dieu, & par la chair à la loi du péché.*] Il étoit ſemblable aux anges dans la contemplation & ſes raviſſemens : mais il ne laiſſoit pas d'être encore ſemblable aux hommes dans ſes tentations, aiant une concupiſcence comme eux, & en reſſentant même les mouvemens & les attaques comme eux. Et c'eſt ce qui donne lieu à cette comparaiſon d'une colline d'encens, qui d'un côté paroît une montagne, & de l'autre n'eſt pas plus élevée que le reſte de la campagne. Rom. 7. 25.

On peut encore dire que comme la mortification qui ne ſe rencontre point en l'autre vie, eſt conſommée en celle-

ci, & s'y doit rencontrer dans toute ſa grandeur ; & que la contemplation qui eſt en ſa perfection dans la vie du ciel, n'eſt que commencée dans la vie même que les Saints menent ſur la terre : c'eſt à bon droit que la mortification eſt comparée à une montagne, à cauſe qu'elle eſt entiere, & la contemplation à une colline, qui n'eſt que le commencement d'une montagne, à cauſe qu'elle eſt imparfaite dans ceux mêmes qui ſont les plus parfaits, & qu'elle n'arrive que rarement, & dure peu : *Heu rara hora, & brevis mora !* [*Helas que ces tems ſont rares, que ces momens ſont courts !*] Les Saints qui ſouhaitent le plus ardemment la contemplation, & qui l'obtiennent par la grandeur de leurs ſouhaits, lui préferent néanmoins la mortification ; & l'épouſe ne dit pas, *aut mori, aut contemplari :* [*ou mourir, ou goûter les douceurs de la contemplation :*] mais bien *aut pati, aut mori :* [*ou ſouffrir, ou mourir.*] Quand il faut choiſir, elle aime mieux ſouffrir avec ſon époux & pour ſon époux, que de joüir ſeulement de ſon époux. Auſſi bien ce n'eſt pas ici le tems de joüir : mais de ſouffrir ; & nous ne ſommes pas dans une terre de

Contemplation imparfaite dans les plus parfaits.

Bern. ſerm. 23. in cant.

Mortification préferable à la contemplation.

de contemplation : mais dans une terre de mort & de mortification. Ce qui eſt donc ici le plus abondant doit être comparé à une montagne : & ce qui eſt beaucoup moins abondant, & qui n'eſt que le commencement de nôtre élévation, à une colline : *Vadam ad montem myrrhæ, & ad collem thuris :* [*J'irai à la montagne de la myrrhe, & à la colline de l'encens.*]

VERSET VII.

Tota pulchra es amica mea,
& macula non eſt in te.

Vous êtes toute belle, ô mon amie ! & il n'y a point de tache en vous.

Il eſt dangereux de blâmer les épouſes, à cauſe de certains défauts extérieurs.

SI l'époux ſe plaît à loüer l'épouſe, malheur à ceux qui ſe plaiſent à la blâmer. Il faut avoir le goût bien dépravé, & le jugement bien corrompu, pour ne trouver que de la laideur, où il ne trouve que de la beauté. Cela nous apprend qu'il eſt dangereux de s'arrêter à de certaines apparences extérieures dans les grandes ames, qui pourroient nous en faire avoir une

mauvaiſe eſtime. Si on eſt coupable en jugeant le ſerviteur, *parce que s'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde ſon maître :* [*Quia Domino ſuo ſtat, aut cadit :*] on ne peut être innocent en condamnant l'épouſe. Il n'y a que Dieu qui eſt ſon juge ; & il n'eſt pas même ſon juge ; il ſemble qu'il oublie cette qualité pour ne ſe dire que ſon époux : *Amica mea, ſoror mea, ſponſa mea :* [*Mon amie, ma ſœur, mon épouſe.*] Quel châtiment ne méritent donc point ceux qui jugent l'épouſe, & la condamnent, puiſque ſon époux qui eſt ſon juge ne veut point la juger, & ſe contente de la loüer.

Rom. 14. 5.

Pulchra es, amica mea : [*Vous êtes belle, ô mon amie !*] Voilà la cauſe de ſa beauté. Elle eſt belle, parce qu'elle aime ; elle eſt toute belle, parce qu'elle aime de tout ſon cœur, autant que cela ſe peut en cette vie mortelle. Ce qui manqueroit à ſon amour, manqueroit à ſa beauté. L'époux ne conſidere que le cœur ; & s'il conſidere autre choſe, ce n'eſt que pour le cœur. Qui n'a point d'amour, n'a point de beauté ; & quand il auroit toutes les autres vertus, il ſeroit d'autant plus laid, qu'il ſeroit indubitablement plus

ſuperbe avec tant d'ornemens extérieurs, qui lui acquereroient l'eſtime des hommes, & le rempliroient lui-même de ſa propre eſtime. Tout ce qui peut donner de la beauté, ne cauſera que de la difformité, ſi on n'eſt humble : & il n'y a que la grace & l'amour de JESUS-CHRIST qui nous humilie. Voilà l'unique ſource de toute la beauté de l'ame. Vous êtes belle, parce que vous aimez ; & vous n'aimez, que parce que JESUS-CHRIST vous aime : ſon amour eſt la cauſe & la récompenſe du vôtre.

Mais l'épouſe n'eſt pas ſeulement belle, elle eſt *toute belle*, [*tota pulchra.*] En voici la raiſon. La loi du nouveau teſtament eſt écrite dans deux tables, auſſi-bien que la loi du vieux teſtament : mais elle n'eſt pas écrite dans des tables de pierre, comme la loi du vieux teſtament. Cette loi d'amour, qui change les cœurs de pierre en des cœurs de chair, ne s'imprime que ſur des tables qu'elle rend flexibles & obéiſſantes, & qui reçoivent tous ſes divins caracteres. Il y a une table pour la vérité, & une pour la charité. L'homme a un entendement qui peut penſer, & qui ne peut pas ne point

Deux tables du cœur.

penſer ; & une volonté qui peut aimer, & qui ne peut pas ne point aimer. Ces deux tables ne ſont jamais vuides : il faut toûjours qu'elles ſoient remplies. Quand le démon en eſt le maître, il remplit la penſée de fauſſeté & de menſonge, & il remplit la volonté de cupidité & de vanité. Quand le Saint-Eſprit chaſſe ce fort armé, il efface peu à peu ces malheureux caracteres qu'il y avoit gravez, & y grave les ſiens, éclairant la penſée par la lumiere de la vérité, & échauffant la volonté par le feu de la charité. Quand il regne dans un cœur, voilà comme il y regne : car s'il n'eſt maître que de la moitié, & qu'on ait quelque charité ſans l'amour de la vérité, ou quelque connoiſſance de la vérité ſans une véritable charité, il n'en ſera pas long-tems le maître. L'épouſe qui manque d'une de ces deux tables, n'eſt pas toute belle ; & j'oſe dire qu'elle n'eſt pas épouſe ſi elle en manque. L'épouſe connoît la vérité, & aime la vérité. Elle aime, & elle connoît. Elle connoît à proportion qu'elle aime, & elle aime à proportion qu'elle connoît. Ces deux levres de l'épouſe qui ſont honorées du di-

Vérité & charité, levres de l'épouſe.

vin baiſer de ſon époux, ſont proportionnées l'une à l'autre. Si elle n'en avoit qu'une, elle ſeroit monſtrueuſe, & elle ne ſeroit pas épouſe. Si l'une des deux avançoit trop, elle ne ſeroit pas toute belle, & même elle ne ſeroit pas belle. Elle eſt donc toute belle, parce que ſa penſée eſt toute brillante de la lumiere de la vérité dont elle eſt fortement occupée : ce qu'il eſt peut-être inutile de remarquer ; car la vérité eſt toûjours forte dans un cœur où il n'y a que la vérité, ſans aucun mélange de vanité ; & parce que ſa volonté eſt toute ardente du feu de la charité. En un mot, elle eſt toute belle, parce qu'elle ne vit que de la vérité, & de la charité : *Cibavit eum Dominus pane vitæ & intellectûs :* [*Dieu a nourri le juſte du pain de la vérité, & de l'intelligence.*] *Eccli.* 15. 3.

Et macula non eſt in te : [*Et il n'y a point de tache en vous.*] Comment cela peut-il être ? L'épouſe ne dit-elle pas avec nous : *& dimitte nobis debita noſtra :* [*Et remettez-nous nos dettes?*] Non ſeulement elle le dit avec nous : mais elle n'eſt épouſe, que parce qu'elle le dit bien mieux que nous, & qu'elle reſſent plus ſa miſere & ſes fautes que *Matth.* 6. 12.

nous. Son humilité eſt auſſi grande que ſon amour ; & comme on peut attribuer aux fondemens la grandeur de l'édifice, ſon amour n'eſt grand, que parce que ſon humilité eſt grande. Mais prenez garde que c'eſt l'époux qui parle, & non pas l'épouſe ; & qu'il ne dit pas, *macula non fuit in te*, [*il n'y a point eu :*] mais *non eſt in te*, [*il n'y a point de tache en vous.*] Il ne dit pas qu'elle ne s'eſt jamais ſoüillée : mais qu'il l'a lavée. Il ne dit pas qu'elle ne contracte point de taches : mais qu'elle les efface. La charité couvre la multitude des péchez, & des plus grands péchez : comment donc la plus grande charité ne couvrira-t-elle pas parfaitement les moindres pechez ?

L'humilité nous fait arriver à la perfection par les fautes mêmes.

Mais ce n'eſt pas aſſez dire que les péchez de l'épouſe n'ôtent rien à ſa beauté, puiſqu'il eſt vrai que l'on peut dire qu'ils y ajoûtent beaucoup. Ce qui manque donc à ſa beauté, augmente ſa beauté ; & elle devient très belle, parce qu'elle n'a pas été très belle. O humilité ! que ton pouvoir eſt grand, & que tu es admirable, d'arriver à la perfection par les imperfections mêmes qui la détruiſent !

Tu trouves l'épouſe belle, ou tu la rends belle. O ame humble, en deſcendant ſi bas, que tu montes haut ! Qu'il y a de mérites dans ce manque de mérites, dont tu es ſi vivement perſuadée ; & que tu te rends digne de Dieu, en t'en reconnoiſſant ſi indigne ! Tu es ſincere : car tu dis ce que tu penſes. Tu es véritable : car tu dis ce qui eſt. Mais que tu es heureuſe de trouver tout, en avoüant que tout te manque !

Et macula non eſt in te : [*Et il n'y a point de tache en vous.*] Il n'y a donc point de tache dans l'épouſe : & s'il y en a, c'eſt aſſez que ſon époux n'y en voie pas. Mais s'il n'y en voit pas, il n'y en a pas : car la vûë de l'époux eſt une vûë toute puiſſante, qui rend l'épouſe telle qu'il la voit. L'épouſe n'a donc point de taches : ou ſi elle en a, elle les efface en aimant ſon époux ; elle les efface en s'humiliant devant ſon époux ; elle les efface en loüant ſon époux. Cette double confeſſion de ſa miſere & de la bonté de ſon époux la rend toute belle : *Confeſſionem & decorem induiſti :* [*Vous êtes environnée de loüanges & de gloire.*] Et il eſt à remarquer que l'époux la trouve toute belle après qu'elle eſt montée *Pſal.* 103. 2.

ſur la colline de l'encens, & que ſe parfum de ſes chaſtes loüanges,& de ſes cantiques a monté devant ſon trône.

La joie des ames parfaites, plus efficace que la pénitence.

La myrrhe & la mortification de la pénitence effacent les taches de l'ame: mais l'encens & cette jubilation du cœur qui ſe fond en la préſence de ce divin ſoleil, les efface mieux. Il eſt néceſſaire, & il eſt utile de s'accuſer devant Dieu : mais on avance plus en le loüant qu'en s'accuſant : *Et macula non eſt in te :* [*Et il n'y a point de tache en vous.*]

On peut encore dire que cette parole marquant quelque choſe de ſtable & d'arrêté : c'eſt avec raiſon que l'époux rend ce témoignage à l'épouſe, *macula non eſt in te*, [*il n'y a point de tache en vous.*] Car encore qu'à parler abſolument & en général elle ne ſoit pas ſans taches, comme elles ne naiſſent néanmoins d'aucune mauvaiſe habitude, ni d'attache ou de paſſion : mais ſeulement de ſurpriſe, ou de la foibleſſe de la nature, qui ne ſera renduë capable d'une vie véritable & immuable que par la mort : on peut bien dire qu'il paroît des taches dans l'épouſe, mais que n'aiant point de fond & de racine,

Taches de l'épouſe ſans racine.

elles ne ſubſiſtent point, & à proprement parler ne ſont point ; outre qu'elles ſont lávées par ſon humilité, & toutes couvertes par ſa charité : *Macula non eſt :* [*Il n'y a point de tache.*]

Et ce qui ſuit n'eſt pas moins à remarquer, *non eſt in te*, [*il n'y a point en vous.*] On peut trouver quelques fautes en elle, mais elles ne ſont pas d'elle pour la plûpart : *Macula non eſt in te :* [*Il n'y a point de tache en vous.*] Cette expreſſion même eſt conforme à la maniere de parler de ſaint Paul : *Jam non ego operor illud : ſed quod habitat in carne mea peccatum :* [*Ce n'eſt plus moi qui fais le mal : mais c'eſt le péché qui habite dans ma chair.*] *Non ego :*[*Ce n'eſt pas moi.*] Ce n'eſt pas ſaint Paul : mais ce qui eſt de la concupiſcence & de la chair dans ſaint Paul. Ce n'eſt pas l'épouſe : mais la chair de l'épouſe qui eſt ennemie de l'épouſe, auſſi-bien que de l'époux, qui ne peut vous imputer les fautes de vôtre ennemi. Il y a une ſéparation entiere entre l'épouſe & la chair de l'épouſe ; il n'y a point là de communauté ; elles ſont ſéparées de biens : il eſt donc juſte qu'elles ſoient ſéparées de maux. Si la chair reſſent quelque ſatisfaction, l'épouſe

Rom. 7. 20.

L'épouſe ne participe point aux taches de ſa chair.

n'y prend point de part, & elle en a de la peine. Si la chair eſt dans la douleur, elle s'en réjoüit. Dites donc hardiment : *Macula non eſt in te :* [*Il n'y a point de tache en vous.*] Helas ! on ne peut pas dire la même choſe de ceux qui ſont en pleine paix avec leur chair, & qui ne ſont que chair eux-mêmes. Je conſerve ma chair le mieux qu'il m'eſt poſſible, je la défends, je la nourris, je lui donne des armes : c'eſt pourquoi ſes excés me ſont attribuez avec juſtice, & ſes péchez ſont les miens. Je ne peux pas dire avec l'épouſe : *Jam non ego operor illud :* [*Ce n'eſt pas moi qui fais le mal.*] C'eſt moi même qui fais le mal ; c'eſt ma chair ; c'eſt moi & ma chair qui ne ſommes qu'un, & qui nous oppoſons à Dieu ſans ceſſe : *Filia Babylonis miſera ! beatus qui retribuet tibi retributionem tuam quam retribuiſti mihi :* [*Malheureuſe fille de Babylone ! heureux celui qui te rendra tous les maux que tu m'as fait.*] O Dieu de paix ! animez-moi à ce combat, afin que j'aie la paix. Que je commence pour le moins d'être ennemi de mon ennemie ; & que je lui faſſe ſouffrir autant de mal qu'elle m'en a fait ſouffrir, afin que nous faſſions des fruits

Imparfaits en paix avec la chair.

Rom. 7. 20.

Pſ. 136. 11.

dignes de pénitence. *Amen, amen. Fiat, fiat.*

VERSET VIII.

Veni de Libano, ſponſa mea, veni de Libano ; veni, coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir & Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum.

Venez du Liban, mon épouſe, venez du Liban ; venez, vous ſerez couronnée. Venez de la pointe du mont d'Amana, du haut des monts de Sanir & d'Hermon, des cavernes des lions, & des montagnes des léopards.

Amana, Sanir, Hermon, qui cauſent d'abord de l'obſcurité dans l'intelligence de ce verſet, ne ſont que des noms de montagnes, auſſi-bien que le Liban, qui ſéparent la terre-ſainte des provinces voiſines,

principalement du côté du ſeptentrion. Et comme ces provinces étoient idolâtres, ces montagnes ſe prennent ici pour tout le paganiſme, d'où eſt venuë l'Egliſe, que l'on appelle pour ce ſujet l'Egliſe des Gentils, à la diſtinction de l'Egliſe primitive de Jéruſalem qui étoit venuë des Juifs, & qui ſont ces deux murs qui ſe trouvent unis enſemble en la perſonne de JESUS-CHRIST, qui eſt la pierre angulaire : *Qui facit utraque unum :* [*Qui de deux murailles n'en fait qu'une.*] Le ſeptentrion auſſi ſe prend ordinairement en mauvaiſe part dans l'Ecriture, ſelon ce qui eſt dit, qu'*ab aquilone pandetur malum ſuper omnes habitatores terræ :* [*Les maux viendront fondre du côté de l'aquilon ſur tous les habitans de la terre :*] parce qu'effectivement tous ceux qui ont pris Jéruſalem, & qui l'ont aſſervie & tenuë tributaire, comme les Chaldéens & les Medes, les Grecs & les Romains, ont été des peuples ſeptentrionaux. Comme donc le ſeptentrion ne ſignifie rien de bon dans l'Ecriture, à cauſe de la raiſon que je viens de dire, ou à cauſe des vents froids qui en viennent : Salomon a pris ces montagnes qui

Eph. 2. 14.

Jerem. 1. 14.

étoient ſeptentrionales, qui étoient voiſines de la Judée, & par conſéquent aſſez connuës, & qui la ſéparoient des nations, pour toutes les nations, comme il eſt ordinaire de prendre une partie pour le tout.

Il eſt donc clair comme le jour que ce verſet regarde & comprend la vocation des Gentils à la foi, & que nous nous trouvons nous-mêmes par conſéquent dans cette ſemonce ſi pleine de tendreſſe, & ſi charitable de l'époux. Ce ſont les vœux de l'épouſe de la Judée pour le ſalut de l'épouſe des nations, afin d'obliger un jour encore plus particulierement cette ſeconde à faire des vœux pour la premiere. Car il paroît par l'Ecriture que les ſaints du vieux teſtament ont toûjours demandé avec grande inſtance, non ſeulement que JESUS-CHRIST vint au monde : mais qu'il ſauvât le monde, & qu'il fît voir la puiſſance de ſon bras invincible dans la converſion des nations. Les prophetes & les juſtes qui ont prédit, ou qui ont vû en eſprit ce qui s'eſt accompli en nous quand nous avons quitté nos idoles, & qui s'accomplit encore tous les jours dans l'Egliſe, en ont treſſailli de joie ;

& cette joie venoit de l'abondance du S. Eſprit qui étoit en eux. Et on peut dire qu'ils ont loüé Dieu par avance pour nôtre ſalut, avec beaucoup plus d'ardeur que nous ne l'en loüons nous-mêmes : ce qui devroit nous faire rougir. Ils ont eu plus de reconnoiſſance pour ce grand bien que nous devions recevoir tant de ſiecles après eux, & qu'ils regardoient comme le leur, que nous n'en avons après l'avoir reçû, & dans le tems même que nous le recevons. Non ſeulement nous ne ſommes pas ſi touchez de la perte d'Iſraël, qu'ils l'étoient de la perte des nations : mais ils nous ont encore ſurmontez dans le zele de nôtre propre ſalut, l'aiant plus deſiré que nous ne le deſirons. Dieu augmente en nous ſa charité par ſa ſainte miſéricorde. Car quoique nous ne ſoions pas encore dans les derniers tems, elle eſt déja bien refroidie.

Je crois que ce verſet eſt bien peut-être le plus touchant, le plus conſolant, & le plus édifiant de tout le Cantique, quoiqu'on le prenne dans le ſens allégorique, où d'ordinaire il y a moins d'édification, que dans le ſens moral. Il ne faut pas s'en étonner.

Il appelle l'épouſe à la grace de l'époux ; & il en eſt tout rempli. L'époux préparoit ſes graces à ſon épouſe, & lui promettoit toutes ſes miſéricordes, qu'il déploioit déja avec joie en penſant à elle ; & la place en eſt encore toute embaûmée : car il ſemble qu'il y a encore plus de l'onction de la grace dans ce verſet, qui eſt tout de la grace. La grace prévenante y eſt, puiſqu'il l'appelle tant de ſiecles même devant ſa naiſſance. La grace gratuite y eſt démontrée, puiſqu'il l'appelle épouſe, non ſeulement lorſqu'elle n'avoit rien mérité : mais lorſqu'elle n'étoit pas encore, ou qu'elle étoit criminelle. La grace néceſſaire à chaque action y eſt marquée, puiſqu'il l'appelle tant de fois, pour nous apprendre qu'il l'appelle toûjours. Il dit trois fois *veni* en un ſeul endroit, & tout de ſuite : & par conſéquent il n'y a pas d'interruption. La grace efficace y eſt indiquée, puiſqu'elle n'a pas été appellée inutilement, & qu'il ne ſe pouvoit pas faire qu'un ſi grand amour d'un époux ſi puiſſant manquât d'effet. La grande grace, qui eſt la grace finale, & la grace de la perſévérance, y eſt enſei-

gnée, puiſque l'épouſe y eſt couronnée : *Veni, coronaberis :* [*Venez, vous ſerez couronnée.*] Et enfin, la prédeſtination gratuite des élûs, qui n'eſt pas fondée ſur leurs mérites, mais qui eſt pour eux une ſource de mérites, y eſt clairement expliquée, puiſque l'époux dit lui-même de quelle maniere elle ſera couronnée : *De vertice Amana, de cubilibus leonum, de montibus pardorum coronaberis :* [*Venez de la montagne d'Amana, des cavernes des lions, des montagnes des léopards ; venez, vous ſerez couronnée.*] Je ne vois ici dans ſa prédeſtination que de l'élévation, que de l'orgueil, que de l'impudicité, que de la cruauté, que du déguiſement & de la fourberie. Voilà les mérites de l'épouſe. Si l'époux lui avoit rendu ce qu'elle méritoit, il ne lui étoit rien dû que le ſupplice pour de tels mérites : mais parce qu'il ne l'a pas traitée comme elle méritoit, elle a commencé d'avoir des mérites. On pourroit donc ſe ſervir ici des paroles de ſaint Auguſtin : *Meritum fuit in apoſtolo Paulo, ſed malum.... Cum ergo haberet hoc meritum malum, redditum eſt ei bonum pro malo.* [*Saint Paul avoit à la vérité des mérites, mais qui ne le rendoient di-*

Aug. de grat. & lib. arb. c. 5.

gnes que de châtiment.... Lors donc qu'il ne méritoit que des ſupplices, Dieu lui a rendu le bien pour le mal.] L'époux rapporte en effet les mérites de ſon épouſe; mais ce ſont des mérites qui la rendent digne de la mort éternelle : & par une bonté infinie en lui rendant le bien pour le mal, il lui en donne d'autres qui la rendent digne de la vie éternelle.

Veni de Libano, ſponſa mea : [*Venez du Liban, mon épouſe.*] Quoi, mon Seigneur, eſt-elle vôtre épouſe ? Hé ! elle ſacrifie aux démons. Voulez-vous pour épouſe une adultere, qui ſe proſtituë à vos plus grands ennemis ? Voulez-vous pour épouſe, ô ſageſſe éternelle, une inſenſée, qui dit à des pierres & à du bois : vous êtes mon Dieu ? Il n'y a que des idoles au mont Liban, d'où vous appellez vôtre épouſe ; & elle y adore l'ouvrage de ſes mains. Voulez-vous pour épouſe, ô majeſté infinie, la plus miſérable de vos créatures, qui aime mieux vivre avec les animaux les plus immondes, que de vivre de vous ; qui court comme une enragée pour ſe remplir du reſte des pourceaux, & qui les eſtime plus que vous ? Voulez-vous pour épouſe, ô ſainteté incréée, une lépreuſe

Etat de l'épouſe, lorſqu'elle eſt appellée.

qui eſt toute pleine d'ulceres, & d'une telle pourriture, qu'elle ſurprend le ſens, & qu'elle fait horreur à la nature ? Quand elle ouvre un peu les yeux, & qu'elle ſe regarde, elle ne peut ſe ſouffrir elle-même : & vous la ſouffrez, & vous l'aimez, & vous la voulez pour vôtre épouſe ? Vous voulez pour épouſe vôtre ennemie, & une telle ennemie ?

On ne peut pas nier que tous ces reproches ne fuſſent juſtes, & que l'épouſe ne fût très noire & trés laide : mais l'époux lui a fait un bain de ſon ſang, & l'a rendue plus blanche que la neige. On ne peut pas nier des maladies ſi viſibles & ſi mortelles. Mais qu'y a-t-il de ſi mortel qui ne puiſſe être guéri par la mort de l'époux : *Quid tam ad mortem, quod non Chriſti morte ſanetur ?* [*Y a-t il en nous quelque choſe de ſi criminel, qu'il ne puiſſe être effacé par la mort de* JESUS-CHRIST ?] *Qui accuſera les élûs de Dieu*, s'écrie l'Apôtre, puiſque dans le tems qu'ils paroiſſent le plus coupables, ils peuvent devenir le plus innocens, & d'une innocence même toute divine, & qui eſt celle d'un Dieu ? Que ce ſoient des lions du mont

Bern. ſerm. 61. in cant.

Liban, le ſang de l'Agneau les rendra des agneaux. Car ce n'eſt pas comme les rois qui pardonnent aux criminels, & laiſſent vivre les crimes ; ou qui ne font mourir que le criminel, ſans pouvoir faire mourir le crime, qui ſubſiſte encore après la mort, ſi le ſouverain Juge ne le pardonne. Les rois ne ſont que des hommes : mais l'époux eſt Dieu ; & il n'a pas moins de puiſſance ſur le cœur même des hommes, que ſur le ciel & ſur la terre. Il y fait ce qu'il veut. Il n'a qu'à parler, & ce cœur eſt changé ; il n'a qu'à commander, & ce temple des idoles devient ſon temple. Il fait mourir le crime, & donne la vie au criminel ; & on ne peut plus le regarder comme un criminel : mais comme un ſaint, qui devient juſte en participant à la juſtice de Dieu. Car c'eſt de lui qu'il la reçoit ; & ce divin Sauveur ne lui en donne point une étrangere : il lui donne la ſienne. La juſtice de Dieu devient la juſtice des hommes, parce qu'il remuë le cœur des hommes : *Agit enim omnipotens in cordibus hominum etiam motum voluntatis eorum* : [*C'eſt Dieu lui même qui par ſa toute-puiſſance opere dans les hommes les ſaints*

Puiſſance de la grace.

Aug. de gr. & lib. arb. 21.

mouvemens qui portent leurs volontez vers lui.] C'eſt la juſtice de Dieu, parce que c'eſt l'action de Dieu dans le cœur de l'homme : & c'eſt auſſi la juſtice de l'homme, parce qu'il y concourt, & que c'eſt auſſi l'action de l'homme. Mais ils agiſſent tellement tous deux, que l'action de Dieu eſt la véritable cauſe de l'action de l'homme : *Agit enim omnipotens in cordibus hominum etiam motum voluntatis eorum :* [*C'eſt Dieu lui-même qui par la vertu toute-puiſſante de ſa grace opere dans les hommes les ſaints mouvemens qui portent leurs volontez vers lui.*] Il eſt le roi des cœurs, & l'époux des cœurs ; il les tourne & par ſa crainte, & par ſon amour, avec une puiſſance abſolue, & toute-puiſſante, comme parle ſaint Auguſtin : *Habet humanorum cordium quo placet inclinandorum omnipotentiſſimam poteſtatem :* [*Dieu a un pouvoir ſouverain ſur les cœurs des hommes, pour les tourner comme il lui plaît.*]

Ibid.

Aug. de corr. & gr. 14.

L'époux n'a donc qu'à appeller l'épouſe : elle lui répondra auſſi-bien du mont Liban, que du mont de Sion. Car ce n'eſt pas le petit nombre de nos péchez qui l'engage à nous pardonner : mais la grandeur & le nombre infini

de ſes miſéricordes. Il eſt plus difficile de guérir les plus malades : mais ce n'eſt pas à lui. Rien ne lui eſt difficile, parce que tout lui eſt poſſible ; & que comme remarque l'Ecriture, *non eſt apud eum differentia liberare, vel in paucis, vel in multis* : [*Dieu peut également nous ſauver, ſoit que nous combattions en petit nombre, ſoit que nous le faſſions avec une armée puiſſante & nombreuſe.*] Cela nous doit apprendre à ne faire état que de la juſtice de Dieu ſeul avec le prophete, & à mettre toute l'eſpérance de nôtre ſalut dans la puiſſance de ſa grace : *Memorabor juſtitiæ tuæ ſolius* : [*Je ne me ſouviendrai que de vôtre juſtice.*] Cela nous apprend à ne deſeſpérer du ſalut de perſonne, & à ne nous point décourager nous-mêmes, dans quelques excés que nous ſoïions tombez. Les enfans d'une mere qui eſt venuë de ſi loin, peuvent tout eſpérer de la miſéricorde de leur pere. Le mont Liban eſt d'un grand poids pour nous rendre immobiles, comme parle l'Apôtre, dans l'eſpérance de l'Evangile.

1. *Macc.* 3. 18.

La vocation de l'Egliſe empêche ſes enfans de tomber dans le deſeſpoir.

Pſal. 70. 16.

Col. 1. 23.

Veni de Libano, veni : [*Venez du Liban, venez.*] Ces répétitions ſi fréquentes marquent le grand deſir

qu'a l'époux de ſauver ſon épouſe. Il ne l'appelleroit pas ſi ſouvent, s'il n'avoit un grand amour pour elle. C'eſt une vocation toute de charité, & il n'y a qu'elle qui parle : car ce ne ſeront pas nos mérites. Il ne faut donc pas s'étonner ſi elle eſt ardente, & toute pleine du feu qu'il vouloit venir répandre ſur la terre. C'eſt ainſi qu'il étoit dans une ſainte impatience de mourir pour elle, lors même qu'il étoit proche de mourir : *Baptiſmo habeo baptiſari ; & quomodo coarctor donec perficiam illud ?* [*Je dois être baptisé d'un baptême ; & combien me ſens-je preſſé juſqu'à ce qu'il s'accompliſſe?*]

Luc. 12. 50.

Mais il faut prendre garde que l'époux ne fait pas cette ſemonce en l'air, Il diſoit ce *veni*, [*venez*,] dans les ſaints du vieux teſtament, en formant dans leur cœur le deſir du ſalut de l'Egliſe, & de l'accompliſſement du reſte de ſon corps. Cette fréquente répétition nous marque encore le grand éloignement où nous étions de Dieu ; & par conſéquent ſa grande miſéricorde, puiſqu'il n'a pas laiſſé de nous appeller de ſi loin, & de nous faire entendre ſa voix dans la région de l'ombre de la mort, & ſur le mont Liban. Il

a loin de la mort à la vie, & du péché à la grace ; & comme dit l'Ecriture, *longe à peccatoribus ſalus :* [*Le ſalut eſt loin des pécheurs.*]

Il étoit néceſſaire que l'époux criât haut, & appellât ſon épouſe pluſieurs fois : *Veni de Libano, veni :* [*Venez du Liban, venez.*] Car quoiqu'il pût la faire répondre, & la faire obéïr dès la premiere fois : il a trouvé plus à propos, ſelon la grandeur de ſa ſageſſe, de la laiſſer plongée long-tems dans ſa miſere, afin qu'elle apprit par ſa propre expérience la difficulté d'en ſortir, & qu'elle conſervât une plus grande reconnoiſſance, aiant été appellée tant de fois par une ſi grande miſéricorde. L'époux a commencé de la rendre humble, & de lui donner l'intelligence de ſa grace dès le mont Liban. Il a commencé lorſqu'elle étoit encore avec les lions & avec les tigres, de lui faire comprendre qu'elle ne pourroit rien ſans lui, & qu'elle auroit beſoin d'être attirée continuellement, afin de pouvoir aller à ſon Pere : *Veni de Libano, veni :* [*Venez du Liban, venez.*]

Dieu laiſſe long-tems ceux qu'il appelle ſentir leur miſere.

Cela nous doit apprendre à dire continuellement *veni*, [*venez*,] à l'imitation de l'époux, & des ſaints du vieux teſtament ; non ſeulement

en priant pour nous, ce qui ne ſuffit pas : mais en priant encore pour ceux qui ne ſont point éclairez, & qui demeurent dans les ténebres. Il n'y a rien qui puiſſe nous faire voir davantage que nous n'appartenons point à JESUS-CHRIST, que nôtre inſenſibilité, qui nous empêche de reſſentir les beſoins de ſes membres. Si nous étions dans ce ſaint corps comme une partie vivante, nous crierions quand on le bleſſe, & ſes maux nous cauſeroient de la douleur. Il n'y a point de vie où il n'y a point de ſentiment. L'Apocalypſe s'accorde avec le Cantique ; & un des grands préceptes que ſaint Jean nous y donne, c'eſt d'imiter l'époux : *Sponſus & ſponſa dicunt, veni; & qui audit dicat, veni :* [*L'époux & l'épouſe diſent, venez. Que celui donc qui les entend diſe avec eux, venez.*] Mais il ne ſuffit pas de le dire une fois ; l'époux ne l'a dit pluſieurs fois dans le Cantique, que pour nous apprendre à le dire toûjours. Il ceſſe de venir quand nous ceſſons de l'appeller ; & nous ne venons plus nous-mêmes, quand il ne nous appelle plus. Quand nous entendons crier tant de fois, *veni de Libano*, nous devons faire réflexion que nous

Inſenſibilité pour les membres de Jéſus-Chriſt ; marque qu'on ne lui appartient pas.

Apoc. 22. 17.

L'auteur qui étoit continuellement occupé de Dieu, ſur tout dans les dernieres heures de ſa vie, répétoit ſouvent ces paroles en mourant : *Sponſus & ſponſa* ; & ce

nous n'avons pas un petit chemin à faire, quand il eſt queſtion de retourner à Dieu, & qu'il faut faire de grands efforts pour ſurmonter de grandes difficultez. ſont les dernieres qu'il prononça.

Le mont Liban qui eſt auſſi répété, *veni de Libano, ſponſa mea, veni de Libano :* [*Venez du Liban, mon épouſe, venez du Liban*,] & généralement tous les lieux où elle a demeuré qui lui ſont inculquez, comme *Amana*, *Hermon*, *Sanir*, qui ſont des ſuites du mont Liban, & les antres mêmes des bêtes les plus cruelles où elle s'eſt plûë, qui lui ſont remis devant les yeux, nous apprennent que nous devons toûjours avoir devant les nôtres nos péchez paſſez, & ne perdre jamais la mémoire de l'abîme profonde d'où il a plû à Dieu de nous retirer par ſa ſainte miſéricorde. Nous reconnoîtrons cette miſéricorde infinie, à proportion que nous reconnoîtrons nôtre miſere. Si nous oublions l'une : nous oublierons l'autre ; & ſi nous devenons ingrats : nous retomberons. Ce reproche que le prophete fait aux Iſraëlites eſt bien ſanglant : *Non fuerunt memores multitudinis miſericordiæ tuæ :* [*Ils ont oublié ce nombre infini de faveurs* Avoir toûjours devant les yeux ſes péchez paſſez.

Pſal. 105.

dont vous les aviez comblez par vôtre miſéricorde.]

Or nous ne pouvons conſerver la mémoire de toutes ſes miſéricordes, qu'en conſervant celle de tous nos péchez, & en les faiſant repaſſer dans nôtre cœur, afin qu'ils expient la joie qu'ils lui ont cauſée, par la douleur qu'ils lui cauſeront. C'eſt ainſi qu'Eſther s'affligeoit dans tous les lieux où elle avoit pû recevoir quelque conſolation, pour nous ſervir un jour de regle. Cette ſalutaire amertume du cœur eſt la meilleure gratitude ; & l'épouſe ne peut rien offrir de plus agréable à ſon époux que le mont Liban, & les monts d'Amana, de Sanir, & d'Hermon.

Mais voilà bien des montagnes. Eſt-ce que l'épouſe n'a offenſé que là ? En voilà trois, outre le mont Liban qui eſt le plus grand. Et comme ſi c'étoit peu, il eſt parlé en général des *montagnes des léopards*, [*in montibus pardorum* ;] & je crois même que les antres des lions qui ſont auſſi rapportez, ſe rencontrent le plus ſouvent dans les montagnes : *Optat aprum, aut fulvum deſcendere monte leonem* : [*Il ſouhaite qu'un ſan-*

glier, ou un lion, deſcende de la montagne.] Que veut dire cela, ſinon que l'élévation de nôtre cœur, qui l'a fait tomber la premiere fois, le fait encore tomber tous les jours ; & que ce malheureux vice eſt la cauſe de tous nos vices, ſelon ce qui eſt dit : *Initium omnis peccati ſuperbia* : [*L'orgueil eſt le principe de tous les péchez.*] Nôtre orgueil ſe trouve par tout : & c'eſt pourquoi il le faloit repréſenter par tout. C'eſt un effet de la ſageſſe de l'époux, dans cette fidelle peinture qu'il a voulu lui-même tracer à ſon épouſe de la premiere vie qu'elle a menée, & de ce qu'elle a été devant ſa grace, de n'y épargner pas les montagnes qui repréſentent ſon orgueil, parce que toute ſa vie n'étoit qu'orgueil. Et pour nous marquer que c'eſt l'inſtruction qu'il veut que nous en tirions, il ne ſe contente pas de nommer le mont Amana, & le mont Hermon : il dit encore : *De capite Amana* : [*De la pointe du mont d'Amana.*] Voilà d'où elle eſt venuë. C'eſt ſur le haut des montagnes qu'elle demeuroit, & non ſimplement ſur les montagnes. Si elle eût pû monter encore plus haut, elle y eût monté. Car l'ambition n'a point

Eccli. 10 15.

Toute la vie des pécheurs n'eſt qu'orgueil.

de bornes, *de capite Amana*, [*de la pointe du mont d'Amana.*] Voilà cette tête de la montagne, qui fait ſouvenir l'épouſe que dans ſon infidélité elle vouloit toûjours être à la tête, & paroître la premiere dans toutes les occaſions : & c'eſt ce qui fait qu'elle veut toûjours être la derniere. Cette tête de la montagne la fait ſouvenir qu'elle ne ſe contentoit jamais d'être le bras : mais qu'elle vouloit toûjours être la tête, & avoir le commandement par tout ; & c'eſt ce qui fait qu'elle veut à préſent toûjours obéïr. Le triſte ſouvenir de ces montagnes lui fait à préſent choiſir les vallées qui ſont plus ſûres, & l'oblige d'abandonner la compagnie des lions des montagnes, pour ſe ranger avec les colombes qui aiment les lieux bas, & qui ſont appellées dans l'Ecriture, *columba convallium*, [*les colombes des vallées.*]

Coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir & Hermon, &c. [*Venez de la pointe du mont d'Amana, du haut des monts de Sanir & d'Hermon ; venez, vous ſerez couronnée.*] La vérité n'eſt point contraire à elle-même. Un époux ſi humble ne peut couronner une

épouſe ſuperbe. Il a fui les couronnes ; & s'il en porte une, elle eſt d'épines. *L'époux qui ne donne ſa grace qu'aux humbles*, ne récompenſe auſſi que les humbles. Mais s'il ne récompenſoit que ceux qui ont toûjours été humbles, il ne récompenſeroit perſonne. Nous avons déja vû que l'épouſe a été trouvée ſous ce malheureux arbre du premier homme, où elle étoit tombée avec toute ſa race. Cet arbre ne porte point le fruit de l'humilité. Comme la douceur & l'humilité eſt le fruit de ce ſecond arbre, que le ſecond Adam a planté ſur le Calvaire : l'ambition eſt le fruit du premier arbre, & Adam l'y a cueilli & pour lui-même, & pour tous les hommes. Voilà le premier péché, & celui qu'on ſurmonte le dernier, comme dit ſaint Auguſtin : *Quo primum vitio lapſa eſt anima, hoc ultimum vincit* : [*L'orgueil qui eſt le premier crime qui ait fait tomber l'homme, eſt celui dont il a le plus de peine à ſe défaire.*] L'époux ne couronne donc point les ſuperbes : mais il prépare des couronnes à des ſuperbes. Il prend ſon épouſe du mont Amana, du mont Sanir, & de toutes ces montagnes d'orgueil, pour la cou-

Jac. 4. 6.

Aug. ſentent. Proſp. 129.

ronner : mais il ne l'y couronne pas. Il faut prendre garde aux paroles. Il ne dit pas, *coronaberis in capite Amana*, [*vous ſerez couronnée ſur la pointe du mont Amana*] mais ſeulement *de la pointe du mont d'Amana*, [*de capite Amana.*] La prédeſtination de Dieu, qui eſt la préparation de ſa grace, comme dit ſaint Auguſtin, la trouve ſur ces montagnes : mais la grace qui eſt l'effet de la prédeſtination, ſelon le même Pere, ne l'y laiſſe pas.

On pourroit encore paſſer bien plus avant, & dire que ces montagnes d'orgueil contribuent en un ſens à la faire couronner, parce qu'elles contribuent à la rendre humble. Mais ce n'eſt pas l'effet des montagnes : c'eſt l'opération de la grace qui les détruit ; & cette grace qui eſt toute-puiſſante, prend occaſion de ſon orgueil & de ſa vanité pour la rendre plus humble. Car il n'y a rien qui ſoit plus humiliant que l'orgueil, & qui dût plus nous rabaiſſer que ce qui nous éleve davantage. Mais il n'y a que l'Eſprit de Dieu qui fait ſortir la lumiere des ténebres quand il lui plaît, qui puiſſe en tirer un tel effet. Nous nous élevons de nos vices &

Rien de plus humiliant que l'orgueil.

de nos vertus : & le Saint-Eſprit ſe ſert également de nos vices & de nos vertus pour nous humilier, afin de nous faire reconnoître que c'eſt lui ſeul qui nous humilie, & non pas les différentes choſes dont il ſe ſert : *Coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir & Hermon* : [*Venez de la pointe du mont d'Amana, du haut des monts de Sanir & d'Hermon ; venez, vous ſerez couronnée.*]

L'eſprit de Dieu nous humilie par nos vices & par nos vertus.

De cubilibus leonum : [*Des cavernes des lions.*] L'époux veut humilier l'épouſe : mais il ne veut pas la faire rougir, & il épargne ſa pudeur. Ce qui devroit nous apprendre à être fort retenu en parlant de ces matieres, & à ſuivre le conſeil de ſaint Paul, qui ne veut pas ſeulement qu'on nomme cette ſorte de vices : *Fornicatio nec quidem nominetur in vobis* : [*Que l'on n'entende pas même nommer la fornication parmi vous.*] Mais nous ſommes en un tems où l'on en fait des commentaires ; & on ne craint point d'expoſer en plein jour, ce que la nature par ſa pudeur devoit nous apprendre à voiler par le ſilence. On lui fait une violence publique, ſous prétexte d'éclaircir ces péchez, qu'on augmente, au lieu d'y

Retenuë à l'égard des choſes qui bleſſent la pudeur.

Eph. 5. 3.

Caſuites qui font rougir les médecins.

apporter du remede. Et il ſe trouve des Auteurs caſuites qui ont tellement perdu toute honte, qu'ils peuvent ſe vanter de faire rougir des médecins.

Saint Paul explique aſſez ces chambres des lions, par ces paroles de l'Epître aux Romains : *Non in cubilibus, & impudicitiis :* [*Ne vous laiſſez point aller aux impudicitez, & aux diſſolutions.*] Voilà l'effet de l'orgueil des lions. Lorſqu'ils s'élevent au dedans : Dieu permet qu'ils tombent au dehors juſques dans la bouë. Ils ne pouvoient pas monter plus haut, & ils ne pouvoient pas deſcendre plus bas. Les ames cruelles & ſanguinaires, dont les lions ſont auſſi la figure, tombent encore ſouvent dans ce vice ; & un Hiſtorien Romain a dit agréablement d'un de leurs Empereurs qui étoit très cruel, & très impudique, en faiſant ſon tableau, *que ce n'étoit qu'un peu de bouë paîtrie de ſang.* Dieu vange ainſi le mal qu'ils font aux autres, par le mal qu'ils ſe font à eux-mêmes. Mais ils s'en font plus qu'ils n'en ont fait ; & ils ſont ſi malheureux, & ſi coupables, que les criminels étant punis par les bourreaux ſelon l'ordre des loix : ils deviennent eux-mêmes leurs pro-

Rom. 13. 13.

Criminels punis par les bourreaux : impudiques, bourreaux d'eux-mêmes.

pres bourreaux : *De cubilibus leonum :* [*Des cavernes des lions.*]

De montibus pardorum : [*Des montagnes des léopards.*] La panthere eſt un animal très cruel ; & il l'eſt encore davantage quand il habite ſur les montagnes : ce qui lui eſt commun avec les autres animaux. Car Ariſtote remarque qu'il n'y a pas juſqu'aux hommes qui ne ſoient plus barbares, & de mœurs plus ſauvages, quand ils habitent ſur les montagnes : ce qui peut nous apprendre que l'orgueil augmente tous les vices. Ce qui eſt de particulier à la panthere, c'eſt la diverſité de ſa peau, & la diverſité de ſes taches : ce qui a fait dire à Jérémie, & ce qui eſt comme un proverbe : *Numquid mutabit pardus varietates ſuas ?* [*Le léopard peut-il changer la variété de ſes couleurs ?*]

L'orgueil augmente tous les vices.

Jerem. 13. 23.

C'eſt la figure des prudens du ſiecle, des politiques ; & de tous ceux qui trompent les autres, & qui déguiſent tout. Mais comme toute perſonne qui manque de ſincérité, ſelon les principes de ſaint Auguſtin, manque d'humilité : *Omnis ſuperbus neceſſe eſt ut fictus ſit :* [*Tous les orgueilleux ſont néceſſairement trompeurs :*] c'eſt avec

Aug. in pſ. 111.

raiſon que le Cantique leur attribuë les montagnes, *de montibus pardorum*, [*des montagnes des léopards*,] pour nous faire voir leur orgueil, qui eſt ennemi de la ſimplicité de la vérité, & qui ne peut la ſouffrir, parce qu'il veut paſſer pour ce qu'il n'eſt pas.

Si l'époux eût rendu à ſon épouſe ce qu'elle méritoit, c'étoit la couronne qui auroit été formée de tous ſes vices ; & ſi vous y prenez garde, il n'y en a point qui n'y entre. L'élévation & l'orgueil comprennent tout ce qui offenſe Dieu en particulier, & tous les péchez qui le regardent. La cruauté & la fourberie comprennent tous les péchez contre le prochain : de même que l'impudicité comprend tous les péchez que nous commettons contre nous-mêmes. Voilà d'étranges diamans dont auroit été faite la couronne de l'épouſe, ſi la miſéricorde de ſon époux ne lui eût préparé une autre couronne de toute éternité. Cette premiere couronne eût été une couronne de juſtice : mais l'épouſe n'auroit jamais été juſte, ſi ſon époux n'eût été miſéricordieux. S'il n'eût été que juſte, elle ne pouvoit eſpérer de l'être ; & par conſéquent elle ne pouvoit

attendre qu'un juſte ſupplice, parce que Dieu ne peut pas être injuſte en ne puniſſant pas l'injuſtice. Ou il la change, ou il la punit ; ou il nous fait devenir juſtes par ſa grace qui eſt toute gratuite, ou il nous châtie ſi nous demeurons injuſtes : *Coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir & Hermon, &c.* [*Venez de la pointe du mont d'Amana, du haut des monts de Sanir & d'Hermon, des cavernes des lions, & des montagnes des léopards ; venez, vous ſerez couronnée.*] Voilà les mérites de l'épouſe.

Ou Dieu nous rend juſtes, ou il nous châtie nous demeurons injuſtes.

De quels mérites donc peut ſe vanter celui qui eſt délivré, dit ſaint Auguſtin, *puiſque ſi on le traitoit ſelon ſes mérites, il demeureroit condamné ? Eſt-ce donc que les juſtes n'ont point de mérites ? Oüi ils en ont, parce qu'ils ſont juſtes : mais ce n'eſt point l'effet de leurs mérites qui les a fait devenir juſtes. Car, comme dit l'Apôtre, ils ſont juſtifiez gratuitement par la grace de* JESUS-CHRIST : [*Quæ igitur ſua merita jactaturus eſt liberatus, cui ſi digna ſuis meritis redderentur non eſſet niſi damnatus ? Nulla ne igitur ſunt merita juſtorum ? Sunt planè quia juſti ſunt : ſed ut juſti fierent merita non fuerunt.*] Nous ne pouvons donc nous

Rom. 3. 1 &

glorifier de rien devant Dieu. L'épouſe même n'eſt pas exceptée de cette regle ; & ſi elle eſt plus ſainte, c'eſt qu'elle ſe glorifie moins. Car comme dit admirablement le même ſaint Auguſtin : *Non reſtat liberandis niſi gratia liberantis. Ita ergo non gloriatur omnis caro coram ipſo. Non enim gloriantur injuſti, quia non habent undè : nec juſti, quia ex ipſo habent undè, nec habent gloriam ſuam niſi ipſum cui dicunt : Gloria mea & exaltans caput meum ; ac per hoc ad omnem hominem pertinet quod ſcriptum eſt, ut non glorietur omnis caro :* [*Nous n'avons point d'autre reſſource pour obtenir nôtre liberté, que la grace de nôtre libérateur ; & par conſéquent il n'y a perſonne qui puiſſe ſe glorifier devant Dieu. Et certes, ceux qui ne ſont point encore juſtifiez ne peuvent ſe glorifier en ſa préſence, puiſqu'il n'y a rien en eux dont ils ſe puiſſent glorifier. Ceux qui ſont juſtifiez ne le peuvent pas non plus, puiſqu'ils ont reçû de lui tout ce dont ils pourroient ſe glorifier, & que toute leur gloire eſt dans celui à qui ils diſent avec tant de juſtice : Vous êtes ma gloire, & ce n'eſt qu'en m'appuiant ſur vôtre ſecours que je puis marcher avec confiance. C'eſt donc de tous les hommes ab-*

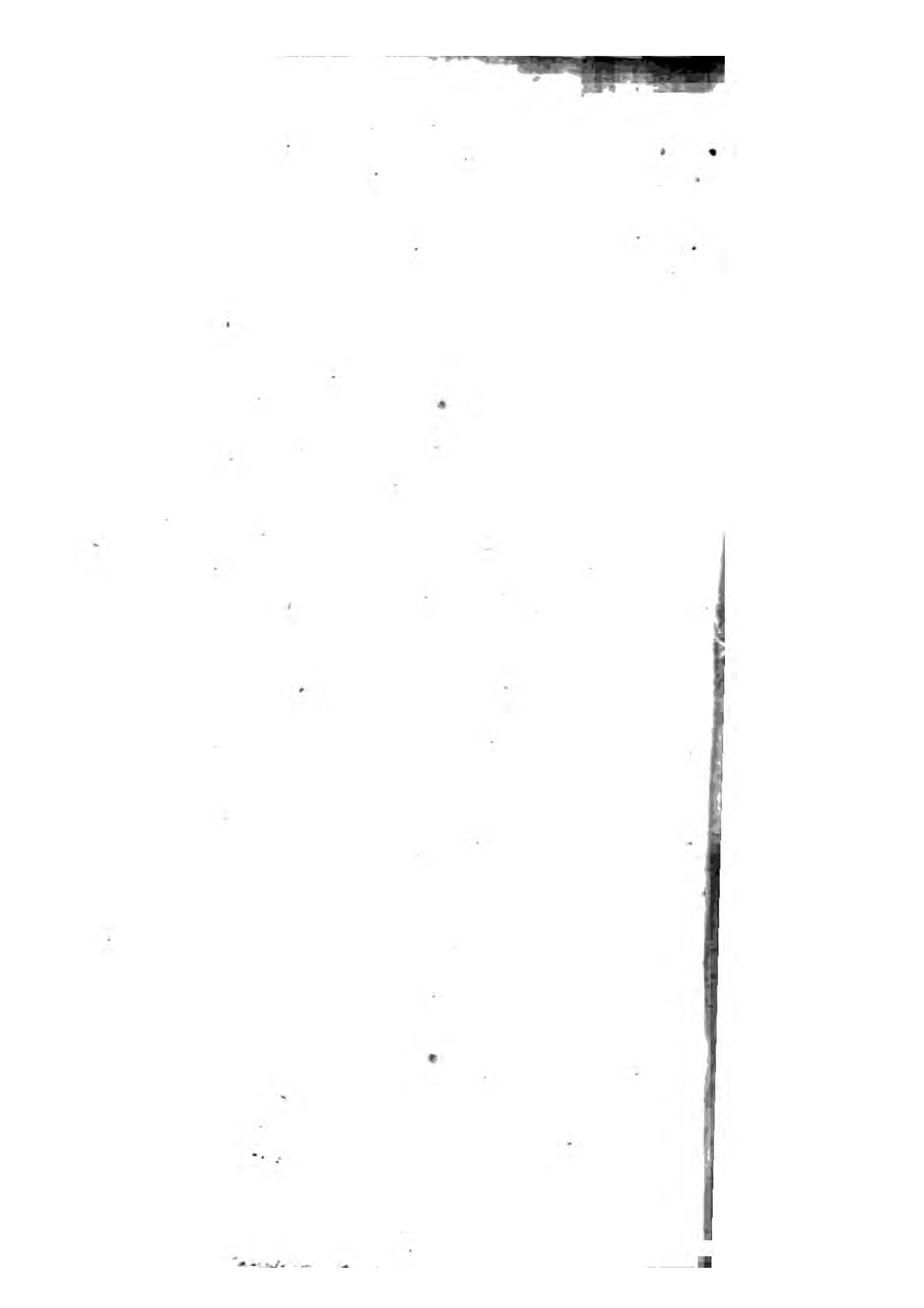
Aug. de corr. & grat. c. 13.

ſolument qu'il faut entendre ce qui eſt écrit : Que nulle chair ne ſe glorifie.]

L'épouſe donc pour s'humilier n'a qu'à regarder ſa vocat on, qui eſt renfermée dans la vocation de l'Egliſe. En reconnoiſſant d'où elle a été appellée, elle verra clairement que tout ſon bonheur n'eſt fondé que ſur la miſéricorde de ſon époux. Elle verra que d'un côté elle eſt retirée de la derniere miſere, & que de l'autre elle eſt appellée au ſuprême bonheur. Elle verra ſes mérites qui devoient la faire condamner, & qui lui ſont pardonnez. Elle verra les mérites de ſon époux qui la font couronner, & qui lui ſont donnez. Elle verra d'où elle vient : & c'eſt le ſujet de ſa crainte & de ſon humilité. Elle verra où elle eſt : & c'eſt le ſujet de ſa gratitude & de ſon zele. Elle verra où elle va : & c'eſt le ſujet de ſon eſpérance & de ſa joie. Avoir ces ſentimens dans le cœur, c'eſt être humble ; ne les avoir que dans la bouche, c'eſt être hipocrite ; ne les avoir point, c'eſt être rempli d'orgueil & de préſomption.

Divers regards de l'épouſe, d'où naiſſent ſes différentes vertus.

FIN.



M. Me.